DESCRIPTION

DES HORDES ET DES STEPPES

DES

KIRGHIZ-KAZAKS

OU KIRGHIZ-KAÏSSAKS

PAR ALEXIS DE LEVCHINE

CONSEILLER D'ÉTAT, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

TRADUITE DU RUSSE

PAR FERRY DE PIGNY

TRADUCTEUR DE LA DESCRIPTION DE PÉKING ET DE PLUSIEURS AUTRES OUVRAGES RUSSES

REVUE ET PUBLIÉE

PAR E. CHARRIÈRE

PARIS
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE
M DCCC XL

[Title page of Foreign Text]

CHAPITRE III.

DE L'ORIGINE DES KIRGHIZ-KAZAKS, ET DE LEUR ÉTAT JUSQU'À LEUR SOUMISSION À LA RUSSIE, EN 1730.

L'absence de documents authentiques pour écrire l'histoire des Kirghiz-Kazaks, l'impossibilité de tirer parti de leurs traditions et l'intention où nous sommes de ne pas former de suppositions purement conjecturales, ne nous laisseraient rien de certain à dire à nos lecteurs sur l'origine de ce peuple, si notre respectable orientaliste M. Sénkofsky ne nous avait donné d'obligeants secours. Ayant profité de ses travaux et de ses connaissances dans l'histoire de l'Orient, nous complétons ici les notions que nous possédons sur les Kirghiz-Kazaks, en jetant un coup d'œil sur leur histoire, depuis leur origine jusqu'au moment où ils ont commencé à paraître dans les chroniques russes, c'est-à-dire jusqu'à la moitié du XVIe siècle.

La plupart des Russes pensent et écrivent depuis cent ans que les premiers Kazaks viennent des Tatares, ou se sont formés chez eux; que le nom de Kazak a pris naissance parmi eux, et de là s'est étendu à tous les Kazaks qui ont

5: Levchine 7 RQ2 Kazak

existé autrefois ou qui existent aujourd'hui; cependant les historiens orientaux réfutent avec force cette opinion à laquelle on est si accoutumé en Russie, et qui a donné lieu à tant de débats parmi les savants de ce pays. Ils assurent que les Kazaks formaient une nation compacte et indépendante dans les siècles les plus reculés de notre ère; et même quelques-uns font remonter leur existence à des temps bien antérieurs à Jésus-Christ. Il est certain que Firdevsi ou Ferdussi, qui vivait en 1020, c'est-à-dire deux siècles avant que les Mongols parussent à l'occident, parle, dans l'histoire de Rourtam, du peuple kazak et des khans kazaks. Son ouvrage et les plus anciennes chroniques persannes dans lesquelles il a puisé nous font connaître que les anciens Kazaks, comme ceux d'aujourd'hui, ont rendu leur nom célèbre par des pillages et des incursions; que leur arme principale était la lance, et que, par cette raison, on commença à donner en Asie le nom de Kazak à toute bande de cavaliers armés de lances, et exerçant le métier des véritables Kazaks, c'est-à-dire s'occupant de brigandage et d'incursions sur les terres voisines. Ainsi les Tatares-Kazaks, regardés par les Russes comme les premiers Kazaks, ne sont que des imitateurs, et leur nom n'est pas tatare; mais il a été emprunté à un autre peuple. Si cette notion est fondée et irréfutable, elle anéantit toutes les explications et les interprétations qu'on a faites du mot de Kazak.

Les significations qu'on lui a données par la suite ne reposent que sur la conformité de la manière de vivre et de s'armer de certains peuples avec les Kazaks véritables et primitifs; mais leur nom lui-même, en qualité de nom propre, ne se prête à aucune traduction, ni à aucun débat étymologique. Ainsi ceux qui ont fait venir ce mot de *koziavka;* de *koza*, chèvre ou peau de chèvre[1]; de *Kyptchak*[2], d'une langue de terre sur le Dnièpre, en russe *Kossa*[1]; de Kazak, général slave[2]; de *Khozare*[3]; etc, ont pris des peines inutiles.

---

[1] Ouvrage manuscrit sur les Kazaks. Il en est fait mention dans l'Histoire de Russie, tome V.

[2] *Remarques sur l'histoire d'Aboulghazi*, IXe partie, chapitre V.

Après avoir parlé en passant du genre de vie des anciens Kazaks pour montrer les points de ressemblance qu'ils ont avec ceux d'aujourd'hui, revenons à ce que les écrivains orientaux nous apprennent sur leur compte.

Ce peuple est connu en Asie depuis fort longtemps, et formant une des branches de la race si nombreuse des Turcs, il ne le cède en ancienneté ni aux Naïmanes, ni aux Kirghiz, ni à aucun des peuples asiatiques de la même race. Après être tombé sous la domination de Tchinghis-khan, il passa à la mort de ce conquérant en apanage à son fils Djoutchi, et, quoiqu'il appartînt à la horde d'Or, il conserva ses propres khans; c'est pourquoi il resta quelquefois sous l'obéissance de ses principaux chefs, et quelquefois se réunit tantôt à la horde de Tchagataï, tantôt à celle d'Almalyk, ou à celle de Tachkend, que l'on nomma par la suite Mogoul-Oulouss.

Après l'affaiblissement des puissants états de Djoutchi et de Tchagataï, des dissensions intestines eurent lieu dans beaucoup de races qui avaient appartenu aux fils et aux descendants de Tchinghis-khan, et surtout chez les nomades. Les Ouzbeks, qui s'étaient emparés du Maveranneher et de la Kharesmie, devinrent les plus puissants. Mais tous les peuples que troublaient l'anarchie ne tombèrent pas sous leur domination. Quelques-uns se réunirent aux Tatares de Crimée, d'autres aux Mogouls-Oulouss, d'autres aux vrais Tatares, c'est-à-dire ceux de Kazan; d'autres enfin à la horde des Kazaks. Tout ceci eut lieu après la ruine de la horde d'Or. Lorsque par la suite les Ouzbeks se divisèrent, beaucoup de leurs branches se fondirent avec la horde des Kazaks. De cette manière deux états puissants se formèrent au commencement du XVIᵉ siècle dans les steppes de Kiptchak et de Tchété. Le premier de ces états, Mogoul-Oulouss, avait pour chef le khan Dadame, et le second, qui obéissait à Arslane, khan des Kazaks, était si puissant qu'il pouvait mettre sur pied jusqu'à quatre cent mille hommes de troupes. C'est ce qu'on trouve écrit par le sultan Baber, fondateur du célèbre empire du Grand-Mogol dans les Indes. Il donna une de ses nièces en mariage à Arslane-khan, et fut le témoin oculaire de sa puissance.

---

[1] Scherer, *Annales de la petite Russie*; et Gartknokh, *Histoire de la république de Pologne*.

[2] Sinopsis.

[3] Sestrenzcevitch, *Histoire de la Tauride*.

A cette époque, plusieurs branches ou tribus de beaucoup de peuples connus dans l'histoire de l'Orient, et qui s'étaient détachées de la horde d'Or, furent réunies de gré ou de force aux Kazaks. Ce fut à cette époque que se confondirent avec les Kazaks, les Kiptchaks, les Naïmanes, les Konrades, les Djalaïrs, les Kankly, dont les races, les tribus et les sections les plus puissantes des hordes kazakes ont conservé les noms.

Quelques peuples, tels que les Dourmanes, les Karlikis, etc., après s'être réunis aux Kazaks, s'en séparèrent de nouveau pour se réunir aux Ouzbeks. Mais d'un autre côté les Kazaks furent renforcés par diverses races turques, qui se réunirent à eux à l'époque de la prise de Tachkent par Chabakht-khan, et après la ruine entière d'Oulouss-Mogoul vaincu par le khan Abdallah.

Nous devrions parler ici des descendants d'Arslane-khan, et de la destinée des peuples kazaks qui se trouvaient sous leur domination; des révolutions successives auxquelles ils ont été exposés, et du prompt renversement de la puissance qu'ils avaient acquise sous Arslane. Au lieu de cela, nous nous bornerons à dire que les Kirghiz-Kazaks mènent une vie nomade; qu'ils n'ont ni chroniques, ni aucun autre monument historique de cette nature, et que, par conséquent, il est impossible d'écrire sur eux une histoire complète et suivie.

Au reste, après Arslane-khan, ce peuple ne nous est pas demeuré entièrement inconnu. Après avoir perdu le fil des événements décrits par les historiens orientaux, nous commençons à retrouver les Kazaks, ou comme on les nomme aujourd'hui les Kirghiz-Kazàks, dans les ouvrages des voyageurs européens et dans les chroniques russes; indépendamment des témoignages qu'elles nous fournissent, nous avons pour nous éclairer les archives qui conservent des preuves irrécusables des relations particulières de la Russie avec différents peuples de l'Asie.

Herberstein est le premier des écrivains européens[1] qui parle de la horde des Kazaks. Ayant été deux fois ambassadeur de l'empereur des Romains auprès du tsar Ivan Vassiliévitch, et ayant receuilli beaucoup de notions géographiques, tant sur la Russie que sur les contrées voisines, il a écrit dans les mémoires ce qui suit[2] : *Ad Orientem* (depuis les terres du royaume de Kazad) *autem æstivalem Tartaros quos Schibauski et Kozatski vocant, conterminos habent.* Il répète[3] à peu près la même chose dans un autre endroit. Jenkinson, qui fut à Boukhara dans les années 1558 et 1559, dit que le souverain de Tachkent était alors en guerre avec les Kazaks, peuple cruel et nombreux, qui n'avait pas de villes, et professait le mahométisme[4]. C'est sans doute sur cette remarque que les terres des Kirghiz-Kazaks étaient déjà connues sur nos cartes en Europe sous le nom de terres des Tatars-Kazaks[5]. Les Russes, à cause de leurs fréquentes relations avec les Nogaïs, les ont connus au moins un siècle auparavant. Nous en trouvons les preuves d'abord dans les notions d'Herberstein sur les Kirghiz-Kazaks, que nous avons citées plus haut, et qu'il a recueillies à Moscou dans le commencement du XVIe siècle; en second lieu les actes des relations avec les Nogaïs que l'on conserve à Moscou dans les archives du collége des affaires étrangères. Nous voyons dans ces dernières, sous l'année 1534, qu'un envoyé du tzar Ivane Groznoï (le Terrible), nommé Danila Goubine, alors chez les Nogaïs, rapporte ce qui suit : « Et les Kazaks, sire, sont dit-on, très-forts; et l'on dit, sire, qu'ils ont fait la guerre à Techkène (Tachkent); et les fils du roi de Techkène, dit-on, se sont battus avec eux deux fois, et les Kazaks les ont battus. » De même Sémene Maltsof, envoyé par le tzar Ivane Groznoï en 1569 chez les Nogaïs, qui habitaient entre le Volga et le Iaïk, parle de l'attaque que firent sur leurs oulouss « les hordes kazakes du tsar Aknazar, du tsarevitch Chigaï et du tsarevitch Tchelime [1]. » Ces renseignement, que nous plaçons ici seulement à cause de leur ancienneté, ne nous apprennent rien que le nom des Kirghiz-Kazaks.

---

[1] Herberstein arriva à Moscou pour la première fois en 1517; la seconde en 1526. Voyez l'Histoire de l'empire de Russie, tome VII, remarques 165 et suiv.

[2] Voyez *Rerum Moscovitiarum Commentarii*, page 91, édition de 1571, imprimée à Bâle.

[3] *Ibidem.*

[4] Voyez le Recueil de voyages au Nord, tome IV.

[5] Vitzen, dans son *Noord and Oost Tartary*, a placé une carte sous le titre de *Asia ex magna orbis terræ descriptione Gerardi mercatoris disumpta, studio et industriâ G. M. junioris; edita anno* M. D. LXXXVII. Dans cette carte, il écrit, au sud du fleuve Margus, vers la mer Caspienne : *Kazaki Tartari.*

Mais quatre ans après, Ivane résolut d'entrer avec eux en relation politique, déterminé sans doute par la demande des Strogonofs, qui avaient établi avec la horde des Kazaks des liaisons de commerce. Cette circonstance engagea le tzar à les protéger et à les étendre en envoyant de sa part un député au chef de la horde. La mission fut confiée au tretiak Tchieboukof [1]; mais il fut fait prisonnier aux environs de la Kama, en 1573, par le célèbre Mamet-Koul, neveu de Koutchoume, khan de Sibérie, avant d'arriver à sa destination. Ce premier essai pour entamer des relations avec les Kirghiz-Kazaks ayant été infructeux, Ivane remit à une époque plus favorable une seconde tentative. Cependant, le 30 mai 1774, il donna aux Strogonofs une lettre-patente, par laquelle il leur permettait de commercer sans payer de droit avec les Kirghiz-Kazaks [3].

La conquête de la Sibérie qui eut lieu peu après rapprocha ce peuple des Russes.

---

[1] Voyez l'Histoire de l'empire de Russie, tome IX, remarque 245.

[2] *Histoire de l'empire de Russie*, tome IX, page 378.

[3] Voyez Miller, *Histoire de Sibérie*, page 87, et l'Histoire de Russie, tome IX, page 661.

Koutchoume, dernier khan de Sibérie, était lui-même Kirghiz-Kazaks; s'étant rendu maître d'Isker par la force des armes et par la mise à mort des princes Edigher et Bekboulate qui y régnaient[1], il était indispensable qu'il eût près de lui une armée composée de ses anciens compatriotes. Ainsi il n'est pas douteux que Iermak et les compagnons de ses exploits n'aient combattu contre les Kazaks ou Kirghiz-Kazaks actuels.

Mourtaza, père de Koutchoume, était vraisemblablement un souverain assez puissant; car, non-seulement il donna à son fils une année pour la conquête du pays, mais il lui envoya encore des mollahs pour répandre en Sibérie la religion mahométane[2].

Après Iermak, Koutchoume fut, comme on le sait, chassé d'Isker par Seïdak, qui tomba ensuite entre les mains des Russes. On fit prisonnier avec lui Ouraz-Mehmet, tzarevitch ou sultan des Kazaks, et neveu de Tevkel qui se disait khan des Kazaks et Kalmaks[3].

Cet évènement donna au tzar Fédor non-seulement la faculté de renouveler les projets de son père sur les Kirghiz-Kazaks, mais encore le droit de se dire leur souverain.

Tevkel, désirant délivrer son neveu, envoya en 1594 un ambassadeur à Moscou avec une lettre au tzar, par laquelle il le priait de le recevoir avec toute sa horde au rang de ses sujets, et de lui envoyer Ouraz-Mehmet[4].

Connaissant les mœurs et les usages des Kirghiz-Kazaks, on peut être certain que cette proposition n'était qu'une promesse insignifiante pour délivrer Ouraz-Mehmet, et que Tevkel n'avait aucune intention de la tenir, soit qu'on lui rendît son neveu, soit qu'on le gardât. C'est ce qu'il prouva lorsque le tzar lui répondit par une lettre, en 1795, qu'il le recevait avec toute la horde au rang de ses sujets, et qu'il lui enverrait des armes à feu; mais qu'il exigeait, pour preuve de son obéissance, qu'il forçât à la paix le khan des Boukhares et réduisît Koutchoume à l'obéissance, promettant de rendre la liberté à Ouraz-Mehmet[1], lorsque Tevkel aurait donné en ôtage à sa place un de ses fils, le tzarevitch ou sultan Huseïn[2].

---

[1] Voyez les Chroniques de Sibérie; l'Histoire de Sibérie de Fischer, introduction, § 84; l'Histoire de l'empire de Russie, tome IX, page 644.

[2] Voyez l'Histoire de Sibérie de Miller, et l'introduction de l'Histoire de Sibérie de Fischer, art. 86 et 87.

[3] C'est ce que dit l'Histoire de Russie, tome X, page 98. Au reste, la réunion de ces deux titres nous paraît très-extraordinaire.

[4] Voyez, dans les archives du collége des affaires étrangères à Moscou, les affaires kirghiz en 1794 et 1795; et le renvoi à ces archives de l'Histoire de Russie, tome X, remarque 332.

Cette lettre fut portée par l'ambassadeur de Tevkel, qu'accompagna Véliamine-Stépanof, interprète pour la langue tatare.

On ignore quelle espèce de nouvelle Stépanof put apporter au tzar à son retour de la horde; on sait seulement que son voyage ne procura à la Russie aucun avantage politique, et que ni Tevkel, ni ses successeurs, ne furent sujets de la Russie jusqu'au xvii^e siècle, qu'ils ne la servirent pas et ne lui donnèrent aucune espèce de secours; ils attaquèrent au contraire ses nouvelles colonies en Sibérie.

On doit croire cependant que les habitants des frontières des nouvelles possessions russes avaient, ainsi que nos marchands, à cette époque, de fréquentes relations avec eux, et qu'ils acquirent des connaissances certaines sur leur pays. Car dans le livre du *Grand tracé* (Bolchomou-Tchertejou) qui, d'après les preuves fondées de M. Karamzine, doit avoir été écrit sous le règne du tzar Fedor-Ivanovitch[3], on parle avec beaucoup de détails de plusieurs habitations qui existaient sur les terres de la horde des Kazaks.

---

[1] Godounof nomma par la suite ce prince tzar de Kassimof. *Histoire de Russie*, tome IX, page 22.

[2] Voyez, pour cette lettre, son envoi conservé aux archives des affaires étrangères.

[3] *Histoire de l'empire de Russie*, tome X, page 259.

Comme ce livre est rare, nous ne croyons pas hors de propos d'en transcrire ce qui regarde les steppes des Kirghiz-Kazaks.

« Et de la mer de Khvalymsk (Caspienne) jusqu'à la mer Bleue (d'Aral), vers l'orient d'été, il y a deux cent cinquante verstes.

« Et par la mer Bleue, jusqu'à l'embouchure du Syr, deux cent quatre-vingts verstes; et en travers, par la mer Bleue, soixante verstes; et dans la mer Bleue, l'eau est salée. De la mer Bleue est sorti le fleuve Arzass, qui s'écoule dans la mer de Khvalymsk.

« Et dans le fleuve Arzass tombait, à l'orient, le fleuve Amou-Daria; le fleuve Amou-Daria a trois cents verstes de cours; et l'Arzass a mille soixante verstes de cours; et à trois cents verstes de la mer Bleue est le mont Ourouk[1]. L'Ourouk a quatre-vingt-dix verstes de longueur; de cette montagne sortent trois rivières, la rivière Vor (Or), coule dans le fleuve Jaïk, au nord (à la nuit); la rivière Irghiz coule dans le lac Akbachly[2], à l'orient; la rivière Ghem (Emba) coule au midi vers la mer de Khvalymsk, et tombe dans un lac avant d'arriver à la mer.

« Et de l'Irghiz à la mer Bleue, à deux cent quatre-vingts verstes, sont les sables de Barsouk-Koum; à travers ces sables il y a vingt-cinq verstes, et les sables de Kara-Koum, à deux cents verstes de la mer.

« Les sables de Kara-Koum ont deux cent cinquante verstes de long, et de large cent trente verstes; et ces trois sables touchent au rivage de la mer Bleue.

« Dans la mer Bleue, à l'orient, tombe le Syr; et dans le Syr tombe le Kenderlik. Et le fleuve Kenderlik coule du mont Ouloutaou par deux lits.

« Et depuis la montagne, le Kenderlik a trois cent trente verstes de cours[1]; et une autre rivière, Kenderlyk, sortant de la même montagne, tombe dans le Sarsou.

---

[1] Ourouk ou Airouk, ou Airourouk, est une branche de la crête des Mougodjar.

[2] Aujourd'hui Aksakal-Barbi.

«Et le Sarsou tombe dans un lac avant d'arriver au Syr, à cent cinquante verstes de l'embouchure du Kenderlyk, et à soixante-dix verstes du mont Karatchat (Kara Tag), et le long du Karatchat, deux cent cinquante verstes, et cette montagne est à quatre-vingts verstes du Syr.

«Et à cent cinquante verstes de l'embouchure du Kenderlik, sur la rive gauche du Syr, est la ville de Sounak (Saganak), vis-à-vis le mont Karatchat, et entre le lac Akbachly et le fleuve Saouk et le lac Ankoul (Akkoul); et sur les deux rives du Zelenchik et de la rivière Kenderlik et du Sarsou, et les sables de Kara-Koum dans ces endroits, sur six cents verstes, tous les pâturages de la horde des Kazaks.»

On voit par cette description, qu'à cette époque les Kirghiz n'occupaient que le milieu de leurs terres actuelles. Leur partie orientale appartenait aux Zungars et à d'autres races mongoles; le nord appartenait à diverses branches de Tatares sibériens; à l'occident habitaient les Nogaïs, et plus haut les Bachkirs[2]. Ensuite les Kalmouks, connus maintenant sous le nom de Kalmouks du Volga, occupèrent la place des Nogaïs.

D'abord les Kirghiz-Kazaks s'avancèrent vers le nord; Fischer, dans son Histoire de Sibérie[3], dit qu'après avoir terminé en 1594 la ville de Tary, on y ajouta le canton de Kourdak, où on jeta les fondements d'un ostrog pour arrêter les incursions des Kalmouks et des Kirghiz-Kazaks. Ainsi ces derniers n'étaient déjà plus loin des frontières russes.

Ils ne s'étendirent à l'orient qu'après l'extermination des peuples Zungars par les Chinois; c'est-à-dire vers la moitié du dernier siècle.

---

[1] Nous avons parlé de cette rivière à la description géographique.

[2] Il est dit dans ce même livre du *Grand tracé*, page 229: «Depuis le haut du Bouzoulouk, sur les plaines et jusqu'à la mer Bleue, sont les pâturages des grands Nogaïs.» On conserve à Moscou, dans les archives des affaires étrangères, n° 10, une lettre de Ioussouf, prince des Nogaïs, au tzar Ivane Grosnoï, écrite à la fin du XVIe siècle. Ioussouf y dit clairement: «Et je voulais faire la guerre à la horde kazak, et aujourd'hui je nomadise sur le fleuve Jelek (Ilek), au delà du Jaïk.»

[3] Traduction russe, page 180.

Ils s'étendirent à l'occident au commencement du xviiie siècle; mais à la fin du xviie et même dans les premières années du xviiie, les Bachkirs erraient en nomades entre les parties élevées de l'Oural et de l'Emba, tandis que les Kalmouks étaient établis entre leurs embouchures[1]. Au sud, les Kirghiz ne se contentèrent pas de faire des incursions sur les frontières des peuples voisins. Selon nos chroniques, ils étaient déjà maîtres de Turkestan au commencement du xviie siècle, et cette ville servait constamment d'habitation à leurs khans. On ne sait en quelle année eut lieu cette conquête, ni qui fut le chef de l'expédition. Nous n'avons pu de même découvrir où habitait le khan Mourtaza, père de Koutchoume, ni si ses descendants ont longtemps régné sur les Kirghiz. Nous n'avons pas eu plus de succès dans nos recherches sur le khan Ak-Nazar qui, en 1569, attaqua les oulouss des Nogaïs, lorsque Semène-Maltsof, envoyé du tzar Ivane Groznéï, s'y trouvait[2]. Cependant nous avons recueilli quelques preuves certaines qu'Ichime, khan des Kirghiz-Kazaks, possédait Turkestan vers 1630.

Aboulghazi-Baïadour est le premier qui en parle; il en est question pour la deuxième fois dans les Annales de Sibérie; nous avons encore trouvé d'autres renseignements sur lui dans les archives de la commission des frontières à Orenbourg, dans les affaires de 1748.

Aboulghazi-Baïadour fait connaître les Kirghiz-Kazaks et le khan Ichime, aux environs de l'année 1630[3], parce qu'à cette époque, forcé par son frère Isfandiar, khan d'Ourghendji, de fuir de sa patrie, il se retira à Turkestan, où le khan Ichime le reçut et le garda trois mois. Ensuite il le conduisit à Tachkent et le mit sous la protection de Toursoune, khan de ce pays. Deux ans après ces deux princes se brouillèrent. Ichime, ayant tué Toursoune, s'empara de Tachkent, et Aboulghazi se retira en Boukharie.

---

[1] Kirilof, premier fondateur de la ligne d'Orenbourg et auteur du rapprochement des Russes et des Kirghiz, écrit dans un de ses projets, en 1734 : « Dorji-Nazarof, khan des Kalmouks nomades aux environs de l'Embe et du Jaïk. » Voyez dans les archives des départements d'Asie, année 1734, les projets de Kirilof.

[2] Voyez plus haut, page 140.

[3] *Histoire généalogique des Tatars*, ixe partie, chapitre XI.

Ichime-khan est connu dans les chroniques sibériennes par ses mésintelligences et ses guerres, et surtout par les guerres de son fils Djanghir ou Ianghir avec le khontaïdzi des Zungars, Batour ou Bagatyr[1]. Fischer dit que Bagatyr entra en guerre avec Ichime en 1635, et que Djanghir, qui commandait alors l'armée kirghiz-kazake, fut fait prisonnier. Ayant par hasard recouvré sa liberté, il voulut se venger des Zungars, et les tourmenta continuellement par ses incursions. Afin de réduire à la paix pour longtemps, ou, s'il était possible, d'exterminer entièrement de si dangereux voisins, Bagatyr rassembla cinquante mille hommes de troupes, tant des siennes que de celles de ses alliés.

Il soumit facilement, à la tête de ces forces, deux races de Kirghiz-Kazaks formant en tout dix mille individus. Il aurait ensuite détruit tout ce que Djanghir aurait pu lui opposer, si ce sultan kirghiz, habile dans la guerre comme on peut le voir, n'eût employé les mesures les plus salutaires pour sa défense. Il n'avait que six cents hommes armés; n'osant avec cette poignée d'hommes attaquer l'ennemi à force ouverte, il plaça une moitié de son monde dans une gorge entre deux montagnes; il la fit entourer d'un fossé profond et d'un retranchement élevé, et il s'embusqua lui-même derrière la montagne avec l'autre moitié. Les Zungars, arrivés près du retranchement, l'attaquèrent; et pendant qu'ils perdaient beaucoup de monde dans ce combat, que le peu d'étendue du terrain leur rendait défavorable, Djanghir fondit sur eux par derrière. Cette attaque inopinée, l'audace des guerriers qu'on avait choisis à cet effet, l'excellence des fusils dont ils étaient tous armés, causèrent une forte perte à Bagatyr. Dans ce moment Alantouch, prince tatar, arriva au secours des Kirghiz, à la tête de vingt mille hommes de troupes fraîches, pour achever la ruine de Bagatyr. Les Zungars furent contraints de se retirer et de borner leur vengeance à emmener les prisonniers qu'ils avaient faits dans le combat. Les Kazaks continuèrent à les tourmenter par de fréquentes incursions, non-seulement sous Bagatyr, mais encore sous ses successeurs.

---

[1] *Histoire de Sibérie*, livre IV div. 3, § 13.

Nous avons trouvé la troisième notice sur Ichime dans les papiers de Tevkèlef, ci-devant interprète du collége des affaires étrangères, et ensuite général-major; il passa deux ans dans les hordes kirghizes, par ordre de l'impératrice Anne, et les amena à se soumettre à la Russie; ensuite, comme nous le verrons plus bas, il fit long temps partie de la commission d'Orenbourg; il eut, d'après des ordres du gouvernement, des relations continuelles avec les khans et les sultans kirghiz; il connaissait leur langue à fond, et tenait un journal des conférences de vive voix qu'il avait avec eux. Il dit, dans un de ces journaux, écrit en 1748, qu'Aboulkhaïr, khan de la Petite-Horde, Aboul-Mahmet, khan de la Moyenne, et les sultans les plus distingués, lui avaient communiqué leur généalogie.

Nous placerons à la fin de cet ouvrage les trois tables que nous avons composées.

La première nous fait voir que Djadek, un des deux chefs de race, fut père de Chigaï-khan, qui eut pour fils Ichime, le même qui, comme nous l'avons dit plus haut, était khan du Turkestan à l'époque où il fit la guerre au khontaïdzi des Zungars, et chez lequel Aboulghazi-Baïadour alla chercher un asile.

Il est facile de prouver que cet Ichime n'est pas quelque autre khan kirghiz inconnu; car Aboul-Mahmet, qui communiqua cette généalogie à Tevkèlef[1], et qui se disait arrière-petit-fils d'Ichime, naquit à la fin du XVII^e siècle, comme on le voit d'après beaucoup d'écrits et d'autres papiers de ce temps. Si, en partant de ce prince, nous remontons à son père, à son aïeul, et ainsi de suite, nous trouverons qu'Ichime, dans sa jeunesse, et Djanghir dans l'âge mûr, étaient contemporains du khontaïdzi Bagatyr. Nous pouvons joindre une seconde preuve à cette première : c'est que dans notre table, ainsi que dans l'histoire, nous voyons le fils d'Ichime sous le nom de Djanghir.

---

[1] Aboul-Mahmet écrivit la même chose, sur son origine, au prince Ourousof, le 19 juillet 1740. Voyez les archives de la commission des frontières d'Orenbourg. Avec deux notices aussi certaines, nous pouvons affirmer à nos lecteurs

Nous trouvons de cette manière que Djadek, père de Chigaï et grand-père d'Ichime, vivait avec son frère Oussiak, vers la moitié du XVI^e siècle, c'est-à-dire en même temps que le khan de Sibérie Koutchoume et son père Mourtaza ; mais nous ignorons s'ils étaient parents et s'ils sortaient de la même branche.

Nos connaissances ne vont pas au delà de Djadek et d'Oussiak. Tevkèlef ne put, au milieu du siècle dernier, savoir le nom de leur père, à cause du temps éloigné où il avait vécu ; par conséquent, c'est encore moins possible aujourd'hui.

Les questions que nous avons faites à ce sujet aux Kirghiz-Kazaks, dans les années 1820, 1821 et 1822, nous ont seulement appris que leurs khans et leurs sultans se regardent comme descendants de Tchinghis-khan. La plupart des princes de la haute Asie s'attribuent cet honneur, et rarement sans fondement ; il est possible que beaucoup de chefs kirghiz y aient droit, ainsi que beaucoup d'autres Tchinghissides, qui n'ont reçu de leur terrible et puissant aïeul d'autre héritage que son nom.

Aboulghazi-Baïadour prouve que Koutchoume, khan de Sibérie, descendait de Cheïbani, petit-fils de Tchinghis ; mais Koutchoume, comme on sait, était un sultan kirghiz ; il n'est donc pas étonnant que d'autres khans et sultans kirghiz descendent aussi de Cheïbani. Si, en nous réglant par

que c'est à tort que, dans le Nouvelliste Sibérien de 1820, page 114 de l'article des Kirghiz-Kazaks, on nomme Aboul-Mahmet fils de Koutchioum.

cette première table manuscrite, nous descendons d'Ichime et de Djanghir, dont l'existence nous est connue, à des temps plus rapprochés de nous, nous verrons qu'après Djanghir vient son fils, le khan Tiavka.

Au nom de ce prince, le cœur de tout Kirghiz, capable de s'élever par l'intelligence au-dessus de ses turbulents compatriotes, se remplit de reconnaissance et de vénération. C'est le Lycurgue et le Dracon des hordes des Kazaks. Il fit renaître la paix parmi eux après des dissensions sanglantes; il arrêta l'effusion du sang, que faisaient couler depuis plusieurs années les querelles de quelques tribus entre elles; il contraignit tout le monde par sa sagesse et son équité à lui obéir; il réunit entre elles les tribus faibles pour résister aux puissantes, et força celles-ci à la tranquillité; il leur donna à toutes des lois d'après lesquelles il les jugeait, et dont la mémoire se conserve encore chez les Kirghiz les plus sages; mais qui, par malheur, ne sont pas exécutées[1].

Malgré tous ses services et son influence sur les hordes, Tiavka ne jouissait pas, à ce qu'on dit, d'un pouvoir étendu sur son peuple, et employait moins la force que sa prudence, son expérience, ses liaisons et son habileté. Commandant à tous les Kirghiz-Kazaks, il vécut comme son père et son aïeul à Turkestan. Pour gouverner et surveiller chaque horde en particulier, il avait choisi trois chefs qu'il tenait sous sa dépendance; savoir: dans la Grande-Horde, Tioul; dans la Moyenne, Kazbek; et dans la Petite, Aïtiak.

Nous parlons ici de la division du peuple kazak en trois hordes, sans avoir dit à quelle époque et comment elle eut lieu. Malheureusement cet événement est un secret pour nous. Nous n'avons aucun moyen de rien déterminer à cet égard. Nous n'en savons que ce que nous apprend une tradition populaire, qui dit qu'un khan puissant des Kirghiz partagea tout son peuple entre ses trois fils; que la part de l'aîné se nomma *la Grande-Horde;* celle du second, *la Moyenne;* et celle du cadet, *la Petite*[1].

---

[1] Voyez, à la description statistique, l'article sur la forme du gouvernement.

Nous n'avons pu recueillir aucun renseignement sur Poulate, fils du khan Tiavka, et père d'Abul-Mahmet, que nous trouvons dans la table.

Les traditions disent seulement que la tranquillité rétablie par Tiavka ne dura pas longtemps parmi les Kirghiz. Les dissensions et les troubles recommencèrent, et les peuples voisins ne tardèrent pas à en profiter. Ils furent attaqués à l'occident par les Kalmouks du Volga, au nord par les Bachkirs et les Cosaques de Sibérie. Mais les plus terribles de tous étaient les Zungars à l'orient; ils avaient alors pour chef le puissant khontaïdzi Galdane Tsyrène, qui non-seulement fit trembler tous les peuples nomades, mais répandit encore la terreur en Russie et à la Chine. Dans cette situation malheureuse, les Kirghiz ne pouvaient attendre de secours que de la puissance de Pierre le Grand, dont le vaste génie, occupé de la gloire et du bonheur de son peuple, veillait sur la frontière d'Asie pendant qu'il avait en Europe les affaires les plus importantes.

Le prince Gagarine était alors gouverneur de Sibérie. Le tsar lui ordonna non-seulement d'entrer en relation avec les Kirghiz, mais encore de leur donner, si cela était possible, du secours contre Galdane Tsyrène, pour arrêter un peu l'accroissement continuel de la puissance du chef des Zungars. Gagarine exécuta les ordres du tsar en 1717 et les khans des Kirghiz, Tiavka, Kaïp et Aboulkhaïr[2] répondirent par la promesse d'obéir en tout à la Russie. Cependant ces relations n'eurent aucune suite, parce que le prince Gagarine fut rappelé à Moscou peu après, et Tiavka, le plus ancien et le plus prudent des khans, mourut. Ses compagnons ne surent pas profiter de cette heureuse circonstance. Au lieu de se réunir pour demander à la Russie sa protection contre les Zungars, ils commencèrent à se quereller entre eux, et sans penser en aucune façon au salut général, ils continuèrent leur métier accoutumé, c'est-à-dire qu'ils pillèrent tous leurs voisins; et la Russie, qui leur avait offert secours et protection, ne fut pas la dernière à en souffrir. Non contents de leurs fréquentes incursions sur les frontières de la Sibérie, ils pénétrèrent en cette même année 1717 jusqu'à Novochechminsk (gouvernement de Kazan), prirent cette ville, la ruinèrent, et quoi qu'on les en eût chassés avec une grande perte, ils emmenèrent un grand nombre de prisonniers. Cette dernière incursion fut faite par les sujets du khan Aboulkhaïr[1]; et Kaïp, craignant qu'elle ne lui fût attribuée et qu'on ne le punît quoique innocent pour le crime de son rival, envoya en 1718 à Pierre Ier une lettre par laquelle il lui proposait une paix perpétuelle et son alliance[2].

---

[1] Les Kirghiz traduisent le mot horde par *ious*, qui veut dire *cent* ou *centurie*; c'est pourquoi ils disent : *oulou-ious*, ou *la grande centurie*; *ourta-ious*, ou *la moyenne centurie*. Au reste, le mot *ious* a encore d'autres significations en turc.

[2] Nous avons puisé ces renseignements dans les ouvrages et traductions de l'année 1760, janvier. Voyez l'article du *sabre d'or*. Ce khan Tiavka dont il est question doit être le célèbre législateur des Kirghis dont nous avons parlé; mais à cette *époque* il *était déjà* très-vieux. Sa faiblesse, et la perte de son pouvoir qui s'ensuivit, furent sans doute cause que l'on élut khans pendant sa vie Aboulkhaïr et Kaïp dont nous voyons ici les noms pour la première fois (année 1717).

Cependant cette lettre n'arrêta point la juste vengeance des habitants des frontières, irrités des continuelles incursions des Kirghiz-Kazaks. Les Kalmouks du Volga, les Bachkirs, les Cosaques de Sibérie, recommencèrent leurs attaques avec plus de force que jamais. Galdane Tsyrène ne put voir de sang froid la ruine des anciens ennemis de son peuple ni laisser sans vengeance les agressions et les injures que ses ancêtres avaient eues à endurer pendant plus de cent ans. Après leur avoir porté plusieurs coups terribles, il leur enleva en 1723 la capitale de leurs khans, Turkestan [1], outre Tachkent et Saïram, et enfin il soumit complétement à sa puissance quelques branches de la Grande et de la Moyenne-Horde.

---

[1] Voyez l'Histoire d'Orenbourg de Rytchkof, et les rapports au sénat du gouverneur Neplouief. Rytchkof ne dit pas qui commandait les Kirghiz dans cette incursion; mais Neplouief dit que c'était le khan Aboulkhaïr, qui, par la suite, devint sujet de l'empire.

[2] Cette lettre, ainsi que la réponse qu'y fit le gouverneur de Kazan, se conserve encore aujourd'hui dans les archives du collége des affaires étrangères.

Un sort semblable attendait tous les autres Kirghiz-Kaïssaks; reserrés et poursuivis de trois côtés, ils auraient pu être entièrement exterminés, s'ils ne se fussent retirés au sud. Les restes de la Grande-Horde et une petite partie de la Moyenne se replièrent vers Khodjante; la plus grande partie de la Moyenne à Samarkande; et la petite à Khiva et en Boukharie [2]. Ces migrations entraînaient à leur suite une ruine et une destruction infaillibles. Les troupeaux et les haras diminuaient de jour en jour. Le malheur et la pauvreté attaquèrent tout le monde; les uns mouraient de faim, les autres abandonnaient leurs femmes et leurs enfants. Enfin les fuyards s'arrêtèrent, mais dans des lieux stériles et qui n'offraient aucune ressource à un peuple nomade. Il était impossible aux Kirghiz de supporter longtemps une situation si malheureuse. De deux fléaux qui les menaçaient, il valait mieux choisir celui qui promettait quelques avantages, sinon pour le présent, au moins pour l'avenir. Le désespoir les poussait à se rendre maîtres de leurs anciennes habitations, dont ils ne pouvaient se passer. Le danger éteignit le feu des dissensions, que remplaça l'accord des pensées et des efforts de tous, dirigés vers un même but. Il fut décidé dans une assemblée générale du peuple de se porter en avant, d'attaquer les ennemis communs, et de les chasser des terres des Kirghiz-Kazaks. Cette entreprise fut aussitôt consacrée par un serment mutuel de rester fidèles l'un à l'autre. Le khan Aboulkhaïr fut choisi pour chef de la nation, et le sacrifice que l'on fit d'un cheval blanc[1], selon l'usage de ce peuple, fut regardé comme le gage de la tranquillité future.

---

[1] Neplouief et Rytchkof, dans leurs rapports écrits d'Orenbourg au collége des affaires étrangères, disent souvent qu'Aboulkhaïr habita Turkestan jusqu'en 1723, époque où il en fut chassé par les Zungars.

[2] C'est ce que dit à Tevkélef le célèbre ancien de la Moyenne-Horde, Boukenbaï, lorsqu'ils se virent à Orsk en 1748, et il ajouta: « Nous fuyions alors devant les Kalmouks, les Kozaques de Sibérie et du Jaïk, et les Bachkirs, comme les lièvres devant les chiens lévriers. »

Après ces dispositions, les Kirghiz s'avancèrent, attaquèrent les Zungars, gagnèrent sur eux quelques batailles, et reprirent leurs anciennes terres. Mais s'attendant à de nouvelles attaques de Galdane Tsyrène, ils trouvèrent plus à propos de s'éloigner de ce dangereux voisin, et ils se retirèrent les uns au nord, les autres à l'occident; la Grande-Horde resta seule auprès des Zungars, qui la soumirent presque en entier, comme nous le verrons bientôt. La Petite-Horde, arrivée jusqu'à l'Emba, qui faisait auparavant la frontière, ne s'y arrêta pas; elle passa sur la rive droite de cette rivière, attaqua les Kalmouks du Volga, et s'étant emparée d'une grande quantité de leurs pâturages, elle passa jusqu'à l'Oural. La Horde-Moyenne s'avança au nord, jusqu'à l'Ori et l'Ouï, et chassa beaucoup de Bachkirs des environs de ces rivières. Quoique ces derniers, de même que les Kalmouks du Volga, ne pussent se comparer pour la puissance aux Zungars, cependant les terres que leur enlevèrent les Kirghiz leur appartenaient, et par conséquent ils ne voulurent pas laisser en paix le peuple qui les avoit prises. Des vengeances et des incursions continuelles se préparaient pour l'avenir, et commencèrent dès ce moment. Les Kozaks de l'Oural, nouveaux voisins des Kirghiz, leur en promettaient autant; il fallait chercher un défenseur contre tant d'ennemis; il fallait demander le secours de la Russie. Cette pensée était peut-être souvent venue à l'esprit des sultans et des anciens les plus sages; mais il était difficile non-seulement de la mettre à exécution, mais encore de la proposer au peuple. Quoique nous trouvions dans les archives du collége des affaires étrangères le détail des articles qui furent proposés, en 1726, de vive voix par Kaïbakar, député des Kirghiz, qui était venu demander la protection de la Russie pour la Petite-Horde, au nom des anciens Sougour, Iedikbaï, Khadjibaï, Tiak-Koulybaï, et d'autres, cependant cette relation n'eut aucune conséquence décisive. A en juger d'après les noms des anciens qui envoyèrent Kaïbakar, il faut penser qu'ils furent trop peu puissants et trop peu marquants pour entraîner le peuple avec eux; et leur ambassade resta sans succès. On ne sait quelle raison les avait portés tout à coup à cette démarche, mais on peut certifier que la plupart des Kirghiz en furent mécontents. Préférant leur liberté sauvage à toute espèce d'ordre et à la dépendance des lois, ils n'avaient pas non plus oublié que les principes de leur religion leur ordonnaient de considérer les Russes comme des infidèles.

---

[1] Voyez, à la description statistique, l'article des *usages*, où l'on donne à ce sujet plus de détails.

Ces deux obstacles semblaient rendre impossible la réunion libre des hordes kirghiz à un empire chrétien. Mais des circonstances malheureuses, des dissensions interminables, l'effusion du sang, et l'esprit rusé du khan Aboulkhaïr changèrent les dispositions du peuple, au point qu'après une faible résistance il se décida à exécuter, pour les vues particulières d'un seul homme, une mesure à laquelle n'avait pu le porter l'amour du bien public. Je parle ici de la soumission volontaire des Kirghiz à l'impératrice Anne, événement qui eut lieu en 1730, comme nous le verrons plus bas.

Avant d'en venir à la description d'une révolution aussi importante, nous devons dire cependant qu'elle forme la ligne de démarcation qui partage l'histoire des Kirghiz en deux parties.

La réunion à la Russie de la Moyenne et de la Petite-Horde les a rapprochées de nous; mais elle ne nous a pas donné les moyens de suivre la marche progressive des événements qui ont eu lieu dans la Grande-Horde, restée indépendante; c'est pourquoi nos connaissances historiques sur sa situation dans le xviiiᵉ siècle sont beaucoup plus imparfaites que celles que nous possédons sur les Kirghiz, sujets de la Russie. Cette circonstance nous oblige à diviser en deux par ties la période qui s'est écoulée depuis 1730 jusqu'à nos jours. Nous plaçerons dans la première un coup d'œil sur l'histoire de la Grande-Horde, la seconde sera consacrée au récit des événements qui ont eu lieu dans la Moyenne et la Petite-Horde.

CHAPITRE IV.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA GRANDE HORDE DEPUIS 1730 JUSQU'À NOS JOURS.

Après avoir dit que la Grande-Horde kazake n'a point participé à la soumission volontaire des deux autres à la Russie, il nous reste à éclaircir d'abord une circonstance que l'on pourrait nous imputer comme une contradiction.

Nous voyons dans les archives ainsi que dans l'histoire d'Orenbourg par Rytchkof que le sultan Erali, qui se rendit à Pétersbourg pour y faire en personne les soumissions de son père Aboulkhaïr à l'impératrice Anne, arriva dans cette ville, accompagné « des députés de la Grande-Horde, qui venaient y donner les mêmes assurances de soumission, et que cette horde reçut, le 10 juillet 1734, comme les deux autres, une patente sur son admission au nombre des sujets russes. »

S'il n'y avait dans ce fait rien d'inventé, il suffirait sans doute à lui seul pour réfuter ce que nous avançons; mais un examen approfondi des événements de cette époque nous démontre le contraire.

Les Kirghiz-Kazaks Aralbaï et Arasgheldy-Batyr, qui accompagnèrent à Pétersbourg le sultan Erali, étaient effectivement de la Grande Horde ; mais ils n'étaient ni ses députés ni ses représentants, mais seulement des partisans ou gens à la solde du khan Aboulkhaïr, qui, en s'attribuant sur la Grande-Horde un pouvoir qu'il n'avait pas, voulait se donner de l'importance aux yeux de la cour de Russie, et acquérir de cette manière de l'influence sur toute la nation des Kazaks.

La lettre patente de l'impératrice Anne, du 10 juillet 1734, est une preuve du mensonge d'Aboulkhaïr. D'abord cette lettre est donnée au nom de quelques beys et anciens, et non pas au nom de Joulbars, qui, comme nous le voyons, d'après plusieurs actes et d'après l'Histoire d'Orenbourg de Rytchkof, commandait alors à toute la Grande-Horde. De plus il est dit dans la lettre patente : « Notre sujet Aboulkhaïr-khan nous a rapporté en fidèle sujet qu'il vous a déjà reçus au rang de nos sujets, et qu'à cet effet il a envoyé à notre cour vos députés Aralbaï et Arasgheldy-Batyr. » Ces paroles sont fondées sur les écrits d'Aboulkhaïr et sur les déclarations faites de vive voix par son fils; mais ils n'avançaient l'un et l'autre que des faussetés. D'un côté, il est reconnu que Aboulkhaïr, habitant à une grande distance de la Grande-Horde, n'a jamais eu sur elle aucune influence; d'un autre côté, nous voyons que cette horde n'a jamais prêté serment de fidélité à la Russie, et n'a pas été comptée au rang de ses sujets; en troisième lieu, nous devons remarquer que le chef de l'expédition d'Orenbourg, Kirilof, ayant reçu cette patente au moment de son départ de Pétersbourg, ne l'a même pas envoyée à sa destination. Il est probable qu'il jugea cette démarche inconvenante lorsqu'arrivé sur la frontière il pût apprécier la vérité des circonstances mentionnées dans cet acte.

La seconde proposition d'admettre au nombre des sujets russes les Kazaks de la Grande-Horde est beaucoup plus vraisemblable que la première, quoique tout aussi peu sincère. Elle fut faite cette fois en 1738, non plus par un chef prétendu de la Grande-Horde, mais par Joulbars, chef véritable et légitime de cette horde. Ayant appris la fondation d'une ville russe à l'embouchure de l'Ori, et l'ouverture du commerce avec les Kirghiz-Kazaks de la Moyenne et de la Petite-Horde, il envoya demander les mêmes avantages; et, pour mieux atteindre son but, il proposa de rendre sujets russes non-seulement son peuple, mais encore les nations voisines, *si on voulait protéger et faciliter leur commerce à Orenbourg*. Les conditions proposées par Joulbars font voir qu'il songeait moins à se soumettre qu'à profiter des avantages des relations commerciales. L'expérience justifia cette présomption. Joulbars ne prêta pas serment de fidélité, et ne vint même jamais sur les frontières. La patente qu'on avait préparée à Pétersbourg, le 17 juillet 1739, en conséquence de ses promesses, se trouve encore aujourd'hui aux archives de la commission des frontières d'Orenbourg.

Par la suite le gouvernement russe reçut encore plusieurs propositions relatives à la soumission de la Grande-Horde; mais elles étaient faites par des sultans ou chefs de tribus particuliers dont l'autorité ne s'étendait pas sur toute la horde, et qui recherchaient plus les présents que font les souverains russes à leurs nouveaux sujets que la protection de l'empire.

Au reste, si la Grande-Horde se fût décidée à se soumettre avec la petite en 1730, ou avec son khan Joulbars en 1738, elle aurait trouvé de grands obstacles à l'accomplissement de ses désirs. Le voisinage des Zungars et son éloignemeet des frontières russes l'eussent arrêtée. Galdane Tsyrène ou Tchèrène, khontaïdzi des Zungars, n'aurait jamais permis aux Kirghiz ses voisins une pareille démarche; nourrissant contre eux un haine héréditaire, il ne laissait échapper aucune occasion de les opprimer ou de venger les injures de ses pères. La réunion de la Moyenne et de la Petite-Horde à la Russie le porta à réduire la grande à une situation qui ne pouvait plus lui permettre de suivre l'exemple des autres : il l'attaqua, la battit, et la soumit.

Cependant cette conquête, comme toutes les victoires remportées sur les peuples nomades, ne put être solide. Quoique, selon les employés russes qui étaient alors[1] dans les steppes des Kirghiz-Kazaks, les nouveaux sujets de Galdane lui eussent donné par tête une peau de korsak, comme marque de leur soumission, cependant le malheur ne put détruire chez eux ni l'amour ni l'habitude de la liberté.

---

[1] Voyez le Journal du lieutenant Gladychef, conservé à Orenbourg, à la commission des frontières.

Ayant reconnu qu'il leur était impossible de conserver leurs anciennes habitations sur le lac Balkach, ils se retirèrent sur les rivières de Tsouïa et de Sara-Sou; ayant ensuite réuni leurs forces, ils attaquèrent Tachkent et Turkestan, les ruinèrent ainsi que beaucoup d'autres villes et villages appartenant à ces deux états, et ils acquirent tant de pouvoir sur les habitants de Tachkent, qu'ils les obligèrent de choisir leurs khans dans la horde.

Choubaï, Arslanof et Mansour, habitants de la ci-devant province de Viatka, venus en 1742 de Tachkent à Orenbourg [1], racontèrent que le khan que nous avons nommé ci-dessus régna à Tachkent jusqu'en 1739; qu'un puissant ancien kirghiz, nommé Tioul-Biû, partageait son autorité, et que chaque année ils prélevaient un tribut sur la ville. Ensuite Joulbars fut tué; mais Tioul-Biû continua encore quelque temps à régner après lui et à lever des tributs. Un certain Koussiak-Bek, sujet tributaire et peut-être lieutenant de Galdane Tsyrène, mit fin à son pouvoir.

Il commandait à Tachkent pendant que Choubaï et Mansour s'y trouvaient : mais c'était le souverain des Zungars qui recevait le tribut qu'il tirait du peuple. Sous Koussiak-Bek les Kirghiz, selon nos voyageurs, n'avaient plus aucune influence sur Tachkent; mais il avaient tellement resserré les environs de cette ville, qu'elle se trouvait comme dans un état de siége permanent. Ils avaient établi des cultures sous ses murs, s'étaient emparés des forêts voisines, et, au moindre mécontentement, ils s'emparaient des habitants de la ville et des marchands qui venaient commercer avec eux.

Turkestan fut aussi pendant quelque temps dans une position semblable, quoique les Kirghiz n'empêchassent pas les Zungars d'y aller commercer. Quant aux petites villes qui sont entre Tachkent et Turkestan, les Kirghiz, qui les avaient soumises à cette époque, les ont gardées presque jusqu'au commencement du siècle actuel.

---

[1] Voyez, aux archives de la commission des frontières, à Orenbourg, les affaires de 1742.

Nous devons cependant remarquer avec étonnement que, malgré ces conquêtes et ces hostilités d'un peuple soumis à Galdane Tsyrène, la Grande-Horde n'osa jamais aller attaquer les Zungars, ni même se dire indépendante d'eux.

Quelques années après, savoir en 1749, Tioul-Biû chassé de Tachkent par Kousiak-Bek; ennuyé de sa nullité, et voulant s'élever par la protection de la Russie, envoya des députés à Orenbourg, pour proposer de se rendre sujet russe [1]. Sa faiblesse était sans doute connue du gouvernement russe: aussi sa proposition n'eut-elle aucune suite.

La terreur qu'inspiraient les Zungars aux Kirghiz, et l'apparente soumission de ceux-ci durèrent jusqu'à ce que des dissensions intestines eurent commencé à affaiblir les Zungars, et que ces dissensions eurent enfin amené, comme l'on sait, l'entière dispersion de ce peuple. A peine la mésintelligence eut-elle commencé à se faire remarquer, que les Kazaks y prirent la part la plus active. Ayant offert un asile à tous les princes et zaïssangs zungars exilés, ils se réunirent à eux pour venger leurs injures. Ils attaquaient leurs ennemis, et, sous prétexte de secourir les malheureux, ils ne laissaient passer aucune occasion d'affaiblir, par leurs incursions, leurs anciens ennemis. Enfin lorsque les Chinois voulurent se mêler des dissensions des Zungars, et que le succès de leurs armes eut réduit les successeurs de Galdane Tsyrène à un état complet de faiblesse, alors les Kirghiz-Kazaks de la Grande-Horde prirent le parti d'Amoursane [2], et formèrent une portion de l'armée qui combattit les envahisseurs jusqu'en 1756, époque où l'empire des Zungars, si puissant dix ans auparavant, tomba sous les coups des Chinois. Le peuple qui composait cet empire fut exterminé ou dispersé, et les terres qu'il occupait sont restées désertes.

---

[1] Tevkelef fait mention de cet événement dans un de ses Journaux.

[2] Ce prince est le dernier souverain des Zungars. Il fut d'abord sujet de la Chine, puis son ennemi, et mourut en Russie.

Cet événement procura aux Kirghiz-Kazaks deux grands avantages; il les délivra d'ennemis aussi dangereux qu'inquiets et il leur donna le moyen d'étendre leurs pâturages sur des lieux excellents.

Le Bogdo-khan de la Chine, loin de s'opposer à ce qu'ils occupassent les steppes ravagées de la Zungarie, cherchait au contraire à les y attirer; et pour arrêter les incursions, il établit entre eux et ses anciennes possessions une ligne fortifiée qui se nomme encore aujourd'hui *Nouvelle Ligne*.

De cette manière, la Grande-Horde kazake, qui s'était longtemps trouvée resserrée, s'étendit de tous côtés pour tirer parti des meilleurs pâturages. La portion de cette horde qui se rapprocha le plus des frontières de la Chine, et qui se mêla avec quelques restes des Zungars, ayant été plusieurs fois punie par les armes pour ses brigandages accoutumés, se soumit à la Chine, et elle fait partie jusqu'aujourd'hui des sujets de cet empire. Le reste, qui vit en nomade un peu plus à l'occident, a conservé son indépendance.

Quelques fractions de ces deux parties habitent dans le voisinage des Bouroutes, et ayant souvent à les combattre, ils sont devenus plus guerriers et plus dangereux que tous les autres Kirghiz-Kazaks. Nous ne pouvons énumérer ici leurs combats continuels avec leurs voisins; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire mention de la violente attaque qu'ils firent en 1771 contre les Kalmouks-Torgouts, qui fuyaient de Russie sous le commandement du célèbre Oubachi.

Celui qui se distingua le plus dans cette circonstance fut Érali, sultan de la Grande-Horde, connu à la Chine par sa valeur, et qui reçut du Bogdo-khan, le titre de *chevalier* ou *paladin de la cour* [1]. Ayant appris l'approche des

[1] C'est de l'ouvrage chinois du prince Tsichi que nous avons tiré ces rensei-

Torgouts de ses possessions, et les malheurs qu'ils avaient eus à supporter dans la Moyenne-Horde, il se disposa sur-le-champ à les combattre de nouveau et avec la dernière rigueur. Il fit inviter le sultan Ablaï à les attaquer par derrière; il ordonna aux plus faibles de ses alliés de les assaillir en flanc, et lui-même marcha à la rencontre de l'ennemi à la tête de l'élite de ses troupes; il prit la précaution d'envoyer sa famille, ainsi que les femmes, les enfants et les vieillards, et ses effets les plus précieux dans des lieux à l'abri du danger. Ces premières dispositions étaient fort bien conçues, mais elles n'eurent pas tout le succès qu'on en attendait, parce qu'Ablaï refusa de prendre part à leur exécution. Erali[1] resta seul, et comme il était beaucoup plus faible que les Torgouts, il ne put les attaquer à force ouverte. Mais sa présence d'esprit et ses ruses de guerre lui tinrent lieu du secours qui lui manquait. Il laissa entrevoir l'intention d'arrêter les fuyards et de ne pas les laisser passer outre.

Oubachi et ses sujets, qui avaient déjà souffert tant de malheurs pendant leur voyage, furent frappés de terreur par ce mouvement hostile des Kirghiz, et au lieu de renverser sur-le-champ leur ennemi, ils s'arrêtèrent devant lui, commencèrent à tenir conseil et à réfléchir, et passèrent dix-huit jours dans une inaction complète. Erali sut profiter de leur indécision. Pendant que les Kalmouks s'occupaient de conseils inutiles, il rassembla de tous côtés autour de lui des auxiliaires et des alliés pour se fortifier; et tantôt il leur représentait le tort que leur ferait le voisinage des Kalmouks, ou bien il les éblouissait par l'espoir du riche butin qui serait la récompense de leur victoire sur un peuple qui changeait de pays avec toutes ses richesses et un grand nombre de femmes.

---

gnements sur les exploits de ce sultan. Cet ouvrage, qui traite de la fuite des Torgouts, a été traduit en russe par M. Lipoftsof.

[1] Le prince Tsichi nomme ce sultan *Erelinasali*. Ce nom n'est pas kirghiz, et c'est sans doute par erreur qu'on l'a composé de deux noms, ou il a été estropié par les Chinois.

Oubachi, qui voyait continuellement croître les forces de ses ennemis, perdit entièrement courage, et au lieu de combattre, il aima mieux demander humblement la permission de passer outre vers la rivière d'Ili. Erali feignit d'y consentir, mais avec l'intention de porter le coup le plus terrible au prince fugitif, après l'avoir en quelque sorte endormi. Ce fut ce qui arriva; à peine les Kalmouks s'étaient-ils éloignés des Kirghiz-Kazaks, et avaient-ils disposé leur camp pour passer la nuit, qu'Erali avec ses alliés les attaqua brusquement, extermina des bandes entières qui se reposaient sans précaution, et fit un immense butin en prisonniers, en objets divers et en bétail. La troisième portion de la Grande-Horde, qui, du temps de Galdane Tsyrène, campait aux environs de Tachkent, ne changea pas d'habitation après l'anéantissement des Zungars, mais elle commença à s'établir à poste fixe dans les lieux qu'elle occupait, et persécuta avec plus de force les villes et les bourgs voisins. Tachkent fut la ville qui souffrit le plus. Les incursions, les pillages des caravanes et la privation presque entière des terres labourables furent la cause de la ruine complète de ses habitants. N'étant pas sujets des Kirghiz-Kazaks, ils dépendaient d'eux pour tout, et ils étaient obligés de leur acheter à haut prix tous les besoins de la vie et du commerce.

En 1760 un grand nombre des Karakalpaks se réunirent à cette partie de la Grande-Horde; ces Karakalpaks habitaient à l'embouchure du Syr, mais resserrés par la Petite-Horde, surtout sous le khan Nourali, ils se retirèrent plus à l'orient. On ne sait pourquoi les Kirghiz-Kazaks, qui étaient si puissants, ne se sont pas entièrement emparés de Tachkent, et ne s'y sont pas établis; mais il est certain que cette ville a eu à souffrir de leurs agressions jusqu'à nos jours. Les khans de ce pays, faibles et peu entreprenants, cherchèrent à détourner les incursions plutôt par des caresses, des présents et des concessions, que par la résistance et des mesures vigoureuses: les Kirghiz sont accoutumés à considérer l'indulgence comme un signe de faiblesse, et par conséquent cette manière d'agir, loin de les désarmer, les porte à de nouvelles violences.

Tachkent éprouvait, par expérience, cette vérité depuis plusieurs siècles lorsque Iounous-Khodja devint souverain de cette ville. Il vit bientôt que la conduite de ses prédécesseurs avec les Kazaks avait produit les malheurs publics, et que, tant que ce peuple n'aurait pas été mis à la raison par la force des armes, il ne cesserait de tourmenter ses sujets. Il agit d'après cette nouvelle politique, et rassembla une armée avec laquelle en 1798[1] il attaqua la Grande-Horde. La fortune le seconda, et il remporta de grands avantages sur les oppresseurs dans les premiers combats. Encouragé par ces heureux commencements, il continua de les poursuivre et ajouta à la force des armes des supplices que peut seule concevoir l'imagination d'un asiatique exaspéré. Il faisait couper la tête aux prisonniers, et formait de ces têtes des pyramides à la vue de l'armée ennemie. Ces affreux spectacles jettèrent une terreur inexprimable dans l'âme des Kirghiz. Dépourvus de véritable valeur, habitués à ne combattre que pour le pillage, ils ne pouvaient prendre la résolution unanime de mourir pour venger le sang de leurs frères; ils redoutaient l'esclavage, et cette crainte les força de se soumettre à Iounous-Khodja.

Après avoir éprouvé de cette manière l'avantage de la sévérité et de la résolution, ce prince enleva aux Kirghiz tous les bourgs qui se trouvaient en leur pouvoir, et exigea non-seulement une soumission entière pour l'avenir, mais des dédommagements selon l'usage asiatique, pour les pillages et les assassinats exercés contre les habitants de Tachkent. Enfin il leur prescrivit des règlements pour leurs affaires litigieuses, et les taxa à un tribut d'un mouton sur cent. En un mot, il les réduisit complétement à l'état de sujets, et par la suite il en fit entrer dans ses armées, à l'instar des siens.

Nous répétons cependant qu'il ne soumit pas toute la

---

[1] Voyez le Journal manuscrit de M. Pospélof, qui se trouvait à Tachkent en 1800.

Grande-Horde; car beaucoup même des Kirghiz ses voisins échappèrent à sa puissance. Quelques milliers de tentes se retirèrent sur l'Irtych, et s'y réunirent à la Moyenne-Horde; quelques autres gagnèrent avec leurs troupeaux les monts Ak-Taou, d'autres enfin divers autres lieux.

Les Kirghiz-Kazaks, devenus sujets de Iounous-khan, restèrent sous la domination de Tachkent, tant que cette ville avec la contrée qui lui appartenait, y compris Turkestan, ne tomba pas sous une domination étrangère. Ils devinrent en 1814 propriété du khan de Kokane, et les Kirghiz-Kazaks se virent aussi obligés de se soumettre à ce nouveau maître. Dans cette circonstance même quelques-uns d'entre eux prouvèrent combien il est difficile de retenir en place un peuple nomade contre sa volonté. Les branches qui se trouvaient aux environs de la ville de Tchimkète abandonnèrent leurs terres labourables et même leurs jardins, et se retirèrent vers la frontière de la Chine[1].

Il résulte de tout ce que nous avons dit plus haut, que la Grande-Horde ne forme rien d'entier : une partie obéit à la Chine, une seconde au khan de Kokane, et une troisième est regardée comme indépendante. Quelques milliers de kibitkis (charriots) de cette dernière, qui campaient sur l'emplacement de Semrek (les sept rivières) ainsi qu'aux environs des rivières de Kouk-Sou et de Karatale, et à peu de distance des frontières de la Chine, se sont reconnues vassales de la Russie en 1819, sous le commandement de Siouk, fils du khan Ablaï.

En outre quelques Kazaks de la Grande-Horde ont tout à fait quitté leurs steppes pour venir s'établir à poste fixe dans l'intérieur des frontières russes. Ce fut de cette manière que le sultan Tchourighei fut reçu avec quatre mille tentes kirghizes tant de la Grande que de la Moyenne-Horde. Il reçut, par un oukaze de l'impératrice Catherine II, du 28 février 1789, une concession de terres près du fort d'Oust-Kamennogorsk.

---

[1] Voyez les Mémoires de F. Nazarof, envoyé à Kokane en 1813 et 1814, page 34.

De même, en 1793, Tougoume, sultan de la Grande Horde, sollicita de devenir à jamais sujet immédiat avec cent tentes de ses sujets, qui ont effectivement passé dans l'intérieur de la frontière de Sibérie.

CHAPITRE V.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA MOYENNE ET LA PETITE-HORDE DES KIRGHIZ-KAZAKS, DEPUIS 1730 JUSQU'À NOS JOURS (1832).

Les événements qui ont eu lieu dans la Moyenne et la Petite-Horde, depuis leur réunion à la Russie, sont tellement liés entre eux, qu'il est impossible de les séparer; c'est pourquoi nous réunirons dans un même tableau la notice historique que nous voulons donner à nos lecteurs sur ces deux hordes, depuis l'année 1730 jusqu'à nos jours.

Nous avons dit, à la fin du chapitre III, que les Kirghiz, qui avaient refusé obéissance à la Russie à l'époque où l'intérêt général leur faisait une loi de se soumettre à l'empire, devinrent ensuite sujets de l'impératrice Anne pour les avantages personnels d'un seul individu.

Cet individu est le khan Aboulkhaïr, dont nous avons déjà parlé. Chef d'une grande partie de la Petite-Horde, et sa puissance s'étendant sur quelques tribus de la Moyenne, il songea au bien-être de son peuple; mais il songea encore plus aux moyens de consolider sa puissance et de s'élever au-dessus de ses rivaux et de ses ennemis, surtout au-dessus du khan Kaïp, auquel obéissait aussi une portion de la Petite-Horde.

La situation des Kirghiz-Kazaks en 1730 favorisait l'ambition d'Aboulkhaïr.

Ses sujets, épuisés par des pertes fréquentes d'hommes et de richesses, resserrés de tous côtés par leurs voisins qui leur faisaient la guerre, et s'attendant à chaque instant à de nouveaux malheurs, étaient prêts alors à tous les sacrifices. Ayant su profiter de la disposition des esprits, le khan leur déclara définitivement qu'il n'y avait d'autre voie de salut qu'une soumission volontaire à la Russie.

Cette proposition fut d'abord rejetée; mais Aboulkhaïr sut sans doute représenter avec une sollicitude si paternelle et avec tant de constance les malheurs qui menaçaient les Kirghiz privés de l'appui de la Russie; il les dépeignit avec tant de force, et ses arguments furent si convaincants, que l'on ne put y résister. Après avoir comparé les avantages éloignés qu'ils pouvaient tirer de leur liberté avec le besoin pressant d'un prompt secours, et peut-être fermement résolus de revenir à leur indépendance à la première occasion, les adhérents d'Aboulkhaïr se décidèrent à se soumettre à l'impératrice Anne. Le nombre de ceux qui prirent part à cette résolution ne fut pas grand[1]; mais le khan ne pouvait perdre le temps à l'augmenter, en négligeant de profiter des premiers effets de ses représentations, et il choisit aussitôt parmi ceux sur lesquels il devait le plus compter quelques députés qu'il envoya sous l'escorte d'Aldara, chef de Bachkirs, à Boutourline, voëvode d'Oufa, avec une proposition écrite de reconnaître l'obéissance à la Russie. Ces députés arrivèrent, au mois de juillet 1730, à Oufa, d'où Boutourline les envoya à Pétersbourg.

Aboulkhaïr expliquait dans sa lettre les raisons qui le portaient à se soumettre; il y parlait des malheurs, des infortunes que les Kirghiz avaient eus à supporter de la part des Zungars; il y rappelait les attaques des Kalmouks du Volga, des Bachkirs et des Cosaques du Jaïk; il promettait de s'entretenir à ses propres frais, faisait espérer à la Russie de l'aider à soumettre ses ennemis, et en attendant, il demandait des troupes pour l'aider à soumettre les Khiviens, les Karakalpaks, les Araliens, et enfin il se reconnaissait à jamais lui et sa horde sujets de l'empire.

---

[1] Tevkélef, à son retour de chez les Kirghiz-Kazaks (il en sera question plus bas), dit très-clairement, dans sa représentation à l'impératrice, qu'Aboulkhaïr se soumit à la Russie sans le consentement du peuple, à l'exception d'un petit nombre de ses affidés.

Cet événement inattendu, dont les causes n'étaient pas encore connues, causa à Péterabourg la joie la plus vive. Il était d'autant plus glorieux pour l'empire, que, sans aucune effusion de sang, il lui ajoutait quelques centaines de milliers de sujets. Il promettait repos et sûreté aux provinces du sud-est, qui avaient pendant si longtemps souffert des ravages des Kirghiz-Kaïssaks. Enfin il faisait augurer au gouvernement les espérances politiques les plus brillantes. On espérait que ces hordes qui se soumettaient volontairement, s'emploieraient volontiers à affaiblir les Zungars, dont le souverain Galdane Tsyrène, qui avait inspiré des craintes à Pierre le Grand lui-même, vivait encore.

On espérait aussi faire servir les Kirghiz à mettre à la raison les ennemis que la Russie renfermait dans son sein; tels que les Bachkirs, dont les fréquentes révoltes alarmaient le gouvernement. On ne pouvait non plus laisser sans aucune attention la proposition d'Aboulkhaïr, de soumettre au sceptre de la Russie ses voisins les Araliens, les Karakalpaks et surtout les Khiviens, dont les mains fumaient encore du sang du prince Békovitch Tcherkaski, lâchement assassiné sous le règne de Pierre le Grand, avec tous ses compagnons d'infortune. Après avoir puni ce peuple perfide, la Russie pouvait fonder sur des bases solides un commerce avantageux avec l'Asie centrale, et même (comme on l'espérait généralement) avec l'Inde.

Le vaste génie de Pierre le Grand avait déjà embrassé la plus grande partie de ces vues; mais il n'eut ni le temps ni des moyens suffisants pour l'accomplissement de ses projets. Il les eût trouvés, si la mort ne l'eût frappé au moment où, venant de terminer la guerre de Suède, il commençait à fixer son attention sur la frontière d'Asie[1].

---

[1] Rytchkof, dans son Histoire d'Orenbourg, chapitre 1er, dit : « C'est pourquoi

Six années ne s'étaient pas encore écoulées depuis sa mort, que les Kirghiz-Kazaks témoignèrent le désir de se soumettre à la Russie. Ceux qui l'avaient aidé dans l'administration de l'empire vivaient encore ; ils se rappelaient ses projets. Aussi les envoyés d'Aboulkhaïr arrivèrent à Pétersbourg dans un moment très-favorable. La cour, charmée de voir sur les bords de la Neva ces mêmes hommes contre lesquels elle avait envoyé pour les soumettre des troupes sur l'Oural et l'Irtych, était prête à satisfaire tous leurs désirs.

Les envoyés d'Aboulkhaïr, comblés de grâces, de faveurs et de présents, retournèrent vers leur maître avec une lettre de l'impératrice, par laquelle elle recevait sa soumission, et lui promettait l'assistance et la protection qu'il demandait. Pour s'assurer de la vérité de tout ce qu'ils avaient avancé, et pour amener les nouveaux sujets à prêter serment, on envoya avec eux Mourza Tevkélef, interprète au collége des affaires étrangères, dont nous avons déjà parlé et dont il sera encore souvent question dans la suite de cet ouvrage. On les fit aussi accompagner par quelques gentilshommes d'Oufa, quelques Bachkirs fidèles et des Cosaques russes; et deux officiers géodésistes furent chargés de lever la carte des pays occupés par les Kirghiz.

S. M. (Pierre I^{er}), ce qui est, je le pense, connu de plusieurs personnages très-distingués, a réfléchi plusieurs fois aux moyens de se mettre en sûreté contre les attaques de ces peuples inconstants (les Kirghiz-Kazaks). » Plus loin encore : « Ainsi, après avoir victorieusement terminé la guerre de Suède, il chercha les moyens de mettre en sûreté contre les Kirghiz les lieux mêmes où, avec l'aide de Dieu, on élève aujourd'hui la ligne d'Orenbourg, et par là de s'ouvrir un chemin jusque dans l'Asie méridionale, et de ranger à jamais à son devoir la capricieuse nation des Bachkirs; et quoique sa majesté reçût avec bonté quelques représentations relativement à cette entreprise, aussi grande que nécessaire, et surtout de la part du prince Alexis Mikhaïlovitch Tcherkaski, alors gouverneur de la Sibérie, et qui fut depuis grand chancelier, la mort, qui surprit subitement sa majesté, ne lui permit pas de mettre ces projets à exécution. » Rytchkof a écrit son Histoire d'Orenbourg sous le règne de l'impératrice Anne (elle fut imprimée en 1759), à une époque où les événements du règne de Pierre le Grand étaient encore présents à la mémoire de tout le monde; il n'aurait donc pu prêter à ce souverain des projets de son invention : le mensonge eût été à l'instant découvert par des témoins oculaires.

L'arrivée de Tevkélef à la horde fit découvrir toutes les menées ambitieuses d'Aboulkhaïr. Les officiers chargés de recevoir le serment des nouveaux sujets, non-seulement ne furent pas reçus conformément à leur rang, mais, à peine arrivés, coururent risque de la vie. Les Kirghiz, irrités à la seule pensée de perdre leur sauvage indépendance, se soulevèrent spontanément en voyant des Russes parmi eux, et voulurent sacrifier à l'instant Tevkélef à leur colère. Le khan le sauva, mais ne put apaiser le soulèvement. Les plus audacieux de ses sujets l'attaquèrent lui-même et lui demandèrent de quel droit il entrait en relation, sans le consentement du peuple, avec des puissances étrangères, et promettait obéissance pour lui ainsi que pour les hordes. On devait naturellement s'attendre à une aussi violente opposition en apprenant qu'Aboulkhaïr n'avait arraché qu'avec peine le consentement d'un petit nombre de Kirghiz pour l'envoi de ses députés en Russie. Cette ruse hardie aurait même pu lui coûter la vie, et, s'il ne tomba pas alors sous les coups de ses compatriotes irrités, il dut son salut plutôt au hasard qu'à sa puissance; car nous verrons tout à l'heure combien celle-ci était bornée.

Tevkélef lui-même, à la vie duquel les Kirghiz attentèrent plusieurs fois, dut moins son salut à la protection du khan qu'à la religion mahométane qu'il professait et surtout à son éloquence, au moyen de laquelle il désarma plusieurs fois ceux qui venaient lui arracher la vie. L'histoire de ces événements se conserve dans les archives.

Rytchkof, en les rapportant dans l'Histoire d'Orenbourg, dit que la force et l'entraînement des discours de Tevkélef le firent regarder par les Kirghiz comme un homme extraordinaire, et nous ajouterons qu'il dut en partie ses succès à Batyr Taïmas, ancien des Bachkirs, qui se trouvait alors avec lui, et qui s'était fait connaître dans les hordes kirghizes par ses exploits et sa valeur.

Les soins et les peines de Tevkélef ne furent pas inutiles; quelque forte que fût la résistance du peuple auquel il avait affaire, trop d'efforts le fatiguèrent à la fin, et l'adresse l'emporta sur la force.

Ennuyés de la présence des Russes, et craignant leur influence, les Kirghiz résolurent fermement de se débarrasser de ces hôtes désagréables; c'est pourquoi ils déclarèrent à Tevkélef qu'ils allaient convoquer une assemblée générale de la nation, où l'on déciderait définitivement si l'on prêterait ou si l'on refuserait le serment de fidélité à la Russie, et que lui-même devait se trouver à l'assemblée sans être accompagné de qui que ce fût. Il était à peu près évident qu'on voulait l'assassiner; cependant Tevkélef ne se refusa pas à cette invitation, et sut même la faire tourner à son avantage.

Il connaissait l'avidité des Kirghiz, et il était dirigé par le khan et ses partisans; il eut soin de s'assurer par des présents de quelques-uns des principaux et des plus dangereux de ses ennemis, et il parut ensuite à l'assemblée. Enhardi par l'espoir d'avoir des défenseurs, et se voyant placé dans une circonstance où il devait périr ou s'illustrer, il montra toute la fermeté, toute l'éloquence et toute la présence d'esprit dont il avait donné tant de preuves aux Kirghiz, et qui lui avaient valu la plus grande considération de la part des mahométans. Boukenbaï, ancien des Kirghiz, aussi illustre que respecté dans la Moyenne et la Petite-Horde, s'annonça le premier comme son protecteur. Tevkélef, réuni à cet ancien et au khan Aboulkhaïr, qui présidait en personne cette assemblée, parlèrent avec tant de force et d'autorité en faveur de la Russie, que le parti opposé au khan fut entraîné par les arguments de ses partisans. Le résultat fut que tous les assistants, à commencer par Aboulkhaïr et Chémiaka, khan de la Moyenne-Horde, prêtèrent serment de fidélité à la Russie. Tout ceci eut lieu en 1732. Eloigné des frontières, Tevkélef n'avait pas encore eu le temps d'informer le gouvernement du succès de sa mission, que de violentes agitations eurent lieu dans la Moyenne-Horde.

Le khan et les chefs de tribus envièrent d'abord la puis sance qu'allait acquérir Aboulkhair, par sa liaison avec la cour de Pétersbourg, et même ils le craignaient; mais le bas peuple, n'ayant pas dans son sein autant de partisans de la Russie que dans la Petite-Horde, ne voulut pas renoncer à son indépendance. Il ne voyait dans cette sujétion que l'esclavage et l'oppression, non le calme et le repos qui devaient en être le fruit; et il s'opposa avec force à ceux des Kirghiz qui'étaient partisans de la Russie.

Non contents de cette opposition, ils attaquèrent les Bachkirs qui vivaient en Russie, mais ils furent vigoureusement repoussés. Peu de temps après ils formèrent une seconde attaque contre les habitations des Bachkirs, et le khan Chémiaka, qui avait juré fidélité à la Russie, ne se refusa pas à conduire cette expédition; cependant cette seconde tentative fut pour eux aussi malheureuse que la première.

Ces agitations fomentées par les représentations des amis de la liberté agirent sur ceux-mêmes des Kirghiz qui avaient juré fidélité. Ils retombèrent dans leurs incertitudes, commencèrent à désavouer leur serment, et la position de Tevkélef devint de nouveau des plus critiques. Il commença alors à songer aux moyens de revenir en Russie, mais on ne voulait pas le laisser partir. Se pliant aux circonstances et heureux d'échapper à la mort, il dut se contenter de la permission qu'on lui donna de renvoyer sa suite en Russie, avec les rapports sur la situation des affaires dont on lui avait confié la direction. Quant à lui, il resta à la horde sous la protection d'Aboulkhaïr.

Il semblait de cette manière que Tevkélef fût abandonné en sacrifice aux Kirghiz-Kazaks à demi-sauvages; le danger qui le menaçait parut même devenir plus imminent lorsqu'il fut obligé de suivre Aboulkhaïr, qui alla camper à l'embouchure du Syr; mais ce voyage fut au contraire la source des succès qu'espérait le gouvernement russe et que cherchait à obtenir son représentant auprès des hordes.

Le passage d'Aboulkhaïr sur le Syr éloigna ses sujets de ceux qui tenaient pour l'indépendance et de ses ennemis personnels, et il les rapprocha de la paisible nation des Karakalpaks, opprimés dès longtemps de tous côtés. Aussitôt qu'ils connurent la puissance de la Russie, ils recherchèrent sa protection par le moyen de Tevkélef, se reconnurent sujets de l'empire, et prêtèrent serment de fidélité sur-le-champ. Aboulkhaïr fut celui qui prit le plus de part à cet événement, par deux raisons : d'abord pour donner plus d'éclat à sa puissance et à ses services aux yeux de la Russie, ensuite dans le but de se servir de cet exemple pour agir fortement sur l'esprit des Kirghiz, et les disposer plus facilement à une soumission semblable; en effet, ses sujets devinrent après cela beaucoup plus tranquilles, et se décidèrent enfin à se reconnaître sujets de l'impératrice Anne. Ne trouvant plus de contradicteurs, le khan et Tevkélef reprirent la route des frontières de Russie, le second, pour retourner à Pétersbourg y porter l'heureuse nouvelle des succès qu'avait eus sa commission, et Aboulkhaïr dans l'intention d'envoyer son fils à la cour pour présenter en personne à l'impératrice Anne ses soumissions et celles de la nation, et pour exposer en même temps différents projets dont il sera question par la suite.

S'étant rapproché, au mois de décembre 1732, des frontières russes, Aboulkhaïr envoya à Pétersbourg, avec Tevkélef, une ambassade composée : 1° de son fils Erali, sultan, qui par la suite parvint à la dignité de khan; 2° de sultan Niaze, son proche parent; 3° de quelques anciens Kirghiz; 4° il y joignit par vanité Aralbaï et Arasgheldi-Batyr, anciens de la Grande-Horde, et dont nous avons parlé dans le chapitre IV; ils arrivèrent tous à Oufa avec Tevkélef, en janvier 1733. Là Tevkélef les quitta et se hâta de se rendre seul à Pétersbourg, tant pour rendre compte de ce qui lui était arrivé, que pour obtenir la permission d'amener à la cour l'ambassade kirghize. Son arrivée inattendue causa au ministère de l'impératrice Anne autant d'étonnement que de plaisir. On le croyait ou mort ou réduit en esclavage; et le collége des affaires étrangères avait même envoyé à Oufa de l'argent pour le racheter. Peu s'en fallut que cela ne mît fin à tous les projets politiques qu'avaient fait naître les propositions d'Aboulkhaïr. Mais tout à coup Tevkélef arriva à Pétersbourg d'un air triomphant, fit son rapport sur les succès qu'il avait obtenus, sur l'arrivée à Oufa de l'ambassade kirghize, et enfin sur le serment des Karakalpaks, qu'il avait récemment reçu.

A la même époque, Chémiaka, khan de la Moyenne-Horde, envoya à Oufa des députés pour exprimer son repentir sur les hostilités commises après la prestation du serment, et pour offrir de nouveau de se soumettre à la Russie.

Ces agréables nouvelles ranimèrent toutes les anciennes espérances; Tevkélef, après avoir été reçu à la cour avec toute la considération qu'il méritait, fut de nouveau envoyé à Oufa pour amener à Pétersbourg le sultan Erali avec toute sa suite.

Ces voyages et ces pourparlers prirent toute l'année 1733, et l'ambassade kirghize n'arriva à Pétersbourg qu'au mois de janvier 1734.

Au mois de février les sultans Erali et Niazo, les anciens qui les accompagnaient, de même que les prétendus représentants de la Grande-Horde envoyés par Aboulkhaïr, furent solennellement présentés à l'impératrice. Erali prononça à cette occasion une courte harangue dans laquelle il annonçait la soumission de son père et de toute la nation des Kirghiz-Kazaks, et priait de le recevoir sous la protection et la dépendance de la Russie.

L'impératrice écouta très-gracieusement ce discours, et ordonna de faire de riches présents à chacun des membres de l'ambassade; elle leur fit procurer, aux frais de la couronne, toutes les commodités et tous les plaisirs imaginables pendant le temps de leur séjour à Pétersbourg.

Leur retour ne put avoir lieu que quand on eut mûrement examiné toutes les demandes d'Aboulkhaïr, qu'on les eut fait accorder avec les intérêts de l'empire, et qu'on eut définitivement statué sur les principes qui devaient faire la base de la conduite du gouvernement russe avec les Kirghiz. La décision de toutes ces affaires demandait du temps : en attendant, pour ne pas laisser Aboulkhaïr dans l'incertitude sur le sort de son fils, et sur les propositions qu'il avait faites, on lui envoya, le 20 avril, par deux Kirghiz attachés à l'ambassade, une lettre patente dans laquelle on lui exprimait d'abord la reconnaissance qu'on lui devait pour les peines qu'il s'était données afin d'amener la Grande et la Moyenne-Horde à se rendre vassales de la Russie, et on le chargeait en même temps de les affermir dans l'obéissance[1] ; 2° on lui annonçait que son fils avait été, ainsi que sa suite, très-gracieusement reçu par l'impératrice, et qu'ils retourneraient bientôt chez eux; 3° que les rapports donnés par Tevkélef, ayant fait connaître l'ambition d'Aboulkhaïr, on lui enjoignait de vivre en bonne intelligence avec les hordes et avec les Karakalpaks.

Après avoir, de cette manière, tranquillisé pour un temps Aboulkhaïr, qui se consumait dans une longue attente, on continua l'examen de ses promesses et de ses propositions, pour les faire concorder avec le bien de l'empire. Il s'obligeait verbalement et par écrit : 1° à maintenir la sûreté des frontières russes contiguës à sa horde; 2° de défendre les caravanes de marchands, et de les escorter à travers les steppes des Kirghiz; 3° de fournir, en cas de besoin, comme les Kalmouks et les Bachkirs, des troupes levées parmi ses sujets; 4° de payer en peaux de bêtes un tribut ou iassak.

Il ne put mettre à exécution aucune de ces promesses; car, comme tous les autres khans ses successeurs, il n'avait pas assez d'autorité sur ses sujets. Plusieurs expériences prouvèrent bientôt l'impossibilité où il était de remplir la première et la seconde promesse. On n'eut pas occasion au commencement de lui rappeler la troisième, mais la suite prouva qu'elle était aussi hasardée que les autres. Le gouvernement crut devoir d'abord refuser la quatrième, et ensuite il n'en fut plus jamais question, la chose étant regardée comme impossible.

---

[1] Nous devons faire observer ici que le sultan Erali n'avait avec lui aucun député de la Moyenne-Horde.

En échange de ces promesses si pompeuses, Aboulkaïr, par le moyen de son fils et de Tevkélef, demandait surtout deux choses : « de confirmer à jamais la dignité de khan dans sa famille, et de construire au confluent de l'Ori et de l'Oural une ville et un fort, qui pussent lui servir d'asile en cas de danger. »

Les demandes du khan fixèrent l'attention du gouvernement, et on chargea d'y satisfaire le conseiller d'état Kirilof, qui s'était fait distinguer par ses connaissances géographiques, qui composait des cartes, et avait recueilli sur la haute Asie des notions si détaillées qu'elles avaient excité une admiration aussi générale que méritée. En outre il avait conservé tous les mémoires de Pierre Ier relatifs à ses vues et à ses projets sur les principautés asiatiques limitrophes de la Russie. Ces circonstances le déterminèrent à rédiger et à présenter au cabinet de l'impératrice deux projets concernant les Kirghiz-Kazaks et leurs voisins, sur les moyens de les maintenir dans l'obéissance et de les gouverner; sur la nécessité de construire, à cet effet, la ville et le fort demandés par Aboulkhaïr; enfin, sur les avantages politiques et financiers que pouvait donner la possession des steppes des Kirghiz-Kazaks. Ses opinions étaient si bien fondées et promettaient tant d'avantages, que le ministère et l'impératrice elle-même ne purent se dispenser de les approuver.

Ayant donc pris ces opinions pour règle de conduite, on décida de confier à Kirilof lui-même l'exécution de tous les projets du gouvernement à l'égard des nouveaux sujets, et on lui remit tous les pouvoirs et les moyens nécessaires à leur succès; on envoya avec lui quelques ingénieurs pour la construction des forts, quelques géodésistes pour la lévée des cartes, et trois officiers de marine avec des constructeurs et des matelots, pour bâtir et conduire des vaisseaux. Il fut rejoint à Moscou par des employés aux mines, des officiers d'artillerie, un historiographe, un botaniste, un apothicaire, un peintre, un médecin, des étudiants de l'école slavéno-latine, et plusieurs autres employés de différentes classes chargés de diverses fonctions [1]. A Kazan il prit le commandement d'un régiment entier, et une artillerie suffisante. A Oufa se réunirent à lui un bataillon d'infanterie, un nombre proportionné de Cosaques et plusieurs autres détachements de troupes tant régulières qu'irrégulières. On laissa à Kirilof la libre disposition d'une partie des revenus d'Oufa pour subvenir aux frais de l'expédition. On lui donna en outre, comme aide et interprète pour ses rapports avec les Kirghis, Mourza Tevkélef, dont nous avons déjà parlé, et qu'on avait élevé au grade de colonel pour sa prudente conduite pendant son séjour dans les hordes, et pour avoir amené les sujets d'Aboulkhaïr à prêter serment.

Voici les articles les plus remarquables de l'instruction donnée à Kirilof au moment de son départ. Elle lui prescrivait :

1° De bâtir une ville et un fort à l'embouchure de l'Ori, et de chercher à y attirer des habitants;

2° D'envoyer les lettres patentes qu'il avait pour Aboulkhair, pour Chémiaka, khan de la Moyenne-Horde, pour les chefs de tribus de la Grande-Horde, et pour le khan des Karakalpaks;

3° D'inviter les khans et les anciens ou chefs de tribus de toutes ces hordes à venir le trouver;

4° D'exiger de la Grande et de la Moyenne-Horde la prestation du serment;

5° De renvoyer sous bonne escorte le sultan Erali à son père.

---

[1] A cette époque Kirilof demanda et obtint qu'il lui fût envoyé quelques jeunes officiers du corps des cadets, afin qu'ils étudiassent sous ses yeux les langues ainsi que les mœurs et les usages de l'Asie, et que, par là, ils devinssent capables d'occuper par la suite des places dans ces contrées. Cette idée, digne d'être imitée, fait le plus grand honneur à la prévoyance de Kirilof.

6° De maintenir les Kirghiz-Kazaks dans l'obéissance par la douceur et les présents ou par la force et la terreur, selon les circonstances;

7° Dans le cas où Aboulkhaïr ou d'autres khans et des Kirghiz du commun voudraient faire paître leurs troupeaux aux environs de la nouvelle ville, de leur assigner des emplacements à cet effet; et dans le cas où les khans voudraient avoir des maisons, soit comme pied-à-terre, soit pour y demeurer, d'en faire bâtir sous les murs de la ville selon leur coutume; de leur accorder de même la permission de bâtir des mosquées, mais d'y entretenir une garde pour un service d'honneur et de surveillance;

8° De désigner le fleuve Oural comme frontière, et de veiller à ce qu'aucun Kirghiz ne le passât sans permission;

9° D'établir pour les affaires litigieuses un tribunal composé d'officiers russes et de Kirghiz pris parmi les plus distingués, tels que les fils des khans et des autres sultans ou des anciens; et de faire que chacun fût jugé dans ce tribunal selon les coutumes de son pays;

10° Après la fondation de la ville, et après une conférence avec Aboulkhaïr, de profiter de la première bonne occasion d'envoyer une caravane avec des marchandises en Boukharie et plus loin, s'il était possible; de même de chercher à attirer en Russie des marchands des différentes parties de l'Asie;

11° D'envoyer avec la première caravane des géodésistes pour examiner les lieux et en lever les plans;

12° De chercher autant que possible les mines et d'examiner l'endroit où, suivant Aboulkhaïr, il y avait de l'or;

13° De chercher à établir un port sur la mer d'Aral, et d'y tenir des bâtiments armés, et à cet effet de construire au commencement quelques chaloupes sur le Jaïk (l'Oural), et, après les avoir démontées, de les tenir toujours prêtes avec tous leurs agrès; et lorsque la ville sera construite, et que les liaisons avec les Kirghiz et les Karakalpaks auront pris de la consistance, de transporter pendant l'hiver, du consentement d'Aboulkhaïr et des princes kirghiz, ces vaisseaux ainsi démontés sur la mer d'Aral, et là de les mettre en état et de les armer d'artillerie;

14° D'acheter dans les moments favorables des chevaux kirghiz pour la cavalerie;

15° D'agir dans la découverte, l'exploitation et la vente des métaux (l'or et l'argent exceptés) que l'on pourrait trouver dans les steppes des Kirghiz, selon les principes du commerce sans perdre de temps à l'observation des formes.

Pour faciliter à Kirilof l'exécution des ordres dont il était chargé, il fut enjoint à chacun et en tous lieux de lui donner tous les secours possibles.

On lui remit des instructions diplomatiques complémentaires dont le but était :

1° De surveiller les Bachkirs, parmi lesquels avaient eu lieu jusqu'alors des désordres fréquents;

2° De surveiller de même les Kirghiz-Kazaks;

3° Si les uns ou les autres venaient à remuer, d'employer un peuple contre l'autre pour ménager les troupes russes;

4° De chercher à se procurer promptement des notions certaines sur les peuples limitrophes;

5° D'observer surtout la conduite des Zungars, de chercher les moyens de mettre fin à leurs incursions sur les colonies de la Sibérie, et de les détourner de lever des tributs sur les peuples nommés Dvoiedantsy : si l'on remarquait quelque mouvement de leur part, d'en faire rapport sur-le-champ au collége des affaires étrangères, et d'en informer les commandants des frontières;

6° De ne donner à Aboulkhaïr, dans la guerre contre les Khiviens, d'autres secours que de la poudre et des armes, mais point de troupes auxiliaires.

Nous nous faisons un devoir de transcrire ici dans toute leur étendue les lettres patentes remises à Kirilof pour la Moyenne et la Petite-Horde. La première fut remise à Aboulkhaïr après l'arrivée de Kirilof sur les lieux; la seconde ne put être envoyée à cause de la mort du khan Chémiaka, à qui elle était adressée.

Les voici l'une et l'autre.

Nous, par la grâce de Dieu, Anne, impératrice et autocratrice de toutes les Russies, etc., etc.

A Aboulkhair, khan et ancien de la horde kirghiz-kazak, et à toute l'armée kirghiz-kazak, de notre majesté impériale, salut.

Nous espérons que les anciens des Kirghiz : Tatlymbet-Batyr, Baïbek-Telengoute, qui se trouvèrent ici près de ton fils Erali, et que nous t'avons renvoyés, accompagnés de trois Bachkirs, avec une gracieuse lettre patente, sont déjà arrivés près de toi. Cette lettre patente t'apprend, Aboulkhair-khan, notre grâce impériale envers toi, et que ton fils est gracieusement entretenu près de nous. Et aujourd'hui, nous, grande souveraine, notre majesté impériale, par une bonté particulière pour toi, Aboulkhaïr-khan, notre sujet, et pour les anciens et pour toute la nation des Kirghiz-Kazaks, avons très-gracieusement accédé à ta prière, Aboulkhaïr-khan, et avons daigné envoyer d'ici notre conseiller d'état Ivane Kirilof et notre colonel Mourza Mahmet Tevkélef, et avons ordonné de construire une ville à l'embouchure de l'Ori, et de la munir d'hommes, d'artillerie, de mortiers, de canons et d'autres munitions de guerre, pour te protéger et te défendre plus facilement et plus promptement, toi notre sujet Aboulkhaïr-khan, et les anciens et toute l'armée, ainsi que les autres khans et anciens des hordes kirghiz-kazaks et karakalpaks qui se sont soumis à nous, ainsi que toute l'armée et l'ambassade, contre vos ennemis et les nôtres ; en quoi il a été donné, de la part de notre majesté impériale, tout pouvoir au conseiller d'état Kirilof et au colonel Tevkélef ; et avec eux sont renvoyés vers toi ton fils Erali-sultan, ton frère Niaze-sultan, et avec eux les anciens et leur suite avec des récompenses de notre majesté impériale, données à leur départ et pour que leur voyage se fasse avec plaisir ; et toi, Aboulkhair, khan de la horde des Kirghiz-Kazaks, ainsi que les anciens, l'armée et toute la horde kirghiz-kazake, voyant la grâce de notre majesté impériale pour toi, es tenu de nous rendre d'importants services ; et comme, à la première occasion, pendant la construction de la ville ainsi que toujours, tu dois la préserver de toute attaque imprévue de la part des ennemis, et avertir à temps nos conseiller d'état Kirilof et colonel Tevkélef, et nos armées, selon les circonstances, de toute espèce d'intentions et machinations mauvaises et contraires, et confirmer là dedans nos susdits sujets les khans, les anciens et l'armée, et agir en tout selon le serment d'obéissance que toi, Aboulkhaïr-khan, et les anciens et l'armée avez prêté. Au reste, lesdits Kirilof et Tevkélef ont de nous un oukase plus étendu à te communiquer, et ils t'assureront de bouche de la faveur de notre majesté impériale; c'est pourquoi, Aboulkhair-khan, vois-les souvent, et crois ce qu'ils te diront sur les affaires qui auront lieu, et exécute en conséquence.

Donné à Saint-Pétersbourg, le 10 juin 1734.

Sur la lettre patente originale se trouvait le cachet de sa majesté impériale.

Nous, par la grâce de Dieu, Anne, impératrice et autocratrice de toutes les Russies, etc., etc.

A notre sujet Chémiaka-khan, aux anciens et à toute l'armée des Kirghiz-Kazaks de la Horde-Moyenne, de notre majesté impériale, salut.

Il est connu à nous, grande souveraine, à notre majesté impériale, comment en 1731, toi Chémiaka, ainsi que pendant le séjour à la horde des Kirghiz-Kazaks de notre envoyé Mourza Tevkélef, tu es entré sous notre obéissance et nous as juré fidélité; et ensuite, violant ce serment, les Kazaks de ta horde ont voulu attaquer nos sujets bachkirs et commettre des dégâts chez eux, et ensuite toi-même, Chémiaka, tu es venu attaquer les mêmes Bachkirs avec tes Kazaks, et comme dans la première attaque, de même, dans la seconde, vous avez été vaincus par lesdits Bachkirs, nos sujets; et, dans cette seconde attaque, n'en étant pas venu aux extrémités, mais vous étant réunis avec les Bachkirs, vous vous êtes réconciliés; et toi, Chémiaka, et les anciens et toute l'armée, avez de nouveau, comme auparavant, juré fidélité à nous, grande souveraine, à notre majesté impériale, et avez envoyé des députés exprès à Oufa, avec une très-humble prière pour vous recevoir au nombre de nos sujets; lesquels députés t'ont été renvoyés. Et puisqu'aujourd'hui, par un très-gracieux désir de notre majesté impériale, ont été envoyés notre conseiller d'état Ivane Kirilof, et le colonel Mourza Tevkélef, nommé plus haut, pour bâtir une ville à l'embouchure de la rivière d'Ori, et qu'il leur est donné tout pouvoir de déclarer au khan et aux anciens de la horde des Kirghiz-Kazaks, et à toute l'armée, notre consentement, et d'assurer de nos bonnes grâces nos fidèles sujets, et de recevoir le serment de ceux qui voudraient être dans notre dépendance. A cet effet, nous, grande souveraine, notre majesté impériale, d'après notre pouvoir d'autocratrice, et surtout d'après notre miséricorde pour le peuple kirghiz-kazak, te pardonnons très-gracieusement, khan Chémiaka, à toi, aux anciens et à toute l'armée kirghise de la Horde-Moyenne, la violation de ton premier serment, si, selon votre intention, vous désirez passer sous notre domination et y rester; et pour ce que toi, khan Chémiaka, et toute l'armée kazake de la Moyenne-

Horde, avez à faire, et comment il convient de vous conduire, vous le saurez par notre oukase, qu'ont là-dessus à vous déclarer le conseiller d'état Ivane Kirilof et le colonel Tevkélef.

Donné à Saint-Pétersbourg, le 10 juin 1734.

L'original de cette lettre patente était également revêtu du sceau de l'impératrice.

Muni de ces lettres, accompagné du sultan Erali, de sa suite et de Tevkélef, Kirilof, après avoir présenté ses respects à l'impératrice, partit de Pétersbourg le 15 juin 1734.

L'étendue des moyens qu'on lui avait donnés, l'indulgence et la libéralité que mit le gouvernement à satisfaire à toutes ses demandes, l'autorité dont on l'avait investi, les priviléges accordés à la ville d'Orenbourg qu'on se proposait de bâtir, le zèle que l'on mit sur-le-champ à ouvrir des relations avec les nouveaux sujets, tout fait voir quelle importance mettait le cabinet de Saint-Pétersbourg à la soumission des Kirghiz, et combien d'avantages l'on en attendait. Malheureusement la plupart des projets que l'on avait formés là-dessus restèrent sans exécution, d'abord à cause de la révolte des Bachkirs, ensuite à cause de la mort prématurée de Kirilof.

La nouvelle commission dont on l'avait chargé pendant son voyage de Pétersbourg à Oufa eut le même sort. A cette époque éclatèrent des troubles parmi les Kalmouks du Volga, et il fut ordonné à Kirilof de disposer les Kirhgiz-Kazaks à les punir, s'ils ne rentraient pas bientôt dans le devoir[1].

Au lieu de s'occuper de toutes ces affaires politiques avec les Kirghiz, Kirilof, à son arrivée sur la frontière, ne put s'occuper que du soin d'apaiser la révolte des Bachkirs.

Ce peuple mit des entraves à l'exécution de tous les nouveaux projets. Depuis l'époque de sa soumission à la Russie, les limites des terres qu'il occupait n'étant pas fixées, il avait pleine liberté d'étendre de tous côtés ses campements, et l'entière facilité, non-seulement de traverser librement le Jaïk et d'attaquer les Kirghiz, mais encore de profiter de la première circonstance favorable pour se soulever contre la Russie elle-même.

---

[1] Voyez, au collége des affaires étrangères, l'oukase du 26 août 1734, sous le nom de Kirilof.

La construction de villes sur le Jaïk et la fixation des frontières sur ce fleuve laissant les Bachkirs entourés de colonies et de troupes russes, ils sentirent leur danger. Pour empêcher l'exécution de ces mesures ils formèrent le projet de s'opposer au passage de Kirilof vers l'embouchure de l'Ori, où il avait ordre de jeter les fondements de la nouvelle ville et de la forteresse.

Cependant cette tentative fut infructueuse : quoique quelques détachements eussent souffert de leurs attaques, Kirilof lui-même atteignit son but, et le 15 août 1735 il jeta les fondements de la nouvelle ville sur l'emplacement actuel de la forteresse d'Orskaïa.

Aussitôt que les fortifications commencèrent à s'élever, et qu'on y eut introduit des troupes et de l'artillerie, on envoya à la horde le sultan Niaze, parent d'Aboulkhaïr-khan, avec quelques anciens pour annoncer au khan qu'on avait satisfait à sa demande, c'est-à-dire qu'on avait bâti Orenbourg sur l'emplacement qu'il avait choisi, et pour l'inviter à se rendre avec tous les chefs des hordes au printemps de 1736 dans la nouvelle ville pour y conférer avec Kirilof. On renvoya à la même époque dans leur patrie des marchands de Tachkent venus en Russie avec des marchandises. Pour les engager à venir commercer dans la nouvelle ville, on leur donna différents secours, on leur distribua beaucoup de présents, et on leur fit connaître les privilèges accordés à Orenbourg.

Cependant la révolte des Bachkirs, loin de s'apaiser, devenait de plus en plus violente et l'on ne cessait d'attaquer les bagages de nos armées. On désigna pour les forcer à la soumission le comte Roumiantsof, général en chef des armées, père du célèbre Zadounaïsky[1], et Kirilof, s'occupant sans cesse avec lui des affaires des Bachkirs, n'eut pas le temps d'entrer en rapport plus direct avec les Kirghiz-Kazaks.

[1] C'est à dire : *d'au delà du Danube*, surnom donné au célèbre Roumiantsof après sa campagne de Turquie. *Note du traducteur.*

Ces circonstances lui firent voir qu'il était indispensable d'avoir, indépendamment de la ligne de forteresses sur le Jaïk, une autre ligne aussi fortifiée depuis ce fleuve jusqu'à la Samara, pour garantir la sûreté des relations de la Russie avec ses colonies du Jaïk. Kirilof, aussitôt qu'il en vit la possibilité, travailla à l'établissement de l'une et de l'autre. D'après ses rapports au cabinet impérial[1], on voit qu'en 1736, outre la forteresse d'Orenbourg, il avait fondé sur le Jaïk les forts de Gouberlinsk et Ozernaïa, qui existent encore aujourd'hui, et trois portes fortifiés, Sredny, Berdskoï et Krylof. Nous ne parlons pas ici des forts élevés sur la Samara et dans l'intérieur du pays des Bachkirs, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec notre sujet.

L'arrivée des troupes russes sur l'Oural ne pouvait manquer d'influer, ne fût-ce que momentanément, sur la tranquillité des hordes kirghizes. Mais cela ne les empêcha pas de ruiner les sujets russes à l'occident.

Quoique Kirilof n'eût pas réussi à voir les princes kirghiz et par conséquent n'eût pu mettre à exécution l'ordre qu'il avait reçu de préparer leurs hordes à attaquer les Kalmouks du Volga qui se soulevaient, cependant les Kirghiz n'avaient pas besoin d'être excités à un acte où ils étaient portés naturellement.

A peine eurent-ils appris les désordres qui avaient lieu sur le Volga, qu'ils se hâtèrent d'aller piller les Kalmouks[2]. L'heureuse issue de cette expédition, l'enlèvement de beaucoup de prisonniers et de bestiaux en 1736 ne purent satisfaire l'avidité des Kirghiz. Ils réitérèrent leurs attaques en 1737, et revinrent chez eux avec un butin considérable.

On chargea Kirilof[3] de faire sentir à Aboulkhaïr combien les ravages qu'exerçaient ses sujets contre ceux de l'empire étaient contraires aux vues du gouvernement, et de prendre des mesures pour les empêcher à l'avenir de commettre de semblables violences. Cette exhortation n'atteignit pas son but; car Kirilof, qui avait passé l'hiver de 1736 à 1737 à rédiger des projets pour régler les affaires des Kirghiz, projets qu'il était fermement résolu de mettre à exécution au printemps, mourut au mois d'avril de la même année.

---

[1] Voyez le rapport du 27 octobre 1736.

[2] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 9 février 1737, sous le nom de Kirilof, et les copies jointes à cette pièce des rapports du prince Repnine et de Béclémichef.

[3] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 8 mars 1737.

Il est surtout fâcheux qu'il n'ait pas eu le temps d'exécuter deux choses : la première d'avoir une conférence avec le khan et les chefs de tribus qui, d'après son invitation, devaient arriver bientôt à Orenbourg; et en second lieu d'envoyer à Tachkent une caravane qui eût été guidée par des marchands de Tachkent venus à Kazan par Orenbourg, en 1736. Elton, capitaine de marine au service de l'Angleterre, devait accompagner cette caravane en qualité de marchand[1], pour recueillir des notions sur la principauté de Tachkent, et surtout pour reconnaître la mer d'Aral, sur laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, on se proposait d'établir une flottille. L'instruction d'Elton était déjà écrite et on la trouva dans les papiers de Kirilof après sa mort; mais elle resta sans aucun effet, ainsi que le projet de bâtir à l'embouchure du Syr, sur la mer d'Aral, une ville qu'on se proposait d'abord de peupler de criminels condamnés à l'exil[2].

L'importance des affaires confiées à Kirilof, et les suites qu'on en esperait, exigeaient qu'on choisît pour le remplacer un homme aussi habile qu'actif, et c'est ce qu'on fit. Tatistchef, connu par son Histoire de Russie, fut nommé chef de l'expédition kirghize, ou comme on disait alors de l'expédition d'Orenbourg. On fit sur-le-champ connaître cette nomination à la Moyenne et à la Petite-Horde kirghize par deux lettres patentes au nom de l'impératrice; l'une fut immédiatement remise à Aboulkhaïr; l'autre, adressée au défunt khan Chémiaka, ne fut point expédiée, et se trouve encore aujourd'hui dans les archives de la commission des frontières à Orenbourg[1].

---

[1] Ce même Elton passa ensuite au service de shah Nadir, et fut cause d'éclaircissements diplomatiques entre les ministères russe et anglais.

[2] Un oukase fut donné à ce sujet le 11 février 1736.

La révolte des Bachkirs n'était pas encore apaisée; Aboulkhaïr craignant d'y prendre quelque part proposa de lui-même à Tatistchef ses secours pour réduire les rebelles. L'autorité supérieure, informée de cette proposition, permit de l'accepter[2] et autorisa le khan à entrer dans le pays des Bachkirs, à condition cependant qu'en agissant contre les rebelles, il laisserait en repos ceux qui étaient demeurés fidèles, et défendrait au besoin leurs personnes et leurs propriétés. Au mépris de cet ordre, Aboulkhaïr pilla pendant deux mois consécutifs le pays des Bachkirs sans distinction de rebelles ni de sujets demeurés fidèles, et la suite prouva qu'il n'avait d'autre but en proposant ses services que de se gorger de butin lui et ses Kirghiz. On assure même qu'il avait l'intention de faire son fils khan des Bachkirs, et qu'en entrant dans le pays de ce peuple, il s'était déclaré son protecteur et son défenseur auprès du gouvernement russe; mais voyant sa fourberie sans succès, il commença le pillage. En conséquence on ordonna de le faire sortir au plus tôt du pays des Bachkirs. Tatistchef exécuta cet ordre avec douceur et sans querelle.

Cependant le fils d'Aboulkhaïr-khan, Erali, restait en otage à Orenbourg.

Pendant qu'Aboulkhaïr exerçait ses ravages contre les Bachkirs, une partie de sa horde, qui campait à l'embouchure de l'Oural, renouvela ses attaques contre les Kalmouks, et, dans une de ses incursions, fit prisonniers beaucoup de Russes[3]. Craignant la juste punition de leurs méfaits, Aboulkhaïr et ses partisans n'apprirent qu'avec terreur que Tatistchef s'approchait d'Orenbourg avec des troupes, au mois de juillet 1738. Ils croyaient que cette armée, à laquelle et d'après la renommée s'étaient réunis quelques milliers de Kalmouks, venait pour les punir, tandis que Tatistchef qu'elle escortait n'avait d'autre but que d'entamer des conférences avec le khan et les principaux sultans kirghiz.

---

[1] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 30 décembre 1737.

[2] Oukase du collége des affaires étrangères, du 22 mars 1738.

[3] Voyez, dans les archives du collége des affaires étrangères, les rapports envoyés d'Astrakhan, et l'oukase du 6 février 1738, adressé à Tatistchef.

Désirant s'assurer de ses intentions, ils envoyèrent à la rencontre de Tatistchef Batyr Boukenbaï, dont nous avons déjà parlé, et qui était généralement respecté. Le but ostensible de sa mission était de s'informer du temps où Aboulkhaïr devait venir à Orenbourg et du nombre de sultans qui devaient l'accompagner; le but véritable était de reconnaître la force de l'armée et de savoir s'il y avait des Kalmouks.

Quoique Boukenbaï eût tranquillisé ses compatriotes à ce sujet, cependant Aboulkhaïr qui sentait ses crimes fut longtemps avant de se décider à se rendre à Orenbourg. Enfin il arriva, et s'arrêta avec toute sa suite sous les murs de la forteresse; mais il craignait de se rendre chez Tatistchef, et s'excusait sur ce qu'il ne convenait pas à la personne d'un souverain de faire la première visite à un général. Il tenait surtout à cette idée d'après les représentations des anciens qui l'accompagnaient. Mais Tevkélef, en sa qualité de coreligionnaire et d'ancienne connaissance, le tranquillisa et le détermina à renoncer à une prétention orgueilleuse. L'assurance qu'il se rendait au camp impérial et non chez le conseiller d'état Tatistchef le décida à rabattre de ses prétentions et à se rendre à Orenbourg, qui n'était alors qu'un camp fortifié.

L'entrevue fut assignée pour le mois d'août 1738.

Pour la rendre plus pompeuse, et frapper par là l'esprit des Asiatiques, qui aiment le faste en tout, on envoya au devant du khan un major avec une compagnie de dragons, deux pelotons de grenadiers, la musique militaire, et douze chevaux de haras. Ce détachement ayant rencontré Aboulkhaïr sur le chemin, l'escorta jusqu'à Orenbourg. Les autres troupes qui se trouvaient dans la ville mises sous les armes bordaient la route, et lorsque le khan passa près de l'artillerie, elle le salua de neuf coups de canon. En descendant de cheval près de la tente de

Tatistchef, Aboulkhaïr fut reçu par un lieutenant; à la porte de la tente en dehors, il fut reçu par un major, et en dedans par un colonel. Le portrait de l'impératrice était placé dans le fond de la tente. Le khan était attendu au milieu de la salle par le chef principal entouré des officiers supérieurs et subalternes. Aboulkhaïr prononça en s'approchant de lui un discours dans sa langue dont voici la traduction :

« Sa majesté l'impératrice de Russie surpasse tous les autres souverains, de même que le soleil dans les cieux éclipse les autres astres. Quoique l'éloignement ne me permette pas de la voir, cependant je sens sa grâce dans le fond de mon cœur; et vous, seigneur et illustre chef, je vous considère comme la lune, éclairée de la lumière de sa majesté. C'est pourquoi je vous déclare ma soumission à elle et mon obéissance comme son fidèle sujet. Je vous félicite des victoires remportées sur l'ennemi, et vous souhaite des succès pour l'avenir. Je me mets moi-même, ma famille et mes hordes, sous la défense et la protection de sa majesté, comme sous l'aile d'un aigle puissant, promettant de ma part une soumission éternelle. Et vous, seigneur général et mon ami, je vous complimente sur votre arrivée ici; je confie à votre amitié moi et mes proches, et je vous assure ici d'une amitié réciproque de ma part[1]. »

Tatistchef lui répondit qu'il ne manquerait pas de faire connaître à l'impératrice sa soumission; il lui promit assistance et protection, et lui proposa cependant de prêter serment de nouveau. Aboulkhaïr lui répondit qu'il avait déjà prêté serment une fois, que malgré cela il était disposé à le prêter de nouveau. Alors on fit entrer dans la tente le plus ancien membre du clergé mahométan, avec le coran, et on apporta un tapis d'or sur lequel le khan se mit à genoux, et après avoir écouté la lecture du serment, il baisa le coran.

---

[1] Ce discours n'a point été écrit, mais prononcé de vive voix, et ensuite placé dans la relation de la première visite du khan. C'est pourquoi nous nous sommes permis d'y corriger les fautes de traduction sans changer le sens. Rytchkof l'a placé dans son Histoire d'Orenbourg, en faisant de même quelques corrections à la traduction.

Immédiatement après la cérémonie, Tatistchef lui mit au côté un riche sabre monté en or, que le khan, comme une marque particulière de faveur, ne devait tirer que contre les ennemis de la Russie. Dans le même moment, les anciens et les Kirghiz du commun prêtèrent serment entre les mains de Tevkélef, dans d'autres tentes.

La cérémonie se termina par un repas, pendant lequel, pour divertir et pour étonner les convives, on but à la santé de l'impératrice et à celle de l'empereur, au bruit du canon.

Le lendemain le sultan Nourali, fils aîné du khan, arriva à Orenbourg. On lui rendit aussi de grands honneurs, quoique moindres que ceux qu'on avait rendus à son père; il prêta aussi serment en présence de Tatistchef, et reçut ensuite au nom de l'impératrice un sabre monté en argent.

Après la première entrevue du chef de l'expédition d'Orenbourg avec le khan, il y en eut bientôt plusieurs autres. Tatistchef et Aboulkhaïr se rendaient souvent, tant à Orenbourg, que hors de la forteresse, dans le camp du chef kirghis, des visites non-seulement publiques, mais aussi particulières. On arrêta dans ces diverses entrevues :

1° De renvoyer à la horde Erali-sultan, fils d'Aboulkhaïr, et demeuré en otage à Orenbourg, et de prendre à sa place Khodji-Akhmet, autre fils du khan.

2° Le khan s'obligea de délivrer et de renvoyer en Russie tous les prisonniers russes qui se trouvaient non-seulement à la horde, mais encore dans tous les pays voisins.

Remarquons en passant qu'il ne put jamais exécuter cette promesse, et qu'en la faisant il était sûr de l'impossibilité de tenir parole.

3° Pour mieux prouver sa soumission Aboulkhaïr exprima, en 1739, le désir d'envoyer à la cour son épouse la khanesse Papaï; le but de ce projet était sans doute la curiosité, jointe à l'espérance de recevoir de riches présents.

4° En reconnaissance de toutes les faveurs qu'il avait reçues, le khan proposa et s'engagea solennellement à défendre et à protéger les caravanes russes à leur passage par les steppes des Kirghiz. D'après ces assurances, Tatistchef envoya à cette époque même la première caravane à Tachkent; une partie des marchandises appartenait à la couronne; le lieutenant Muller fut nommé chef de cette caravane, et on lui adjoignit un officier géodésiste pour les levées géographiques.

Cette caravane traversa heureusement la Petite et la Moyenne-Horde, et fut pillée dans la Grande à deux journées de Tachkent.

Avant le départ du khan pour ses steppes on distribua au nom de l'impératrice de riches présents, tant à lui qu'aux sultans, aux anciens, et même aux simples Kirghiz de sa suite.

La Moyenne-Horde n'avait point encore à cette époque élu de khan pour remplacer Chémiaka; mais elle était gouvernée par deux khans, Aboul-Mahmet et Ablaï, que Tatistchef avait invités à venir aux conférences d'Orenbourg en même temps que Chémiaka; cependant aucun d'eux ne s'y rendit. C'est pourquoi on leur envoya un officier pour reconnaître leurs dispositions à l'égard de la Russie, et pour s'informer des raisons qui les avaient empêchés de venir à Orenbourg. Cet envoyé fut de retour à la fin d'août 1738, et amena avec lui quelques anciens qui déclarèrent à Tatistchef qu'Aboul-Mahmet et Ablaï n'avaient pu répondre à son invitation, qu'à cause de l'éloignement de leurs aouls, qui se trouvaient sur l'Irtych; mais qu'ils ne manqueraient pas d'arriver au printemps suivant, et qu'ils prêteraient serment de fidélité.

Cependant cette entrevue même n'eut pas lieu; car Tatistchef partit pour Pétersbourg au commencement de 1739, et la première nouvelle qu'apprit son successeur le prince Ouroussof, qui n'arriva à Orenbourg qu'à la fin de l'été, fut que deux caravanes russes, parties depuis peu d'Orenbourg, avaient été pillées presque sur notre frontière par les Kirghiz de la Petite-Horde: telles furent les premières preuves de la protection promise à notre commerce d'Asie par le khan Aboulkhaïr.

On eut une seconde preuve de l'impuissance des princes, ou pour mieux dire des chefs kirghiz, lorsqu'en 1740 Karasakal, chef des rebelles bachkirs, s'enfuit au delà du Jaïk avec ses complices ; le khan et les sultans refusèrent positivement d'arrêter ces déserteurs.

Toutes ces circonstances, et surtout le pillage des caravanes, furent cause qu'en 1740 Aboulkhaïr se trouva embarrassé de paraître à Orenbourg pour y avoir une entrevue avec le prince Ouroussof, et il s'excusa sur ce qu'il était malade et trop éloigné.

A ces deux raisons, qu'il donnait ouvertement, il faut en joindre une troisième qui était secrète. Il savait qu'on attendait à cette époque à Orenbourg Aboul-Mahmet, nouveau khan de la Moyenne-Horde, dont il était l'ennemi, sur lequel il avait la prééminence et qu'il craignait de voir traité à l'égal de lui-même ; et pour éviter les reproches et éloigner les soupçons, il envoya au prince Ouroussof les sultans Nourali et Erali ses fils.

On les reçut avec tous les honneurs qui avaient été rendus à leur père deux ans auparavant. On traita aussi avec des égards particuliers les Kirghiz qui les accompagnaient. Soixante-quinze anciens dînèrent à la table du chef, et on distribua en plein air des vivres et de la bière aux gens de leur suite.

Quoique le sultan Nourali fût déjà un homme fait, cependant son père lui avait donné pour gouverneur pendant son voyage en Russie, Batyr Djanibek, généralement estimé chez les Kirghiz et renommé pour son esprit. Il fut reçu à Orenbourg presque à l'égal des sultans, et reçut à la première conférence, en même temps qu'eux, de riches présents au nom du gouvernement russe.

La première visite des fils du khan au prince Ouroussof ne fut qu'une visite de cérémonies et de politesses mutuelles. A la seconde entrevue, il fut question des affaires de la horde.

Ils expliquèrent que la première caravane envoyée par Tatistchef avait été pillée par la Grande-Horde, sur laquelle ils n'avaient aucune espèce d'influence. Ensuite, à l'imitation de leur père, ils prirent sur eux de satisfaire aux demandes dont l'exécution était au-dessus de leurs forces; savoir: de restituer toutes les marchandises enlevées aux caravanes pillées près d'Orenbourg, et de rendre tous les prisonniers russes qui se trouvaient dans les hordes; enfin ils déclarèrent que leur père demandait quelques canons pour la guerre avec les Khiviens, et de plus qu'on bâtît une ville sur le Syr, après avoir préalablement levé le plan de l'emplacement qu'on lui destinait. En conséquence de cette demande, le prince Ouroussof envoya sur le Syr et de là à Khiva le géodésiste Mouravine et l'ingénieur Nazimof, qui, après avoir composé la première carte de la partie des steppes des Kirghiz et des terres de Khiva qu'ils avaient vues, revinrent en Russie un an après leur retour de cette mission. On refusa positivement de l'artillerie à Aboulkhaïr, sous prétexte qu'il n'y en avait que très-peu dans les forts construits sur l'Oural.

Nourali et Erali son frère n'étaient pas encore partis lorsqu'on vit arriver à Orenbourg Aboul-Mahmet, khan de la Moyenne-Horde, avec le sultan Ablaï, qu'on y attendait depuis longtemps. Ils étaient accompagnés d'un grand nombre de chefs de tribus, d'anciens, et de gens du commun. A la visite qu'ils rendirent au prince Ouroussof, ils furent reçus avec les mêmes honneurs qu'on avait rendus à Aboulkhaïr; mais en entrant dans la tente, au lieu de prononcer un discours, ils remirent chacun une lettre dont le contenu avait le même sens que le discours d'Aboulkhaïr: voilà pourquoi nous n'avons pas jugé à propos de transcrire ces lettres ici.

Le prince Ouroussof, après qu'elles lui eurent été lues par un interprète, y répondit par des compliments flatteurs, et leur promit, au nom de sa majesté impériale, ses bonnes grâces, son assistance et sa protection, dans le cas où ils se montreraient sujets fidèles. Ensuite il proposa au khan ainsi qu'au sultan et aux Kirghiz de leur suite, de prêter serment. Aboul-Mahmet et Ablaï, se conformant sans délai à l'invitation du chef de l'expédition, se mirent aussitôt à genoux sur un tapis d'or, et, ayant ôté leurs bonnets, ils jurèrent fidélité selon leurs usages; ensuite ils baisèrent le coran, le mirent sur leurs têtes et apposèrent leur cachet au lieu de signature sur les feuilles où le serment était écrit. A leur imitation, cent vingt-huit anciens kirghiz de la Moyenn-Horde prêtèrent serment dans une tente voisine, et le peuple en plein air. Cette cérémonie fut suivie d'un repas, de salves d'artillerie, etc.

Le lendemain le khan, accompagné d'Ablaï, revint à Orenbourg pour discuter sur les affaires des Kirghiz; le prince Ouroussof, pendant cette conférence, insista surtout pour qu'ils escortassent les caravanes venant de Russie ou y retournant; pour qu'ils fissent rendre les marchandises enlevées par la Grande-Horde à la caravane de Muller, et qu'ils terminassent les différents qui existaient entre les Kirghiz et les Kalmouks du Volga. Ils ne purent satisfaire à la dernière demande, parce qu'elle dépendait d'un peuple plus habitué au pillage qu'à l'obéissance envers ses chefs. D'ailleurs, les Kalmouks avaient plus à souffrir de la Petite-Horde, comme étant la plus voisine. Nous ajouterons, pour preuve de ce fait, qu'en cette même année 1740 Aboulkhaïr lui-même envoya près de trois mille Kirghiz pour piller les oulouss kalmouks.

Il fut impossible de mettre à exécution la demande d'escortes pour les caravanes. Ablaï, plus puissant qu'Aboul-Mahmet, aurait pu prendre sur lui cette obligation; mais elle n'était avantageuse ni au peuple ni à ses chefs. Car, quelque élevé que fût le prix qu'on payait pour l'escorte, il ne pouvait compenser les bénéfices que les Kirghiz tiraient du pillage des marchandises.

Deux jours après la première entrevue avec les chefs de la Moyenne-Horde, le prince Ouroussof les invita, ainsi que les fils d'Aboulkhaïr, à venir voir l'exercice de l'infanterie et de l'artillerie. Aboul-Mahmet et Ablaï admirèrent les manœuvres et surtout un feu d'artifice que l'on tira en leur honneur. Mais Nourali et Erali, pour éviter de se rencontrer avec Aboul-Mahmet, non-seulement ne se rendirent pas à l'invitation qu'ils avaient reçue, mais ils quittèrent Orenbourg le même jour, sans prendre congé du prince Ouroussof. La véritable raison de ce départ précipité fut, comme on l'apprit ensuite, la crainte d'être retenus en otages en Russie d'après l'instigation d'Aboul-Mahmet.

Le khan et les sultans quittèrent Orenbourg en donnant toutes les marques de soumission et de dévouement au gouvernement russe. Mais les événements de 1741 font douter de la sincérité de leurs démonstrations et de leurs promesses. Nous avons dit plus haut que Karasakal, chef des rebelles bachkirs, s'était retiré dans les hordes kirghizes. On ne sait quel est le khan ou le sultan qui le prit sous sa protection; mais il est reconnu que, s'étant donné pour frère de Galdane Tsyrène, général des Zungars, il alla dévaster les habitations de ces derniers à la tête d'un grand nombre de Kirghiz armés. Galdane, averti de cette attaque, envoya pour punir ces brigands une armée de quinze mille hommes, qui les poursuivit presque jusqu'à Orenbourg, à travers la steppe des Kirghiz, ravageant les aoûls qui se trouvèrent sur son passage, et tuant ou emmenant les hommes et les bestiaux. Ce furent les sujets d'Aboul-Mahmet et d'Ablaï qui eurent le plus à souffrir dans cette circonstance. Cela ferait supposer qu'ils avaient soutenu Karasakal et lui avaient donné des secours, ce qui leur avait attiré tant de malheurs. La marche rapide des Zungars fut arrêtée par le commandant d'Orenbourg, qui les voyant approcher de la frontière, leur envoya dire qu'ils violaient la paix qui subsistait entre la Russie et Galdane Tsyrène. Le chef de l'armée zungare se retira aussitôt après avoir déclaré que ni lui, ni son maître, n'étaient informés de la soumission des Kirghiz à la Russie, et que ces peuples, par leurs brigandages continuels, faisaient perdre patience à tous leurs voisins. On leur répondit qu'à l'avenir ils devaient adresser au gouvernement russe leurs plaintes contre la Moyenne et la Petite-Horde, et non se faire justice eux-mêmes. On conçoit que ni Galdane ni son général ne purent comprendre la justice de cet éclaircissement diplomatique, et qu'ils continuèrent de se conduire à l'égard des nouveaux sujets russes tout comme au temps de leur indépendance.

Cet événement fut la cause de la demande que fit Aboul-Mahmet au gouvernement russe de bâtir une ville forte au milieu des pâturages de la Moyenne-Horde. Il savait qu'on avait fait une semblable promesse à Aboulkhaïr, et se regardait comme ayant droit d'être traité sur le même pied.

Quelque forte que fût la leçon donnée aux Kirghiz par les Zungars, cependant un orage plus terrible les menaçait au sud-ouest. Shah Nadyr, la terreur de l'Asie, s'approchait de Khiva, et l'ayant soumise, il pouvait facilement attaquer les hordes kirghizes. Le cabinet de Petersbourg avait pris déjà des mesures pour fortifier autant que possible sa nouvelle frontière sur l'Oural. Cette précaution fut inutile; car Nadyr passa à côté des steppes kirghizes sans y faire aucune attention. Il ne pouvait ignorer que la soumission d'un peuple nomade est en général difficile, et que le butin qu'on peut y faire est à peu près nul; ainsi donc il n'est pas étonnant qu'il ait laissé les Kirghiz en repos.

Aboulkhaïr s'empara de Khiva en 1741, et s'y trouvait lorsque les armées persanes entrèrent dans ce pays. Il avait alors près de lui Mouravine, géodésiste au service de Russie, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait été chargé, en 1740, d'examiner sur le Syr l'endroit où Aboulkhaïr avait démandé qu'on bâtît une ville. Comptant plus sur cet officier que sur ses sultans, il l'envoya de sa part à la rencontre du shah pour lui faire ses soumissions, et le prier de le laisser khan de Khiva. Nadyr reçut Mouravine très-gracieusement, lui fit des présents en argent et en habits, et il le chargea, en le renvoyant, de dire à Aboulkhaïr de se présenter lui-même au camp persan, où il serait reçu et récompensé comme un sujet de l'impératrice de Russie avec laquelle le shah désirait de se maintenir en paix et en bonne intelligence[1].

Soit crainte, soit manque de foi aux paroles de Nadyr, soit à cause d'une conspiration ourdie par les Khiviens, Aboulkhaïr refusa de paraître devant le conquérant persan, et se retira dans sa horde. Les Khiviens eurent l'idée, après son départ, de résister à l'armée persane, et se renfermèrent dans la ville. Nadyr l'emporta d'assaut en trois jours[2] et donna aux Khiviens un de ses généraux pour khan; mais ce nouveau prince disposant de peu de troupes, les Khiviens ne tardèrent pas à s'en défaire.

On choisit Nourali, fils d'Aboulkhaïr, pour remplacer ce chef qui n'avait fait que paraître; mais son règne ne fut pas plus long que celui du premier. Ayant appris que Nadyr, irrité de la révolte des Khiviens, préparait une armée pour les punir, il se hâta de quitter Khiva et de rejoindre son père dans les pâturages de la Petite-Horde kirghize.

Cependant il ne s'y trouva pas encore en sûreté. Galdane Tsyrène impatienté des incursions des Kirghiz pendant qu'il faisait la guerre à la Chine, ayant terminé ses affaires les plus importantes, envoya de nouveau deux corps de troupes, dont l'un attaqua la Petite-Horde et l'autre la Moyenne. Aboulkhaïr eut aussitôt recours au gouvernement russe et lui demanda du secours. Le cabinet impérial, pour répondre aux désirs du khan, ordonna, en cas de danger, de le laisser entrer avec sa famille et ses serviteurs dans la forteresse d'Orenbourg.

Cette permission était un bienfait pour Aboulkhaïr; mais elle ne le mettait pas à couvert des attaques que les Zungars pourraient faire par la suite. Habitant la plupart du temps au milieu de ses steppes ou aux environs du Syr, il ne lui était pas toujours facile de chercher un refuge à Orenbourg trop éloigné de lui; et les Zungars, en occupant la partie septentrionale des steppes des Kirghiz, pouvaient toujours lui en couper le chemin. À l'occident les Zungars auraient été aidés par les Kalmouks de même race qu'eux. La position d'Aboul-Mahmet et d'Ablaï était encore plus dangereuse; leurs sujets étaient, dans beaucoup d'endroits, les plus proches voisins des Zungars, et souvent eux-mêmes vivaient en nomades plus près des terres de ces derniers que d'Orenbourg.

---

[1] Nous citerons pour preuve de sa sincérité le fait suivant : Janaief, Tatar russe, amena à Samara dix esclaves russes, prisonniers à Khiva. Nadyr leur rendit la liberté, et fit donner à chacun cinquante roubles et un cheval pour retourner dans leur patrie.

[2] Voyez, dans les archives de la commission des frontières d'Orenbourg, les rapports du Tatar Janaief, déjà cité, et qui était lui-même à Khiva pendant le siége.

Le danger que justifiait l'enlèvement d'Ablaï, sultan zungar[1], fut cause que les chefs kirghiz se virent obligés, malgré leur dépendance de la Russie, d'avoir recours à la clémence de Galdane. Aboul-Mahmet lui envoya une ambassade pour lui faire *ses soumissions, et enfin il lui donna son propre fils* en otage[2]. Aboulkhaïr, qui surpassait Aboul-Mahmet en esprit, et qui demeurait plus près de la frontière russe, avait d'un côté moins à craindre des Zungars, et de l'autre avait aussi plus besoin de la protection de l'impératrice de Russie; en conséquence il se décida à employer, dans cette circonstance, les ruses les plus déliées. Il fit dire par ses affidés à l'armée de Galdane qu'il était prêt à lui obéir, et qu'il lui enverrait des gages de sa soumission s'il le désirait.

Galdane ayant reçu cette nouvelle, et regardant sans doute Aboulkhaïr comme le plus puissant des princes kirghiz envoya lui-même ses officiers pour s'assurer de sa soumission et recevoir les otages qu'il avait promis. L'arrivée de ces députés ne fit pas perdre au khan, aussi rusé que fécond en ressources, sa présence d'esprit naturelle. Il ne voulait pas exécuter la demande des Zungars, et comme sujet russe, il craignait de le faire; il résolut donc de les mener à Orenbourg, où il se disposait à se rendre sur l'invitation de Néplouief, nouveau commandant de cette place. Il avait deux raisons pour en agir ainsi. D'abord il pouvait prouver par là au gouvernement russe sa confiance et sa stricte obéissance; ensuite s'excuser devant Galdane de ne lui avoir pas envoyé d'otages; car il était certain que le chef des frontières ne le lui permettrait pas.

---

[1] Voyez l'instruction donnée, en 1742, au major Miller qui fut alors envoyé d'Orenbourg à Galdane Tsyrène, et qu'on avait chargé de travailler à la liberté d'Ablaï.

[2] Voyez, dans les archives de la commission des frontières d'Orenbourg, les rapports du prince Irakof, qui avait été à la Moyenne-Horde en 1742.

Ce fut ce qui arriva. Aboulkhaïr était à peine arrivé à Orenbourg, que Néplouief déclara aux envoyés zungars que le khan de la Petite-Horde étant sujet de la Russie, n'avait pas le droit de traiter avec des princes étrangers, ni celui de leur donner des otages. On en dit autant pour la Moyenne-Horde et le khan Aboul-Mahmet. Les Zungars répondirent que les Kirghiz-Kazaks faisaient sans cesse des incursions sur leurs terres; qu'on ne pouvait être tranquille si on ne leur prenait pas des otages; qu'au reste ils avaient eux-mêmes offert de satisfaire à cette demande, de même que la Grande-Horde qui, étant devenue leur vassale, non-seulement donnait des otages, mais payait en outre un tribut, et qu'elle jouissait à cause de cela d'une tranquillité parfaite. On leur répéta encore que les sujets russes ne pouvaient ni faire, ni exécuter de semblables promesses sans le consentement de leur gouvernement. Néplouief prit sur lui-même le soin d'empêcher à l'avenir toute incursion des Kirghiz sur les terres des Zungars. On proposa ensuite aux députés de s'en retourner chez eux; mais ils répondirent que, quoiqu'ils fussent très-satisfaits de la réception de Néplouief, cependant ses paroles ne leur suffisaient pas; car connaissant de près les Kirghiz-Kazaks, qui trompaient également Russes et Zungars par leurs promesses de soumission, ils ne pouvaient attendre d'eux à l'avenir que pillage et brigandage; et qu'ainsi ils n'osaient s'en retourner sans otages. Enfin, ils dirent ouvertement qu'ils étaient venus de la part de leur khontaïdzi, non auprès du gouvernement russe, mais chez le khan Aboulkhaïr.

Néplouief et le khan eurent bien de la peine à les décider à partir avec les réponses qu'on leur avait données; mais ils quittèrent enfin Orenbourg pour s'en aller directement dans leur pays. Pour mieux persuader à Galdane Tsyrène que les hordes kirghizes étaient vassales de la Russie, et pour faire remettre à Galdane une lettre de Néplouief, on fit partir avec ces députés le major Müller, qui avait été chef de la première caravane russe pillée par la Grande-Horde.

Tout ceci eut lieu au mois d'août 1742. A cette même époque Aboulkhaïr avec son fils Erali, le célèbre Batyr Djanibek, quelques sultans et anciens, et le bas peuple, qui se trouvait alors près de lui, prêtèrent serment de fidélité à l'impératrice Élisabeth. A cette occasion on fit faire après le repas, l'exercice à feu à une compagnie de grenadiers. Les envoyés zungars n'étaient pas encore partis, et Aboulkhaïr ne manqua pas de leur dire que, sous la protection de l'impératrice de Russie qui avait de semblables troupes, on pouvait être en sûreté.

Après le départ des envoyés, Néplouief fit tous ses efforts pour prouver à Aboulkhaïr que ni la Petite, ni la Moyenne-Horde ne devaient attaquer les domaines de Galdane Tsyrène. Aboulkhaïr parut se rendre à ces avis, et promit qu'à l'avenir ses sujets ne renouvelleraient pas leurs anciennes incursions.

De semblables avis étaient encore plus nécessaires à Aboul-Mahmet, khan de la Moyenne, qui était plus rapproché des Zungars, et qui avait éprouvé depuis peu avec quelle cruauté ils vengeaient leurs injures. Néplouief l'attendait à Orenbourg à cette époque, et il n'était plus qu'à un jour de marche de cette forteresse; mais il retourna sur ses pas, d'après des bruits semés par Aboulkhaïr, qu'il serait, ainsi que ses anciens, retenu prisonnier à son arrivée sur le territoire russe. Espérant que la cause de l'éloignement d'Aboul-Mahmet serait toujours secrète, Aboulkhaïr faisait valoir à Néplouief sa soumission, qu'il opposait à l'obstination prétendue de son rival, auquel il cherchait tous les moyens de nuire. Le motif de ces menées d'Aboulkhaïr était non-seulement le désir de nuire à Aboul-Mahmet, mais encore celui de réussir dans un projet dont l'exécution était assez difficile. Il voulait, en échange de son fils Khodja-Akhmet alors en otage à Orenbourg, donner Tchinghiz, un autre de ses fils. Mais ce dernier était fils d'une concubine et non d'une khanesse; et Néplouief, se conduisant d'après ses instructions et les avis de ses prédécesseurs, ne pouvait recevoir Tchinghiz au lieu du sultan Khodja-Akhmet. Le khan fut tellement irrité de ce refus qu'il voulait partir à l'instant; mais il s'apaisa bientôt, et consentit à attendre la décision de l'autorité suprême sur ce sujet.

Le caractère rusé, hypocrite, ambitieux et ardent d'Aboulkhaïr était entièrement opposé à la douceur et à la bonté d'Aboul-Mahmet. Celui-ci, à l'arrivée de l'interprète Ourazline, qui lui avait été envoyé par Néplouief, confessa franchement la cause de son brusque retour des environs d'Orenbourg, et ayant ensuite avoué que la crainte lui avait fait donner son fils en otage à Galdane, il prêta serment de fidélité à l'impératrice Élisabeth. Ce fut en cette même année 1742 que Barak, puissant sultan des Kirghiz, prêta serment pour la première fois au gouvernement russe, en même temps que Aboul-Mahmet. Il commandait à une grande partie de la Moyenne-Horde, et ses sujets lui donnaient le titre de khan.

Comme souverain indépendant il envoya, après le serment, des députés à Orenbourg avec prière de les adresser à la cour, afin qu'ils présentassent en personne et en son nom ses soumissions à l'impératrice.

Quelques mois après il prouva combien peu cette soumission était sincère. Ses députés furent présentés à Élisabeth; on les admit au baise-main et on les combla de grâces et de présents. On lui envoya à lui-même, par le gouvernement d'Orenbourg, une lettre[1] et un sabre d'or avec une inscription à son nom. N'ayant jamais vu Barak, et sachant qu'il n'avait eu auparavant aucune relation avec la Russie, Néplouief se crut obligé de lui remettre en main propre les marques de faveur de l'impératrice, et dans cette intention il lui dépêcha un exprès, qui partit avec ses ambassadeurs pour l'inviter à se rendre à Orenbourg.

---

[1] Cette lettre fut donnée le 24 mars 1743.

L'orgueilleux sultan, irrité de ce que la lettre et le sabre ne lui eussent pas été apportés par son ambassade, fit dire quelques grossièretés à l'officier de Néplouief, et le renvoya sans l'avoir vu. La première cause de cette basse insolence ne peut être attribuée qu'à l'aveugle orgueil de Barak; on peut regarder comme la seconde, qu'à l'exception du sabre aucun présent n'accompagnait la lettre.

Le sultan Ablaï, après avoir gémi environ un an comme prisonnier chez les Zungars, fut enfin mis en liberté au printemps de 1742, grâce aux efforts du major Müller qu'on avait député vers Galdane.

Quelque peu sincères que fussent les protestations d'obéissance des Kirghiz, quelque vaines que fussent leurs promesses de rendre les prisonniers, de défendre les caravanes, etc., au moins, depuis le moment où ils s'étaient reconnus comme vassaux jusqu'à l'année 1743, ni eux ni leurs sujets n'avaient osé faire d'incursions à force ouverte sur les frontières ou contre les forteresses russes; mais, dans le cours de cette année, ils donnèrent des preuves d'une audace extraordinaire, dont l'instigateur secret était ce même Aboulkaïr, qui ne cessait d'assurer le gouvernement russe de sa bonne foi et de l'exécution de tous les devoirs d'un sujet fidèle. Ayant éprouvé de sa part un refus formel de recevoir son bâtard Tchinghiz en place de son fils Khodja-Akhmet, il en fut tellement irrité qu'il commença à exciter les Kirghiz à attaquer les villages des frontières. On conçoit que ses sujets ne tardèrent pas à profiter de conseils qui leur étaient aussi avantageux que conformes à leurs habitudes. A l'instant commencèrent les pillages, les meurtres, et les enlèvements d'hommes et de bestiaux. Des bandes, composées depuis mille jusqu'à deux mille brigands, se jetèrent sur des villages peu nombreux et à peine fondés, et emmenèrent avec eux, au delà de l'Oural, tout ce qui ne pouvait leur échapper, ou ce qu'ils ne pouvaient détruire. Les forteresses et les postes fortifiés furent eux-mêmes exposés à leurs attaques. On enleva, dans un jour, quatre-vingt-deux hommes sous la petite ville d'Iletzk. Nous n'énumérerons pas les autres brigandages et les violences qui furent commises [1]; nous nous bornerons à dire que le chef de ces bandes forcenées était Derbéchali, sultan, parent d'Aboulkhaïr, et que son but était, après s'être rassasié de brigandages, de se rendre au fort de Sarastchinsk où était Khodja-Akhmet et de l'enlever. Les troupes russes l'empêchèrent d'exécuter ce projet; mais occupées des travaux de construction des forts, elles ne purent arrêter les autres incursions. Leurs chevaux étaient en partie exténués de travaux et en partie lâchés dans la campagne, ce qui les rendit la proie des pillards.

Cependant Aboulkaïr, cachant son ressentiment, ne cessait de donner partout des assurances de son dévouement à la Russie, affirmant que toutes ces attaques étaient faites par des Kirghiz qui lui désobéissaient; il alla même jusqu'à conseiller de les mettre à l'amende et de les punir de mort [2].

Mais lorsqu'on eut renforcé les troupes sur les frontières russes, et que les Bachkirs, profitant de l'absence des Kirghiz, se furent jetés sur leurs aouls, et eurent commencé à enlever leurs haras, alors Aboulkhaïr songea sérieusement à arrêter les incursions, mais il n'en eut plus le pouvoir. Son peuple, avide de butin, ne voulut rester tranquille que quand il fut effrayé de la marche des troupes russes au delà de l'Oural, pour aller dans les steppes punir les brigands. Ce n'était qu'un bruit répandu sans doute à dessein par le chef prudent du pays d'Orenbourg; mais ce n'étaient pas là les véritables intentions du gouvernement russe. Il ne désirait pas perdre une armée régulière à poursuivre, dans des déserts stériles, des brigands nomades. Il trouvait plus avantageux de les punir par un autre peuple aussi remuant et aussi peu fidèle que les Kirghiz eux-mêmes; en un mot, on voulait armer contre eux les Kalmouks. En attendant on ordonna à Néplouief [3] de cher-

---

[1] Voyez les rapports de Néplouief au collége des affaires étrangères.

[2] Voyez la lettre du khan Aboulkhaïr à Néplouief, du mois de juillet 1743.

[3] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 31 octobre 1743.

cher à s'emparer, comme otages, des Kirghiz des premières familles. Soit par suite de cet ordre, soit par toute autre raison, Aboulkhaïr rendit tout à coup un nombre considérable de sujets russes faits prisonniers par sa horde pendant les dernières incursions, et il promit de rendre bientôt les autres.

L'année 1744 non-seulement ne ramena pas le calme sur la frontière russe, mais elle augmenta encore les dangers de ses habitants, car le khan Aboulkhaïr leva le masque et prit ouvertement part aux hostilités de son peuple. Les plus hardis de ses sujets continuèrent leurs attaques sur les frontières; et lui-même, craignant de s'approcher de l'Oural, trouvait moyen, du sein de ses déserts, de se venger des Russes, qui avaient retenu son fils. D'abord il pilla une caravane qui allait d'Astrakhan à Khiva, et qui eut le malheur de passer par ses terres; ensuite il arrêta en route le lieutenant Gladychef, qui se rendait d'Orenbourg chez les Karakalpaks; il ne se contenta pas de dépouiller les envoyés karakalpaks qui, venant de Saint-Pétersbourg, accompagnaient Gladychef; il leur enleva même la lettre impériale qu'on leur avait remise [1].

Cette conduite affermit le gouvernement russe dans le dessein de punir les Kirghiz-Kazaks par les Kalmouks du Volga, d'autant plus qu'à cette époque les querelles des deux peuples et leurs incursions mutuelles avaient pris plus de force. On donna en conséquence, le 24 avril 1744, à Doundouk-Dach, lieutenant du khanat des Kalmouks, une lettre patente pour lui ordonner de rassembler autant qu'il pourrait de Kalmouks armés, qui recevraient à Astrakhan de la poudre et du plomb, marcheraient contre les Kirghiz, et agiraient d'après les ordres du gouverneur d'Orenbourg, Néplouief. On promit en récompense aux Kalmouks tout le butin qu'ils pourraient faire sur les Kirghiz-Kazaks, à l'exception des anciens et de leurs enfants. Cette lettre, autant par précaution que par confiance en

---

[1] Il est digne de remarque que Gladychef, dans son Journal, dit avoir trouvé, en 1742, un marchand anglais, nommé Djake, dans la Petite-Horde, et qu'il lui acheta diverses marchandises pour en faire des présents aux Karakalpaks.

Néplouief, lui fut envoyée directement, au lieu de l'être à la horde, afin qu'il l'employât lorsque cela serait indispensable. On ne sait quelle était son opinion sur une mesure aussi décisive, mais cette lettre resta à Orenbourg, et l'original se conserve encore dans les archives de la commission des frontières.

Non-seulement l'ordre que donnait cette lettre ne fut pas exécuté; mais au contraire le collége des affaires étrangères ordonna d'empêcher les Kalmouks aussi bien que les Kirghiz de passer l'Oural pour s'attaquer les uns les autres.

Il est à supposer que le gouvernement changea d'idée à cause des troubles qui éclatèrent alors sur la frontière de Sibérie. Le khontaïdzi des Zungars s'avança tout à coup avec ses troupes vers les frontières russes; ses sujets commencèrent à menacer de la guerre les garnisons, et le bruit se répandit qu'il voulait attaquer les établissements de Kolyvano-Voscressensk, où l'attiraient les mines de métaux précieux.

Les Zungars, à cette époque, étaient encore redoutables, et une attaque de leur part ne pouvait être comparée aux incursions des Kirghiz; il était donc indispensable de préparer contre eux des forces respectables. En conséquence leur audace fut mise en oubli, et Néplouief reçut l'ordre[1] de les engager à faire des incursions sur les Zungars.

C'était un but difficile à atteindre. Le khan Aboulkhaïr, malgré l'indulgence que l'on avait pour ses crimes, conservait toujours du ressentiment contre la Russie. Aboul-Mahmet, khan de la Moyenne-Horde, pour éviter les intrigues d'Aboulkhaïr, se retira vers Turkestan et mit presque fin, de cette manière, à ses relations avec les autorités des frontières; en outre il avait moins besoin des secours de la Russie que de la protection du khontaïdzi des Zungars, qui avait son fils en otage; enfin Aboul-Mahmet cherchait à être khan à Turkestan, et cette ville reconnaissait l'autorité de Galdane Tsyrène.

---

[1] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 3 novembre 1744.

Le sultan Barak qui avait, deux ans auparavant, juré fidélité à la Russie, habitait loin de ses frontières, et craignant plus les Zungars que les Russes, il avait ,comme Aboul-Mahmet, donné son fils en otage à Galdane Tsyrène.

Celui-ci cherchait par tous les moyens à s'attacher les sultans et le bas peuple de la Moyenne-Horde; pour y parvenir il employait tour à tour les menaces et les caresses, et enfin il achetait à son compte diverses marchandises russes qu'il faisait vendre à la horde, non-seulement sans bénéfice, mais à perte.

Quelque opposées que fussent ces circonstances aux vues du gouvernement russe, cependant la haine héréditaire et invétérée des Kirghiz pour les Zungars avait encore tant de force, qu'ils ne purent être indifférents aux insinuations des Russes, et qu'ils aimèrent mieux laisser en paix leurs frontières que négliger l'occasion d'attaquer des ennemis perpétuels, qui, à cette époque, menaçaient de les réduire à un complet asservissement. Les khans et les sultans, malgré leur soumission à Galdane Tsyrène, craignaient sa domination plus que celle des Russes; cependant ils prirent part avec le peuple aux dispositions hostiles que l'on faisait. Les tribus de la Moyenne-Horde, qui souffraient encore des ravages exercés contre elles en 1741, presque sous les murs d'Orenbourg, étaient les plus portées à donner des secours aux troupes russes. Elles n'attendaient que l'ouverture de la guerre entre elles et les Zungars, et à la première nouvelle du commencement des hostilités, elles se seraient jetées sur les habitations de leurs ennemis avec toute la fureur de demi-sauvages. Mais leur espoir fut trompé, les Zungars, malgré leurs menaces, laissèrent la Russie en paix. Ce n'était que de cette manière que les Kirghiz pouvaient éviter la tempête qui les menaçait; car, quelle que fût la patience avec laquelle le gouvernement russe eût supporté leurs incursions sur la frontière pendant plus d'un an, on avait fermement décidé d'employer à les punir sévèrement les troupes qui étaient sur la ligne d'Orenbourg et auxquelles on devait en ajouter d'autres.

Le sultan Khodja-Akhmet, détenu jusqu'alors en otage au fort de Sarastchinsk, fut dans l'intervalle transféré à Saint-Pétersbourg. Quoique Aboulkhaïr ne pût être content de voir l'éloignement de son fils, dont il désirait se rapprocher; quoiqu'il fût violemment irrité contre Néplouief, et se permit de nouvelles violences dans ses relations avec lui, cependant ses sujets ne firent aucune incursion pendant l'année 1745. Rytchkof[1] dit, d'après un Cosaque russe qui se trouvait alors à la Petite-Horde, que cette année, comme en 1773, le khan Aboulkhaïr excita ses sujets à renouveler leurs incursions sur la rive droite de l'Oural, mais que le peuple refusa d'obéir en cette circonstance. Cependant nous ne pouvons recevoir ce renseignement comme exact, par les raisons suivantes :

1° Les Kirghiz-Kazaks étaient trop accoutumés au brigandage pour se refuser à la proposition de leur khan d'attaquer un pays étranger, surtout quand ils n'avaient pas eu l'occasion d'éprouver la force de ses armes.

2° L'attention d'Aboulkhaïr était alors tournée vers Khiva, dont les habitants, attaqués par ceux du Turkestan, lui avaient envoyé demander du secours, qui étaient soumis à la Perse, et voulaient ensuite le sultan Nourali pour khan. Il envoya à Néplouief les lettres qu'il avait reçues de Khiva, à ce sujet, et lui demanda conseil.

3° Ce fut à cette époque qu'il prêta serment de fidélité en présence d'un officier russe, dans son aoul, à l'empereur Pierre III, successeur d'Élisabeth, et rendit ensuite trente prisonniers, tant russes que kalmouks, enlevés par ses sujets.

4° Il se plaiguit de Néplouief à l'autorité suprême[2], et prouva que, excepté sa querelle personnelle contre ce gouverneur, et le déplaisir qu'il avait éprouvé du refus d'échanger son fils Khodja-Akhmet contre Tchinghiz, il n'avait aucun autre sujet de plainte contre la Russie, ni aucune mauvaise intention.

---

[1] Continuation de l'Histoire d'Orenbourg.

[2] Voyez, dans les archives de la commission des frontières, à Orenbourg, la lettre d'Aboulkhaïr et le rescrit de Néplouief, du 17 septembre 1745.

Quant à la dignité de khan que l'on avait proposée à son fils à Khiva, quoique Néplouief eût cherché, au nom de l'impératrice [1], à le persuader par tous les moyens possibles d'y faire renoncer Aboulkhaïr, cependant ce dernier n'eut fait aucun cas de ses avis, si d'autres circonstances ne l'eussent empêché de céder aux désirs des Khiviens. Nourali reçut du fils du shah de Perse une lettre qui l'invitait à se rendre près de lui; ce prince, en qualité de conquérant, considérait le khanat de Khiva comme sa propriété; Nourali était sur le point de partir pour Khiva, lorsque sa femme, qu'il avait laissée dans cette ville, lui manda que les Persans ne l'invitaient que dans le but de le faire périr [2]. Cette nouvelle le retint auprès de son père.

Cependant les chefs de la Moyenne-Horde qui, depuis près de deux ans, n'avaient aucune relation avec la Russie, se rapprochèrent des frontières russes et renouvelèrent leurs assurances de dévouement à l'impératrice. Aboul-Mahmet quitta Turkestan pour rejoindre la horde, et envoya à Saint-Pétersbourg un exprès pour proposer ses services; ensuite il renouvela son serment de fidélité. Le sultan Barak en fit autant. Celui-ci envoya en outre une ambassade à Saint-Pétersbourg.

Les Kirghiz-Kazaks n'étaient pas encore tranquilles lorsque des mouvements eurent lieu dans la horde des Kalmouks du Volga. Le bruit se répandit qu'une grande partie, d'après l'invitation de Galdane Tsyrène, voulaient quitter la Russie pour joindre leurs compatriotes, les Zungars. Ce bruit, qui fut confirmé par l'événement, vingt-six ans après, était faux à cette époque; mais il inquiéta le gouvernement, surtout quand on eut reçu de l'Oural la nouvelle qu'un grand nombre de Kalmouks avaient passé de la rive russe sur celle des Kirghiz, et que les rapports de Sibérie eurent appris que les armées zungares s'étaient, en quelques endroits, approchées de l'Irtych. La suite fit voir que le passage des Kalmouks à travers l'Oural n'avait d'autre but que d'attaquer les Kirghiz, auxquels ils enlevèrent à cette époque beaucoup de chevaux; l'armée zungare retourna tranquillement dans ses foyers, et Galdane Tsyrène, son chef, mourut. (1746.)

---

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, du 21 octobre 1745.

[2] Continuation de l'Histoire d'Orenbourg, par Rytchkof; événements de 1745.

Cette retraite, qui fut bientôt suivie de la destruction de l'État des Zungars, rendit la tranquillité aux frontières de la Sibérie; mais elle ne fit pas perdre aux Kalmouks du Volga le désir de se réunir à leurs compatriotes. Pour entraver autant que possible ce projet, et pour mettre fin en même temps aux brigandages mutuels des Kalmouks et des Kirghiz-Kazaks, il fut sévèrement défendu à l'un et à l'autre peuple de passer l'Oural; et on destina un corps de troupes russes pour y veiller, et pour montrer qu'à l'avenir de semblables infractions ne resteraient pas impunies. Les principaux d'entre les Kalmouks, qui avaient pris part à la dernière incursion contre les Kirghiz, furent traités en criminels d'état et punis sur le Volga, pour servir d'exemple à leurs compatriotes.

On espérait que ces mesures rétabliraient la paix entre les deux hordes ennemies, et l'on se trompa. Peut-être qu'une défense sévère de passer la frontière, et la punition exemplaire de quelques violateurs de cette défense, produisirent quelque effet sur les Kalmouks; mais elles n'arrêtèrent pas les Kirghiz, habitués depuis deux ou trois ans à piller impunément, non-seulement les Kalmouks mais encore les Russes. La construction de forts et de postes fortifiés sur les parties inférieures de l'Oural ne put que retarder les incursions sur les Kalmouks, sans les arrêter. L'exactitude de la surveillance leur suggéra le moyen de surmonter cet obstacle.

La partie septentrionale de la mer Caspienne gèle pendant l'hiver, et pendant les grands froids, non-seulement les hommes et les chevaux peuvent y passer, mais on peut encore transporter sur la glace les poids les plus lourds, sans aucun danger. Mettant à profit cette circonstance, au mois de février 1746, les Kirghiz passèrent de leurs steppes dans celles des Kalmouks, sur la glace, vis-à-vis l'embouchure de l'Oural, et ils exécutèrent sous Krasnoï-Iar une attaque si impétueuse et si inattendue contre les Kalmouks, qu'ils enlevèrent près de sept cents prisonniers des deux sexes, tuèrent environ cent hommes, et emmenèrent une énorme quantité de bétail.

Après cette fameuse expédition eurent lieu quelques petites incursions sur la frontière russe.

Le khan Aboulkhaïr était encore la cause de ces nouveaux brigandages; nourrissant toujours une haine profonde contre Néplouief, il était irrité que le gouvernement n'eût pas satisfait à ses plaintes contre les autorités des frontières, et ne lui eût pas rendu son fils Khodja-Akhmet : c'est pourquoi il prit le parti d'exercer sa vengeance contre tous les Russes. Non content du tort qu'il avait fait à la Russie par les incursions de ses sujets, il injuria, d'après leurs conseils, un interprète que lui avait envoyé Néplouief avec des papiers; il le fit garder à vue; le retint environ un an, et le tourmenta de différentes manières.

C'était encore trop peu; la fureur d'Aboulkhaïr était si aveugle, qu'il chercha à engager son peuple à s'éloigner de la Russie, et à se retirer au sud, dans les sables et dans des déserts dépourvus d'eau. Mais les Kirghiz connaissaient les avantages des contrées voisines de la Russie, et ils refusèrent ouvertement de lui obéir dans cette circonstance. Il fit tomber alors sa colère sur ceux de ses sujets qui s'étaient opposés à son plan de changer le lieu de leurs demeures, et il écrivit aux autorités des frontières d'arrêter ces gens, lorsqu'ils viendraient dans les endroits fortifiés, comme fauteurs de tous les troubles.

Pendant qu'il livrait ainsi à la justice les innocents, il préparait les véritables brigands à une nouvelle attaque contre les Kalmouks du Volga, et n'attendait que l'hiver pour les expédier. Au mois de janvier 1747, la glace étant assez forte sur la mer Caspienne, ils sortirent de chez eux, traversèrent heureusement sur la glace, vis-à-vis les bouches de l'Oural, et attaquèrent de nouveau les oulouss de leurs ennemis. Mais la fortune les trahit cette fois : les Kalmouks, prévenus à temps de cette attaque, se retirèrent dans la partie occidentale de leurs steppes. Ils étaient trop loin et il était dangereux de les poursuivre ; ainsi les bandits s'en retournèrent les mains vides. Pour compléter leur malheur, le dégel commença ; le passage sur la glace devint difficile, et il leur fallut traverser l'Oural où les attendaient les Kozaks du Jaïk, qu'on avait envoyés contre eux. Le passage à travers les troupes russes leur coûta cher ; car, lorsqu'ils eurent atteint leur rive, on trouva beaucoup de morts sur la place, et un plus grand nombre se noyèrent dans le fleuve, dont la glace s'était rompue. La plus grande partie de leurs chevaux tomba au pouvoir des Russes.

Aveuglé par son ressentiment, Aboulkhaïr regarda ce châtiment comme une nouvelle injure pour lui. Cherchant tous les moyens de nuire à la Russie, il demanda la protection de la Perse.

Son fils Khodja-Akhmet avait été transféré de Pétersbourg à Kazan, où il devint amoureux de la fille d'un Tatar et la demanda en mariage. Les insolences d'Aboulkhaïr étaient si fréquentes et si graves, qu'on ne peut trop admirer la patience avec laquelle les supportait la cour de Pétersbourg. Afin de donner à ce khan une nouvelle preuve de son indulgence, tant pour lui que pour son peuple, on envoya, en 1747, à Orenbourg, Tevkélef qui, comme nous l'avons déjà dit, professait la même religion que les Kirghiz : il avait passé plus d'un an parmi eux et s'était acquis la considération générale ; il connaissait leurs mœurs, leurs usages, et avait toujours été l'ami d'Aboulkhaïr. Il lui fut enjoint d'adoucir Aboulkhaïr par ses conseils ; de le réconcilier avec le gouverneur Néplouief, et de lui rendre son fils Khodja-Akhmet, mais en échange d'un autre fils, né d'une khanesse.

La mort d'Aboulkhaïr, qui arriva bientôt, ne nous permet pas de dire quelles eussent été les suites de ses relations avec Tevkélef; mais à l'ouverture de ces relations, Aboulkhaïr se montra disposé à une réconciliation. Il arriva pendant l'été de 1748 à la forteresse d'Orsk[1], pour avoir une entrevue avec son ancien ami, et non-seulement il donna en otage en place de Khodja-Akhmet un autre fils légitime nommé Aïtchouvak, qui devint khan par la suite, mais il y ajouta encore les enfants de quelques-uns de ses anciens; il promit en outre de rendre incessamment tous les prisonniers russes enlevés par ses sujets, et promit, par une obligation écrite, que jamais la Petite-Horde n'attaquerait les frontières. Arrivé à la horde, il envoya secrètement quelques Kirghiz affidés, pour proposer sa fille en mariage au souverain zungar.

Au moment où le gouvernement russe, qui ignorait encore cette dernière démarche d'Aboulkhaïr, attendait l'exécution de ses promesses, on reçut la nouvelle qu'il avait été assassiné.

Voici les circonstances qui précédèrent sa mort: à son retour de la forteresse d'Orsk dans les aouls, il rassembla une bande de Kirghiz armés, et alla à leur tête piller les malheureux Karakalpaks, qui avaient déjà tant souffert de sa part et de celle de ses fils. Il rencontra le sultan Barak, qui le haïssait depuis longtemps et qui enviait les marques de distinction et les prérogatives que lui avait accordées le gouvernement russe; il en voulait surtout à Aboulkhaïr, parce que celui-ci avait pillé les présents que lui envoyait le khan de Khiva. En outre, tous les deux s'attribuaient les droits souverains sur des Karakalpaks qui s'étaient établis dans la horde kirghize. Ils étaient tous les deux ardents, vindicatifs, et par conséquent leur rencontre ne pouvait avoir lieu sans querelle.

Barak, ayant avec lui plus de monde, commença le premier le combat. La troupe d'Aboulkhaïr, moins nombreuse, ne put résister au premier choc, et prit la fuite; le khan, entraîné par les fuyards, fut obligé de suivre leur exemple. Chigaï, sultan, fils de Barak, l'atteignit et le désarçonna d'un coup de lance. Alors arriva Barak lui-même, qui assouvit sa fureur sanguinaire, en tuant son ennemi de ses propres mains[1].

---

[1] C'est ainsi qu'on nommait le vieil Orenbourg, après avoir fondé le nouveau sur l'emplacement qu'il occupe actuellement.

Quoique les Karakalpaks eussent beaucoup souffert de la part d'Aboulkhaïr, cependant sa mort, au lieu d'alléger leur sort, ne fit que leur porter un nouveau coup. Barak, délivré de son rival, ne manqua pas l'occasion de les attaquer et de les piller.

Cette action à l'égard d'un peuple considéré comme sujet de la Russie, et l'assassinat d'un khan vassal de l'empire, firent craindre à Barak de séjourner dans des endroits voisins des frontières russes; c'est pourquoi il se hâta de s'éloigner de la mer d'Aral. Ayant pris la route du côté du Turkestan, il s'empara des villes d'Ikane, d'Otrar, de Saganak, et établit ses campements entre ces villes. Cependant sa résidence n'y fut pas longue; car l'année suivante (1749), se trouvant en visite avec ses deux fils chez un khodja, il fut empoisonné[2].

La nouvelle de la mort d'Aboulkhaïr ne put causer d'impressions désagréables en Russie. La conduite de ce khan pendant les dernières années de sa vie avait été telle, que l'administration de la Petite-Horde par un nouveau chef donnait plus d'espoir que la mort d'Aboulkhaïr n'excitait de compassion. La dignité de l'empire demandait seulement que les Kirghiz-Kazaks, en qualité de sujets, demandassent à l'impératrice la confirmation de leur nouveau khan. Il était dangereux et inutile d'annuler le choix qu'on aurait fait selon les anciens usages de la nation, et d'en désigner arbitrairement un autre; mais il paraissait facile de déterminer le peuple à élire un des fils d'Aboulkhaïr; dans cette vue Néplouief, après avoir pris l'avis de Tevkélef, envoya à la horde un officier chargé de ménager les moyens de faire tomber le choix du peuple sur le sultan Nourali; et dans le cas où il y réussirait, de le convaincre, ainsi que les anciens, de la nécessité d'envoyer à Pétersbourg une ambassade pour demander la confirmation à l'impératrice.

---

[1] Nous avons puisé ces renseignements dans les journaux de Tevkélef, que l'on conserve à Orenbourg dans les archives de la commission des frontières.

[2] On voit dans les papiers conservés aux archives de la commission des frontières, à Orenbourg, que les Kirghiz de la Petite-Horde, qui arrivaient alors sur la frontière russe, assuraient que Barak avait été empoisonné par l'ordre du khontaïdzi des Zungars, auquel Nourali s'était plaint de l'assassinat de son père.

Cette mesure eut un plein succès; Nourali fut proclamé khan dans l'assemblée du peuple, et on envoya à la cour le sultan Djanibek et quelques Kirghiz distingués, qui étaient venus apporter cette nouvelle à Orenbourg. Ils dirent qu'ils avaient été envoyés de la part de la Moyenne et de la Petite-Horde, et demandèrent en conséquence que le khan Nourali fût nommé khan des deux hordes. Plusieurs motifs empêchaient de satisfaire à cette demande: 1° l'officier russe qui avait présidé à l'élection de Nourali déclara que Djanibek-Batyr était le seul ancien de la Moyenne-Horde qui y eût pris part; il avait toujours vécu près d'Aboulkhaïr, ainsi que quelques dizaines de Kirghiz du commun, qui, s'étant depuis longtemps séparés de la Moyenne-Horde, vivaient de même parmi les sujets d'Aboulkhaïr; 2° presque tous les sultans les plus distingués de la Moyenne-Horde avaient ou leurs fils, ou leurs plus proches parents en otages chez le prince des Zungars, qui dès lors commença à élever des prétentions sur la souveraineté de toute la horde, ce qui donna au gouvernement russe de violents soupçons sur son obéissance.

D'un autre côté on ne voulut pas affliger Nourali en opposant un refus formel à la demande de son ambassadeur, et on décida de le nommer khan des Kirghiz-Kazaks, sans désigner aucune horde. Ce fut le 26 février 1749 qu'on lui remit la lettre patente impériale sur sa nouvelle dignité. On envoya en même temps une autre lettre patente au nom du peuple kirghiz-kazak, pour confirmer son choix; et on prescrivit à Néplouief d'engager Nourali à venir à Orenbourg et de l'y proclamer d'une manière imposante.

Avant de parler de cette cérémonie, nous dirons que Néplouief et Tevkélef, furent aidés dans leur dessein de faire élire Nourali par sa mère, la khanesse Papaï, qui s'était acquis, par son esprit, la considération de toute la Petite-Horde, et avait quelquefois beaucoup d'influence sur son administration. Aimant les Russes, elle détourna souvent son mari Aboulkhaïr de l'exécution de projets nuisibles à la Russie[1] : tout ceci fut porté à la connaissance de la cour; et Djanibek, à son retour à la horde, lui remit une lettre de la part du chancelier, accompagnée d'un morceau de brocart précieux de la part de l'impératrice.

On apprit à Pétersbourg, en même temps que l'élection de Nourali, que les Zungars, d'après les instigations du sultan Barak, voulaient attaquer la Petite-Horde. Quoique la suite eût prouvé que ce bruit était faux, cependant on prit des mesures pour mettre la horde à l'abri d'une attaque.

D'après l'invitation de Néplouief, le khan Nourali arriva près d'Orenbourg au mois de juillet 1749, escorté des sultans et des anciens les plus distingués, et de beaucoup de gens du commun; il s'arrêta sur la rive gauche de l'Oural, où on avait préparé d'avance un camp pour y faire avec éclat la cérémonie de son exaltation. Il fut recu dans le camp, comme son père, au bruit du canon et de la musique. La cérémonie commença par la lecture des lettres patentes données, tant à lui qu'à sa nation. Ensuite on lui mit une pelisse de robe, un bonnet et un sabre envoyés par la cour. Enfin le nouveau khan se mit à genoux, et prêta serment de fidélité à la Russie sur le coran.

Nous ne donnons pas ici de détails sur cette cérémonie, parce qu'elle se répète à chaque nouvelle exaltation, et que nous en ferons ailleurs la description à l'article des usages et cérémonies des Kirghiz-Kazaks[2].

---

[1] Elle avait un cachet avec son nom, distinction tout à fait extraordinaire chez un peuple habitué à traiter les femmes en esclaves; on ne leur laisse prendre aucune part aux affaires publiques.

[2] Voyez la troisième partie.

Nourali, devenu khan, montra qu'il ne se contentait pas du titre, mais qu'il voulait en avoir aussi l'autorité: la première demande qu'il fit au gouvernement russe avait pour but d'en obtenir des troupes auxiliaires pour venger sur Barak l'assassinat de son père; par la seconde, il demandait qu'on arrêtât sur les frontières ceux des Kirghiz-Kazaks qu'il représenterait comme des gens mal intentionnés et nuisibles à la Russie.

Barak ou ses héritiers et leurs adhérents n'auraient sans doute pas échappé à la vengeance des fils d'Aboulkhaïr, s'ils eussent reçu de la Russie des secours en troupes; mais les exploits de Nourali ne se fussent pas terminés là; il avait le projet d'employer les troupes russes contre tous ses ennemis, et surtout contre ceux des princes de la Moyenne-Horde qui ne le respectaient pas et qu'il voulait exterminer, afin de soumettre leurs races et leurs tribus à ses frères, et de se faire alors khan unique, tant de la Moyenne que de la Petite-Horde.

La seconde demande d'arrêter sur les frontières russes les Kirghiz mal intentionnés tendait aussi au même but: il la représentait comme une mesure nécessaire pour le repos de la Russie; mais l'ambition en était le véritable motif.

D'un côté, l'exécution en était effectivement utile et indispensable pour les Russes; car elle donnait la faculté de livrer au moins une partie des brigands aux mains de la justice, et en augmentant la puissance du khan, elle fournissait de nouveaux moyens d'agir par lui sur sa nation; mais d'un autre côté elle pouvait être la source d'injustices sans nombre, et aurait anéanti le commerce d'échange qui commençait alors à peine à s'établir entre les Russes et les Kirghiz.

D'après ces raisons, la première demande du khan fut formellement refusée, et on promit d'examiner la seconde.

A son départ d'Orenbourg, Nourali, au nom de ses frères et de sa mère Papaï, témoigna le désir d'avoir quelque grand monument sur le tombeau de son père, et demanda à cet effet mille ouvriers pour quinze jours [1]. Ce désir n'était que l'effet d'une vanité très-commune chez les Kirghiz-Kazaks; mais comme elle n'avait rien de nuisible, Néplouief en fit son rapport à l'autorité supérieure. Le collége des affaires étrangères consentit non-seulement à satisfaire le vœu de la famille d'Aboulkhaïr, mais il trouva même que l'exécution en serait utile, si Nourali consentait à choisir l'emplacement de l'édifice funèbre dans le voisinage de la frontière russe, et à y transporter le corps de son père. Alors on aurait pu établir pour règle d'y enterrer tous les khans de la Petite-Horde, et de bâtir dans les environs du cimetière une ville dont Aboulkhaïr lui-même avait demandé la construction. On résolut, d'après ces considérations, de condescendre au désir de Nourali; et un officier civil et un ingénieur envoyés d'Orenbourg, lui annoncèrent les conditions auxquelles ce travail devait être exécuté. On chargea le premier d'engager Nourali à fixer le lieu de la sépulture à trois ou quatre journées de chemin de la frontière russe, surtout sur l'Ilek, et d'y joindre une ville; l'ingénieur eut ordre d'examiner l'emplacement, d'en lever le plan et de faire la façade de l'édifice.

---

[1] Tous les entretiens de vive voix qu'avaient les khans avec les chefs des fron-

Cet objet donna lieu à des correspondances et à des conférences qui durèrent plusieurs années. Le gouvernement russe, se réglant sur les circonstances et la conduite du khan, se montrait tantôt prêt, tantôt éloigné de remplir son désir. Enfin ce projet fut mis en oubli, comme nous le verrons plus bas. Les raisons en étaient assez fortes de chaque côté.

Nourali craignait de s'établir près des lignes militaires russes, et ses sujets ne le voulaient pas; aussi la première réponse qu'ils donnèrent pour le choix de l'emplacement était trop peu décisive. Par la suite, au lieu de l'Ilek, on proposa de fonder le cimetière et de bâtir la ville à l'embouchure de l'Emba; mais comme cette rivière était aussi voisine de la frontière, et que les Kirghiz-Kazaks craignaient de même de s'y établir[1],

---

tières étaient inscrits dans des journaux que l'on conserve jusqu'aujourd'hui aux archives de la commission des frontières, à Orenbourg.

[1] Le sous-lieutenant Righelman, qui alla avec Nourali pour s'accorder défi-

le khan ne put, pour cette seconde fois, donner de réponse positive. Quant à l'endroit où Aboulkhaïr avait été enterré, il manquait de pierre, de chaux et de bois de construction. Pendant que ces pourparlers avaient lieu, des affaires plus importantes survinrent à la horde, et le désir qu'avait le gouvernement russe de satisfaire à la demande de la famille d'Aboulkhaïr fut affaibli par le temps et les circonstances. Le plan et la façade de l'édifice funèbre faits par l'ingénieur envoyé à Nourali et non exécutés, se conservent encore aujourd'hui aux archives d'Orenbourg.

Le cabinet de l'impératrice Élisabeth, et les autorités de la frontière d'Orenbourg, à l'exaltation du khan, ne réclamèrent qu'un seul service; c'était de rendre les Russes qui gémissaient en esclavage chez les Kirghiz, et on lui envoya à ce sujet de Pétersbourg une lettre patente particulière. Nourali et ses frères s'engagèrent à satisfaire une aussi juste demande; mais l'exécution dépassait les bornes de leur faible pouvoir, et elle resta sans effet, comme des centaines ou même des milliers de demandes et d'obligations semblables, répétées jusqu'à nos jours par les chefs des frontières. Nourali était à peine arrivé d'Orenbourg dans les aouls, qu'il reçut du khontaïdzi des Zungars des ambassadeurs qui, d'après la proposition faite par son père avant sa mort, venaient lui demander sa sœur en mariage pour leur souverain, et lui promirent la ville de Turkestan, au lieu de Kalyme. Il lui était difficile de former cette alliance en reconnaissant la suzeraineté de la Russie; mais il lui était encore plus difficile de refuser des liaisons de parenté avec un souverain aussi redoutable pour les ennemis de Nourali, et surtout de manquer l'occasion de s'emparer, sans effusion de sang, de Turkestan où avaient régné

---

nitivement sur la construction du monument funèbre, rapporte que les Kirghiz-Kazaks, pour détourner leur khan de se rapprocher de la frontière russe, lui rappelaient la conquête de Kazan et d'Astrakhan, et l'assuraient que si les habitants autrefois nomades de ces villes ne se fussent pas établis à poste fixe, leurs descendants seraient encore libres aujourd'hui.

ses ancêtres, où ils étaient inhumés, et où avait vécu Aboulkhaïr lui-même avant d'en avoir été chassé par les Zungars.

Balancé entre la crainte et l'espérance, Nourali ne savait à quoi se décider. Les sultans et les anciens lui conseillaient d'envoyer, sans tarder, sa sœur au khontaïdzi, et ensuite, comptant sur son secours, d'aller venger la mort de son père sur Barak et ses sujets. Ces conseils s'accordaient parfaitement avec ses désirs; mais il ne voyait pas qu'ils étaient contraires aux intérêts de la Russie, qui pouvait le punir de son infidélité.

En outre, il avait alors près de lui un officier russe venu avec lui d'Orenbourg. Il ne pouvait, en présence d'un témoin semblable, agir autrement qu'en secret; c'est pourquoi il congédia les ambassadeurs zungars sans la prétendue; mais il promit de l'envoyer bientôt. Néplouief ayant demandé la raison de cette ambassade, Nourali prétendit qu'elle venait de la part du fils de Galdane Tsyrène, avec des propositions de paix et d'amitié. Il dissimula de même, que les Zungars lui avaient proposé d'échanger les prisonniers kirghiz-kazaks qu'ils avaient en leur pouvoir contre les Kalmouks du Volga, dont un grand nombre étaient esclaves à la Petite-Horde. Sa fourberie fut inutile, parce que l'officier russe[1] qui se trouvait alors à la horde rapporta les choses telles qu'elles étaient aux autorités de la frontière, et celles-ci à l'autorité supérieure, qui trouva qu'une liaison de parenté entre les souverains zungars et kirghiz pouvait être très-nuisible à la Russie. On en avait déjà eu un exemple, lorsque Aïouka, khan de la horde des Kalmouks du Volga, épousa Darma Bala, parente du khontaïdzi des Zungars; celle-ci engagea son fils Sanjipe, en 1701, à partir avec quinze mille tentes pour la Zungarie. Si les Zungars, qui avaient déjà soumis depuis longtemps la Grande-Horde, et qui avaient des otages de tous les sultans de la Moyenne, s'étaient encore, par l'alliance de leurs souverains, réunis à la Petite, alors toute la population des contrées, à commencer depuis les possessions occidentales actuelles de la Chine, jusqu'à la partie septentrionale de la mer Caspienne, aurait pu se mettre en mouvement au premier signe d'un chef unique, et la frontière russe, depuis l'Irtych supérieur jusqu'à l'embouchure de l'Oural, aurait pu, sur toute son étendue, se trouver exposée à être attaquée le même jour.

---

[1] Voyez le Journal et les Rapports du capitaine Jakovlef, aux archives de la commission des frontières, à Orenbourg.

Pour détourner ce danger, il était indispensable que le gouvernement russe défendît à Nourali de devenir beau-frère du khontaïdzi des Zungars; et il fut ordonné de prendre tous les moyens propres à empêcher cette alliance. Celui qu'on regardait comme le plus efficace c'était d'employer les conseils d'un homme respecté par le khan et connu de toute la Petite-Horde, et cet homme était Tevkélef; à cet effet on l'envoya exprès à Orenbourg afin d'y avoir une entrevue avec Nourali. Pour appuyer les conseils, les caresses et les promesses dont Tevkélef devait combler le khan, on ordonna à Néplouief de commencer sur le champ le monument funèbre d'Aboulkhaïr, et d'y joindre des habitations pour les khans afin de plaire à Nourali et à ses frères. On décida également de prendre pour otage le bâtard Tchinghiz au lieu du frère légitime du khan [1], chose qu'on avait souvent refusée à Aboulkhaïr. Dans l'intervalle, Nourali fut effrayé du bruit qui se répandit que, si le khontaïdzi des Zungars avait un fils de sa sœur, il exterminerait tous les chefs kazaks et leurs descendants, pour donner à ce fils la dignité de khan unique de tous les Kirghiz-Kazaks.

La mort de la fille d'Aboulkhaïr, destinée au chef des Zungars, qui eut lieu en 1750, tranquillisa la Russie. La nouvelle de cette mort arrivée à Orenbourg avant que Tevkélef eût pu avoir une entrevue avec Nourali [2], empêcha qu'on ne lui fît part des ordres donnés pour commencer incessamment le tombeau de son père, et de l'intention où l'on était de recevoir Tchinghiz comme otage : ces mesures étaient devenues inutiles dans un temps de tranquillité.

---

[1] Voyez l'oukase du collége des affaires étrangères, du 2 novembre 1749 et du 13 août 1750.

[2] En attendant Tevkélef, Néplouief avait député à Nourali et à sa mère un officier interprète pour leur donner des conseils et pour prendre des renseignements sur les ambassadeurs zungars. Cet interprète fut chargé de remettre en présent au khan, comme une chose rare, dix tchetverst de farine et autant de

Dans son ignorance des indulgentes dispositions du gouvernement, et pour se conformer aux demandes antérieures, il donna, en 1749, son frère légitime, Adil, comme otage en remplacement du sultan Aïtchouvak, et, en 1750, il échangea ce frère contre son propre fils, Pirali, qui n'avait que cinq ans.

A cet époque, le sultan Batyr, père de Kaïp, alors khan de Khiva et fils de Kaïp, qui avait été sultan des Kirghiz, entra en relation avec les autorités d'Orenbourg; Kaïp, son père, avait, comme nous l'avons déjà dit, écrit en 1718 à Pierre le Grand. Batyr, qui avait hérité de la haine de son père pour Aboulkhaïr, n'avait jamais reconnu son autorité, et par ce motif il n'avait eu pendant longtemps aucune liaison avec la Russie. Mais lorsque une partie de la Petite-Horde le proclama khan, égal à Nourali, et que son fils fut devenu souverain de Khiva, il eut encore moins de respect pour le fils d'Aboulkhaïr, espérant que la Russie aurait pour lui la même considération que pour son rival.

Cependant dans le commencement de ses relations avec Orenbourg, il ne se décida pas à demander sa reconnaissance en qualité de khan; mais, en 1750, il demanda seulement par ses envoyés aux autorités d'Orenbourg, que les caravanes russes, qui se rendaient à Khiva et en Boukharie, passassent par ses pâturages, et qu'il se chargeait de les escorter et de les défendre. Pour donner plus de force à cette proposition, son fils, le khan Kaïp, envoya un député chargé de porter des assurances de paix et d'amitié, et de demander aussi que les caravanes fussent expédiées par les aouls de son père. On ne put satisfaire à ce désir de Batyr et de son fils, parce qu'il tendait à faire un tort patent à Nourali, qui par son état de vassal de la Russie et de khan reconnu par elle, était

---

gruau. Le but principal de ce présent était d'engager les Kirghiz à prendre aux Russes du blé en échange de leurs marchandises.

tenu de protéger le commerce russe dans les steppes, entre l'Oural et le Syr, et qui s'était déjà chargé de ce soin.

Il est vrai qu'on ne pouvait guère compter sur ses efforts; mais les promesses du sultan Batyr, vu son éloignement de la frontière russe, présentaient encore moins de sûreté; c'est pourquoi on lui répondit que l'obligation d'escorter les caravanes à travers les terres de la Petite-Horde kirghize était du ressort de Nourali; qu'il pouvait l'aider en cela, et qu'il eût à vivre avec lui en bonne intelligence s'il voulait jouir de la protection de la Russie.

L'envoyé de Khiva reçut de Néplouief une réponse qui ne contenait rien de décisif, mais du reste fort honnête.

Ces mesures, indépendamment de leur justice, étaient basées sur les avantages de la Russie; elle devait protéger et même augmenter la puissance des khans qu'elle avait institués ou reconnus; car leur faiblesse ne lui procurait, ni même ne lui promettait aucune utilité. Il y avait déjà près de vingt ans que les hordes kirghizes étaient au nombre de ses sujets. Il y avait près de vingt ans qu'elle perdait de l'argent à les maintenir en paix, à faire des présents aux sultans et aux anciens, à construire des forts et à entretenir des troupes; et malgré tous ces sacrifices, elle ne put, pendant cet intervalle, mettre ses frontières à l'abri du pillage, ni même trouver moyen de retirer ses sujets natifs des fers d'un peuple qui s'était soumis à elle de bonne volonté. Les excuses d'Aboulkhaïr sur son impuissance, excuses assez rares à cause de sa vanité, étaient regardées comme des subterfuges, tant à cause de son caractère fourbe que de sa désobéissance ouverte. Les aveux de Nourali, et ses demandes fréquemment répétées d'user de représailles sur les frontières, en saisissant les bandits ou leurs parents, étaient plus sincères qu'on ne le crut au commencement; et par la suite, on les prit en considération. Elles sont confirmées par l'opinion de Tevkélef, qui avait de l'expérience dans les relations avec les Asiatiques; par les réponses de quelques sultans auxquels on demanda, comme au khan, sans aucun succès pendant plusieurs années, la reddition des prisonniers russes, et par les exemples de Khiva, de la Boukharie et d'autres puissants états, qui regardaient les réprésailles (baranta) comme indispensables pour contenir un peuple nomade.

Convaincu par l'expérience, et voyant qu'une patience indulgente, loin de diminuer la témérité des Kirghiz, ne faisait qu'y ajouter, le gouvernement russe se décida enfin à agir avec ce peuple de la même manière que tous ses autres voisins; en conséquence il fut ordonné[1] aux autorités de la frontière, en cas de vol ou d'enlèvement de personnes, d'exiger à l'instant du khan que ce qui avait été pris fût rendu; et dans le cas où il refuserait satisfaction ou conseillerait d'exercer des réprésailles, que l'on profitât de la première occasion favorable pour s'emparer d'un des parents du coupable, ou même d'un individu quelconque de sa tribu (en supposant que le coupable lui-même ne se montrât plus aux Russes), et de le tenir sous bonne garde jusqu'à ce que le prisonnier, ou les objets volés, eussent été rendus.

Cette mesure n'était pas d'accord avec les principes d'équité en usage chez les peuples civilisés mais elle était indispensable avec des brigands nomades.

A la même époque, pour obliger Nourali à satisfaire aux demandes du gouvernement russe, et pour lui fournir les moyens de récompenser, sans se faire tort, les services rendus à la Russie par ses sujets, on lui attribua des appointements annuels, et on posa pour règle, en même temps, d'envoyer, au nom du gouvernement des frontières, divers présents pour une somme fixée. Mais il fut ordonné de ne commencer à payer ces appointements que quand il aurait rendu tous les prisonniers russes et les Kalmouks du Volga, ou au moins la plus grande partie. On supposait que cela s'exécuterait bientôt; mais il en arriva tout autrement et Nourali ne reçut ses appointements que cinq ans après qu'ils lui eurent été assignés.

---

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, du 27 novembre 1749.

Au commencement de 1750, le sultan Aïtchouvak, frère du khan, forma le projet, avec les amis de son père, Batyr-Djanibek, et une troupe nombreuse, composée en partie de gens de la Moyenne-Horde, mais dont la plupart étaient de la Petite, d'aller attaquer un peuple qui, vivant près de la mer d'Aral, portait le nom d'Araliens; ce peuple était peu nombreux et n'était pas accoutumé à la guerre. On peut facilement deviner qu'Aïtchouvak et ses complices réussirent dans leur entreprise, et qu'ils revinrent chez eux avec une grande quantité de prisonniers, de haras de chevaux étrangers, et avec beaucoup d'objets de différentes sortes qu'ils avaient pillés. Mais les Araliens étaient sujets du khan de Khiva, qui ne voulut pas laisser sans réparation le dommage qu'on leur avait causé; et en conséquence il retint à Khiva un grand nombre de sujets de Nourali, venus pour les marchés d'échange; il arrêta même son ambassadeur. On ne pouvait faire autrement, pour les délivrer, que de rendre aux Araliens au moins une partie de ce qu'ils avaient perdu, et surtout les prisonniers.

Peu après, le sultan Erali, suivant l'exemple de son frère, attaqua les Karakalpaks; mais la bande qui lui servait d'armée était trop peu nombreuse; et au lieu du butin qu'il espérait, il fut fait prisonnier, et la plupart de ses compagnons furent tués.

Après lui avoir rendu la liberté, au bout de quelques mois, Nourali arriva à Orenbourg pour y voir Néplouief et Tevkélef; mais son voyage n'eut aucune conséquence importante.

Les rapports de la Moyenne-Horde avec la Russie étaient alors assez rares. Son khan, Aboul-Mahmet, s'était retiré à Turkestan où il vécut jusqu'à sa mort, sans qu'on en entendît parler, et Batak, comme nous l'avons dit, avait été empoisonné; les héritiers de leur puissance n'avaient pas encore fait connaissance avec les Russes. Le sultan Koutchak, proclamé khan par quelques tribus, n'avait pas été confirmé par la Russie, et n'avait même pas recherché sa protection. Les bonnes grâces du prince des Zungars lui étaient plus nécessaires ainsi qu'à tous les sultans de la Moyenne-Horde; il n'y eut qu'Ablaï qui ne renonça pas à la protection de la Russie, malgré ses relations secrètes avec les Zungars; car la plus grande partie de ses sujets vivaient près de la frontière de Russie, et il sentait combien il lui était utile de se maintenir en bonne harmonie avec elle.

Comme il avait à ménager, outre l'intérêt de sa sûreté, les avantages du commerce d'échange avec les Russes, il demanda d'ouvrir un marché dans le fort de Troïtsk, représentant qu'Orenbourg était trop loin pour que lui et surtout le plus grand nombre de ses sujets pussent s'y rendre.

Batyr Djanibek, qui, après la mort d'Aboulkhaïr, s'était éloigné d'Orenbourg, sollicita la même chose. La satisfaction de cette demande devait procurer autant d'avantages au gouvernement russe, en lui donnant plus de moyens de surveillance sur la Grande-Horde; en conséquence, un marché d'échange fut ouvert à Troïtsk, en 1750.

Galdane Tsyrène, avant sa mort, s'était réconcilié avec les Kirghiz et semblait vouloir se les attacher par la douceur et les bienfaits plus que par la terreur; mais son fils avait une tout autre manière de voir, et renouvela ses attaques. La Moyenne-Horde eut surtout beaucoup à souffrir, en 1751, aux environs des monts Ouloou. Une perte considérable qu'elle fit en hommes, que les Zungars retinrent prisonniers, obligea la plus grande partie de cette horde de se rapprocher de la frontière russe, et de se mêler presque avec la Petite, après avoir atteint le fleuve Ori et les monts Mougodjar.

Les relations de la Russie avec Nourali-khan, en 1752, eurent moins pour objet les affaires des Kirghiz que l'extension du commerce par caravanes, avec Khiva, la Boukharie, Tachkent, et à travers ces pays, avec les autres états de l'Asie centrale, même jusqu'aux Indes, que l'on regardait comme la source de toutes les richesses. Comme les Indes ne sont pas éloignées des steppes kirghizes, c'était à travers ces pays que l'on voulait faire le premier pas pour se rapprocher de cette contrée; c'est pourquoi les secours de Nourali, s'il les eût donnés de bonne foi, auraient été, sous le rapport commercial, d'une haute importance pour la Russie.

On lui accorda, dans cette vue, plusieurs grâces, et entre autres on accepta pour otage son plus jeune fils, âgé de trois ans, en place de son fils aîné, le sultan Pirali.

Ce fut encore dans le même but qu'on en revint à la pensée exprimée par l'impératrice Anne, dans son oukase, à Kirilof, en date du 11 février 1736; pensée qui s'accordait avec ce que nous avons dit plus haut du désir d'Aboulkhaïr, de bâtir une ville à l'embouchure du Syr-Daria, et l'on devait commencer à la peupler de criminels condamnés à l'exil; mais tous ces projets n'eurent aucun succès.

La haine des khans, Aboulkhaïr et Kaïp, connue depuis le commencement du XVIIe siècle, ne s'éteignit pas par leur mort; ils la laissèrent en héritage à leurs enfants et à leurs petits-enfants. Nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, que, non-seulement elle n'est pas encore éteinte aujourd'hui, mais qu'elle n'est même pas affaiblie entre les principaux descendants de ces deux chefs. Mais avant de parler de ces contemporains, nous allons décrire les faits de leurs ancêtres. La constance avec laquelle ces deux familles se haïssent et se poursuivent depuis cent ans mérite une attention particulière; cette haine remonte peut-être encore plus haut, car nous ignorons quels sentiments existaient entre le père d'Aboulkhaïr et celui de Kaïp.

Nous avons dit déjà que le sultan Batyr, fils de Kaïp, et son fils, le khan de Khiva, avaient, en 1650, envoyé pour la première fois des ambassadeurs à Orenbourg. Quoique leurs propositions n'eussent pas été reçues, comme préjudiciables au khan Nourali, reconnu par la Russie, cependant l'arrivée des envoyés de Batyr, et ses intentions de se lier avec les Russes, firent naître des soupçons dans le cœur de Nourali et rallumèrent sa haine héréditaire pour Batyr; d'ailleurs, il ne pouvait voir de sang-froid que, malgré le refus du gouvernement russe d'envoyer toutes les caravanes, en général, à travers les pâturages de Batyr, son fils, le khan de Khiva eût défendu à ses sujets d'aller de Khiva à Orenbourg, et d'en revenir par une autre route que celle des terres de son père. Cette mesure diminuait l'influence de Nourali sur le commerce et les revenus, qu'il tirait comme tous les khans kirghiz, de la perception d'un droit sur les marchandises passant par leurs steppes.

Nourali irrité envoya, en 1753, piller la première caravane de Khiva qui irait en Russie ou qui en reviendrait. Ses ordres furent exécutés. Les Kirghiz de la race d'Alimoul, tribu de Kara-Kitine, pillèrent aussitôt sur le Saghiz beaucoup de marchands khiviens et turkomans, qui venaient avec des marchandises sous l'escorte de Kirghiz de la même race d'Alimoul, mais de la tribu de Tchikline. Néplouief envoya exprès à la horde un officier civil pour engager le khan à rechercher les bandits, à leur ôter les marchandises et à les restituer aux propriétaires. Nourali répondit décidément que le pillage avait eu lieu d'après ses ordres, parce que le sultan Batyr, non content de lui désobéir, cherchait encore à soulever la Moyenne-Horde contre lui, et que, d'accord avec son fils, il obligeait les caravanes de Khiva à ne passer que par ses aouls; de plus, pour se justifier, et dans l'esprit d'armer la Russie contre Khiva, il écrivit à Orenbourg que Kaïp et Barak (ou Batyr) se disposaient à attaquer la frontière russe; qu'alors il conseillait de conquérir le pays de Khiva, et promettait de le soumettre en quelques jours si on lui envoyait un secours de dix mille hommes de troupes russes avec de l'artillerie.

Son but, en proposant ses services, était facile à deviner, aussi, Néplouief et Tevkélef, sans écouter ses insinuations, répétèrent la demande de la reddition des marchandises enlevées à la caravane pillée, et lui firent des reproches sur sa conduite, indigne d'un khan. Leurs instances auraient été inutiles si l'interprète chargé de les transmettre n'eût, d'après l'instruction de Néplouief, fait espérer à Nourali, qu'en satisfaisant les marchands il acquerrait le droit de demander au gouvernement les appointements qui lui avaient été assignés, mais qu'on ne lui donnait pas tous les ans. Ceci produisit plus d'effet que tous les conseils, et il s'occupa à l'instant de faire rendre les marchandises par ses sujets.

Kaïp, khan de Khiva, agissait tout différemment. Tandis que le gouvernement russe procurait à ses sujets la restitution de ce qu'ils avaient perdu, ce khan fit arrêter à Khiva une caravane russe, et malgré les demandes des autorités d'Orenbourg, il ne la relâcha qu'au bout d'un an à peu près. Au retour de cette caravane à Orenbourg, en 1754, un envoyé de Kaïp, lui-même vint avec elle, ainsi qu'un officier russe qui avait été à Khiva. Ce dernier déclara qu'ayant rencontré sur sa route le sultan Erali, ce prince l'avait prié de rapporter à Néplouief, que lui et ses frères étaient prêts à aller attaquer Khiva pour venger les insultes du sultan Batyr et de son fils; qu'il avait le projet de se réunir aux mécontents, sujets de Kaïp, de le mettre à mort, de s'emparer de sa place, et de délivrer les prisonniers russes qui se trouvaient alors à Khiva. Il demandait seulement que, dans le cas où il ne réussirait pas, la Russie promît de le racheter, s'il était pris lui-même.

Au grand étonnement de tout le monde, l'envoyé de Khiva, au lieu d'exécuter les ordres de son maître, se plaignit au gouvernement russe de son avidité et de ses injustices; il dépeignit les maux qu'il faisait souffrir au peuple, et au nom de tous les Ouzbeks, à la race desquels il appartenait, il réclama du secours pour détrôner le khan.

Quoique cette demande fournît à la Russie l'occasion de punir les Khiviens de leur perfidie, et leur prince de l'insolence qu'il avait eue, l'année précédente, de retenir une caravane d'Orenbourg, cependant le gouvernement trouvait alors la conquête de Khiva plus difficile qu'utile. D'ailleurs l'engagement d'Erali faisait espérer d'acquérir quelque influence sur cette contrée, sans effusion de sang. En conséquence on refusa d'acquiescer à la proposition de l'envoyé de Khiva, qui avait sollicité du secours pour renverser Kaïp, sans lui défendre néanmoins d'en demander aux princes kirghiz[1]. On permit au khan Nourali et au sultan Erali, de marcher contre Khiva et de s'en emparer, si la fortune les favorisait. On décida d'accorder à Erali son rachat, s'il venait à être pris dans cette expédition.

La Russie aurait certainement gagné un avantage immense sous le rapport commercial, si les fils d'Aboulkhaïr avaient exécuté leur projet, et réussi à s'emparer de Khiva; mais par malheur ils ne se mirent même pas en devoir d'atteindre le but proposé par Erali. La cause de cette inaction fut sans doute l'insuffisance des troupes qu'ils pouvaient opposer aux forces de Kaïp et de son père réunies.

Le capitaine prince Maksioutof, envoyé alors d'Orenbourg à la Petite-Horde, écrit dans ses rapports, que Nourali-khan et ses frères, se disposant à marcher sur Khiva, convoquèrent une assemblée du peuple qui approuva le projet; mais qu'un khodja, auquel on alla, comme à un demi-saint, demander sa bénédiction pour la réussite de l'expédition, leur ayant défendu de faire la guerre aux Khiviens, ils lui obéirent. La Moyenne-Horde essuyait alors les derniers efforts de la puissance des Zungars. En 1754 elle se trouvait tellement pressée par eux, qu'un grand nombre de Kirghiz de cette horde demandèrent au gouvernement de laisser passer en dedans des lignes russes leurs femmes et leurs enfants, si on ne pouvait leur accorder cette faculté à eux-mêmes : quelques-uns allèrent jusqu'à solliciter qu'on leur concédât des terres sur la frontière, où ils promirent de s'occuper d'agriculture et de bâtir des villages.

Une garde de cette espèce eût été trop peu sûre, et il eut même été dangereux de laisser entrer dans les forts les femmes et les enfants des Kirghiz. On ordonna donc au gouverneur de Sibérie de ne faire aucune attention à de semblables demandes[1]. Peu de temps après, une partie de la Moyenne-Horde sollicita de nouveau d'être reçue sous la protection des forts. Alors le gouvernement, d'après les représentations de Néplouief, et désirant d'ailleurs traiter favorablement les Kirghiz, leur permit de vivre en nomades près de la ligne d'Ouïsk, et l'on ordonna, en cas qu'ils fussent attaqués, de les laisser passer au delà des frontières, en leur prenant seulement des otages pour garantie de leur tranquillité.

---

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, du 2 avril 1755.

Cette faveur, qui leur fut accordée à la fin de 1756, devint inutile[2]; car alors les Zungars, les plus terribles ennemis des Kirghiz-Kazaks, étaient presque détruits; ces mêmes Zungars qu'on avait vus, sous le règne de leurs khontaïdzis Batour et Galdane Tsyrène, non-seulement répandre la terreur parmi les faibles principautés de l'Asie centrale, mais encore inspirer de justes alarmes aux empereurs de la Russie et de la Chine.

Ce peuple passa avec une étonnante rapidité du faîte de la puissance à une entière destruction: il pouvait encore, en 1745, sous les ordres de Galdane Tsyrène, causer une importante révolution dans toute l'Asie centrale. Sous les fils de Galdane, dont le génie n'approchait pas de celui de leur père, ce peuple perdit insensiblement toute son énergie; mais ses voisins le redoutaient toujours. En 1756 il était déjà soumis, dispersé, et on en avait exterminé une telle quantité, que ses terres devinrent presque entièrement désertes.

Les causes principales de la chute de l'empire zungar furent, comme l'on sait, la discorde qui se mit entre ses derniers chefs, et les [illegible] civiles provoquées par l'ambition d'Amoursane, qui amenèrent la ruine de toute la nation. S'étant brouillé avec Davatsii, qui lui disputait l'autorité, il se reconnut, en 1754, sujet de la Chine, et réclama de cet empire des troupes auxiliaires contre Davatsii. L'empereur Tsian-Loung le reçut très-gracieusement et lui donna une nombreuse armée, chargée secrètement de l'accompagner, non pour lui assurer la suprême puissance, mais pour soumettre les Zungars qui avaient si souvent inquiété le gouvernement chinois. Les intentions du bogdo-khan furent remplies, et en 1756, les terres ravagées de la Zungarie, furent réunies à la Chine[1].

---

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, 317, 1755.

[2] Oukase du sénat, du 24 octobre 1756.

Le sultan Ablaï, aussi sage qu'entreprenant, ne laissa pas échapper l'occasion de profiter des querelles des princes zungars, et il travailla à les prolonger, sentant de quelle utilité seraient, tant pour son propre repos que pour la sûreté des Kirghiz à l'extérieur, l'affaiblissement et le morcellement de leurs anciens ennemis. Dans ce but, non-seulement il donna asile dans son aoul à Amoursane[2] et à Lobatcha, (autre prince zungar), mais il alla combattre pour eux[3], et les aida à exterminer leurs propres compatriotes. Les affaires ayant pris une nouvelle face, et l'armée chinoise remportant des avantages décisifs sur les Zungars, Ablaï se réunit aux vainqueurs. Ce changement d'alliés ne lui fit pas changer de but: et réuni aux Chinois, il continua d'exterminer ses odieux voisins, comme il les exterminait quand il était réuni aux partisans d'Amoursane. Mais quand la Zungarie fut entièrement soumise, et que l'armée chinoise pour compléter son occupation eut commencé à s'approcher des steppes des Kirghiz, Ablaï vint à sa rencontre, et se reconnut vassal du bogdo-khan.

Depuis ce moment (1756), la vanité des Chinois les porta à placer au nombre de leurs états les pâturages d'Ablaï, et on lui envoya sur-le-champ, de la part de Tsian-Loung[4], une pa tente de prince, et un calendrier où étaient relatées les conditions auxquelles on le reconnaissait pour vassal.

---

[1] Voyez les extraits de l'ouvrage chinois intitulé *Si-iouï-vouine-kian-lou*, placés dans le Voyage de M. Timkofsky à la Chine, tome I, page 155.

[2] Amoursane s'étant détaché de la Chine erra parmi les hordes kirghizes, et chercha ensuite un asile en Russie, où il mourut.

[3] Voyez les rapports du capitaine Jakovlef qui était alors à la Moyenne-Horde, et qui accompagna quelque temps Ablaï qui suivait Amoursane et Lobatcha pour combattre les Zungars.

[4] C'est ce qu'écrit un Chinois, auteur du livre *Si-iouï-vouine-kian-lou*, et dont nous trouvons un extrait dans le Voyage de M. Timkofsky, tome I, page 253.

Pendant qu'Ablaï et les faibles sultans de la Moyenne-Horde, ses partisans, ravageaient avec leurs sujets la Zungarie, la Petite-Horde combattait ses coréligionnaires, les Bachkirs. Une insulte commise par elle produisit entre les deux peuples une haine qui, jusqu'aujourd'hui, n'est pas entièrement éteinte. Pour mieux décrire cet événement, nous allons donner un tableau de l'état du pays des Bachkirs à cette époque.

Ce peuple, se trouvant sous la domination russe depuis le règne d'Ivane Groznoï, avait souvent levé l'étendard de la révolte, et en avait été puni. Les maux que lui avait causés la révolte de 1735 avaient à peine cessé en 1742. Quelque dure que fût la position de cette contrée, qui pendant le cours de ces sept années avait eu à déplorer la perte et les souffrances d'un nombre considérable de ses habitants, cependant les survivants ne restèrent pas long-temps en repos. Ils se révoltèrent de nouveau le 18 mai 1755. La sédition éclata tout à coup et commença par le massacre de tous les Russes qui se trouvaient dans le pays, non-seulement le même jour, mais presque à la même heure. Cette révolte fut excitée par les lettres d'un mollah nommé Batyr-Cha, qui, en reprochant aux fidèles musulmans leur obéissance à des chrétiens, conjurait tout fidèle, croyant en Dieu et en Mahomet, de prendre les armes, affirmant que ceux qui périraient dans cette sainte querelle recevraient les récompenses éternelles promises par le koran. De semblables lettres furent aussi envoyées aux Tatars de Kazan et dans les hordes kazakes. Celles-ci, profitant de l'occasion, commencèrent dans l'instant à faire des incursions sur les frontières russes, sous prétexte de secourir les Bachkirs.

La position de la ligne d'Orenbourg devint alors extrêmement critique. Elle s'étendait sur une longueur de plus de mille verstes; elle était séparée des habitations de l'intérieur, et était enveloppée au nord par les Bachkirs, et au sud par les Kirghiz; la plus grande partie des soi-disant forteresses et postes fortifiés n'avaient point de fortifications; les garnisons étaient faibles: en un mot, au moindre revers, tous les habitants des frontières pouvaient périr, à l'exception de ceux que défendait la forteresse d'Orenbourg. Heureusement, ce pays était alors gouverné par Néplouief. Sa présence d'esprit et son activité détournèrent l'orage qui le menaçait. Il réunit immédiatement les troupes qu'il commandait sur les points où la défense était le plus nécessaire; il fit venir des renforts de Kazan; il en tira de chez les Kozaks du Don, et de chez le khan des Kalmouks du Volga; en attendant, il arma contre les Bachkirs, les Mestchériaks et les Teptiars. Il promit grâce entière à ceux des rebelles qui donneraient des marques de repentir; et offrit de fortes récompenses pécuniaires pour la tête de Batyr-Cha et de ses principaux complices. Il envoy dans les hordes kazakes, au nom de l'akhoune d'Orenbou des déclarations en langue tatare, par lesquelles ce doyen du clergé mahométan manifestait son approbation de la révolte des Bachkirs, mais en même temps sa crainte que, s'ils venaient à se rendre indépendants de la Russie, ils n'attaquassent les Kirghiz et ne finissent par les soumettre.

Lorsque les troupes auxiliaires furent entrées dans le pays des Bachkirs, ceux-ci n'étant pas assez forts pour résister aux Russes, aux Kalmouks, aux Teptiars et aux Mestchériaks réunis, s'enfuirent au delà de l'Oural avec leurs femmes et leurs enfants, au nombre de plus de cinquante mille personnes. Un grand nombre furent détruits au passage du fleuve; les autres se cachèrent dans les hordes. Ceux qui restèrent dans leurs habitations, demandèrent grâce; mais leur repentir n'était pas sincère, et ils attendaient une nouvelle révolte. Pour la prévenir, et pour empêcher surtout les Bachkirs de se réunir aux Kirghiz, Néplouief fut obligé de prendre une mesure cruelle, mais que les temps et les lieux rendaient indispensable.

Il sentit qu'il était nécessaire, pour la sûreté de la ligne d'Orenbourg, de jeter une haine irréconciliable entre les Bachkirs et les Kirghiz; que sans cela leur réunion serait toujours possible en tout temps, et que la suite infaillible de cette réunion, serait la ruine de tous les établissements russes sur l'Oural. Pour atteindre ce but, il se détermina à remettre au pouvoir des Kirghiz-Kazaks les femmes et les enfants des Bachkirs qui avaient quitté la Russie pour chercher un asile parmi eux. Le ministère d'Élizabeth aurait voulu mettre la frontière russe à couvert par un moyen plus conforme aux voies de la douceur et de l'humanité; mais il fallut céder aux circonstances, et Néplouief, ayant enfin reçu les ordres qu'il avait demandés pour l'exécution de son projet, fit savoir sur-le-champ au khan, aux sultans kirghiz, ainsi qu'aux anciens les plus distingués, qu'en récompense de leur fidélité et de leur dévouement à la Russie, l'impératrice leur faisait don de toutes les femmes et de toutes les filles des Bachkirs qui se trouvaient parmi eux, à condition que les hommes seraient rendus sur la ligne, ou tout au moins chassés des hordes kazakes. On promit en outre d'autres récompenses pour l'extradition des déserteurs.

Les voluptueux Kirghiz se hâtèrent de s'emparer des femmes qu'on leur abandonnait. Les Bachkirs voulurent défendre leurs familles; mais trop peu nombreux, ils ne purent résister. Une partie périt sur la place; quelques-uns furent livrés aux Russes, d'autres revinrent d'eux-mêmes dans leurs foyers, attendant avec impatience le moment de mettre à exécution la ferme résolution qu'ils avaient formée de venger cette injure sur les Kirghiz.

La rage et la jalousie armèrent aussitôt chez les Bachkirs des troupes de vengeurs, qui demandèrent au gouvernement la permission de traverser l'Oural. Néplouief répondit que l'impératrice ne permettait pas de passer les frontières; cependant il donna secrètement l'ordre aux commandants des forts et des cordons, de ne faire aucune attention aux gens qui passeraient sans permission dans les steppes au delà de l'Oural. Profitant de la prétendue négligence des gardes, des bandes entières de Bachkirs traversèrent l'Oural, fondirent sur les hordes, commencèrent le pillage et le massacre, et se mirent à emmener les femmes et les enfants.

Le khan Nourali se plaignit : on lui répondit d'Orenbourg, que les Kirghiz avaient eux-mêmes attiré sur leurs têtes tous ces malheurs, en recevant dans leurs aouls de perfides déserteurs, et que tous les Bachkirs allaient courir à de semblables exploits. Les sujets de Nourali prirent les armes et commencèrent à repousser les attaques de leurs ennemis; ceux-ci les renouvelaient à chaque instant; et les deux peuples continuèrent ainsi à se détruire mutuellement, jusqu'à ce que Néplouief jugea à propos d'arrêter ces désordres. Il fut alors sévèrement interdit aux Bachkirs de traverser l'Oural. On proposa aux Kirghiz, pour leur sûreté, de se retirer au midi de ce fleuve; en même temps l'on enjoignit aux chefs des frontières de ne plus permettre le passage d'aucun côté, et l'on renforça les gardes à cet effet.

L'effusion du sang diminua; mais la haine entre les deux peuples continue encore aujourd'hui; des représailles mutuelles de temps à autre contribuent à l'entretenir.

Ces résultats peuvent faire accuser le gouvernement russe de cruauté ; mais qu'on examine les circonstances : qu'en jetant un coup-d'œil sur la position géographique de la ligne et du pays d'Orenbourg, on voie quels sont les peuples qui l'occupent, ainsi que ses environs ; que d'un autre côté on fasse attention au petit nombre de troupes qui couvrait la frontière russe, et on conviendra que la mesure prise par Néplouief était la seule capable de sauver le pays qu'il gouvernait, et peut-être la plus grande partie du sud-est de la Russie. Les Kirghiz-Kazak

habitaient au delà de la ligne militaire n'eussent pas été les seuls à soutenir les Bachkirs. Ils pouvaient se réunir aux Tatars de Kazan, d'Orenbourg, de Simbirsk, de Penza, qui habitaient dans l'intérieur de l'empire, et même aux Teptiars et aux Mestchériaks, qui, d'après les sages mesures des autorités d'Orenbourg, au lieu de se révolter, servirent à punir les rebelles. Tous ces peuples professent la même religion, et tous, reconnaissant Mahomet, ne voient dans les chrétiens que des infidèles (kachfyr), que devait-on attendre de leur réunion?

En considérant les choses sans partialité, on voit que la Russie devait se résoudre à sacrifier ou les Bachkirs, ou les Russes; si elle a sacrifié les premiers pour sauver les seconds, cette conduite ne peut lui mériter aucun blâme.

Le khan Nourali, ainsi que ses deux frères Erali et Aïtchouvak, contribuèrent beaucoup à aider les autorités d'Orenbourg à retrouver et à ramener sur les frontières les Bachkirs qui s'étaient enfuis au delà de l'Oural. Pour complaire à la Russie, ils combattirent non-seulement les déserteurs, mais encore ceux des Kirghiz qui les défendaient. Quoique ce zèle ne fût pas tout à fait désintéressé, cependant, comme il fut accompagné d'autres marques de bonnes dispositions, le gouvernement y eut égard, et ordonna, pour le récompenser[1], de commencer à donner à Nourali les appointements qui lui avaient été assignés cinq ans auparavant, et qu'on avait retenus parce qu'il ne rendait pas les prisonniers russes. Ensuite on lui accorda aussi, par forme de grâce, d'envoyer tous les deux ou trois ans, les parents ou les plus distingués des sultans ou des anciens à la cour. Ces voyages promettaient d'un côté des avantages et des présents au khan et à ses députés; et d'un autre, ils étaient utiles au gouvernement. Les envoyés, pendant leur séjour à la cour, pouvaient servir d'otages; et en apprenant, pendant ce séjour, à connaître les lois, les mœurs et les usages de la Russie, il était possible qu'ils s'y accoutumassent et qu'ils répandissent dans la horde les connaissances des Européens.

La haine et les hostilités mutuelles des Bachkirs et des Kirghiz, en empêchant leur réunion, sauvèrent beaucoup de Russes d'une perte certaine; cependant elles n'assurèrent pas la tranquillité des frontières. Les Bachkirs, brûlant du désir de se venger, ne cessaient, malgré les défenses de traverser l'Oural, de faire des incursions sur les pâturages de leurs ennemis et de les ruiner; les Kirghiz ne cessaient pas non plus de poursuivre et de punir ces ardents ennemis, jusque dans le centre de leur pays. Pénétrant dans cette contrée à travers la frontière, ils combattaient les gardes et pillaient au retour les habitations russes: ces événements étaient fréquents. Le khan et les sultans, bien intentionnés, ne pouvaient calmer leurs sujets; et avouant franchement leur impuissance, ils écrivaient que le bas peuple les soupçonnait même d'entretenir de secrètes liaisons avec les autorités d'Orenbourg, pour soumettre toutes les hordes à la Russie[1]. En conséquence, le gouvernement résolut d'augmenter le pouvoir de Nourali, et de former en même temps un plan pour punir les Kirghiz-Kazaks, de manière à ce qu'ils sentissent au moins une fois les effets de la force et de la puissance de l'empire. On avait déjà donné l'ordre de dresser la carte détaillée de la partie occidentale de la steppe des Kirghiz; on commençait déjà à chercher les meilleurs moyens de faire une campagne au delà de l'Oural; tout annonçait un orage terrible à la Petite-Horde[2], lorsque l'ouverture de la guerre de sept ans, entre la Russie et la Prusse, vint le détourner.

---

[1] Par un oukase du 25 août 1755 on donna à ce sujet au khan une lettre patente.

Cependant une grande assemblée nationale qui eut lieu dans la Petite-Horde, en 1756, sans doute dans le but de discuter les moyens de détourner le danger qui les menaçait, s'opposa, non-seulement à la demande du khan et de ses frères de rendre les prisonniers russes et les déserteurs bachkirs, mais elle se chargea encore de les aider. Les sultans Aïtchouvak et Erali prirent dans cette circonstance les intérêts de la Russie avec beaucoup de chaleur.

---

[1] Le sultan Aïtchouvak, dans son zèle pour la Russie, écrivit déjà en 1754,
uief, que les Kirghiz du commun le soupçonnaient ainsi que le khan d'a-
s liaisons secrètes avec les autorités d'Orenbourg; et qu'en conséquence
ndait, pour ne pas confirmer ses sujets dans cette idée, que, quand on lui
rait des réprimandes pour eux dans les lettres venant d'Orenbourg, on lui
essât pour lui aussi. Il disait des brigands connus, qu'il pouvait les faire
tre en secret, mais non les livrer, laissant au gouvernement russe la fa-
'envoyer des troupes contre eux.

yez l'oukase du 10 juin 1756.

Au commencement de l'année 1757, Doundouk-Dachi, lieutenant du khan des Kalmouks du Volga avertit le gouverneur d'Astrakhan que tous les Kirghiz-Kasaks avaient l'intention de passer dans les possessions turques sur le Kouban, et qu'ils en avaient déjà demandé à la Porte-Ottomane la permission par une ambassade envoyée à ce sujet. Cette nouvelle était difficile à croire; cependant la prudence voulait qu'on reconnût le degré de probabilité qu'elle pouvait avoir et sur quoi elle était fondée. D'après les informations qu'on reçut sur la Petite-Horde, par un officier [1] qu'on y avait envoyé exprès, on sut que les Kirghiz n'avaient aucunement pensé au Kouban, mais que Doundouk-Dachi et deux autres princes kalmouks avaient eux-mêmes expédié au khan Nourali des gens de confiance pour l'avertir que les Tatars de Crimée avaient l'intention d'attaquer la Russie, et pour l'inviter à leur donner du secours comme les Kalmouks eux-mêmes étaient décidés à le faire. Nourali n'avait pas rejeté la proposition, mais il avait demandé qu'on l'avertît du moment où les Tatars exécuteraient leur projet.

Cette duplicité de Doundouk-Dachi, et la haîne éternelle des Kalmoucks, ses sujets, contre les Kirghiz-Kazaks, firent supposer que son véritable but était de déterminer Nourali à marcher contre les Russes et à profiter de l'éloignement d'une grande partie de la Petite-Horde pour attaquer ses aouls sans défense.

Au reste, ceci n'est qu'une supposition, et l'événement ne prouva pas qu'elle fût vraie; car en 1757, ni les Tatars de Crimée, ni les Kazacks n'attaquèrent la Russie, et en conséquence les Kalmouks du Volga n'eurent occasion ni d'aider les premiers ni de ruiner les seconds.

---

[1] Voyez, dans les archives de la commission des frontières, à Orenbourg, les rapports du prince Ourakof, 1757.

La conduite de la Moyenne-Horde, en 1758, donna plus d'inquiétude au gouvernement russe que les bruits de la réunion de Nourali au khan de Crimée. Une partie de cette horde ayant fait une irruption dans les frontières, se permit d'emmener prisonniers deux cent vingt Tatars du district de Kouznetsk, connus sous le nom de Dvoëdantzy (Dvoëdantzy veut dire qui payent double tribut ou deux tributs). Les Russes et les Zungars prélevaient en même temps un tribut sur ce peuple. Une autre partie de la Moyenne-Horde, et la plus considérable, s'étant emparée des terres des Zungars chassés de leurs pays, s'était rapprochée de la Chine, et paraissait trop dévouée à cet empire. Son chef, le sultan Ablaï, avait prêté serment de fidélité à la Russie; mais ensuite il avait été sous la protection de Galdane Tsyrène, khontaïdzi des Zungars, et enfin il avait, comme nous l'avons dit, reçu du Bogdo-khan une patente de prince chinois. Ainsi donc les assurances de soumission qu'il renouvelait de temps à autre au gouvernement Russe, ne signifiaient rien, et il eût été d'autant plus imprudent de s'y fier, que ses relations avec la Chine étaient assez fréquentes.

Il reçut, en 1756, pour la première fois, un ambassadeur chinois; en 1757, un autre officier du Bogdo-khan vint pour chercher à déterminer toute la Moyenne-Horde à se reconnaître solennellement sujette de la Chine.

Ablaï se refusa à l'exécution de cette demande, non par respect pour le serment qu'il avait prêté à la Russie, mais parce qu'il trouvait cette double position très-avantageuse; d'abord, elle lui assurait plus d'indépendance et de considération de la part des deux empires; ensuite, il craignait de renoncer entièrement à l'obéissance de la Russie, parce qu'une grande
de ses sujets vivait en nomade près de ses frontières
les endroits fort avantageux.

endant la Russie ne pouvait se contenter de cette ap-
e de soumission. Outre les incursions des Kirghiz, elle
ait alors les attaques d'un ennemi beaucoup plus puis-

sant. L'armée chinoise qui avait ravagé la Zungarie passa la frontière de Sibérie et menaçait de pénétrer dans l'intérieur de l'empire.

Cette crainte se dissipa bientôt, car les Chinois ne tardèrent pas à se retirer dans leur pays, mais le rétablissement de la paix ne parut pas solide entre les deux empires tant qu'on n'eut pas terminé les différents au sujet de la reddition du prince zungar Amoursane, qui s'était d'abord reconnu vassal de la Chine, et avait ensuite cherché un asile en Russie. Sa mort fit cesser la discorde; mais avant qu'elle arrivât et que la tranquillité fût rétablie, l'autorité d'Orembourg entra, par ordre du gouvernement, en relation avec les princes Kirghiz de la Moyenne et de la Petite-Horde, pour donner du secours aux troupes Russes contre la Chine, et pour attaquer les possessions occidentales de cet état.

On donna à ce sujet au khan Nourali, le 19 mars 1758, une lettre patente au nom de l'impératrice, pour l'inviter à agir de concert avec les troupes russes, parce que les Chinois, ayant violé la paix, avaient fait une invasion sur les frontières de Sibérie. On ne sait pourquoi cette lettre patente ne fut pas envoyée; on la conserve encore aujourd'hui à Orenbourg; mais on voit par les affaires de cette année, que Nourali déclara à un officier russe qu'on lui envoya exprès, avec des présents et l'ordre de l'engager de vive voix à seconder la Russie, qu'il consentait à faire la guerre aux Chinois, et qu'il se tiendrait prêt à marcher.

Un autre officier déclara à son retour de la Moyenne-Horde que le sultan Ablaï avait aussi promis de combattre pour les Russes contre les Chinois. Afin de confirmer ses promesses, il envoya deux députés qui assurèrent qu'il ne s'était jamais reconnu sujet de la Chine, mais qu'il était toujours demeuré fidèle à la Russie; que c'était uniquement par crainte qu'il avait eu des relations avec les Chinois et qu'il leur avait témoigné de la soumission. Quoiqu'il fût évident que ses assurances étaient fausses, cependant on feignit à dessein d'être persuadé de leur sincérité[1], et Ablaï reçut, non-seulement des éloges pour sa constante fidélité à la Russie, mais il reçut en récompense, au nom de l'impératrice, un sabre précieux, et on lui fit espérer d'autres faveurs par la suite.

Le khan Nourali reçut aussi du gouvernement russe plusieurs marques de bienveillance à cause de son intention d'aller combattre les Chinois [2]. Ainsi son fils, qui était en otage à Orembourg, étant mort, il devait sans tarder en envoyer un autre à sa place; mais il mit du retard, chercha de mauvaises raisons, et enfin l'autorité locale reçut ordre de ne pas l'y forcer. On lui prescrivit également de construire pour lui et ses frères, aux frais de la couronne, des hangars et des enclos près de l'Oural pour faire hiverner leurs bestiaux. Enfin le khan et les sultans les plus distingués reçurent à cette époque beaucoup de présents.

Afin de tranquilliser tous les Kirghiz-Kazaks du côté du Nord, et de les mettre à l'abri des attaques qui auraient pu les arrêter, même pendant leurs préparatifs pour marcher contre les Chinois, on renouvela les défenses les plus sévères qui interdisaient aux Bachkirs de passer l'Oural.

Quelques difficultés que présentât la construction des enclos à bétail, pour le khan et les sultans, leurs demandes continuelles pour qu'on leur laissât passer l'hiver dans les steppes d'Astrakhan, et la crainte que cette concession ne fût la cause de la ruine des Kalmouks du Volga, portèrent le gouvernement à revenir, en 1759, à l'idée de bâtir une ville à l'embouchure de l'Emba. On supposait que si l'on ne pouvait déterminer le khan et les Kirghiz à l'habiter constamment, ils ne refuseraient pas au moins d'y passer l'hiver pour conserver leurs haras et leurs bestiaux; cependant ce projet est resté sans exécution jusqu'à nos jours, de même que celui dont nous avons parlé plus haut.

---

[1] A cette même époque, le tribunal chinois des affaires étrangères écrivit dans une de ses feuilles, au sénat russe, que le sultan Ablaï s'était solennellement reconnu sujet de la Chine.

[2] Nourali montra même le désir d'aider les Russes dans la guerre contre la Perse, quoiqu'il n'eût aucun moyen de mettre son projet à exécution.

Après la mort d'Amoursane et la cessation des relations désagréables qui avaient eu lieu à son sujet entre les gouvernements russe et chinois, les préparatifs de la Russie pour repousser une attaque de ce dernier, ainsi que les secours promis par le khan Nourali et le sultan Ablaï, devinrent inutiles; mais la cour de Russie craignit encore longtemps que les Kirghiz ne se retirassent des frontières dans les terres ravagées de la Zungarie. La Moyenne-Horde paraissait, à cause des liaisons d'Ablaï avec la Chine, et des efforts des Chinois pour l'attirer dans son voisinage, déjà disposée à changer d'habitations. On supposait que si elle se retirait vers l'orient, la Petite suivrait aussi son exemple.

Cette émigration ne pouvait nuire à la Russie sous le rapport de sa sûreté; car les Kirghiz, devenus ses sujets, ne discontinuaient pas leurs brigandages, et ravageaient comme auparavant ses provinces frontières; mais l'éloignement des Kirghiz lui eût fait un grand tort sous le rapport du commerce, et c'était pour le prévenir qu'elle désirait retenir ses sujets demi-sauvages dans leurs premières habitations.

Il était essentiel de maintenir dans ses bonnes dispositions pour la Russie le sultan Ablaï qui acquérait tous les jours plus d'influence sur ses sujets et devenait plus propre que tout autre à les porter à quelque haute entreprise. Une grande partie de la Moyenne-Horde lui donnait déjà le titre de khan. Lui-même, dans ses relations avec les autorités russes, ne se donnait encore que le titre de sultan; mais sa puissance et la dignité de prince chinois à laquelle l'avait élevé Tsian-Loung, lui facilitaient les moyens de changer son titre et de reprendre celui de chef suprême de toute la Moyenne-Horde, sans aucune permission ni coopération de la part de la Russie. Cette manière d'agir eût été contraire à la dignité de l'empire, car la Moyenne-Horde était au nombre de ses sujets; mais il était impossible d'empêcher un événement semblable par une défense : il eût été trop désavantageux d'en tirer vengeance les armes à la main. Ainsi donc on décida de déterminer Ablaï par la douceur et les caresses à demander lui-même, au nom de son peuple, l'investiture du titre de khan. Dans l'attente de cette demande, on lui assigna une pension annuelle, et on lui envoya un officier chargé de lui montrer adroitement le chemin qui devait le conduire à la dignité de khan, et de lui déclarer que, pour y parvenir, il fallait qu'à l'imitation de Nourali, il donnât son fils en otage.

Contre toutes les prévisions, Ablaï reçut fort mal l'envoyé russe, et refusa de donner son fils; en outre on apprit bientôt d'une source certaine qu'Aboul-Mahmet, créé khan de la Moyenne-Horde par la Russie, vivait encore; on remit donc à un autre temps l'exaltation du nouveau khan.

En 1760 les Kirghiz-Kazaks de la Moyenne-Horde attaquèrent les Kirghiz sauvages, ou Bouroutes, et leur firent éprouver une grande perte; ensuite ils causèrent du désordre dans une partie des nouvelles conquêtes de la Chine, et y firent quelques prisonniers. Les Chinois exigèrent d'Ablaï leur restitution, et envoyèrent une armée pour soutenir leur demande[1]. L'apparition de cette armée jeta la terreur dans la Moyenne-Horde. Non-seulement on s'empressa de satisfaire aux désirs du gouvernement chinois, mais on rendit sur la frontière de la Russie un grand nombre de Bachkirs, de Tatars Barabines et de prisonniers russes.

Au reste la Russie fut moins redevable du retour de ces prisonniers à la terreur inspirée par les armées chinoises, qu'aux efforts et à la puissance d'Ablaï, qui, quoique sujet des deux empires, cherchait par des vues politiques à empêcher les incursions de son peuple sur la Russie; aussi cette frontière, vis-à-vis de la Moyenne-Horde, fut-elle toujours beaucoup plus sûre que la ligne militaire de l'Oural.

Revenons maintenant à la Petite-Horde, dont le khan, ainsi que ses frères, semblait plus dévoué à la Russie que le sultan Ablaï.

---

[1] Voyez les rapports de l'interprète Gordéief, aux archives de la commission des frontières à Orenbourg.

Depuis l'ouverture du printemps jusqu'au milieu de l'été, elle ne cessa de piller les habitations des frontières, parce que les Kalmouks du Volga lui avaient enlevé beaucoup de bétail pendant l'hiver précédent, et que la garde, placée sur l'Oural, les empêchait d'aller sur le Volga pour réparer leurs pertes. Peut-être à cette première raison s'en joignit-il une seconde, qui était moins importante, mais qui pouvait aussi avoir de l'influence sur la conduite de la garde. Pendant l'automne de 1759, le khan Nourali était venu à Orenbourg, ainsi que ses frères; le gouverneur qui avait remplacé Néplouief les reçut avec peu de politesse, et ce qui est encore pis, il ne leur fit aucun présent : cela les aigrit à un tel point qu'ils ne voulurent pas prendre congé de lui et refusèrent résolument de satisfaire à aucune de ses demandes.

Ces dispositions augmentèrent sans cesse l'audace de la Petite-Horde; le khan s'excusait sur la faiblesse de sa puissance; dans cet état de choses l'on envoya l'ordre de Saint-Pétersbourg [1] d'obliger les Kalmouks à rendre les chevaux qu'ils avaient volés, et de punir les incursions des Kirghiz, en expédiant des troupes dans leur pays pour rechercher les coupables et s'emparer de leurs biens, ou au moins pour arrêter leurs parents, sans toucher toutefois à ceux qui leur seraient étrangers.

En 1761, une partie de la Petite-Horde attaqua de nouveau les frontières russes, et fut encore punie par la force des armes. La raison de ses attaques était la même que l'année précédente. Les Kalmouks n'avaient pas rendu les chevaux volés, et on n'avait pas eu, pour le khan et ses frères à Orenbourg, les attentions qu'on leur devait, quoique au commencement de l'année ils n'eussent pas pris part aux incursions. En automne, les sultans Erali et Aïtchouvak se trouvèrent tellement offensés de la conduite qu'on tenait à leur égard, qu'ils commencèrent à arrêter les caravanes qui se rendaient à Orenbourg. Aïtchouvak eut même l'intention de se retirer avec la race de Sémirodsk, vers les frontières de la Chine, sur les terres qui avaient appartenu aux Zungars. Pour maintenir ces deux sultans dans les bonnes dispositions qu'ils avaient auparavant manifestées pour la Russie, l'autorité supérieure, malgré la conduite des autorités locales d'Orenbourg, leur assigna à chacun des appointements annuels.

---

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, du 18 juillet 1760.

Cette situation des affaires de la Petite-Horde et la position ambiguë, sans être du reste nuisible à la Russie, que gardait le sultan Ablaï, furent cause qu'à l'avénement au trône de l'empereur Pierre III, on envoya au khan et aux principaux sultans kirghiz les lettres d'information sans leur demander un nouveau serment. On croyait qu'ils le refuseraient; et on résolut de ne remplir cette formalité que quand ils seraient eux-mêmes à Orenbourg. Pour les maintenir dans la dépendance et les détourner d'entretenir des relations amicales avec la Chine, le gouvernement continua à n'épargner ni dépenses ni efforts. Dans les instructions données au commencement de 1762 aux autorités des frontières d'Orenbourg et de Sibérie, il fut prescrit de flatter, de toutes les manières possibles, les plus distingués des Kirghiz-Kazaks, de leur distribuer généreusement des présents et des récompenses, et de bâtir pour ceux qui le voudraient, des hangars et des étables dans le voisinage de la frontière.

On ordonna d'envoyer sans délai au sultan Ablaï des ingénieurs pour lui construire une maison avec les dépendances et les magasins nécessaires, le tout entouré d'un rempart afin de lui donner l'aspect d'un petit fort[1]. Une pareille marque de distinction était très-flatteuse pour la vanité d'un kirghiz.

Par ces moyens et d'autres semblables, le khan et les sultans kirghiz se maintinrent fidèles à la Russie, au moins en apparence. Nourali, Ablaï et Aïtchouvak, ayant reçu les lettres d'information sur l'avénement au trône de l'impératrice Catherine II, prêtèrent tout aussitôt serment de fidélité.

---

[1] On construisit en effet une maison au khan Ablaï, vis-à-vis le fort de Pétropavlofsk, mais seulement quelques années après.

Il est à remarquer qu'Ablaï n'était pas le seul qui, devenu depuis longtemps vassal des deux empires, eut prêté serment à l'impératrice de Russie, sans avoir pour cela l'intention de renoncer à ses liaisons avec la Chine; mais le khan Nourali, à son imitation, se détermina, vers cette époque, à entrer en relation avec la cour de Pékin. Dans le cours de cette même année 1762, il envoya à Pékin une ambassade, qui partit pour cette capitale avec les députés du sultan Batyr de la Moyenne-Horde, et du sultan Aboulfenze, fils d'Aboul-Mahmet, khan de la Horde-Moyenne. Ils furent tous comblés de présents par le Bogdo-khan, et surtout les députés du khan Nourali[1] qui, enorgueilli de cette distinction, ne fit plus aucune attention aux plaintes de la Russie. Ses sujets recommencèrent leurs incursions contre les Kalmouks du Volga, et exigèrent ensuite qu'on les laissât hiverner sur la rive droite de l'Oural. On avait déjà plusieurs fois rejeté cette demande : un nouveau refus les irrita tellement qu'il voulurent passer de force les frontières pour hiverner en Russie avec leurs troupeaux et leurs haras. Cette audace porta l'impératrice Catherine à donner, le 18 mai 1763, à Oubachi, lieutenant du khanat des Kalmouks, une lettre patente[2] pour punir à main armée les Kirghiz de la Petite-Horde, dès qu'il recevrait l'avis du gouvernement d'Orenbourg qu'une partie aurait passé la frontière. On donna ordre d'autoriser les Bachkirs et les Kazaks du Jaïk d'en faire autant; mais personne n'en profita, car les Kirghiz restèrent dans leurs steppes.

Le rusé sultan Ablaï, après avoir réussi à plaire pendant quelques années à deux puissances d'intérêts opposés, fut à cette époque appelé au secours d'une troisième, moins nécessaire que les autres à sa sûreté dans la horde, mais au sort de laquelle le liaient également les lois du Koran et son amour-propre.

---

[1] Voyez les rapports de l'interprète Gordéief à son retour de la Moyenne-Horde, en 1763.

[2] Cette lettre est restée à Orenbourg où on la conserve encore.

Les Chinois conquirent presqu'en même temps que la Zungarie ce qu'on appelle la Petite-Boukharie, et voulaient encore étendre leurs conquêtes sur d'autres petits états mahométans de l'Asie centrale. L'attente de cette invasion et l'impossibilité de la repousser obligèrent les khans de Tachkent, de Kokane et leurs voisins, aussi faibles qu'eux, à réclamer d'abord du secours contre la Chine d'Akhmet, souverain des Afghans, qui, à ce titre et comme musulman, devait prendre sous sa protection ses coreligionnaires. Les habitants de Kachgar, de Jarkène, et d'autres villes déjà soumises par les Chinois, lui demandèrent de même de les délivrer de la domination des infidèles. Animé par tant de demandes, Akhmet envoya contre les Chinois une forte armée qui, s'étant arrêtée entre Tachkent et Kokan, entra en pourparlers avec les Chinois.

Pendant les correspondances et les envois de courriers, les zélés mahométans se réunissaient de tous côtés à leurs défenseurs, et par des lettres et des prédications ils excitaient tout le monde à venir à leur secours. Aboul-Mahmet, considéré comme khan de la Moyenne-Horde, reçut aussi une lettre d'invitation; mais comme depuis longtemps il ne gouvernait plus les Kirghiz, il transmit cette invitation à Ablaï[1]. Celui-ci serait sans doute entré dans la ligue générale des Mahométans, s'il eût été un peu moins lié aux Chinois. Mais la cour de Pékin, dans le but de prévenir ses dispositions à secourir ses coreligionnaires, avait envoyé, fort peu de temps avant l'arrivée de la lettre d'Aboul-Mahmet, une lettre patente à Ablaï[2], qui lui permettait d'occuper les environs du fleuve Ili et lui assurait une protection constante; mais en même temps la cour de Pékin prit en otage son beau-père, le sultan Sultanamet, quelques anciens et leurs enfants.

---

[1] Le bachkir Térigoulof, envoyé à la Moyenne-Horde, apporta cette même année 1763 une copie de cette lettre à Orenbourg.

[2] Voyez les rapports de l'interprète Gordéief.

On proposa aussi à Nourali de se réunir aux Afghans : il ne s'y refusa pas absolument; mais la position de sa horde, et les circonstances, ne lui permettaient pas de marcher avec une armée vers les frontières de la Chine. Les Kalmouks d'un côté, et les Bachkirs de l'autre, n'auraient pas manqué de profiter de l'absence des Kirghiz-Kazaks, et ils auraient non-seulement pillé toutes leurs richesses, mais ils auraient encore emmené en esclavage leurs femmes et leurs enfants. Nourali avait raison de craindre cet événement; car les Bachkirs conservaient un vif souvenir des injures qu'ils avaient reçues, en 1755, de la Petite-Horde, injures dont beaucoup n'étaient pas encore vengées; et en 1762, les Kalmouks avaient reçu un nouveau coup de la part des Kirghiz, qui étaient venus sur le Volga en traversant la mer Caspienne sur la glace. Cette même année deux cents tentes de Tourkhmènes, qui avaient longtemps habité avec les Kalmouks, avaient fui au delà du Jaïk. Les Kirghiz après les avoir laissés entrer sur leur territoire les réduisirent en esclavage et se les partagèrent.

Pendant les premières années du règne de Catherine, les relations de la Russie avec les Kirghiz-Kazaks tendirent plus que jamais aux deux résultats qu'on avait en vue : le premier, d'établir des habitations dans les deux hordes; le second, d'assurer l'inviolabilité des caravanes.

On voulut, pour le premier point, renouveler le projet de bâtir une ville forte à l'embouchure de l'Emba, et d'y construire une maison pour le khan Nourali; mais comme ses sujets craignaient de voir les Russes au milieu de leurs steppes, on ordonna de bâtir, au lieu d'une forteresse, un camp en forme de redoute, afin de couvrir les pêcheurs qui venaient en cet endroit; et pour que cet établissement même ne pût effaroucher les nomades, on ordonna d'y ouvrir un marché d'échange où ils pourraient s'approvisionner de blé de la couronne au plus bas prix. On voulait aussi leur apprendre à faucher le foin, et à construire des hangars pour leurs bestiaux et des habitations pour eux-mêmes s'ils le demandaient; on réitéra également les ordres donnés aux autorités des frontières de construire, sur l'Irtych et au delà de l'Oural, des hangars pour les bestiaux, et des maisons pour ceux des Kirghiz qui en désireraient. Profitant du consentement d'un petit nombre de Kazaks, on ordonna aux autorités de Sibérie, qui avaient l'avantage de vivre en bonne intelligence avec quelques Kirghiz-Kazaks, de bâtir, sur la petite rivière de Koltchakly, un village entier, et de lui procurer tous les avantages imaginables. En un mot le gouvernement essayait par tous les moyens possibles d'inspirer à ses sujets nomades le goût d'une vie sédentaire; mais ils ont toujours eu pour elle, et ont encore aujourd'hui un éloignement invincible, soit par suite de leur habitude de la vie nomade, soit par crainte de perdre leur liberté sauvage, qu'ils estiment au delà de toute espèce de biens.

Pour le second objet, la sûreté du commerce, il fallait chercher de nouveaux moyens: car une expérience de trente ans avait prouvé que ni les khans, ni les sultans ne pouvaient offrir aux caravanes, dans toute l'étendue de leurs terres, une protection sûre et inviolable. La faiblesse de leur pouvoir, et leurs fréquentes dissensions sont encore des obstacles presque insurmontables pour la sûreté du commerce, et jusqu'à nos jours ils ne laissent pas la possibilité de rendre parfaitement sûres les routes des caravanes qui amènent les marchands de Tachkent, de Kokan, ou de leurs voisins orientaux. Quant aux communications avec les Boukhares et les Khiviens, la Russie a une autre route, celle de la mer Caspienne; c'était, avant que les hordes se fussent reconnues vassales de l'empire, la seule qui servit pour son commerce avec la Perse et avec l'Asie centrale. Catherine ne tarda pas à tourner toute son attention de ce côté, et ayant renoncé à d'inutiles espérances sur les promesses aussi vides que pompeuses des princes kirghiz, elle voulut concentrer à Astrakhan toutes les relations commerciales de ses sujets avec Khiva et la Boukharie; mais ce projet ne s'exécuta pas, d'un côté, parce que les Asiatiques ne le trouvaient pas avantageux pour eux, et de l'autre, parce que son exécution menaçait d'une ruine complète Orenbourg, Troïtsk et toutes les mines de cuivre et de fer établies dans leurs environs.

Au reste les intentions du gouvernement russe, relativement au commerce avec l'Asie centrale, ne l'empêchèrent pas de soutenir, par tous les moyens possibles, le commerce d'échange avec les Kirghiz; il ne se faisait d'abord qu'à Orenbourg; on l'ouvrit ensuite à Troïtsk, et en 1764, au fort de Sémipalatinsk. Ce dernier fort fut désigné pour cet objet, à la prière du sultan Aboulfenze, fils du célèbre khan Aboul-Mahmet, et frère de Polate, khan du Turkestan. Il commandait dans la Moyenne-Horde à la puissante race de Naïmane: il était indépendant; mais il campait sur les anciennes terres des Zungars, ce qui lui avait fait rechercher la protection du bogdokhan. N'ayant jamais juré fidélité à la Russie, ni entretenu de relations avec elle, il put envoyer sans dissimulation aux autorités des frontières de Sibérie un ancien respectable pour réclamer en faveur de ses sujets la liberté de commercer avec les Russes à Sémipalatinsk: ce qui lui fut immédiatement accordé.

A cette époque le sultan Ablaï demanda au gouvernement russe qu'on lui envoyât dix cultivateurs afin d'instruire ses Kirghiz à l'agriculture. Catherine ordonna de satisfaire à cette demande, après avoir pris à Ablaï de sûrs otages pour garantir la liberté des Russes qu'on lui envoyait.

Le khan Nourali, fier de ses relations avec l'armée des Afghans et la Chine, écrivit en 1764 directement à l'impératrice, tant pour l'informer de l'invitation qui lui avait été faite par tous les musulmans de l'Asie centrale, de prendre part à la guerre contre la Chine, que pour lui faire connaître la réception distinguée qu'avait eue son ambassade à Pékin. Ces deux circonstances enflaient sa vanité, et dans ses rêves sur son importance, il crut pouvoir exiger plusieurs concessions qu'on lui avait déjà refusées. Cependant ses exigences réitérées n'eurent pas plus de succès que ses premières demandes. On lui envoya de Russie des remerciments pour les nouvelles qu'il avait données sur les Afghans ; on y joignit quelques présents avec une réponse aussi polie que peu satisfaisante. Cependant sa horde ne se tenait pas tranquille, et continuait ses incursions, tantôt contre les Kalmouks du Volga, tantôt contre les habitations russes situées sur la frontière, sans renoncer pour cela à ses dissensions accoutumées, qui ne méritent pas une description détaillée. Ce fut ainsi qu'elle passa les années 1765 et 1766. En 1767, les troupes russes les punirent d'une manière sensible, en poursuivant les brigands jusqu'au milieu de la horde.

Il n'y a pas de doute que ce châtiment n'eût violemment irrité Nourali; cependant, comme il avait besoin des bonnes grâces de Catherine, il dissimula longtemps son ressentiment. Craignant qu'après sa mort la dignité de khan ne passât dans une autre famille, il demanda qu'on lui désignât, de son vivant, un successeur ou lieutenant, et que le gouvernement russe élevât solennellement à cette nouvelle dignité son fils aîné le sultan Ichim. Ce désir était nouveau, mais n'était pas en opposition avec les vues de la Russie. Il est vrai qu'elle pouvait désigner comme khan de la Petite-Horde quelqu'un des frères de Nourali, à son choix; mais comme on n'avait pas de raison alors pour les préférer aux autres sultans, et que l'impératrice Anne, en promettant à Aboulkhaïr de conserver la dignité de khan dans sa postérité, ne s'était fixée aucune règle pour le choix de ses successeurs, le vœu de Nourali pouvait être rempli. Les qualités particulières du sultan Ichim n'étaient pas un obstacle à l'accomplissement des intentions de son père. Il fallait seulement savoir si la création d'un lieutenant du khan ne causerait pas de mécontentement aux Kirghiz, et s'ils ne refuseraient pas de reconnaître leur chef futur. Il était aussi nécessaire de savoir quelles étaient les dispositions personnelles d'Ichim pour la Russie, et si cette nouveauté ne serait pas pour elle la source de quelques conséquences désagréables. On ordonna de faire à la horde même des recherches sur tous ces points, et d'en envoyer le résultat à Pétersbourg. Les autorités d'Orenbourg répondirent qu'après la mort de Nourali, la dignité de khan devait, selon l'usage des Kirghiz, passer à un de ses frères et non à un de ses fils; le ministère répondit que la loi de succession dans la vie privée ne pouvait s'appliquer à la succession au titre de khan; car ce titre passait toujours d'un homme à un autre, par le choix du peuple. Au reste, pour éviter les murmures et les dissentions, on décida de porter les Kirghiz à choisir d'eux-mêmes le sultan Ichim pour lieutenant du khan, et à confirmer ensuite le choix du peuple.

Pendant qu'on faisait des recherches à ce sujet, et que les correspondances continuaient, vint l'année 1771; la désertion des Kalmouks fit oublier les affaires des Kirghiz, non-seulement au gouvernement, mais aux Kirghiz eux-mêmes, comme nous le verrons plus bas; c'est pourquoi le projet du khan Nourali, pour faire élever son fils à la dignité de lieutenant, demeura sans exécution.

Il aurait pu atteindre son but, si la mort de son fils, arrivée en 1769 à Orenbourg, où on le gardait en otage, ne l'eût vivement chagriné, et ne l'eût poussé à une opiniâtreté pardonnable à un père, mais désagréable au gouvernement russe. C'était le second fils qu'il perdait à Orenbourg, et tous les deux étaient morts enfants. Attribuant leur mort au défaut de soins, il ne voulut aucunement donner un nouvel otage pris parmi ses enfants; et lui-même refusa de se rendre à Orenbourg, lorsqu'il y fut invité plusieurs fois par l'autorité, pour des conférences. Des différends qui s'élevèrent entre lui et ses frères vinrent augmenter ses chagrins. L'envie causée par les marques d'attention que leur donnait le gouvernement russe, en les employant plus que lui et avec plus de succès dans ses relations avec la Petite-Horde; enfin le dépit de sa propre faiblesse; tous ces sentiments le troublaient, lui ôtaient le pouvoir d'agir de sangfroid, et en excitant son arrogance, éloignaient la cour de Pétersbourg de la pensée qu'elle avait eue d'augmenter sa puissance sur les Kirghiz-Kazaks: mesure que l'on avait regardée un moment comme indispensable. De cette manière Nourali en vint au point qu'on commença à lui témoigner moins de considération; malgré les querelles de ses frères avec lui, on leur envoya des sabres en récompense de leur zèle, et sa demande d'appointements fixes par an fut mise de côté. On lui refusa même la permission d'envoyer des députés à Pétersbourg; on ordonna de ne faire aucune attention à son entêtement sur l'article de l'otage, en lui déclarant toutefois que la Russie saurait maintenir sans cela les Kirghiz dans l'obéissance[1]. On écrivit la même chose, dans cette année, au sultan Ablaï, qui, espérant recevoir de la Russie plusieurs avantages et priviléges, offrit de donner un de ses fils en otage, et voyant ensuite qu'on ne pouvait satisfaire à la plupart de ses demandes, refusa, sous des prétextes imaginaires, d'exécuter ce qu'il avait proposé de lui-même.

Le renouvellement des incursions de la Petite-Horde sur la frontière d'Orenbourg, en 1770, allait lui attirer encore un châtiment[2] de la part du gouvernement russe; elle ne dut le bonheur de l'éviter qu'à la désertion des Kalmouks du Volga, qui fit prendre une autre direction aux affaires. Ce changement donna une autre destination aux troupes russes, qui, d'ennemies qu'elles étaient des Kirghiz, devinrent leurs alliées. Nous allons maintenant donner l'historique de cet événement[3]. Le pays des Kalmouks, ou plus exactement des Torgoutes, dont les sectes vivent en nomades aujourd'hui sur la rive droite du Volga, dans le gouvernement d'Astrakhan, était situé dans les possessions actuelles de la Chine, à l'occident. Ils le quittèrent à cause des attaques continuelles de leurs voisins les Zungars, dont la puissance n'avait cessé de croître depuis le commencement du XVII^e siècle, et qui menaçaient de les soumettre entièrement. Le manque de forces pour se venger de leurs ennemis, et la crainte de tomber un jour dans leurs fers, portèrent les Torgoutes à quitter leurs anciennes possessions, et à se retirer à l'occident.

---

[1] Oukase du collége des affaires étrangères, du 16 mars 1770.

[2] Le gouverneur d'Orenbourg, Reinsdorg, reçut le 10 janvier 1771 un rescrit de l'impératrice pour envoyer des troupes dans la steppe des Kirghiz, afin de punir les bandits et de délivrer les prisonniers.

[3] Nous regardons comme étant de notre devoir d'avertir nos lecteurs que la description de la fuite des Torgoutes et de la bataille qu'ils livrèrent aux Kirghis est tirée de deux bonnes sources; savoir: 1° du Journal du capitaine Rytchkof, envoyé avec les troupes russes à la poursuite des fuyards, sous le commandement du

Ils vinrent en 1636 en Russie, et le tzar Mikhaël Féodorovitch, les ayant reçus au nombre de ses sujets, leur donna pour pâturages de vastes terres sur les deux rives du Volga.

Après la conquête de la Zungarie par les Chinois, en 1756, et la destruction de la plupart de ses habitants, leurs faibles restes, au nombre de dix mille tentes, toutes composées des races de Derbet, de Khoïte et de Khochoute, se souvinrent de leurs compatriotes du Volga, et oubliant leur ancienne inimitié, ils se réunirent à eux sous le commandement de Chérène, un des plus zélés compagnons d'armes du prince zungar Amoursane, que nous avons déjà fait connaître.

Chérène et les Kalmouks, ses sujets, des trois races que nous avons nommées, apportèrent de la Zungarie des sentiments et des désirs entièrement différents de ceux qu'avaient les Torgoutes, depuis cent vingt ans qu'ils habitaient la Russie. Les premiers étaient habitués aux guerres civiles et aux combats, et les derniers à la paix, que troublaient quelquefois les pillages des Kirghiz-Kazaks.

Les premiers aspiraient secrètement à se venger des Chinois qui les avaient chassés d'une patrie qu'ils espéraient reconquérir par les armes; les seconds habitaient la terre où ils étaient nés, et où ils jouissaient de la paix. Selon l'ordre

---

général Traubenberg; 2° la Description de cette fuite par le prince chinois Taichi, ouvrage dont nous devons la traduction à M. Lipotsof. (Voyez le Nouvelliste Sibérien, 1820.)

des choses, il semblait que ces nouveaux sujets de la Russie, fatigués par les malheurs d'une longue guerre, venant se réunir à un nombre bien plus considérable d'anciens habitants du Volga, consentiraient avec joie à demeurer toujours en lieu de sûreté. L'immense espace qui séparait le Volga de la Zungarie, la réunion de ce pays à la Chine, la barbarie avec laquelle il avait été ravagé par les troupes du bogdo-khan, contribuaient à fortifier l'opinion, qu'il était impossible aux Kalmouks venus en Russie, de jamais retourner dans leur patrie; mais l'expérience prouva le contraire. Chérène et ses compagnons les Derbets, les Khoïtes et les Khochoutes, non-seulement ne renoncèrent pas au désir d'aller vivre en nomades sur leurs anciennes terres, mais ils le firent naître encore dans le cœur de leurs compatriotes nés en Russie.

Ayant répandu divers bruits sur les soi-disant mauvaises intentions et même sur des projets barbares formés par le gouvernement russe contre les Kalmouks, Chérène et ses turbulents complices réussissent à se rendre maîtres de l'esprit faible et crédule d'Oubachi, chef des Kalmouks. Il mit à profit les différends qui existaient entre lui et les autorités russes les plus voisines; il le flatta de l'espoir de changer son titre de sujet pour celui de souverain indépendant, et il réussit enfin à l'engager à se retirer dans l'ancienne Zungarie, à travers les steppes des Kirghiz-Kazaks.

Le bas peuple, effrayé par ces bruits, et écoutant avec une aveugle superstition les instigations de son clergé, ne put opposer de résistance. Oubachi prit son parti, et après avoir tenu conseil avec les princes et les lamas (prêtres), on fixa l'époque du départ pour le moment où le Volga se couvrirait de glace. Cette disposition était nécessaire, parce que, quoique Oubachi lui-même se trouvât sur la gauche du fleuve, une grande partie des Torgoutes se trouvaient sur la rive droite, et ne pouvaient se réunir à lui, avec ce qu'ils possédaient, qu'en passant sur la glace.

Cette circonstance est cause qu'aujourd'hui encore une grande partie des habitants d'Astrakhan est composée de Kalmouks; car l'hiver de 1770 ayant été chaud, les rivières de la Russie méridionale ne gelèrent pas, et Oubachi, après avoir inutilement attendu jusqu'au mois de janvier la réunion des Kalmouks de la rive droite, fut obligé de les abandonner et de partir seulement avec ceux qui se trouvaient sur la gauche.

Ils partirent le 5 janvier, au nombre de trente mille tentes[1].

Comme ils approchaient du Jaïk, le gouverneur d'Orenbourg avertit le khan Nourali qu'ils allaient attaquer les Kirghiz-Kazaks. En conséquence il lui conféra, au nom du gouvernement suprême, le droit de les combattre et de leur enlever autant de butin qu'il pourrait, à condition de les faire ensuite revenir dans leurs premières habitations en dedans de nos frontières. Le gouvernement des frontières de Sibérie transmit le même avis à la Moyenne-Horde, par le sultan Ablaï et d'autres chefs. Pour confirmer ces déclarations, on donna, le 27 janvier 1771, une lettre patente impériale au nom de Nourali et de tout le peuple kirghiz, afin de retenir les Torgoutes.

Toute espèce d'instigations ou de conseils était superflue pour l'accomplissement de semblables dispositions. Chaque Kirghiz regardait comme un bonheur particulier la possibilité de contribuer à leur exécution; et animés d'une haine violente contre toutes les races de Kalmouks, héritage de leurs pères et de leurs aïeux les plus reculés, ils se hâtaient d'aller les combattre et les dépouiller. En moins d'un mois, les hordes kazakes furent sous les armes, et toute l'étendue du pays, depuis les bords du Jaïk jusqu'aux frontières de la Chine, fut couverte de troupes de guerriers attendant avec impatience l'apparition d'un peuple, qu'ils brûlaient d'immoler aux injures qu'ils en avaient reçues et aux inimitiés que soulevaient contre lui son nom seul et son origine. Nourali répondit à la lettre patente que, non-seulement il était prêt à se conformer aux désirs du gouvernement russe, mais qu'il s'était déjà mis en marche avec ses sujets contre les fuyards. On reçut en même temps la nouvelle qu'Ablaï et sa horde étaient prêts au combat. Aïtchouvak et d'autres sultans écrivaient dans le même sens, et Kaïp, qui avait été khan à Khiva, et qui habitait dans la Petite-Horde depuis son expulsion par ses sujets, promit de se réunir aux troupes russes. A l'orient des steppes des Kirghiz, les Kalmouks étaient attendus par les sultans Aboulfenze, fils d'Aboulkaïr-khan, et Erali, sultan de la Grande-Horde, et enfin, par les Kirghiz sauvages, ou Bouroutes, qui surpassaient tous les peuples voisins en audace et en férocité.

---

[1] C'est ce que dit le Journal de Rytchkof; mais le Dictionnaire géographique de l'empire de Russie n'en met que vingt-huit mille cent soixante-deux.

Quelle effroyable série de combats ne devaient pas soutenir les Torgoutes! Quel enchaînement d'attaques, de meurtres et de pillages se présentait sur leur route jusques aux bords de l'Ili où ils voulaient se rendre, voyageant, non comme une armée toujours prête à combattre, mais traînant avec eux leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et tous leurs biens!

On destina sur le champ plusieurs détachements de troupes russes pour contenir les Kirghiz-Kazaks, mais différentes circonstances les empêchèrent d'agir de manière à répondre à l'espoir du gouvernement; on perdit dès lors tout espoir de retenir les Kalmouks, et l'armement de toutes les hordes kirghizes ne servit qu'à exterminer une grande partie des Torgoutes, sans contribuer en aucune façon à leur retour en Russie.

La première barrière qu'on aurait dû leur opposer, était l'armée des Kozaks de l'Oural (Jaïk), dont ils traversèrent les terres. Après leur passage on lui ordonna bien de se mettre à leur poursuite, mais alors elle se souleva et refusa ouvertement de quitter ses foyers.

Un second détachement était composé de Kozaks d'Orenbourg. Il entra dans la steppe des Kirghiz et se réunit au khan Nourali dans la première moitié de février; mais les chevaux étaient tellement épuisés par le manque de nourriture, que ce détachement resta en arrière et fut enfin obligé de passer en Russie.

On destina des troupes régulières pour le remplacer. Le même manque de fourrages dans les steppes au delà de l'Oural pendant l'hiver, et la perte d'un temps précieux en correspondances et en préparatifs, furent cause que ce corps, sous le commandement du général-major Traubenberg, ne sortit de la forteresse d'Orsk que le 12 avril. Il avait ordre de se joindre au khan Nourali et d'atteindre les Kalmouks sur l'Irtych, mais il n'arriva sur cette rivière que quand ils étaient déjà sur la Tourgaï. Ayant perdu, de cette manière, la possibilité d'agir autrement que sur les derrières des fuyards, les Russes réunis aux troupes de Nourali [1] et de Kaïp [2], marchèrent rapidement à la poursuite des Torgoutes. Aux environs des monts Oulou-Taou, la disette et les mauvaises eaux répandirent parmi les soldats les maladies d'enflure; les chevaux se fatiguèrent et commencèrent à périr en grand nombre. Cependant les fuyards s'éloignaient de plus en plus, et l'impossibilité de les atteindre devenait de jour en jour plus évidente. Enfin, le général Traubenberg fut obligé de tourner de l'orient au nord, et de revenir en Russie par le fort d'Ouïsk, comme étant le point de la frontière le plus proche.

Les Kirghiz-Kazaks seuls ne pouvaient retenir les Kalmouks, et ils n'en avaient pas besoin. Ils remplirent mieux le but de leur coopération par leurs attaques sans cesse répétées, leurs pillages et l'enlèvement d'un grand nombre de prisonniers. Le sultan Aïtchouvak en battit une partie sur le Saghiz; Nourali fit éprouver un violent échec à une autre partie vers l'orient; il remporta sur eux, en outre, plusieurs victoires près des monts Mougodjar et sur l'Ichime. Ablaï les combattit toujours avec succès. Il agit de concert, en quelques endroits avec le sultan Aboulfenze, et leurs forces réunies causèrent un tort immense aux Kalmouks, surtout par le nombre des prisonniers qu'ils firent sur eux.

---

[1] Nourali, dans cette occasion, fit parade de son dévouement à la Russie en présence du chef des troupes russes, et se plaignit qu'on ne lui eût pas demandé de secours pour la guerre de Prusse et celle de Turquie.

[2] Ce fut à peu de distance des lacs Aksakal-Barbi que Nourali opéra sa jonction avec les troupes russes, et Kaïpe sur le Karaganly-Tourgaï, à sept cent cinquante-quatre verstes du fort d'Orskaia.

Erali, sultan de la Grande-Horde et en même temps paladin de la cour de Pékin, invita plusieurs fois Ablaï à se réunir à lui contre les Kalmouks. Celui-ci lui refusa son secours, ce qui ne l'arrêta pas dans l'exécution du projet qu'il avait formé. Erali trouva d'autres alliés et fit éprouver aux fuyards de grandes pertes en hommes, en bestiaux et en objets mobiliers. Nous avons vu les détails de cet événement dans la description historique de la Grande-Horde.

Délivrés enfin des Kirghiz-Kazaks, les Kalmouks tombèrent entre les mains des Bouroutes, et le mal que ceux-ci leur firent dépassa de beaucoup tout ce qu'ils avaient eu à souffrir auparavant, surtout pour ce qui regarde la perte en prisonniers. Les Bouroutes, aussi avides que féroces, les poursuivirent jusqu'à la frontière de la Chine, jusqu'à la nouvelle ligne établie sur les terres des Zungars, sur lesquelles Oubachi entra, non, comme il l'avait imaginé en quittant le Volga, en souverain indépendant, mais en humble sujet qui veut sauver sa vie. Il n'amena à la Chine que moins de la moitié des Kalmouks qui avaient quitté la Russie avec lui; les autres périrent en route.

En 1773 et 1774 la révolte de Pougatchef agita violemment les provinces du sud-est de la Russie. Les contrées que baigne l'Oural, presque depuis sa source jusqu'à son embouchure, furent les plus exposées, parce que les Kozaks du Jaïk furent les premiers complices du faux Pierre, et les Bachkirs, ses premiers alliés. Les troupes qui formaient la garde des frontières furent réunies dans les principaux forts pour les défendre contre les rebelles, et les frontières restèrent sans défense. Personne ne pouvait les mettre à couvert des incursions des ennemis extérieurs, car chacun songeait à se soustraire à l'ennemi du dedans infiniment plus dangereux. C'est pourquoi on eut raison de craindre alors que les Kirghiz ne se réunissent aux rebelles, qu'ils n'entrassent dans l'empire et qu'ils ne pillassent et ne ruinassent toutes les habitations de la frontière. Cela n'arriva pas parce que les Kozaks du Jaïk et les Bachkirs qui composaient l'armée de Pougatchef étaient ennemis des Kirghis-Kazaks.

Au reste si cette haine les empêcha de se réunir pour marcher dans l'intérieur, elle ne mit pas les frontières à l'abri des pillages accoutumés et des incursions que la Petite-Horde répéta souvent pendant la révolte de Pougatchef.

Nous voyons par un rapport du commandant qui se trouvait alors dans la ville d'Yaïsk (aujourd'hui Ouralsk), que Nourali arma un assez grand nombre de ses sujets, mais qu'il ne fit aucun mouvement, attendant dans le voisinage de la frontière l'issue des affaires. On pourrait supposer, d'après les assurances qu'il donna et le zèle qu'il mit à l'extradition de quelques rebelles qui avaient fui, que son intention était de prendre parti pour le gouvernement légitime, cependant les autorités locales craignaient vivement que, dans le cas où la fortune deviendrait favorable au chef de l'insurrection, Nourali ne se réunît à lui.

D'après cette circonstance, et pour punir plusieurs incursions partielles faites sur les frontières par les Kirghiz, pendant la révolte, le gouvernement d'Orenbourg envoya, en 1774, après la défaite des rebelles, un corps de troupe contre la Petite-Horde; ces troupes réussirent à reprendre un grand nombre de prisonniers, enlevèrent beaucoup de bétail, et firent sentir à ces audacieux bandits la puissance de la Russie.

A cette même époque eut lieu, dans l'intérieur de la Petite-Horde, un événement qui mérite de fixer l'attention : quelques tribus de Turkomans, qui vivaient en nomades aux environs de la mer Caspienne, se choisirent pour khan le sultan Pirali, second fils de Nourali. Le nouveau souverain ayant aussitôt quitté son père, vint habiter au milieu de ses nouveaux sujets sur la route qui conduit de Khiva à Saraïtchik et Gourief. Il s'y fit bientôt connaître par les droits considérables qu'il prélevait sur les caravanes marchandes.

En 1775, les Kirghiz-Kazaks n'inquiétèrent pas la Russie. La Petite-Horde resta tranquille, parce qu'elle sentait vivement les suites du châtiment que lui avaient infligé les troupes russes l'année précédente. La Moyenne-Horde donna des soupçons pendant quelque temps, parce que le bruit se répandit qu'Ablaï, profitant des derniers troubles des Bachkirs, leur avait envoyé des exprès pour les engager à passer sous sa domination; mais les recherches que l'on fit prouvèrent que ces bruits étaient faux.

Dans les mois de juin et d'octobre de cette même année, quelques anciens et sultans indépendants d'Ablaï envoyèrent des députés au commandant de la ligne de Sibérie, pour proposer d'être reconnus sujets russes. Dans le nombre se trouvait le fils du khan Aboul-Mahmet, Aboulfeïs, qui avait demandé qu'on lui assignât des appointements annuels; le fils et le neveu d'Ablaï sollicitaient la même chose.

L'impératrice Catherine en ayant reçu le rapport répondit par un rescrit du 25 mai 1776, au nom du gouverneur d'Orenbourg, comme administrateur principal des affaires des Kirghiz, que les propositions particulières de se faire recevoir comme sujets, de la part des Kirghiz de la Moyenne-Horde, n'étaient fondées que sur le désir d'obtenir des présents; qu'elles étaient complétement inutiles, car toute la horde s'é-s'était reconnue sujette de l'empire dès le règne de l'impératrice Anne; que la satisfaction accordée à de pareilles demandes ne ferait qu'en produire de nouvelles; que la fixation d'appointements annuels deviendrait pour le gouvernement une obligation, et habituerait les Kirghiz à considérer comme un devoir ce qui était l'effet de son indulgence; qu'en conséquence il valait beaucoup mieux se les concilier par des présents non fixés. Ces idées prouvent une profonde connaissance du caractère des Kirghiz; elles étaient le fruit d'une expérience de quarante-six ans, depuis 1730 à 1776.

Irnazar-Maksioutof, ambassadeur boukhare, qui vint en

Russie en 1775, dans les conférences qu'il eut sur les moyens de mettre à l'abri de tout danger le commerce de caravanes entre la Russie et la Boukharie, renouvela l'idée de bâtir une ville russe dans le steppe des Kirghiz, à l'embouchure de l'Emba. Le gouvernement russe se montra prêt à exécuter ce projet [1]; cependant il resta sans exécution, comme tous ceux que l'on avait faits auparavant.

L'on voit dans les rapports des mois de mars et d'avril 1776, du gouverneur d'Orenbourg, Reinsdorf, à l'impératrice, que la Petite-Horde avait recommencé des actes d'hostilités contre la Russie, et que, quoique après l'entrée des troupes russes dans les steppes, en 1774, il eût été défendu aux chefs des frontières d'envoyer des troupes au delà de l'Oural, cependant le khan Nourali lui-même avait demandé des secours armés pour mettre à la raison ses sujets turbulents.

Le sultan Ablaï, au contraire, devenait alors de jour en jour plus puissant, plus âgé, plus rusé, et ayant plus d'expérience qu'aucun des princes kirghiz contemporains; connu par son esprit, redouté par le nombre de ses sujets, illustré par ses liaisons avec l'impératrice de Russie et le bogdo-khan de la Chine [2], il réunissait tous les droits possibles à la dignité de chef de la Moyenne-Horde. Sûr de son mérite, il savait s'attirer des partisans par son importance et sa conduite prudente. Il menaçait ses ennemis de sa puissance, et se reconnaissant selon les occasions, tantôt sujet de la Russie et tantôt de la Chine [3], il était par le fait un souverain entièrement indépendant ; on put surtout le remarquer après l'année 1771, lorsqu'il chercha moins à conserver les apparences d'une soumission extérieure envers la Russie, et que devenu moins hypocrite il prit ouvertement le titre de khan.

---

[1] En conséquence de l'oukase donné à ce sujet le 17 décembre 1775, le géodésiste Vassilief leva la carte des environs de l'Emba et des rivières qui s'y jettent.

[2] Le plus connu d'entre eux était sultan Daïr, fils de Barak, qui se plaignait au gouverneur d'Orenbourg qu'Ablaï usurpait injustement le titre de khan.

[3] Quelques Kirghiz qui venaient sur nos frontières assuraient qu'Ablaï parlait chinois.

Le gouvernement russe lui demanda de quel droit il avait pris le titre de khan; il répondit hardiment qu'il l'avait acquis par ses victoires sur les Torgoutes, et après la mort d'Aboul-Mahmet, par le choix non-seulement des hordes kirghizes mais encore par celui des habitants du Turkestan et de Tachkent; ajoutant qu'à l'exemple de ses aïeux indépendants et des khans ses prédécesseurs, il voulait vivre à Turkestan, près du tombeau de Khodja-Akhmet [1]. Il était trop tard alors pour rappeler à Ablaï les obligations d'un sujet fidèle. Il fallait au moins soutenir dans les hordes l'opinion qu'on ne pouvait devenir khan dans l'une d'elles sans le consentement de la Russie; l'impératrice ordonna d'expédier à Ablaï un officier, pour l'engager en particulier à demander la confirmation de sa nouvelle dignité par le gouvernement russe.

Il consentit à cette proposition, et promit d'envoyer à Saint-Pétersbourg son fils, le sultan Tougoume.

Le 25 novembre 1777 on lui fit déclarer officiellement le consentement de l'impératrice à sa demande, s'il l'adressait par écrit et non de vive voix; on ordonna, dans le cas contraire, de renvoyer son fils de la frontière à la horde.

Ablaï ne fit pas la moindre difficulté d'adresser une demande écrite; en conséquence le sultan Tougoume, qui l'apporta à Saint-Pétersbourg, fut très-gracieusement reçu, et son père fut confirmé khan par un diplôme, le 22 octobre 1778.

On expédia ce diplôme à Orenbourg, accompagné d'une pelisse de robe, d'un sabre et d'un bonnet; on invita Ablaï à s'y rendre pour les recevoir et pour prêter serment à Orenbourg, à Troïtsk ou sur la ligne de Sibérie; mais ayant refusé de venir, le gouvernement russe consentit à ce qu'il prêtât serment à la horde en présence d'un officier russe, qui lui remettrait ensuite ces objets. Ablaï ne voulut pas prêter un nouveau serment de fidélité, même à cette condition. Il croyait que la demande qu'on lui faisait de ces marques extérieures de soumission avait pour but de le rendre suspect aux Chinois, auxquels il était alors particulièrement attaché. C'est pourquoi toutes les propositions que lui fit la Russie furent sans succès, et le diplôme et les marques de la dignité de khan restèrent au fort de Pétropavlofsk, vis-à-vis lequel il demeurait dans la maison que le gouvernement russe lui avait fait bâtir.

---

[1] Les Kirghiz regardent Khodja-Akhmet, enterré à Turkestan, comme le plus grand saint après Mahomet.

La désobéissance d'Ablaï devint plus patente lorsque, le gouvernement russe ayant décliné la demande d'un secours en hommes pour faire la guerre aux Bouroutes, il refusa ouvertement de rendre les prisonnniers russes qui se trouvaient à sa horde, ainsi que les Turkomans, que les Kalmouks dans leur fuite avaient emmenés du gouvernement d'Astrakan, et qui étaient restés chez les Kirghiz-Kazaks. Le gouvernement, justement irrité de l'audace et de l'insolence d'Ablaï, lui retrancha ses appointements, et chercha à l'abaisser en soutenant contre lui quelqu'un des sultans ses ennemis. On avait déjà pris des mesures à cet effet. On crut même un instant le faire prisonnier et l'envoyer dans l'intérieur de la Russie. Mais il rassembla des troupes à cette époque, attaqua les Bouroutes, leur fit éprouver un violent échec, leur prit des otages, et retourna vivre en nomade dans les environs du Turkestan.

Pendant qu'il y demeurait, il bâtit à son fils, le sultan Hadil, une maison entourée d'un rempart sur la petite rivière de Talach, près des monts Oulou-Taou; à la prière des Kirghiz de la Grande-Horde, qui lui étaient soumis, il fonda tout auprès un village qu'il peupla de Karakalpaks habitués à l'agriculture. Quant aux Bouroutes qu'il avait faits prisonniers, il les fit passer au nord de la Moyenne-Horde, où ils vivent encore aujourd'hui avec leurs enfants, et y composent la tribu de *Djany* ou *Iany-Kirghiz*, qui veut dire *Nouveaux-Kirghiz*.

En 1781 Ablaï revenait vers les frontières russes, mais il mourut en chemin, âgé de soixante-dix ans, et fut enterré à Turkestan. Aussitôt que cette nouvelle fut arrivée à Pékin, le gouvernement chinois envoya à la horde un officier de distinction, qui réunit la famille du défunt et fit célébrer avec pompe en sa présence un service funèbre.

Ainsi se terminèrent les relations d'Ablaï avec la Russie. Quoique la désobéissance de ce prince, dans les dernières années de sa vie, fût ouverte, elle n'eut cependant aucune suite importante. La Petite-Horde dont le khan paraissait alors entièrement dévoué à la Russie, ce qu'il prouvait par sa conduite, incommodait beaucoup plus les frontières en continuant ses incursions et ses brigandages accoutumés. L'impératrice avait, comme nous l'avons vu plus haut, défendu en 1775 d'envoyer des troupes au delà de l'Oural pour châtier les Kirghiz, et quoique non-seulement les autorités d'Orenbourg, mais le khan lui-même, eussent sollicité de nouveau l'emploi de cette mesure en 1776, cependant elle ne fut pas suivie; le gouvernement suprême ayant pris le parti de remplacer la sévérité par la douceur. Ce système si favorable aux Kirghiz ne dura pas longtemps; leurs brigandages forcèrent à le changer. Nourali lui-même avoua une seconde fois l'urgence absolue de la punition des coupables. En conséquence, le 4 octobre 1779, l'impératrice ordonna au gouverneur d'Orenbourg, par un rescrit, non-seulement de poursuivre les bandits à main armée, mais comme autrefois de s'emparer de leurs parents en cas de besoin, ou même de leurs voisins, afin que les familles de ces voisins fissent leurs efforts pour livrer les coupables, ou au moins pour faire rendre les Russes retenus prisonniers.

Selon la tradition, la partie méridionale de la Moyenne-Horde éprouva, après la mort d'Ablaï, un terrible échec de la part de la Grande-Horde, qui l'attaqua et lui enleva beaucoup de bétail. Ceux qui avaient souffert ne restèrent pas en repos, et se vengèrent de leurs ennemis. La partie septentrionale de la Moyenne-Horde ne participa point à ces représailles. Cette horde choisit pour succéder à Ablaï son fils Vali, qui, met tant du prix à la protection de la Russie, ne voulait pas se brouiller avec elle; en conséquence il lui demanda la confirmation de sa nouvelle dignité. Sa demande fut accordée, et en 1782 il fut proclamé khan de la Moyenne-Horde par le lieutenant général Jacobs, dans le fort de Pétropavlofsk. Les cérémonies observées dans cette circonstance furent les mêmes que celles que le gouvernement russe observe à chaque installation de khan. Nous en avons déjà parlé.

L'élection de Vali par les Kirghiz sujets d'Ablaï, et sa confirmation par la Russie, n'empêchèrent pas un autre khan de paraître dans la même horde. Il fut choisi par la race de Naïmane et confirmé par le bogdo-khan de la Chine. Les descendants des anciens Naïmanes, qui se sont fondus dans la masse du peuple kirghiz actuel obéissaient, du temps d'Ablaï, au sultan Aboulfenze, fils d'Aboul-Mamhet, et frère de Poulate, khan du Turkestan; et quoiqu'il eût quelques relations avec les autorités d'Orenbourg, et qu'il eût même demandé des appointements, il était cependant sujet de la Chine. Il mourut en 1783, laissant un fils nommé Boupou, et un beau-fils, le khan Khodja, fils de Barak, que nous avons fait connaître. Un de ces princes devait hériter du pouvoir d'Aboulfenze; mais chacun d'eux avait ses partisans, qui ne pouvaient s'accorder sur le choix, et qui, par leurs querelles, mirent en mouvement toute la race des Naïmanes. La pluralité des voix ayant été en faveur du khan Khodja, ce prince devint souverain des anciens sujets d'Aboulfenze, et les troubles furent terminés. L'empereur de la Chine l'ayant appris, lui envoya par un de ses grands officiers le diplôme de khan. Le ministère de Pékin regarda cette mesure comme nécessaire, parce qu'il considérait toute la Moyenne-Horde comme sujette de la Chine, et qu'il nommait Ablaï, prince chinois. Voyant que son fils Vali se donnait à la Russie, il se hâta, pour la dignité de l'empire, de le remplacer par un autre prince kozak qui fût soumis.

A l'exception de Vali, les autres fils et les proches parents d'Ablaï eurent peu de relations avec la Russie. Quelques-uns se reconnurent hautement sujets de la Chine.

Ce fut la conduite que prit le sultan Tchinghiz, qui, en

1784, vint avec une armée levée dans les steppes, pour apaiser une révolte qui s'était déclarée à Tachkent. Un autre frère du khan Vali, le sultan Tyz, aussi dévoué à la Chine, ne nous est connu que par sa haine contre les Bouroutes.

Tyz n'attaqua pas seul ses sanguinaires voisins : plusieurs sections ou branches de Kirghiz-Kazaks, qui habitaient près des frontières de la Chine, continuèrent à soutenir contre les Bouroutes la guerre commencée par Ablaï : mais les Bouroutes, accoutumés à des combats continuels, n'étaient pas faciles à vaincre. Les Chinois éprouvèrent aussi plusieurs fois les effets de leur valeur, et furent quelquefois battus par eux ; il n'est donc pas étonnant que le sultan Tyz, qui les attaqua imprudemment avec une poignée de monde, eût été battu et fait prisonnier. Il ne sortit de prison qu'à des conditions humiliantes, et en donnant des esclaves qui lui appartenaient.

L'ancien Berdy-Khoja eut encore plus à souffrir des Bouroutes[1] ; gouvernant la partie de la Moyenne-Horde qui vit en nomade près des frontières de la Chine, il combattit souvent les Kirghiz sauvages, et obtint sur eux de fréquents succès. En 1785 il remporta une victoire assez importante, mais qui fut la dernière. Agissant comme auxiliaire de l'armée chinoise, qui se dirigeait contre eux des bords de l'Ili, il marcha rapidement des bords de l'Aiagouz, et leur fit supporter un échec terrible. Encouragé par ce succès, il se mit de nouveau en marche avec un petit nombre des siens, et arrivé sur le Jidisse, il s'y arrêta pour attendre des renforts. Les Bouroutes, profitant de sa faiblesse, l'attaquèrent la première nuit, le battirent et le firent prisonnier. Le malheureux ancien, au désespoir, connaissant les mœurs de ses ennemis, ne pouvait plus se promettre de bonheur pour l'avenir et dans la résolution de hâter sa mort, il massacra un des Bouroutes qui le conduisaient au chef de sa tribu. Les autres ne purent supporter l'idée de laisser un instant cette action impunie. Ils s'arrêtèrent en chemin, et mirent à mort Berdy-Khoja de la manière la plus barbare. Ils lui coupèrent la tête, les pieds et les mains, puis ils lui ouvrirent le ventre et y mirent tous les membres coupés.

---

[1] Ce même Berdy-Khoja vint au mois de juillet 1785 au fort de Semipalatinsk, et communiqua aux Russes les notions que nous avons données ici sur les fils d'Ablaï et sur les Bouroutes. Elles furent imprimées pour la première fois dans le *Sibiski Vestnik*, livre III, année 1820, où nous les avons puisées.

La vengeance qu'on tira de cet exécrable assassinat prouva que si les Kirghiz le cédaient en valeur aux Bouroutes, ils ne leur cédaient pas en férocité. Ak-Kaiak, frère de Berdy-Khoja, et ses fils Lépes et Tchoka, réussirent, dans un combat heureux contre les Bouroutes, à faire prisonnier le fils de leur ancien, et à l'amener dans leur aoul. Là, les femmes de Berdy-Khoja se jetèrent sur le malheureux prisonnier. Chacune d'elles voulait le tuer; c'était à qui lui ferait le plus de blessures, et il expira enfin sous leurs coups.

Revenons à la Petite-Horde: elle fut pendant dix ans, de 1781 à 1791, l'objet des soins du gouvernement russe à beaucoup d'égards. Ces soins avaient surtout pour but d'y rétablir le bon ordre et la tranquillité; mais ils n'obtinrent aucun succès, et on se trouva dans la nécessité de recourir souvent aux armes pour punir les bandits qui, au mépris de toute espèce de remontrance, ne cessaient de faire des incursions sur la frontière d'Orenbourg.

Ayant pris la ferme résolution d'introduire chez les Kirghiz un ordre quelconque, et d'en venir ensuite peu à peu à des règlements fixes, l'impératrice Catherine prescrivit, en 1782, 1° d'établir à Orenbourg une administration particulière pour les frontières, sous le nom d'expédition des frontières, dont le devoir serait d'employer tous les moyens possibles pour exécuter les intentions bienveillantes de sa majesté envers les Kirghiz-Kazaks; 2° elle abolit la défense de laisser entrer le bétail des Kirghiz en dedans de la ligne, pour passer l'hiver[1]; 3° elle recommanda sévèrement aux chefs de veiller constamment et avec fermeté au maintien de la justice, voulant qu'ils accordassent aux Kirghiz toute la protection et tous les secours possibles[1]; 4° on donna de grandes sommes d'argent pour construire sur les frontières d'Orenbourg et de Sibérie, des mosquées auxquelles on joignit des écoles et des caravansérails.

---

[1] Au reste, il est bon de remarquer que, malgré cette défense, les Kirghiz

En réunissant tous ces établissements sur les points principaux de la frontière, l'impératrice se proposait non-seulement de rapprocher les Kirghiz des Russes, mais encore d'adoucir leurs mœurs.

Soins et dépenses, tout fut inutile; car les Kirghiz ne montrèrent pas la moindre envie de se civiliser. L'année suivante (1783) ils firent tant de mal par leurs incursions, qu'il fut impossible de ne pas employer la force armée pour les punir; en conséquence, au mois de février 1784, on envoya au delà de l'Oural un détachement de trois mille quatre cents soixante-deux hommes de troupes, qui, n'ayant pas trouvé les coupables, s'empara, pour se faire rendre les prisonniers, de quarante-trois Kirghiz qui n'avaient pris aucune part aux derniers brigandages; leurs parents, exaspérés de cette injustice, se jetèrent aussitôt sur la rive droite de l'Oural, pour se venger. Indépendamment de cette attaque, les habitants des frontières furent ruinés sur d'autres points, par les Kirghiz qui pillaient, non par vengeance, mais par amour du pillage[2]. Un certain Syrym Batyr se distinguait parmi eux; nous le signalerons bientôt comme un homme choisi pour être l'instrument des révolutions les plus importantes chez les Kirghiz. En attendant nous dirons que ses brigandages et ceux de ses partisans obligèrent les Russes d'envoyer, au commencement de 1785, deux

---

passaient souvent l'Oural en cachette et venaient hiverner avec leurs bestiaux dans les steppes d'Astrakhan.

[1] Cette volonté de l'impératrice Catherine est écrite de sa main, le 27 décembre 1782, sur le rapport du chef d'Orenbourg, lieutenant général Apoukhtine.

[2] En 1784, les Kirghiz firent prisonniers 176 Russes, et 175 en 1786; de plus, combien n'en ont-ils pas tués?

détachements de troupes au delà de l'Oural : le premier, composé de deux mille sept cent soixante hommes, fut expédié de l'Oural vers les sources de l'Emba ; le second, de douze cent cinquante Kosaks, se dirigea d'Ouralik vers l'embouchure de cette même rivière. Les neiges empêchèrent ces troupes d'agir conformément à leurs instructions; cependant cette expédition ne fut pas entièrement inutile : elle s'empara de deux cent treize femmes et enfants, pour le rachat desquels on rendit un grand nombre de Russes faits prisonniers auparavant.

On comprend que de semblables circonstances n'étaient pas de nature à faire fleurir le commerce de caravane entre la Russie et l'Asie centrale. Depuis longtemps on ne croyait plus aux promesses des khans de défendre les caravanes. Une longue expérience avait fait connaître leur faiblesse; on ne pouvait espérer de ramener de longtemps les brigands à la raison; c'est pourquoi on chercha les moyens d'établir par les armes la sûreté du commerce. On se proposa, dans ce but, de bâtir des forts sur les rivières d'Emba et de Témir, et des défenses sur la route de ces deux points à Iletsk, ou de ne faire qu'une seule fortification à Manghichlak, sur la mer Caspienne, et d'expédier les caravanes de Gourief par cette mer; et d'Orenbourg à Gourief, elles auraient suivi en toute sûreté la route le long de la ligne de Nijne-Ouralsk.

Un de ces projets ne fut pas exécuté, en partie à cause des difficultés extraordinaires qu'il y avait à surmonter, et en partie parce que les anciennes routes du commerce présentaient aux Khiviens et aux Boukhares de grands avantages; quoique les nouvelles fussent plus sûres, cependant elles n'étaient pas encore entièrement à l'abri des attaques.

La commission des frontières d'Orenbourg gouvernait les affaires des Kirghiz, ou pour mieux dire elle prenait connaissance de toutes les relations du gouvernement avec ce peuple, mais elle ne pouvait examiner les différends particuliers qui s'élevaient entre les habitants des deux côtés de la ligne; l'impératrice, pour y remédier, conçut le projet d'établir un tribunal aux opérations duquel les Kirghiz prendraient la même part que les Russes, et qui leur servirait d'école de justice. C'était au moins ce que pensait Catherine, en signant, le 2 mai 1784, l'oukase pour la formation du tribunal de frontières. Il était composé, sous la présidence de l'ober-commandant d'Orenbourg, de deux employés, deux marchands, et deux paysans russes; un sultan et six anciens kirghiz, un député des Bachkirs et un des Meschériaks. Son devoir consistait à prendre connaissance des affaires litigieuses et criminelles qui pouvaient avoir lieu entre les Kirghiz et les habitants des frontières.

On ordonna d'ouvrir en même temps que cet établissement, dont on attendait les plus grands avantages, les mosquées et les écoles pour les enfants kirghiz [1]. Les mosquées furent terminées à Orenbourg et à Troïtsk, en 1785; à la réception de cette nouvelle, Catherine ordonna [2] de bâtir sans tarder dans les mêmes emplacements les écoles et les caravansérails ou marchés d'échange.

Les soins persévérants que cette souveraine prenait de l'état des Kirghiz étaient guidés par son extrême attention aux affaires, et la connaissance parfaite de la véritable situation de ses sujets à demi sauvages. Leurs éternels brigandages ne la détournèrent pas de l'intention de leur donner le goût d'une bonne organisation, parce que, d'un côté, elle leur pardonnait avec justice beaucoup de traits d'insolence, comme à des hommes qui n'avaient aucune idée des avantages d'un ordre public; d'un autre côté son esprit pénétrant ne tarda pas à découvrir que les incursions des Kirghiz n'étaient souvent que de justes représailles du tort et des violences qu'ils éprouvaient de la part des Russes de la frontière, sans parler des Bachkirs, qui, au mépris de toutes les défenses, passaient souvent l'Oural et ruinaient leurs ennemis.

---

[1] 2 mai 1784.

[2] 3 septembre 1785.

Beaucoup d'incursions, en effet, furent le fruit de la vengeance; cependant les audacieuses entreprises d'un puissant ramas de brigands, qui se rassembla, en 1784, près des frontières, n'appartiennent pas au nombre de celles qui furent provoquées. Cette bande se composait de trois mille hommes, sous les ordres de Batyr-Syrym, dont nous avons parlé; elle menaça longtemps plusieurs forts de la ligne d'Orenbourg, et enfin, cette bande audacieuse réussit à faire éprouver un échec considérable au fort de Tanalytskoï et à un corps de troupes envoyé contre elle.

En 1785 commença, dans l'administration intérieure de la Petite-Horde, une révolution très-remarquable pour l'historien, et très-curieuse pour la politique. Le but dans lequel elle fut entreprise tenait au plan conçu par Catherine et son ministère, d'établir la paix chez les Kirghiz. Nous allons décrire les moyens qu'employèrent les autorités locales pour atteindre un résultat si désirable. Le baron Igelstrom, nommé alors à la place de gouverneur général d'Orenbourg et de commandant de toute la frontière russe, depuis la mer Caspienne jusqu'au gouvernement de Tobolsk, trouva la Petite-Horde dans une violente agitation, et les frontières des provinces qui lui étaient confiées, en danger. Des troupes de Kirghiz armés, parcourant la rive gauche de l'Oural, faisaient sans cesse craindre quelque attaque, et ne permettaient pas aux paysans de s'occuper des travaux de la campagne; et là où ils en trouvaient l'occasion, ils enlevaient les hommes, pillaient et emmenaient les bestiaux. Le détachement commandé par Batyr-Syrym se montrait encore plus audacieux.

Son attaque sur le fort de Tanalytskoï fut un des premiers événements qui eurent lieu après l'arrivée du baron Igelstrom à Orenbourg. Profitant de cette circonstance, le khan Nourali se hâta d'informer le nouveau gouverneur, que tous les brigandages se commettaient par des Kirghiz qui méprisaient ses ordres; que, non content de méconnaître son autorité, Syrym soulevait contre lui toute la horde; et que, pour prévenir de plus grands désastres, tant pour la Russie que pour les Kirghiz, il était indispensable de punir les rebelles par les armes, et d'éloigner de la horde les fauteurs du désordre. Le khan concluait comme auparavant en reconnaissant sa faiblesse et en demandant du secours pour ranger les bandits à leur devoir.

Tout cela était juste; mais on n'y fit pas attention, parce qu'on ne croyait pas, à Orenbourg, à la sincérité de Nourali, et l'autorité nouvelle, prévenue contre lui, regardait le rétablissement de la tranquillité comme impossible dans la horde, sans changer son administration ou au moins sans un nouveau khan.

Le premier sur qui s'arrêta le baron Igelstrom, pour le choix d'un nouveau khan, fut Kaïp, fils du sultan Batyr, qui avait régné à Khiva, et en avait été chassé pour sa rapacité et sa cruauté. Nous avons plusieurs fois parlé de lui ainsi que de son père. Le gouvernement suprême ne pouvait ignorer les actes d'hostilité qu'avait commis ce sultan contre les Russes, ni sa conduite à Khiva; aussi son élection fut-elle remise jusqu'au moment où on aurait réussi à rassembler sur son compte des notions détaillées[1]; et en définitive elle n'eut pas lieu[2]. Kaïp fut présenté deux fois pour cette dignité. Sa première présentation avait eu pour cause deux projets composés par le baron Igelstrom, qui s'était fermement décidé à introduire dans la Petite-Horde une nouvelle forme de gouvernement.

Dans l'un de ces projets, il proposait de partager la horde en trois parties, selon le nombre de ses races, qui sont celles de Sémirodsk, de Baïouline et d'Alimoul, et de donner un khan à chacune, en limitant l'autorité de ces nouveaux chefs, de manière à ce qu'ils ne portassent qu'un titre honorifique, et ne fussent, en effet, que les exécuteurs des ordres du chef suprême du gouvernement d'Orenbourg.

---

[1] Rescrit de l'impératrice au baron Igelstrom, du 25 novembre 1785.

[2] Rescrit semblable du 12 novembre 1786.

L'autre projet consistait à abolir entièrement la dignité de khan dans la Petite-Horde, et à étendre peu à peu sur elle l'effet du code donné par Catherine pour l'administration des gouvernements.

Cette dernière pensée ayant été puisée dans un des ouvrages chéris de l'impératrice, et en même temps l'un des plus remarquables, fut particulièrement approuvée et confirmée à Saint-Pétersbourg.

On ne s'arrêta pas à réfléchir sur la possibilité ou l'impossibilité de mettre cette mesure à exécution, parce que l'administration d'Orenbourg, l'ayant proposée elle-même, devait avoir les moyens de l'accomplir.

Ayant reçu l'approbation de la cour, le baron Igelstrom commença à l'instant à introduire le nouvel ordre de choses.

Sa première démarche eut des conséquences qui s'accordaient parfaitement avec le résultat qu'il ambitionnait.

Il envoya par toute la horde, sans l'intermédiaire du khan, des déclarations solennelles, dans lesquelles, sans parler du khan ni des sultans, il engageait les anciens et le peuple à former une assemblée, pour s'entendre sur les moyens de maintenir l'ordre dans la horde, et de vivre dans l'obéissance due au gouvernement russe; il leur conseillait de renoncer au brigandage, aux incursions, d'attendre le pardon que leur mériterait leur repentir, ou de sévères punitions pour les crimes qui troublaient l'ordre public. Ces déclarations détruisirent presque entièrement les derniers restes de la faible puissance du khan. Beaucoup de Kirghiz, partisans du khan, l'abandonnèrent, se réunirent à ses ennemis, et tous ensemble formèrent une assemblée nationale, où il ne se trouva aucun sultan, et à laquelle Batyr-Syrym, dont nous avons parlé, présida deux fois en qualité de chef.

La confiance que le peuple montra à Syrym, dans cette circonstance, est très-commune, et s'accorde parfaitement avec les idées des Kirghiz sur la grandeur d'âme; mais, qui ne s'étonnera pas de la considération qu'obtint à Orenbourg cet homme qui, un an auparavant, avait été chef d'une troupe de brigands, à la tête de laquelle il avait attaqué les troupes et les forts russes?

Toutes les actions de Syrym prouvent que c'était un homme d'un esprit vaste, mais inquiet, remuant et vindicatif; d'ailleurs d'un caractère entreprenant, qui se trouve rarement chez un peuple à demi sauvage. Après s'être illustré parmi les bandits, il ne tarda pas à se distinguer au conseil réuni pour rétablir la tranquillité générale, lorsqu'il crut y voir pour lui des avantages nouveaux et brillants. Ennemi irréconciliable du khan, non pas tant à cause de ses différends particuliers avec Nourali que par l'envie que lui inspiraient les privilèges héréditaires qu'il tenait de sa naissance, Syrym chercha à persuader l'inutilité de la dignité de khan, et à suppléer en lui au manque d'aïeux illustres par le mérite personnel. L'assemblée nationale, sous son influence, prêta, sans la moindre opposition, serment de fidélité à l'impératrice de Russie, promit de cesser ses incursions, d'employer ses efforts à maintenir la paix dans la horde, et d'obéir à tous les ordres du gouvernement russe; mais elle demandait pour gage de la protection de la Russie que les descendants d'Aboulkhaïr, sans excepter Nourali lui-même, perdissent à jamais le droit d'être khans de la Petite-Horde.

Peut-on ne pas reconnaître dans cette demande l'ambitition de Syrym? Nourali et ses frères étaient de mauvais chefs par leur faiblesse, et non par leur cruauté; ils ne pouvaient donc s'être attiré la haine de toute la horde, au point de l'obliger à regarder leur éloignement du pouvoir comme indispensable à son repos. Le gouvernement fit alors même cette remarque; il ne dépendait plus de lui de changer le cours des affaires, parce que l'idée de l'abolition de la dignité de khan avait été adoptée longtemps auparavant. En outre les dispositions pacifiques de l'assemblée nationale, et la conduite rusée de Syrym, paraissaient favorables au rétablissement de la tranquillité dans la horde.

En effet l'année 1786 se distingua de toutes les autres, et particulièrement des deux précédentes, par le calme qui régna pendant sa durée, et par l'augmentation des relations entre les Russes et les Kirghiz. Il est vrai qu'il y eut aussi quelques désordres provenant de l'abaissement dans lequel étaient tombés tous les sultans, et surtout les descendants d'Aboulkhaïr; cependant cela n'empêche pas de remarquer que ce fut en 1786 et 1787 qu'eurent lieu sur la ligne les plus grands échanges en bestiaux[1], et que, dans l'espace de ces deux années, on enleva sur la frontière moins de prisonniers que dans les treize années qui s'écoulèrent du commencement de 1782 à 1794[2]; de même, en 1786, jusqu'au moment où on déporta Nourali de la horde, après avoir fixé à Oufa le lieu de son exil, et jusqu'à la détention de son frère Aïtchouvak à Ouralsk, ses sujets délivrèrent un assez grand nombre de Russes de l'esclavage. Cette même année, quarante-cinq milles tentes hivernèrent en dedans des frontières russes, et repassèrent l'Oural au printemps, sans s'être permis la moindre infraction à la paix.

Ces premiers effets du nouveau système d'administration de la Petite-Horde ne pouvaient manquer d'être agréables,

---

[1] Voyez la table que nous avons placée à l'article statistique sur la quantité de bétail échangé par les Kirghiz avec les Russes depuis 1745 jusqu'en 1820.

[2] Nous plaçons ici, comme pièce justificative, la table suivante pour ces treize années.

Les Kirghis firent prisonniers, sur la ligne qui s'étend du fort de Zvérinogolofskaia jusqu'à Gourief, en

1782	34 hommes.
1783	21
1784	176
1785	175
1786	12
1787	2
1788	43
1789	53
1790	90
1791	34
1792	40
1793	60
1794	42

et à l'impératrice qui désirait ardemment d'établir l'ordre chez les Kirghiz, et au chef suprême de la frontière, qui marchait au but qu'on lui avait marqué, d'après les conseils de sa souveraine, et qui voyait la possibilité de lui plaire en assurant la prospérité de tout un peuple. Rempli de ces pensées, le baron Igelstrom oublia non seulement l'ancienne conduite de Batyr-Syrym, mais il le prit sous sa protection spéciale, le choisit pour l'instrument de ses opérations, entretint avec lui une correspondance immédiate, et eut des conférences avec lui, comme s'il eût été le chargé d'affaires ou le représentant de toute l'assemblée nationale. Le khan informé de ces détails écrivit que Syrym était un fourbe qui le trompait; qu'il ne pensait aucunement à rétablir le bon ordre, mais qu'il songeait uniquement à ses propres intérêts; qu'il attribuait à l'assemblée entière ses propres opinions; que, dans son âme, il était l'ennemi juré de la Russie, etc. Le temps justifia ces accusations; mais venant de la bouche d'un souverain faible et humilié, et dans des circonstances qui démentaient formellement ces accusations, elles ne pouvaient paraître justes; aussi les laissa-t-on en oubli. Il est vrai que Nourali y joignait quelques marques non équivoques de son dévouement à la Russie : car il renvoya à cette époque quelques prisonniers russes qu'il avait délivrés à la horde; il proposa ses enfants en otage, et se remit lui-même à la disposition du gouvernement; mais il était trop tard. Ce n'était plus sa soumission personnelle dont on avait besoin; on voulait la force du pouvoir ou du génie, seule capable d'agir sur la horde.

Syrym avait déjà acquis cette force par son esprit, par son influence sur le peuple, et par la protection des autorités de la frontière; il promettait donc en apparence plus d'avantages que le khan, qui, pendant trente-sept ans, n'avait montré que de la faiblesse. Le sort de ce malheureux prince était digne de pitié; mais, d'après l'opinion formée sur son compte, et le système adopté, le baron Igelstrom ne trouvait plus possible de le garder à la horde; il demanda donc la permission de le faire venir en Russie, et l'ayant reçue[1], il mit d'autant moins de retard à en profiter, qu'il se présenta bientôt une occasion d'en faire usage.

Les partisans de Syrym, autant pour lui plaire que pour satisfaire leur propre avidité, ne se contentèrent pas de commettre envers lui toutes sortes d'insolences; ils finirent par attaquer les aouls et par piller tout ce qui s'y trouvait. Nourali, sans défense, eut recours à la puissance de la Russie, et demanda aux autorités de la frontière une garde armée; se voyant refusé, il se décida, afin de sauver sa vie, à se retirer pour un temps à Orenbourg; de cette ville, il fut transporté à Oufa, où il mourut au bout de quatre ans. Son frère Aïtchouvak fut détenu pendant ce temps là à Ouralsk.

Il est inutile de décrire les impressions que ces événements produisirent sur les enfants de Nourali et les autres descendants d'Aboulkhaïr. L'aîné, et le plus connu, par son esprit et sa valeur, était le sultan Erali, qui, comme nous l'avons vu, avait eu de fréquentes relations avec la Russie; mais, six ans auparavant, il avait fait la conquête des Karakalpaks, et vivait avec eux sur le Syr[2]. Il connaissait parfaitement le principal auteur des malheurs de ses frères; il savait ce qui leur avait fait perdre la protection de la Russie, dont Aboulkhaïr et sa race avaient joui plus d'un demi siècle. Jaloux de venger les griefs de sa famille, il résolut d'attaquer Syrym, et marcha contre lui avec une armée peu nombreuse, mais sur laquelle on pouvait compter. La fortune favorisa le sultan Erali dans cette expédition. Il fit prisonnier le représentant de l'assemblée nationale, titre que se donnait Syrym.

A cette même époque d'autres tribus de la Petite-Horde, qui n'étaient pas attachées à la famille d'Aboulkhaïr, mais qui ne voulaient pas non plus suivre les impulsions de Syrym ni de ses principaux complices, accoutumées d'ailleurs à avoir des khans, élevèrent plusieurs fois à cette dignité Kaïp, dont nous avons déjà parlé. Une troisième partie de la horde ne voulait pas reconnaître Kaïp; mais elle prétendait, comme ses sujets, que les Kirghiz-Kazaks devaient avoir un khan; que leurs aïeux l'avaient trouvé nécessaire, et qu'ils ne voulaient pas s'écarter d'un usage consacré par le temps. C'est pourquoi ils demandèrent ou le retour de Nourali, ou un autre khan à sa place. Pendant ce temps là, Syrym était toujours prisonnier d'Erali.

---

[1] Par un rescrit de l'impératrice, du 3 juin 1786.

[2] Bektchourine, interprète d'Orenbourg, traversant le Syr en 1781, y trouva déjà le sultan Erali souverain des Karakalpaks.

Les circonstances ébranlèrent la fermeté du chef d'Orenbourg, et le baron Igelstrom, dans la crainte de laisser les Kirghiz se livrer à de nouvelles dissensions, demanda la confirmation de Kaïp comme khan de toute la Petite-Horde. L'impératrice pensait tout différemment : ayant une fois pris la résolution d'introduire dans les steppes, au delà de l'Oural, une forme de gouvernement d'accord avec l'organisation des provinces de l'intérieur, elle ne voulait pas changer de plan sans une nécessité indispensable, et elle répondit, avec sa fermeté accoutumée, par un refus formel au baron Igelstrom, le 12 novembre 1786.

Sans examiner le bien ou le mal que pouvait produire l'autorité du khan chez les Kirghiz, nous nous bornerons à dire qu'après toutes les déclarations faites à la Petite-Horde, en 1785 et 1786, l'exil de Nourali en Russie, et beaucoup d'autres mesures prises pour introduire chez les Kirghiz une nouvelle forme de gouvernement, Catherine ne pouvait, sans faire tort à sa grandeur, renoncer à un plan à peine essayé, et par conséquent sa réponse était beaucoup plus conforme à la dignité de l'empire que la proposition du gouverneur d'Orenbourg.

Au reste, quand même l'impératrice eût consenti au rétablissement de la dignité de khan, elle n'aurait pas préféré Kaïp aux autres sultans qui avaient beaucoup plus de droits que lui. Plusieurs circonstances s'opposaient à l'accomplissement de ses vues ambitieuses : 1° on fit alors même rapport à Orenbourg, qu'habitant sur le Syr, après son expulsion de Khiva, il avait souvent pillé les caravanes, et avait témoigné une haine ouverte à la Russie[1]; 2° un second obstacle venait de la promesse donnée par l'impératrice Anne à Aboulkhaïr de ne choisir les khans que parmi ses successeurs; 3° Nourali avait dans son parti, non-seulement ses parents, mais encore les plus puissants princes de la Moyenne-Horde, parmi lesquels tenait le premier rang le sultan Khoudaï Mendi, aussi distingué par son esprit que par le grand nombre de ses partisans, et l'autorité qu'il s'était acquise sur eux.

Prenant beaucoup de part au sort de Nourali, et s'intéressant vivement pour lui auprès du gouvernement russe[2], Vali-khan écrivait la même chose et défendait avec chaleur les descendants d'Aboulkhaïr, qu'il nommait le père de tous les khans kirghiz soumis à la Russie, et le premier auteur de la soumission de la Petite et de la Moyenne-Horde[3]; enfin, en 1787, une grande partie de l'assemblée nationale, par respect pour la mémoire d'Aboulkhaïr, regardé comme un saint par beaucoup de Kirghiz, témoigna le désir de revoir Nourali à la horde. Toutes ces circonstances parlaient en faveur de Nourali, mais ne promettaient pas la tranquillité parmi les Kirghiz pour l'avenir; aussi on n'en poursuivit pas moins l'exécution des dernières intentions du gouvernement russe, pour introduire dans la Petite-Horde une organisation conforme à celle des gouvernements de l'intérieur.

Cependant Batyr-Syrym recouvra sa liberté et commença à influencer de nouveau le peuple, d'accord avec les projets des autorités d'Orenbourg, qu'il seconda tant qu'elles ne furent pas contraires à ses vues. Sous l'apparence du dévouement à la Russie et de la reconnaissance pour l'autorité locale qui l'avait choisi pour son instrument, Syrym aida beaucoup le baron Igelstrom dans les réformes qu'il fit dans la Petite-Horde, en 1787, et que nous allons décrire.

---

[1] Voyez les rapports du baron Igelstrom, des 23 septembre et 15 octobre 1786.

[2] Voyez le rapport du baron Igelstrom, du 18 décembre 1786.

[3] Voyez un autre rapport du baron Igelstrom, du 29 septembre 1787.

La plus importante est l'établissement de tribunaux sous le non de *rasprava*. On ouvrit deux de ces raspravas dans les races d'Alimoul et de Baïouline, à cause du nombre de ceux qui les composent; la race de Semirodsk n'en eut qu'une. Chaque rasprava était composée d'un président et de deux membres, qui étaient obligés de se réunir tous les jours, d'examiner, tous présents, les suppliques qu'on leur adressait, d'y donner leurs décisions, de faire satisfaction aux offensés et aux opprimés, et de laisser aux mécontents la faculté de demander appel au tribunal de la frontière, siégeant à Orenbourg; mais comme les membres de ces tribunaux ne savaient pas lire, toute la partie des écritures fut confiée à un mollah, ou secrétaire, qui se trouvait attaché à chaque tribunal avec un aide; son devoir était de marquer les papiers qui entraient, de les inscrire au journal, de composer les notes, les protocoles, de faire les interrogatoires, de tenir les registres, d'établir, d'inscrire les heures d'audience, de composer les rapports, les communications, les ordres : le tout selon les formes données par le gouvernement d'Orenbourg.

En outre, dans chacune des trois races de la Petite-Horde, on choisit un ancien principal et quelques-uns de seconde classe pour veiller à la conduite du peuple.

Batyr-Syrym, qui appartenait à la race de Baïouline, fut choisi pour l'un des trois principaux anciens.

Tous ceux qui furent élus pour remplir pendant les trois premières années les places que nous avons nommées, furent appelés à prêter serment de servir avec fidélité; ensuite ils furent confirmés [1] par l'impératrice, et on leur assigna des appointements considérables, tant en blé qu'en argent.

Après ce commencement, le baron Igelstrom, qui regardait, sur les assurances de Syrym, l'établissement de la tranquillité comme indubitable dans la Petite-Horde, se disposait déjà à bâtir, au milieu des steppes, des villes, des mosquées, des caravansérails et des écoles. Il en fit son rapport à l'impératrice, et il projetait de se conformer en tout à l'organisation des gouvernements de l'intérieur, et aux règlements publiés en Russie pour l'instruction publique.

---

[1] La décision préliminaire de l'impératrice sur l'ouverture des raspravas fut donnée au baron Igelstrom par un rescrit du 3 juin 1786, et la confirmation des anciens nommés aux places, le 7 décembre 1787.

Cet espoir flatteur et consolant ne dura pas longtemps : dès l'année suivante, 1788, il commença à s'affaiblir, et bientôt il s'évanouit entièrement. Le peuple, accoutumé dès longtemps aux agitations et aux brigandages, dégoûté de son inaction, renouvela ses anciennes dissensions, poussé d'un côté par les parents de Nourali, d'un autre, par Kaïp, et d'un troisième, par Batyr-Syrym. Les partisans de celui-ci étaient les plus nombreux et les plus remuants; les sultans ne pouvaient avoir aucun pouvoir sur eux, parce qu'ils n'en étaient plus respectés. Les anciens choisis pour surveiller la conduite du peuple, et les chefs des tribunaux, n'avaient aucune autorité, n'osaient commander, et suivaient le torrent qui les entraînait.

À ces circonstances intérieures s'en réunirent d'autres qui agissaient du dehors. Les Turcs, alors en guerre avec la Russie, cherchaient à exciter les Boukhares contre les Russes; les Boukhares soulevaient la Petite-Horde, et ce fut dans ce but qu'ils proposèrent d'abord à Erali des secours pour reprendre de vive force le khan Nourali; ensuite ils entrèrent en relation avec Syrym, et lui envoyèrent, ainsi qu'à ceux de sa race, un appel écrit conçu en ces termes :

« Aux braves guerriers, beys et anciens, Sarytaï-bey, Syrym-Batyr, Choucourali-bey, Sadyrbek, Barak-Batyr, Dajdane-Batyr, paix et bénédiction; et ensuite nos paroles. Gloire au Dieu très-haut! par sa sainte grâce, toutes nos affaires coulent heureusement; nous n'avons qu'une douleur. Il n'y a pas longtemps est venu vers nous un ambassadeur du souverain Turc, vicaire de Dieu, avec une lettre qui nous informe que, les infidèles Russes s'étaient rassemblés de tous côtés, et que, s'étant réunis à sept états chrétiens, ils s'étaient mis en marche.

Et comme vous demeurez plus près des Russes que nous, et que, par conséquent, vous savez mieux les combattre, alors nous proposons à tous les serviteurs de Dieu, et aux sectateurs de Mahomet qui espèrent en la protection de notre prophète, de se réunir à l'armée turque, de biens et d'esprit, et d'aller frapper les infidèles; chose pour quoi on peut recevoir une grande récompense. Et si quelqu'un manque, dans cette guerre, de faire tout le mal possible aux infidèles, celui-là a à craindre de Dieu une grande colère, et qu'il n'espère pas en la protection de notre prophète; au reste, nous prions de donner foi aux paroles de l'envoyé.

« Nous apprenons que vous, Kazaks, vous n'avez pas vos propres sages en gens savants, c'est pourquoi vous ne pouvez aucunement exécuter les lois de notre prophète. Et comme le Seigneur Dieu a ordonné de connaître sa science et de prier conformément à sa science, de tenir le carême et de faire l'aumône de son bien, alors la connaissance des lettres pour lire les livres appartient au service de Dieu. Il se trouve aujourd'hui parmi nous une source de sagesse; car de tous les peuples, et savoir des Ouzbeks, des Tadjiks, des Arabes et des Tourkhmènes, il s'en trouve beaucoup qui étudient dans nos écoles; et de vous, peuple si nombreux, il ne se trouve pas un seul écolier. Dans le Koran, notre prophète a prescrit que tout fidèle, non-seulement le mari et la femme, mais encore les petits enfants, étudiassent la loi et craignissent Dieu, et que, quand ils seraient en état, ils s'avertissent les uns les autres; et c'est pourquoi nous vous conseillons d'envoyer ici, de chaque tribu, deux ou trois hommes pour y être instruits. S'ils n'écoutent pas vos conseils, alors prenez par force, de chaque tribu, deux ou trois hommes : ils recevront de nous leur subsistance, et lorsqu'ils auront fini leurs études et qu'ils seront habiles dans la loi, ils reviendront dans leurs maisons avec des principes de piété et avec l'habitude de la prière et du carême. Et si vous, peuple kazak, ayant le moyen d'exécuter notre proposition, la laissez sans exécution, alors vous deviendrez dans ce monde traîtres à Dieu, et au jour de la résurrection vous brûlerez dans le feu de l'enfer. Si nous ne vous proposions pas cette vérité, nous mériterions nous-mêmes, dans ce monde, le nom d'infidèles, et nous nous exposerions, pour le monde futur, au feu éternel de l'enfer.

« Au reste, nous sommes avec respect, l'an de l'hégire 1202 (1788 de la nativité de J. C.). »

A cette lettre était apposé le cachet en noir de l'atalyk boukhare (premier ministre de Shah-Mourate).

Syrym, malgré ses liaisons avec les autorités d'Orenbourg, répondit à l'atalyk que lui-même et ses partisans étaient prêts à obéir aux commandements de Dieu, mais qu'ils ne pouvaient commencer la guerre que quand les Boukhares et les autres peuples asiatiques seraient entrés en Russie.

Cette démarche vint à la connaissance du gouvernement russe; on commença à soupçonner Syrym, à découvrir sa duplicité, et on perdit en lui toute confiance. Lui, de son côté, ne voulait pas souffrir d'abaissement, et quoiqu'il parût encore quelque temps dévoué, cependant il ne se montrait plus aussi disposé à seconder les vues du gouvernement d'Orenbourg; cependant ses partisans pillaient déjà les Russes comme autrefois. Les incursions sur les frontières augmentaient de jour en jour; les dissensions prenaient à la horde beaucoup plus de force; les sultans et une partie du peuple demandaient un khan; les anciens, chargés de veiller à la conduite du peuple, de même que les membres des tribunaux, n'exécutaient rien, ne s'assemblaient jamais, ne prenaient pas connaissance des affaires, ne venaient à Orenbourg que pour recevoir leurs appointements, et n'avaient aucune influence sur la horde.

Dans cet état de choses, il n'y avait plus rien à faire que d'en revenir à l'ancienne administration, et de rétablir la dignité de khan. Il se présenta un heureux prétexte pour ce rétablissement, lorsque Nourali, à sa mort, ordonna, par ses dernières volontés à ses enfants, de rester fidèles à la Russie.

Le seul désir du gouvernement russe de désigner un nouveau khan pour la Petite-Horde fut un coup de foudre pour Syrym, et arracha le masque dont il se couvrait. Voyant ses plus chères espérances anéanties, et ayant perdu toute son importance, il n'avait plus la volonté ni le besoin de se contraindre; c'est pourquoi il en revint à ses premières occupations et recommença ouvertement ses brigandages.

Ce fut en 1790 qu'il commença à donner les preuves les plus fortes de sa haine; mais avant de les décrire nous croyons de notre devoir de rappeler quelques règlements faits par l'impératrice Catherine pour le bien des hordes, à l'époque où l'établissement de la tranquillité y paraissait possible et prochain.

Le 13 août 1786, à l'occasion de la demande que fit Khoudaï Mendy, sultan de la Moyenne-Horde, d'une concession de terres, il fut ordonné aux autorités des frontières, non-seulement de lui en délivrer à lui, ainsi qu'à ses sujets, mais encore de distribuer en pur don, à chaque famille qui désirerait s'établir, des secours en argent.

Le 15 juillet 1788, il fut permis de donner des terres aux Kirghiz-Kazaks qui se transporteraient en Russie, sans demander pour cela aucune décision.

Le 28 février 1789 on confirma le personnel des écoles kirghizes sur la ligne d'Orenbourg, et on fixa les appointements des maîtres et les dépenses de nourriture des élèves aux frais du gouvernement. On ordonna, en outre, de donner à leurs pères, comme encouragement, des feuilles d'éloge, des présents, etc.

Le 30 avril 1789, le baron Igelstrom reçut ordre de composer pour les Kirghiz-Kazaks un projet de constitution, basé sur les usages populaires, sur les mœurs et les lois orales.

Quoique la Russie eût déjà reconnu l'indispensable nécessité de rétablir la dignité de khan dans la Petite-Horde, cependant on n'en avait pas encore élu lorsque Syrym rompit toute espèce de liaison avec le gouverneur d'Orenbourg, et se déclara le premier ennemi des Russes. Non content de soulever ses compatriotes et d'attaquer les habitants de la rive droite de l'Oural, il chercha des secours en Boukharie; et, en 1790, il envoya à cet effet des affidés dans ce pays. L'atalyk du khan répondit que le secours serait expédié, mais dans quelque temps; et en attendant il lui conseilla de continuer ses incursions sur la frontière russe. Un des envoyés qui avaient reçu à Boukhara cette réponse fut ensuite fait prisonnier par les Kazaks de l'Oural, et donna lui-même, sur son ambassade, les détails les plus certains.

En 1791, au mois de mars, Syrym espérant engager toute la Petite-Horde à une irruption en Russie, convoqua, à l'embouchure de l'Emba, une grande assemblée nationale, et fit distribuer partout des lettres pour soulever la nation. Cette entreprise n'eut pas un plein succès, parce que les sultans et surtout les descendants d'Aboulkhaïr, informés des intentions de l'impératrice de rétablir parmi eux la dignité de khan, cherchaient à plaire au gouvernement russe. Quant aux incursions partielles, les adhérents de Syrym les continuèrent presque sans interruption pendant sept ou huit ans.

Les principales eurent lieu après l'élection du sultan Erali à la dignité de khan, accomplie en 1791, d'après l'ordre de l'impératrice. Ayant appris la mort de Nourali, elle ordonna le 29 janvier de nommer Erali son successeur, et de lui envoyer la patente de khan de la Petite-Horde, sans attendre aucunes représentations. En exécutant la volonté de sa souveraine, le chef de la province d'Orenbourg avertit sur-le-champ le fils d'Aboulkhaïr de l'honneur qu'on lui faisait, et l'invita à se rendre à la fin de l'été sur la frontière pour en recevoir l'investiture solennelle. Erali s'approcha de l'Oural au temps désigné, avec ses partisans, et le 4 septembre il fut proclamé khan à quinze verstes de la forteresse d'Orsk.

Voici comment eut lieu son élection : au jour et à l'heure désignés, le lieutenant général Péoutling, chef suprême du pays frontière d'Orenbourg, escorté d'un corps de troupes, se rendit vers les Kirghiz-Kazaks assemblés, et ordonna avant tout de leur lire le diplôme impérial, dans lequel il était dit qu'Erali était désigné khan, tant à cause de son mérite personnel que parce qu'il était le plus ancien de la famille d'Aboulkaïr; ensuite on engagea le peuple à procéder à l'élection selon ses anciens usages.

Dans ce même moment parurent des députés de Batyr-Syrym, du sultan Aboulghazy-Kaïp, et de quelques anciens, qui déclarèrent qu'ils ne consentaient pas à l'élection d'Erali: on leur répondit qu'il était désigné par la volonté de l'impératrice. Le lendemain, après la proclamation du khan, c'est-à-dire le 5 septembre, on choisit six députés que l'on envoya à Saint-Pétersbourg pour demander qu'il fût confirmé.

Le 6 septembre on reçut une lettre du khan de Turkestan, Pirali, fils de Nourali, dans laquelle ce prince, qui, dès l'année 1784, avait sollicité de passer sous la suzeraineté de la Russie, renouvelait sa demande. Sa lettre fut envoyée à Saint-Pétersbourg, et le 31 octobre de la même année on donna un oukase pour le recevoir comme vassal de l'empire.

Cependant Syrym découvrit de plus en plus son désir de venger l'anéantissement de sa puissance et la perte de l'influence dont il jouissait à la horde, dans le temps où l'on regardait la dignité de khan comme inutile. A cette époque la considération de ses compatriotes, qu'il devait à sa première importance et à sa bravoure personnelle, n'était pas encore entièrement perdue. Il avait encore assez de moyens de faire du mal à la Russie et aux sultans qui lui étaient dévoués, surtout quand il eut réuni les restes de son parti aux sujets de Kaïp, qui était mort peu de temps avant, et qui avait légué à ses enfants toute la haine dont il avait hérité de son père et de son aïeul, pour la postérité d'Aboulkhaïr. Après la mort de Kaïp, les Kazaks qui avaient reconnu son autorité passèrent sous celle de ses fils, les sultans Aboulghazy et Bourkane[1], Syrym fit alliance avec eux et sut, par la supériorité de son esprit, les rendre les instruments de ses desseins.

---

[1] Leur troisième frère, Chirgazy, était alors au service de Russie; il vécut long-

Ne pouvant se passer de leurs secours, Syrym cessa d'inspirer au peuple du mépris pour la dignité de khan en général, comme il faisait auparavant; mais il publia partout que l'élection d'Erali était illégale, prétendant que le baron Igelstrom avait conclu avec la Petite-Horde une convention par laquelle il avait promis, au nom du gouvernement, d'éloigner à jamais les descendants d'Aboulkhaïr de la dignité de khan. Employant contre la Russie toutes les armes possibles, il n'oublia pas d'appeler à son secours le Koran, en expliquant qu'il y est défendu aux musulmans de se soumettre aux puissances chrétiennes. Ce fut dans le même but qu'en 1791 il chercha à engager les Kirghiz à cesser leurs échanges avec les Russes, et si cela était possible, de se retirer dans l'intérieur des steppes; il répandit le bruit qu'il attendait l'armée boukhare que lui avait promise le khan de ce pays; il envoya son fils, en 1793, demander un semblable secours à Khiva, et quoiqu'il eût reçu un refus formel, il se vanta cependant du succès de son ambassade; il adressa, en 1792, à Péoutling, chef de la vice-royauté d'Oufa, une lettre de la dernière insolence, dans laquelle il ne se contentait pas de l'insulter par les expressions les plus grossières, il y attaquait aussi l'impératrice; enfin, dans sa rage, il déclara solennellement la guerre à la Russie. Les conséquences de cette déclaration furent quelques nouvelles incursions de brigands, faites par Syrym sur Ilezkoïgorodok, le fort Kalmouk, et quelques autres places de la ligne d'Iletsk.

Le khan Erali ne put mettre son ennemi à la raison; c'est pourquoi il réclama, en 1792, un envoi de troupes à la horde pour punir les coupables. L'impératrice n'accorda pas cette demande; méprisant avec raison la méchanceté de Syrym, elle

---

temps à Pétersbourg, s'habitua à l'éclat de la cour de Catherine et semblait être devenu Européen; mais de retour à la horde, au commencement de ce siècle, il se montra le digne descendant de ses sanguinaires ancêtres. On ne sait rien de remarquable sur ses autres frères.

ne voulait pas verser le sang des Kirghis, d'autant plus que l'échec violent qu'ils avaient éprouvé en 1790, au milieu de leurs steppes, de la part des Kozaks de l'Oural, n'avait nullement répondu à ses intentions humaines ni à l'attente du ministère.

Au milieu des agitations qui troublaient à cette époque la Petite-Horde, nous devons remarquer la demande que fit Erali, qu'on lui bâtit une maison près du fort d'Orsk, et celle du sultan Ichim, de la construction d'une ville au milieu des steppes. Les circonstances ne permettaient pas alors de satisfaire à cette dernière, mais celle d'Erali eût été accordée, s'il ne fût pas mort au mois de juin 1794, après avoir gouverné la Petite-Horde pendant trois ans.

Ce khan ne put se distinguer en si peu de temps et dans des circonstances aussi épineuses; mais son esprit, réuni aux dispositions qu'il avait de seconder le gouvernement russe dans ses vues, pouvait le rendre vraiment utile à son peuple.

A la réception de la nouvelle de sa mort à Saint-Pétersbourg, l'impératrice ordonna de s'informer auprès des Kirghiz de celui qu'ils désiraient avoir pour khan, mais surtout de reconnaître leurs dispositions à l'égard du sultan Ichim, fils aîné de Nourali, connu depuis longtemps pour son attachement à la Russie, et qui, autant pas ses qualités personnelles que par la considération du peuple, méritait d'hériter d'un rang qui avait appartenu à son père, à son aïeul et à ses ancêtres les plus reculés.

Les circonstances contribuèrent à donner plus de force à ses droits; la Petite-Horde s'était divisée en deux parties : la première, sous le nom du sultan Aboulghazi, obéissait à Syrym, son allié et son rival; Ichim gouvernait la seconde. La Russie ne pouvait compter sur la première, car ayant déjà eu beaucoup de mal à en souffrir, elle ne pouvait encore en attendre que des actes d'hostilités; la seconde partie comprenait les sultans et les anciens les plus attachés à la Russie; on ne pouvait donc l'empêcher de la préférer, ni se dispenser de donner des priviléges à son chef.

Il faut cependant remarquer que même cette partie de la horde ne voulait pas choisir Ichim pour khan, sans conditions ; elle demandait qu'il devînt souverain indépendant (autocrate) ; qu'il ne reconnût pas la suzeraineté de la Russie, et qu'à cet effet il se retirât dans le fond des steppes, vers le Syr-Daria. Ichim, habitué à fonder toutes ses espérances sur la protection des souverains russes, avertit lui-même l'autorité d'Orenbourg des demandes de son peuple, ajoutant que non-seulement les partisans de Syrym l'empêchaient de rechercher et de poursuivre les bandits, mais qu'en outre ils exigeaient de lui le koune, ou le payement de deux mille moutons, pour avoir, peu de temps auparavant, envoyé à Orenbourg deux Kirghiz connus par leurs brigandages. Cette sincérité d'Ichim et la promesse qu'il fit de ne pas s'éloigner des frontières russes portèrent le gouvernement à employer tous ses efforts pour le faire élire khan. A la mi-septembre 1795, ses partisans s'assemblèrent, d'après une invitation, près d'Orenbourg, et le 17 il fut élu et proclamé khan. Ils y jurèrent alors sur le Koran de vivre en paix entre eux, et de ne pas inquiéter les frontières russes.

L'élévation d'Ichim ne diminua rien de son attachement pour la puissance qui lui avait donné un nouveau titre. Devenu khan, il ne cessa de satisfaire, autant que possible, aux désirs du gouvernement russe, contre les vœux de son peuple, ce qui lui suscita beaucoup d'ennemis. Pour détourner les dangers que lui attirait la sévérité avec laquelle il recherchait les crimes, ainsi que les intrigues de Syrym et de ses partisans, l'impératrice Catherine se décida à lui envoyer un détachement de troupes pour le garder et pour l'aider en même temps à faire exécuter les sentences contre les coupables.

En outre on décida d'établir près de lui un divan ou conseil du khan, pour le seconder dans l'administration de la Petite-Horde. Les membres de ce divan, choisis par le peuple, parmi les sultans les plus distingués et les anciens, devaient exécuter les volontés du khan, l'assister, faire des représentations et habiter avec lui dans des maisons qu'on ordonna de leur construire dans les steppes sur le territoire de Taïssougane.

Ces projets ne purent s'exécuter parce que, au mois de novembre 1797, Syrym-Batyr attaqua Ichim près du poste fortifié de Krasnoïar, et l'ayant fait périr cruellement, il pilla tout ce qui lui appartenait.

Ce crime de Syrym épuisa la patience du gouvernement, mais où et comment le punir, à moins d'attirer le coupable en Russie? Sans doute on pouvait envoyer des troupes contre lui; la difficulté des recherches, l'entretien des troupes au delà des frontières, la perte des hommes par la faim et la soif, la destruction même des partisans de Syrym, ne promettaient pas encore le succès des poursuites qu'on entreprendrait : nous n'avons donc pas lieu de nous étonner que ce fameux brigand ait évité le châtiment de toutes ses attaques contre la Russie.

Au reste tous ceux des Kirghiz qui suivirent son exemple et pillèrent alors les frontières ne restèrent pas sans punition. Pendant l'hiver de 1797 à 1798, un fort détachement des Kozaks de l'Oural passa ce fleuve, et non-seulement battit les pillards, mais en échange des haras qu'ils avaient enlevés en Russie, il leur enleva plusieurs milliers de chevaux, qui furent distribués à ceux qui avaient eu des pertes à souffrir. Peu après ils furent attaqués par les Bachkirs, qui leur enlevèrent cinq mille chevaux.

On conçoit que les Kirghiz ne laissèrent pas ces deux pertes sans vengeance. Il en résulta de nouvelles incursions, de nouvelles représailles, et de nouvelles insultes de part et d'autre. Pour faire cesser ces désordres on établit sur les frontières des commissions composées de députés des peuples Bachkirs, Kirghiz, Kalmouks, ainsi que des Kozaks de l'Oural et d'Orenbourg. Ces commissions devaient examiner les plaintes qui leur viendraient de tous côtés, et y faire satisfaction autant que possible, et tâcher d'étouffer à jamais les demandes injustes ou impossibles à satisfaire.

Ces commissions ne remplirent pas l'objet de leur réunion, et même ne se mirent presque pas en devoir de satisfaire aux obligations qu'on leur avait imposées, car personne ne parut au tribunal.

A cette époque, beaucoup de Kirghiz de différentes hordes demandèrent à s'établir pour toujours en Russie. On répondit à leurs demandes par un oukaze du 30 septembre 1797, par suite duquel douze mille tentes de la Moyenne-Horde seule se sont établies en divers lieux jusqu'aujourd'hui.

Le gouvernement de la Petite-Horde, après la mort d'Ichim, fut confié à un conseil composé du sultan Aïtchouvak, fils d'Aboulkhaïr, comme président, et de six conseillers, chaque tribu en ayant donné deux. Ils furent tous choisis par le baron Igelstrom qui, à cette époque, commandait pour la seconde fois dans le pays frontière d'Orenbourg, et avait de nouveau donné au gouvernement l'idée de la possibilité de maintenir les Kirghiz sans l'intermédiaire d'un khan. Ayant reçu de l'empereur Paul la confirmation de ses demandes, il fixa la rivière Khobda pour résidence perpétuelle du conseil, et l'ouvrit dans cet endroit par le mufti Mohammed Djan Husseïn, envoyé d'Orenbourg en 1797. Les conseillers prêtèrent serment de fidélité, et jurèrent de remplir leur devoir avec zèle, et le mufti resta lui-même quelque temps avec eux pour observer leur conduite. Sa surveillance fut bientôt inutile, parce que les nomades ne voulaient pas avoir de conseil, ne s'adressaient pas à lui dans leurs affaires, et demandaient un khan.

Pour se conformer à leurs désirs, on ordonna, cette même année de procéder à l'élection du successeur d'Ichim. La plus grande partie de la horde voulait élire le sultan Karataï, fils de Nourali; mais son dévouement à la Russie était douteux. Le sultan Aïtchouvak, fils d'Aboulkhaïr, oncle de Karataï, et qui avait présidé ce conseil, inspirait plus de confiance au gouvernement et avait beaucoup plus de droits à cette dignité. Au mois d'octobre 1797, les Kirghiz rassemblés près de la frontière le proclamèrent, et l'année suivante, l'empereur Paul le confirma chef de toute la Petite-Horde. Le conseil formé pour gouverner la Petite-Horde après la mort d'Ichim reçut l'ordre de rester constamment auprès du khan Aïtchouvak, et fut nommé conseil du khan.

On voit par les archives d'Orenbourg qu'Aïtchouvak se distingua souvent, non-seulement par son attachement à la Russie, mais encore par son influence sur les Kirghiz lorsqu'ils étaient gouvernés par Nourali; son élévation semblait donc promettre des avantages. Cependant la suite ne justifia pas cet espoir. Accablé d'années, le khan ne pouvait agir comme auparavant, et n'était qu'un chef très-faible. Les dissensions intestines, les Bouroutes, le pillage des caravanes, les incursions sur la frontière russe, surtout contre les Bachkirs; les vengeances qui s'en suivirent, les recherches et les punitions mirent la Petite-Horde dans un désordre affreux. Les commissions formées de députés de différents peuples, comme nous l'avons dit plus haut, ne purent agir, et on prit le parti de les dissoudre. Le khan n'avait assez de puissance ni pour punir les coupables, ni pour protéger les opprimés. Le désordre et l'anarchie, qui plus ou moins avaient toujours régné chez les Kirghiz, augmentaient de jour en jour; enfin les troubles s'étendirent partout.

Ces circonstances produisirent des suites très-importantes. Beaucoup de Kirghiz-Kazaks qui vivaient en nomades près de l'Oural s'éloignèrent dans le fond des steppes, et refusèrent obéissance aux descendants d'Aboulkhaïr. Les uns se fondirent avec quelques races de la Moyenne-Horde, et se choisirent des habitations beaucoup plus à l'orient que les premières. D'autres se retirèrent à l'embouchure du Syr, et ayant ruiné les Karakalpaks, ils se choisirent pour khan le sultan Aboulgazi Kaïp.

Une troisième division attaqua les Turkomans, et les ayant forcés de concéder une portion de leurs terres, ils occupèrent une grande partie de l'isthme qui sépare la mer d'Aral de la mer Caspienne. Aïtchouvak lui-même et quelques sultans avec lui furent obligés, pour sauver leur vie, de passer l'Oural et de rester en Russie jusqu'à ce que cette fermentation générale fût calmée.

Le sultan Boukeï, fils de Nourali, qui occupait la place de président dans le conseil du khan, fit de même mais en suivant une marche différente. Habitant près des frontières du gouvernement d'Astrakhan, et sachant qu'après le départ des Kalmouks il y était resté beaucoup de terres entièrement désertes et propres au pâturage, il se décida, en 1799, à quitter pour toujours les steppes au delà de l'Oural, et à passer sur le territoire nommé Ryn-Peski. Dans cette résolution, et dans l'espoir de devenir bientôt khan indépendant, Boukeï s'adressa au général Knorring, gouverneur général de Géorgie et d'Astrakhan, en le priant de lui faire accorder la permission d'occuper les terres qu'il avait choisies entre l'Oural et le Volga et la liberté d'y transporter des Kirghiz-Kazaks dans ses aouls, en lui assignant cent Kozaks avec leurs officiers pour maintenir le bon ordre.

On ne pouvait négliger une proposition si avantageuse et si utile. Le gouverneur Knorring la porta à la connaissance de l'empereur Paul qui, par un oukaze du 11 mars 1801, ordonna de la mettre à exécution.

Sans perdre de temps Boukeï se prépara, dès l'automne de cette même année, à se transporter en Russie. Les Kirghiz qui le suivirent appartenaient pour la plupart à la race de Baïouline; il y en avait peu de celle d'Alimoul, et presque personne de celle de Semirodsk. Tous ensemble formèrent environ dix mille tentes. Ayant occupé le Ryn-Peski, ils devinrent promptement une preuve sensible et frappante des effets d'une vie paisible. Pendant que leurs compatriotes d'au delà de l'Oural, ruinés et épuisés par leurs dissensions, venaient vendre leurs enfants dans les villages russes, les sujets de Boukeï restèrent non-seulement tranquilles, mais s'enrichirent encore au point que leurs troupeaux et leurs haras se décuplèrent presque dans l'espace de sept à huit ans. Il semblait qu'un lui furent obligés, pour sauver leur vie, de passer l'Oural et de rester en Russie jusqu'à ce que cette fermentation générale fût calmée.

Le sultan Boukeï, fils de Nourali, qui occupait la place de président dans le conseil du khan, fit de même mais en suivant une marche différente. Habitant près des frontières du gouvernement d'Astrakhan, et sachant qu'après le départ des Kalmouks il y était resté beaucoup de terres entièrement désertes et propres au pâturage, il se décida, en 1799, à quitter pour toujours les steppes au delà de l'Oural, et à passer sur le territoire nommé Ryn-Peski. Dans cette résolution, et dans l'espoir de devenir bientôt khan indépendant, Boukeï s'adressa au général Knorring, gouverneur général de Géorgie et d'Astrakhan, en le priant de lui faire accorder la permission d'occuper les terres qu'il avait choisies entre l'Oural et le Volga et la liberté d'y transporter des Kirghiz-Kazaks dans ses aouls, en lui assignant cent Kozaks avec leurs officiers pour maintenir le bon ordre.

On ne pouvait négliger une proposition si avantageuse et si utile. Le gouverneur Knorring la porta à la connaissance de l'empereur Paul qui, par un oukaze du 11 mars 1801, ordonna de la mettre à exécution.

Sans perdre de temps Boukeï se prépara, dès l'automne de cette même année, à se transporter en Russie. Les Kirghiz qui le suivirent appartenaient pour la plupart à la race de Baïouline; il y en avait peu de celle d'Alimoul, et presque personne de celle de Semirodsk. Tous ensemble formèrent environ dix mille tentes. Ayant occupé le Ryn-Peski, ils devinrent promptement une preuve sensible et frappante des effets d'une vie paisible. Pendant que leurs compatriotes d'au delà de l'Oural, ruinés et épuisés par leurs dissensions, venaient vendre leurs enfants dans les villages russes, les sujets de Boukeï restèrent non-seulement tranquilles, mais s'enrichirent encore au point que leurs troupeaux et leurs haras se décuplèrent presque dans l'espace de sept à huit ans. Il semblait qu'un exemple aussi attrayant pour tout peuple nomade aurait dû inspirer aux Kirghiz le désir de l'imiter, mais leur amour pour leur sauvage liberté et pour leur patrie eut plus de force que tous les exemples.

Il est temps d'en revenir à l'histoire de la Moyenne-Horde, que nous avons interrompue au moment où Vali, fils d'Ablaï, devint khan. Notre silence sur cette partie du peuple kazak a pour cause, 1° la liaison non interrompue des événements qui ont eu lieu dans la Petite-Horde dans les vingt dernières années du siècle dernier; 2° la tranquillité monotone de la Moyenne-Horde pendant cette époque; 3° parce que cette même tranquillité rendit fort peu remarquables les relations de la horde avec la Russie, aussi bien que les événements qui eurent lieu dans son sein.

L'exposé de ces raisons fera naître sans doute à tout lecteur le désir de savoir pourquoi la Moyenne-Horde a joui et jouit encore aujourd'hui de plus de tranquillité que la Petite, quoique toutes les deux ne fassent qu'un seul et même peuple.

Deux circonstances, selon nous, produisirent cette différence : la situation des terres occupées par les deux hordes et la différence de mœurs provenant en partie de cette position géographique, et en partie d'autres causes. Nous allons nous expliquer avec plus de détails.

La Petite-Horde n'a ses compatriotes pour voisins qu'à l'orient; mais au sud elle est souvent attaquée par les Khiviens. Au nord elle a les Bachkirs, ses ennemis irréconciliables, et à l'occident elle avait autrefois beaucoup à souffrir des Kozaks de l'Oural. De cette manière, ayant à soutenir des attaques violentes de tous côtés, elle ne put longtemps rester en paix, et s'habitua aux troubles et aux incursions sur les terres voisines. Les khans cependant se sont toujours distingués par leur faiblesse. La Moyenne-Horde, au contraire, occupe des contrées que borne à l'occident la Petite-Horde; à l'orient, ils ont de même leurs compatriotes de la Grande-Horde, et les établissements de la frontière de la Chine; au nord, la ligne de

Sibérie dont les habitants sont très-tranquilles; au midi, de nouveau la Grande-Horde ou les sujets du khanat actuel de Kokan, y compris ceux de Tachkent, de Turkestan, etc., très-peu habitués à la guerre, et peu portés à faire des incursions sur les peuples kazaks. Avec ce voisinage, la Moyenne-Horde n'est exposée qu'aux attaques des Bachkirs auxquels elle confine du côté du fort de Troïtsk, et au sud à celles des Bouroutes; mais l'étendue sur laquelle ces peuples pourraient lui nuire est si petite, comparée à celle de ses terres, qu'on peut ne pas convenir des avantages de sa position géographique, comparée à celle de la Petite-Horde, et en conclure pourtant qu'elle est beaucoup moins troublée que celle-ci au dehors.

Après avoir éclairci notre première pensée, nous regardons comme très-facile d'expliquer aussi la seconde. Car, il n'y a pas de doute qu'un peuple, qui a moins souvent à se défendre contre des attaques extérieures, et qui est moins souvent poussé à la vengeance, acquiert des mœurs plus douces que celui qui est toujours aux prises avec ses ennemis. Remarquons, en outre, que les khans et les sultans de la Moyenne-Horde ont toujours eu plus de pouvoir et d'influence sur leurs sujets que ceux de la Petite-Horde. Sous ce rapport la longue administration d'Ablaï, d'abord comme sultan, puis comme khan, fut d'une utilité particulière.

Les Kirghiz qui obéissaient à Ablaï, s'étant habitués sous lui à la tranquillité et à l'obéissance qu'on peut attendre d'un peuple à demi-sauvage, restèrent tranquilles sous son fils Vali, quoique ce khan n'eût pas le mérite de son père pour se concilier le respect général, et que, d'un autre côté, il affectât de ne jamais rechercher la protection de la Russie; qu'il ne fît aucune attention aux demandes des autorités des frontières de Sibérie; qu'il eût refusé de rendre les Turkomans qui avaient fui avec les Kalmouks du gouvernement d'Astrakhan, et avaient ensuite été retenus par Ablaï, et qu'enfin il persécutât les anciens qui étaient dévoués à la Russie. En 1789 un grand nombre de ceux qu'on regardait comme ses sujets passèrent en Russie avec Tougoume, sultan de la Grande-Horde, pour s'y établir à perpétuité, et ils reçurent pour leur établissement des terres aux environs du fort d'Oust-Kamenogorsk.

En 1793 le lieutenant général Strandman, commandant de la ligne de Sibérie, envoya dans la steppe des Kirghiz un corps de troupes qui délivra les Turkomans prisonniers; Vali fut si affecté de cette perte qu'il s'en plaignit à l'impératrice. Il reçut pour toute satisfaction la permission de venir à Saint-Pétersbourg pour expliquer tous ses besoins et ses demandes, mais il n'en profita pas, parce qu'il craignait de quitter la horde. Enfin après la mort de son frère Tchinghiz, il déclara que toutes ses plaintes venaient des conseils de son frère; il se réconcilia avec les autorités locales et promit de les aider en tout.

Cette démarche cependant n'était pas une preuve d'un dévouement parfait à la Russie. Il voulait, à l'imitation de son père, maintenir ses relations avec la Chine; dans cette intention, pendant l'hiver de 1794 à 1795 il envoya son fils au bogdo-khan pour lui témoigner sa soumission, et il continua d'opprimer les chefs de tribu, excepté ceux qui étaient attachés à la Russie. La conséquence de cette conduite fut qu'au mois de janvier 1795, deux sultans, dix-neuf anciens, quarante-trois mille trois cent soixante de leurs sujets et soixante-dix-neuf mille différents autres Kirghiz donnèrent à l'impératrice une supplique pour les délivrer de la puissance de Vali, et pour les recevoir sous la domination immédiate du gouvernement russe.

L'exécution de cette demande était trop pénible et ne promettait aucun avantage à la Russie. Dans l'intervalle Vali montra du repentir et fit espérer de le voir se réconcilier avec les mécontents; c'est pourquoi les choses restèrent dans leur premier état.

Quant à cette partie de la horde qui borde la ligne de Verkhné-Ouralsk, et avait, comme nous l'avons dit, les Bachkirs pour voisins, elle donna, en 1795, la preuve la plus convaincante de la vérité de nos réflexions sur les causes qui rendent la Moyenne-Horde plus tranquille que la petite. A l'époque où les tribus et les sections de Kirghiz-Kazaks qui l'avoisinent faisaient paisiblement le commerce d'échange avec les Russes sur la ligne de Sibérie, elle fit quelques incursions dans les districts de Tchéliabinsk et de Verkhné-Ouralsk, y ruina quelques villages, fit beaucoup de prisonniers, et enleva un assez grand nombre de haras, pour se venger des vols et des offenses commis contre elle par les Bachkirs. Enfin elle se décida à se retirer dans le fond de ses steppes, et ne consentit à se rapprocher des frontières russes que sur l'invitation du général Viazmitinof, chef suprême du pays d'Orenbourg.

En 1798 on ordonna d'établir, à l'exemple de la Petite-Horde et à la demande du khan Vali, dans le fort de Pétropavlofsk, un tribunal pour le jugement des procès et des différends entre les Kirghiz-Kazaks de la Moyenne-Horde, et les habitants de la frontière de Sibérie. En 1800 ce tribunal, composé des députés des deux peuples, fut organisé; mais les membres kirghiz furent quelques années sans y paraître; c'est pourquoi il ne fut ouvert qu'en 1806.

Nous mettons fin ici à la description détaillée des hordes Kirghiz-Kazaks. Après avoir exposé tout ce qui s'est passé chez ces peuples jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, nous ne parlerons pas des événements du dix-neuvième. Le temps qui s'est écoulé depuis son commencement est encore trop près de nous, et les jugements que nous pourrions porter sur cette période pourraient paraître ou partiaux, ou déplacés, ou douteux.

Cependant, nous regardons comme nécessaire, pour marquer la transition du passé au présent, d'indiquer rapidement l'ordre dans lequel les khans de la Moyenne-Horde et de la Petite-Horde kirghizes se sont succédés.

Vali, qui avait succédé à son père en 1781, régna jusqu'à sa mort arrivée en 1818. Cependant, dans ses dernières années il ne fut pas seul khan de la Moyenne-Horde; car à cause de ses démêlés avec plusieurs chefs de tribus, et d'après les demandes de plusieurs Kirghiz, l'empereur Alexandre désigna, en 1816, pour cette horde un second khan, Boukeï, fils de Barak, et qui mourut en 1818.

Avec lui s'éteignit le titre de khan dans la Moyenne-Horde; aujourd'hui elle est partagée en districts et gouvernée par un réglement particulier que nous placerons à la fin de cet ouvrage.

Aïtchouvak gouverna la Petite-Horde jusqu'en 1805; il abdiqua de lui-même à cette époque pour cause de vieillesse et de maladies.

Son successeur fut son fils Djantioura, qui fut assassiné par ses cousins, fils du khan Nourali et leurs complices.

Après sa mort, la Petite-Horde fut plus de deux ans sans avoir de khan; en 1812, on éleva à cette dignité son frère Chirghazy, qui vit encore, mais ne gouverne plus la Petite-Horde, car elle est aussi partagée par le gouvernement, en trois districts, dont les chefs sont indépendants du khan.

En même temps que Chirghazy, c'est-à-dire en 1812, on nomma le sultan Boukeï, fils de Nourali, khan de ceux des Kirghiz-Kazaks, qui étaient venus avec lui de la rive gauche de l'Oural dans le gouvernement d'Astrakhan, et qui avaient dès lors reçu le nom de Horde de Boukeï.

Boukeï mourut en 1815, laissant plusieurs fils, dont l'aîné Djanghir fut nommé khan en 1824. Il gouverne encore aujourd'hui les Kirghiz-Kazaks qui habitent le gouvernement d'Astrakhan.

Ici finit la liste de khans Khirghiz-Kazaks reconnus et confirmés par le gouvernement russe. Nous ne plaçons point parmi eux ni Barak, ni Batyr, ni Kaïp, ni son fils Aboulghazy, qui, comme nous l'avons dit en son endroit, ne furent élus que par un petit nombre de leurs partisans. Le dernier, malgré son titre, était, d'après des témoins oculaires[1], presque réduit à la mendicité. Son pouvoir et son influence sur le peuple étaient si faibles après Batyr-Syrym, que nous n'en aurions pas même parlé si lui-même, ses frères et ses enfants, parmi lesquels on doit distinguer surtout le sultan Arounghazi, n'avaient continué à se distinguer par leur haine héréditaire pour la race d'Aboulkhaïr. Nous avons suivi la marche constante de cette haine mutuelle entre les deux familles pendant un siècle entier. Nos lecteurs savent que, dès le commencement du siècle dernier, elle existait déjà entre Aboulkhaïr et Kaïp.

---

[1] Voyez les Mémoires du docteur Bolchoï, fait prisonnier par les Kirghiz en 1803.

Elle passa d'eux à leurs enfants, à leurs petits-enfants, et arrière-petits-enfants, entre lesquels elle dure encore aujourd'hui, et qui la transmettront soigneusement à leur postérité, peut-être encore pour un siècle ou même davantage.

Les principaux descendants de Kaïp sont désignés dans la table généalogique que nous avons composée pour eux, ainsi que pour les descendants d'Aboulkhaïr, comme complément des tables de Tevkélef, dont nous avons parlé en temps convenable.

TROISIÈME PARTIE.

NOTIONS STATISTIQUES SUR LES KIRGHIZ-KAZAKS.

CHAPITRE PREMIER.

POPULATION.

Lorsqu'on parle d'un peuple peu connu, les premières questions qu'il semble naturel d'adresser sont ordinairement : Quel pays habite-t-il? quelle est sa population?

La réponse à la première se trouve ici dans la description que nous donnons de la contrée qu'occupent les Kirghiz-Kazaks, dont nous fixons en même temps les frontières; la solution de la seconde nous paraît impossible. Si beaucoup de pays civilisés de l'Europe ne peuvent connaître exactement le nombre de leurs habitants, comment y parvenir lorsqu'il s'agit de nomades à demi-sauvages, qui n'ont aucun principe d'administration, qui se transportent continuellement d'un lieu à un autre et chez qui le seul mot de dénombrement peut suffire pour occasionner une révolte?

Nourali, khan de la Petite-Horde, voulut connaître le nombre exact des Kazaks soumis à son obéissance, et il chargea de cette opération ses fils qui gouvernaient les différentes tribus de ce peuple : mais plusieurs obstacles l'arrêtèrent dès les premiers pas; il n'atteignit pas son but, et ne fit qu'exciter des murmures et des soupçons graves.

Une grande partie des Kirghiz-Kazaks qui, en 1801 et 1802, s'étaient établis à perpétuité, sous les ordres du sultan Boukéï, dans les sites les plus favorables du gouvernement d'Astrakhan, repassèrent l'Oural en 1820, parce que le bruit se répandit parmi eux qu'on voulait en faire le dénombrement et les établir à poste fixe.

Qu'on joigne à ce trait du caractère national la vaste étendue des steppes occupées par les hordes kazakes, la division de ces hordes en plusieurs parties, et l'on sera pleinement convaincu qu'un dénombrement exact de ce peuple est de toute impossibilité.

Il faut donc se contenter des notions, sans doute bien incertaines, qu'ils ont eux-mêmes transmises aux Russes, et qui sont loin de reposer sur des données suffisantes. Il en résulterait que les trois hordes se composent d'à peu près 400,000 tentes ou familles; que, sur ce nombre, la grande en a environ 75,000, la Moyenne 165,000, et la Petite 160,000[1].

Le nombre d'individus habitant sous chaque tente n'est pas toujours égal; mais on est fondé à croire qu'on ne s'écarterait pas de la vérité en le portant à cinq ou six, terme moyen. Il suit de ce calcul que la Grande-Horde aurait de 375,000 à 450,000 âmes; la Moyenne, près d'un million; la Petite, environ 900,000; et les trois ensemble, de 2,000,000 à 2,400,000 âmes des deux sexes.

CHAPITRE II.

DIVISION DU PEUPLE.

Quelle que soit la différence d'origine attribuée aux tribus qui composent la nation des Kirghiz, elles se sont toutes fondues en un seul peuple qui habite une même contrée, et qui jadis fut soumis à un chef unique. La langue, la religion, les habitudes, les mœurs, partout uniformes, en sont la preuve.

---

[1] La Petite-Horde a fait, depuis le commencement du XIVe siècle, des pertes considérables en hommes, tant par suite de dissentions intestines que par suite de mésintelligences avec ses voisins.

Les traditions le confirment; elles ajoutent, de plus, qu'à la mort d'un de leurs khans qui régnait sur toute la nation, ses trois fils la partagèrent entre eux, et que, d'après l'ordre de naissance de leurs chefs respectifs, ces trois parties adoptèrent les dénominations de Grande[1], Moyenne et Petite-Horde; que la différence de population entre ces parties a eu pour cause la guerre et ses succès divers, et qu'en s'augmentant progressivement, chacune d'elles se subdivisa en plusieurs races qui prirent les noms de leurs chefs, ou qui conservèrent ceux de leurs antiques aïeux, tels que les Naïmanes, les Kiptchaks, etc. Les races se subdivisèrent à leur tour en tribus; celles-ci en sections, les sections en branches et les branches en parties. Il est presque impossible d'énumérer toutes ces subdivisions. Les travaux indispensables[2] pour une entreprise de cette nature exigeraient trop de patience, et surtout un long séjour parmi les Kirghiz, non-seulement dans chaque tribu ou section, mais encore dans chaque partie de section.

Nous nous bornerons donc à énumérer les *races* et les tribus, en commençant par la Petite-Horde, comme la plus voisine de l'Europe. Nous nous baserons sur les Mémoires de Tevkélef, écrits depuis près d'un siècle. (Voyez la partie historique.) Les renseignements renfermés dans ces Mémoires, autant par leur exactitude que par les circonstances dans lesquelles ils ont été écrits, méritent la plus grande confiance, d'après l'opinion des Kirghiz-Kazaks eux-mêmes.

PETITE-HORDE.

La Petite-Horde se composait, à son origine, de la puissante race d'Altchine et de sept petites tribus qui, pendant les guerres civiles et les représailles (baranta[1]), n'étant pas assez fortes pour résister à la race d'Altchine, supérieure en nombre, furent réunies par le célèbre Tiavka, khan des Kazaks, en une seule race connue aujourd'hui sous le nom de race des Sept Tribus (Sémirodsk). L'ancien nom d'Altchine se retrouve encore dans la correspondance du khan Aboulkhaïr avec le gouvernement russe, dans la première moitié du dernier siècle. Cette race se composait de deux souches nommées Alimouly, ce qui veut dire les fils d'Alim, et Baïouly, c'est-à-dire les fils riches. Par la suite, les nouvelles sous-divisions qui eurent lieu dans cette horde firent tomber en oubli le nom générique; mais les noms des deux souches auxquelles celui de la race appartenait également, subsistèrent : c'est pourquoi la Petite-Horde se divise aujourd'hui en trois parties principales, savoir :

---

[1] Les autres hordes regardent la Grande comme la plus ancienne.

[2] Quel zèle et quel amour pour la généalogie ne faudrait-il pas avoir, pour se déterminer à vérifier et compulser les rapports des Kirghiz! L'un dit que sa tribu se divise en cinq ou six sections; un autre affirme qu'elle se divise en douze; un troi-

I. La race des Alimouly;

II. La race des Baïouly;

III. La race des Djétir-ouroug ou des Sept Tribus (Sémirodsk).

I. La race des Alimouly est composée de six tribus dont voici les noms : 1° Kara-Sakal; 2° Kara-Kissièk; 3° Kitiè; 4° Dört-Kara; 5° Tchouïnekeï; 6° Tchikly.

II. La race des Baïouly se compose des douze tribus suivantes :

1° Adaï; 2° Djapas ou Yapas; 3° Alatcha; 4° Baïbakty; 5° Maskar; 6° Berstch; 7° Taslar; 8° Issentemir; 9° Tcherkès; 10° Tana; 11° Kizyl-Kourt; 12° Chikhlar.

III. La race des Sept Tribus se compose des tribus qui se nomment :

1° Tabyn; 2° Tama; 3° Kerdery; 4° Djagal-Baïouly; 5° Kéreït; 6° Tilinou; 7° Ramadane [2].

---

sième confond les sections de sa tribu avec celles des tribus voisines; un quatrième enfin, plus sincère que tous les autres, avoue franchement son ignorance.

[1] On donne, chez les Kirghis, le nom de *baranta* aux incursions qu'ils font les uns sur les autres, le plus souvent par représailles ou par suite de vengeances héréditaires.

[2] Quelques sections de la Moyenne-Horde campent avec la Petite; et de même,

HORDE-MOYENNE.

La Horde-Moyenne se divise en quatre races :

I. La race d'Arghyne;

II. La race des Naïmanes;

III. La race de Kiptchak;

IV. La race d'Ouvak-Ghireï.

Celle-ci, de même que la race des Sept Tribus réunies, fut formée par le même khan Tiavka, de trois tribus qui seront indiquées plus bas.

I. Les tribus de la race d'Arghyne sont :

Kara-Kissièk, Karavoul-Kissièk, Tchardjitim, Djandjar, Tchaktchak, Dört-Avoul, Atygaï, Altaï, Tébitch, Tabakly, Bortchi, Karpak, Bassantiene, Aghych-Kalkaman, Kandjigali, Koziougane et Koukchal.

II. Tribus de la race des Naïmanes :

Ak-Boura [1], Boulatchi, Kara-Ghireï, Tirs-Tamgaly, Dört-Avoul, Kouk-Djarly, Irghinièkly; Semis-Baganaly [2] et Sadyr.

III. Les tribus de la race de Kiptchak sont :

Tori-Aïghyr, Touïoutchka, Kytabak, Boultoun, Karabalyk, Koundeliène, Tana-Bouga, Ouzoun, Kouk-Borone.

IV. La race d'Ouvak-Ghireï est composée des tribus d'Ouvak, de Ghireï ou Kireï, et de Tarakly.

GRANDE-HORDE.

La Grande-Horde se composait, dans l'origine, des races de Ouisiun ou Ousiune, Toulataï et Sargam. Par la suite, la race de Konkrat ou Kounrat se détacha de la Moyenne, et se réunit à la Grande.

Des premières races sont issues les tribus suivantes :

Botboï, Tchimir, Djanis ou Yanych, Sik-Am, Abdaï-Sou

---

des sections de la Petite se sont confondues avec la Moyenne. Cette circonstance ne détruit pas la généalogie de la nation.

[1] *Ak-Boura* signifie le *loup blanc.*

[2] *Semis-Baganaly* veut dire *qui ont des agneaux gras.*

vane, Sary-Souly, Tchanytch-Kily, Kanly ou Kankly, Djalaïr, etc.

II. La race de Konkhrat a formé les tribus suivantes :

Baïlar-Djandjar, Ouras-Gheldy, Kouldjegatch, Botchman, Tok-Boulat, Iaman-Baï, Koura-Kousia, Etimlièr, Kouyouch-Kansyz.

Chacune de ces tribus se divise en sections : une section se compose de parties; ces dernières ont encore leurs sous-divisions, et toutes ont des noms différents. Par exemple, la tribu de Maskar, de la race de Baïouly (de la Petite-Horde), a deux sections, savoir : Koutlou-Gadam et Massak. La section de Koutlou-Gadam est composée de deux parties qui se nomment Kourman et Baba-Nasar. La partie de Kourman a trois sous-divisions, qui sont : Atamkan, Oumièr et Koudaïgould; la partie de Baba-Nazar a deux sous-divisions : Abdou-Chokour et Djidik.

Quel volume ne ferait-on pas de la nomenclature de toutes ces sous-divisions pour les trois hordes? Sans fatiguer le lecteur d'une pareille énumération, nous nous contenterons de dire que l'accroissement de la population, chez les Kirghiz, fait naître continuellement de nouvelles sous-divisions, et que les noms primitifs des races finissent par se perdre. De cette manière, les Baïouly et les Alimouly ont cessé de porter leur nom générique d'Altchine; de là vient aussi qu'il y a des Kirghiz qui ignorent à quelle race ils appartiennent et ne connaissent que le nom de leur tribu et de leur section.

On peut en conclure que, dans cent ans, la plus grande partie des noms des branches kirghizes que nous avons citées ne subsisteront plus que dans les archives russes et dans la mémoire de quelques vieillards.

Au reste, ces sous-divisions ne regardent que le bas peuple; la haute classe a une autre généalogie. Voilà pourquoi les Kirghiz se divisent eux-mêmes en deux ordres, en *Kost blanc* et en *Kost noir*. Le *Kost blanc* ne se compose que des khans et de leurs descendants, qui ont le titre de sultans.

Les sélés Mahométans rangent aussi dans cette classe les khodjas ou descendants des saints de la légende mahométane[1]. On appelle *kost noir* non-seulement le bas peuple, mais aussi les anciens et les autres chefs qui n'ont pas de dignité héréditaire.

D'après cette distinction, l'on dit : *Voilà un sultan de pur kost blanc*, parce qu'il descend d'un khan, tant par la ligne masculine que par la ligne féminine; et *Celui-ci est de kost blanc mêlé*, parce que sa mère est une femme du commun.

Ainsi on retrouve chez les Kirghiz les distinctions héréditaires auxquelles on attache tant de prix en Europe; des sauvages savent comme nous tirer vanité des services rendus par d'autres, et s'attribuer des priviléges comme récompense du mérite de leurs aïeux.

Nous ne rangeons pas dans une classe particulière les Télengoutes ou serviteurs des khans[2], ni les kouls ou esclaves. Les premiers sont pris parmi le peuple et jouissent des mêmes droits; les seconds sont considérés comme biens meubles ou marchandises, et ne sont pas Kirghiz. Ce sont des prisonniers russes, persans, kalmouks, etc.

CHAPITRE III.

PRINCIPAUX CAMPEMENTS DES KIRGHIZ-KAZAKS.

Quoique les races et tribus des Kirghiz, sans cesse errant d'un lieu à un autre, ne puissent, par cela même, avoir de demeures fixes, ni, à proprement parler, posséder des terres, cependant, afin d'éviter les querelles, chacune reste, autant que possible, dans les mêmes lieux de campement, surtout pendant l'hiver. Des motifs de la plus haute importance peuvent seuls les faire contrevenir à cet usage.

---

[1] M. Timkofsky, dans son Voyage à Péking, donne à peu près la même signification au mot *khodja*. Klaproth, dans les notes qui accompagnent la traduction française de cet ouvrage combat l'opinion de M. Timkofsky; quant à moi, je répète ce que j'ai entendu dire nombre de fois de la bouche des Kirghiz.

[2] Les Télengoutes sont d'origine mongole; ils ont été soumis par les Kirghiz et ont adopté la langue de leurs maitres. Voyez, à ce sujet, la note de Klaproth dans son Magasin asiatique, tome I, page 19.

Leurs campements actuels sont à peu près dans les lieux suivants :

PETITE-HORDE.

La race d'Alimouly hiverne toujours sur le fleuve Syr, le Kouvan, et sur le lit desséché du Iany-Daria, ainsi que dans les sables de Kara-Koum, Bourzouk, et à l'embouchure de l'Emba. Une petite partie seulement campe sur l'Ilek, l'Or et l'Oural, depuis le fort de Krasnogorsk jusqu'à celui de Verkhné-Ozernaïa. Leurs campements d'été sont sur les rivières de Témir, Emba, Saghyz, Ouïl, Ilek, Khobda, Or et Irghiz, dans la chaîne des monts Mougodjar et les sables de Kara-Koum.

Les tribus de Baïouly sont : Adaï, Tcherkès, Tana, Baïbakty, Chikhlar, Maskar, Kizil-Kourt, Issen-Témir, une partie de celle de Djappas, et la plus grande partie de celles d'Alatcha, Tazlar et Berstch; toutes errent dans la contrée vis-à-vis la ligne de l'Oural inférieur, et passent l'été entre l'Oural et l'Emba, dans le voisinage des lacs de Karakoul et des rivières de Kouldaghaïty, Bouldourty, Oulenty, Djousaly, Tchoungourlaou, Ankaty, Ouïlou, jusqu'à la Khobda. Ils campent l'hiver sur la mer Caspienne, aux embouchures de l'Oural et de l'Emba, sur les golfes vis-à-vis Gourief, et quelques parties de la tribu d'Adaï à Mankychlak. Le reste des tribus de Tazlar, Alatcha et Bertsch, sont sur le Syr, le Kouvan, et dans les sables de Kara-Koum. La plus grande partie des Yappas campent, en été, sur la Tobol et la Tourgaï, vis-à-vis Troïtsk, et, en hiver, sur le Syr et le Kouvan.

En outre plusieurs parties de toutes les tribus de la race de Baïouly (la tribu de Yappas exceptée) passèrent, en 1801 et 1802, comme nous l'avons dit plus haut, sous la conduite du sultan Boukeï, dans le gouvernement d'Astrakhan. Ils campent dans le canton nommé Ryn-Peski et y forment la horde connue sous le nom de horde de Boukeï.

La tribu de Djagal-Baïly, de la race des Sept Tribus hiverne aux environs de l'Irghiz, de l'Or, du Koumak, du Sougoundouk et des monts Karatcha; elle passe l'été près de la frontière russe, depuis le fort de Verkhné-Ozernaia jusqu'à Verkhné-Ouralsk, et s'étend au sud jusqu'à l'Irghiz.

Les campements d'hiver des tribus de Kerder et de Tama sont sur le fleuve Oural, depuis Orenboug jusqu'à Ouralsk, et ceux d'été, sur les rivières Donghouz, Khobda, Kanlys et Ilek.

La plus grande partie de la tribu de Tabyne campe dans les environs des deux précédentes; une autre partie campe sur la Tobol, la Tourgaï, le Syr, le Kouvan et l'Emba.

Le reste parcourt, avec la Horde-Moyenne, les bords de l'Issel, Tsou, et les sables connus sous le nom d'Areméteï.

La tribu de Kéréït hiverne sur le Syr, et se rapproche en été de l'Irghiz, des monts Karatcha et de Troïtsk.

Les tribus de Tilièf, ou Tilièou et Ramadan, hivernent sur le Syr et le Kouvan, près de celle des Kéréïts. En été, elles passent sur la Tourgaï et dans les environs du lac Ourkatch-Kandykli.

HORDE-MOYENNE.

La tribu d'Arghyne parcourt les environs des montagnes d'Ouloug, Boyan-Ola, Iréimèn, Kizyl, Kouyoutcha, Mouktcha, et les cantons de Ourtch-Bourlyk, Kyltchakty, Outch-Koundan, Biktchenteï, et les bords de la Tourgaï, de la Noura, de la Tobol, de l'Irtych, du Sary-Sou, de l'Ichim, de l'Issel, de l'Oubagan, de l'Oulkoïak, de l'Ayati, les sables de Kara-Toussoun, et les environs des lacs Kizyl, Kourjan, Tiba et Bich-Koun.

La plus grande partie de la tribu des Naïmanes occupe les montagnes de Tarbagataï, les parties supérieures de l'Irtych, et quelques autres lieux vers les frontières orientales de l'empire chinois. Le reste occupe les parties supérieures de l'Ichim, une partie des bords de la Tourgaï, du Kara-Ouzièk, du Syr, du Kouvan, du Lap-Sou, du Kouk-Sou, les environs du lac Ak, et des monts Ouloug, de Kitchi, etc.

La race des Kiptchak campe sur les bords de l'Issel, de la Tourgaï, du Tchakièk, de l'Oubagan, de la Tobol, de l'Ayat, du Mouyunli, de l'Ouya, vis-à-vis les forts de Troïtsk, Stepnoï et Oust-Ouïskoï et dans les sables de Kara-Koum, ainsi que dans les cantons d'Aman-Karagaï, Ebeleï, Yedis et Tirièkly.

Les campements de la race d'Ouvak-Ghireï sont sur les rivières Oubagan, Ichim, Ouya, Tagouzac, Irtych, Issel, Sary-Sou, et Tsouï ou Tchouï, ainsi que dans les sables d'Itch-Koungour, les environs du lac Ketchoubaï-Tcharkar, et vis-à-vis la partie de la ligne comprise entre les forts Stepnoï et Verkho-Ouralsk, ainsi que vis-à-vis les forts de Zvèrinogolovskoï et Presnogorkovskoï.

GRANDE HORDE.

Les tribus dont nous avons parlé campent sur les rivières de Tchouï ou Tsouï, de Tala-Sou, d'Ilè, de Kouk-Sou, de Karatal, de Tchirtchik, du Syr, de Sara-Sou, aux environs des lacs de Kara, Ala, Al-Sou, Anamas, et des villes de Kouldja, Kachkar, Koukan, Tachkent, Turkestan, dans le voisinage des monts Kara-Taou, Tarbagataï, Tchinghiz-Tsazan, et dans le canton nommé les Sept-Rivières, ainsi que dans d'autres endroits aux environs de la frontière de la Chine, dans l'ancien pays des Zungars. Quelques tribus habitent les villes de Tachkent, Turkestan et les villages voisins.

Une partie de la race de Kounkrat parcourt ces mêmes contrées; une autre campe avec les Naïmanes.

CHAPITRE IV.

MANIÈRE DE VIVRE.

La manière de vivre des Kirghiz est une image fidèle de celle des patriarches. L'aspect d'un peuple entier de pasteurs, qui ne vit pour ainsi dire que pour ses troupeaux; les habitations ou aouls qui disparaissent d'un lieu pour se montrer à l'instant dans un autre; la simplicité de ce genre de vie si voisin de la nature: tout offre au romancier et au poëte un spectacle intéressant. Leur imagination riante revoit dans les Kirghiz les heureux et insouciants pasteurs de l'Arcadie, ou les tranquilles contemporains d'Abraham; ils peuvent se faire illusion sur le bonheur d'un peuple étranger aux vices qui règnent dans les villes et chercher dans ces contrées des sujets d'églogues et d'idylles. Mais le voyageur, plus réfléchi, ne voit dans les Kirghiz que des demi-sauvages, comme les Scythes d'Hérodote, les Mongols de Tchinghiz, les Bédouins actuels, les Kourdes, les peuplades des bords de l'Eniséï, les Hottentots et autres races non civilisées de l'Afrique et de l'Asie. En effet les hordes des Kirghiz-Kazaks se rapprochent de ces peuples, autant par leurs mœurs que par les nombreux troupeaux dont ils tirent leur unique subsistance, et qu'ils suivent de place en place avec leurs maisons mobiles. L'habitation du Kirghiz est une kibitka ou iourte, c'est-à-dire une tente demi-sphérique, composée d'un treillis de bois recouvert de feutre, et munie à sa partie supérieure d'une grande ouverture ronde, qui s'ouvre et se ferme à volonté. Elle sert de fenêtre, et tient lieu de cheminée quand on fait du feu dans la tente. Ces tentes, qui sont en tout semblables à celles des Kalmouks, ont de quatre à huit archines [1] de hauteur, et de huit à quinze archines de diamètre. On attache à des pieux fixés en terre le mur de treillis au moyen de cordes de crin. Les portes sont en bois et garnies d'ornements en petits os, qui y sont incrustés; quelquefois un simple feutre tient lieu de porte. Les cordons, qui servent à lier et à maintenir le treillis, sont généralement en laine, et chez les riches, en soie. Les parois intérieures sont couvertes, en été, d'espèces de rideaux tressés avec de la paille et des fils de diverses couleurs. Pendant les grandes chaleurs on relève les feutres du bas: ces rideaux laissent pénétrer l'air frais et défendent l'intérieur de la tente de la poussière et des ardeurs du soleil. Les tentes des gens du commun sont de feutre gris; celles des grands et des riches, de feutre blanc; et quelques sultans, des plus puissants de la Moyenne et de la Grande-Horde, ont les leur couvertes de drap rouge, et doublées intérieurement en étoffes de soie. Les plus pauvres, au contraire, remplacent les feutres par des nattes d'écorces d'arbres, des feuilles, et quelquefois même ils emploient le roseau et le gazon.

---

[1] L'archine fait un peu plus de deux pieds de France.

Le fond de la tente, vis-à-vis la porte, est occupé par des coffres couverts de tapis; ils servent à serrer les robes, les pelisses et les autres vêtements. On suspend aux parois les fusils, les sabres, les arcs, les flèches, les selles, les harnois, les poudrières, etc. ainsi que les essuie-mains, les théyères, les cruches, les toursouks (espèces de sacs de cuir), et souvent aussi des morceaux de viande de cheval fumée. La terre, qui sert de plancher, est couverte de tapis ou de feutres. On range sur ces tapis les grands vases, les chaudrons, les chevêts de bois sur lesquels on place les oreillers, et des caisses d'un genre particulier, qui sont ornées de différentes manières. Elles servent à placer les sacs qui contiennent le koumys.

Un Kirghiz enlève et replace sa tente dans une demi-heure, et il la transporte sans cesse, à dos de chameau, dans les lieux où il trouve, pour ses troupeaux, un bon pâturage et de l'eau. Il dépend donc de ses troupeaux et de ses haras, plus que de toute autre chose.

Nous donnerons par la suite une description détaillée de l'état de leurs troupeaux; mais nous devons dire ici que ce genre d'industrie détermine toutes leurs obligations et leurs relations sociales; de sorte que, de quelque côté qu'on envisage un Kirghiz, on ne voit en lui qu'un pasteur armé; et l'habitude et le goût de la vie pastorale sont la source de toutes ses actions, tant morales que physiques.

Les voyages continuels des Kirghiz et le changement de place ne les fatiguent pas; ils y trouvent, au contraire, une source de plaisir, et se considèrent comme heureux de ne pas être attachés à la terre. Pendant l'été, la vie nomade est en effet très-agréable; mais elle est insupportable pendant l'hiver. Pendant cette saison, les Kirghiz, entourés de tous côtés de monceaux de neige, ne sortent presque pas de leurs tentes : là accroupis autour du feu [1], ils souffrent presque également du chaud et du froid.

La violence du vent fait entrer dans la tente d'énormes flocons de neige par la porte et par l'ouverture supérieure, et quelquefois la tempête renverse l'édifice de feutre avec tous ses habitants. Les enfants, à demi-nus, sortent de dessous les feutres ou les peaux de mouton dont ils sont ordinairement enveloppés; ils se jettent sur la cendre chaude, se brûlent les pieds et les mains, et poussent des vagissements qui percent le cœur.

Afin de se garantir des malheurs et des désagréments que l'hiver leur fait éprouver, les Kirghiz choisissent, pour leur hivernage, le milieu de quelque bosquet, les roseaux, les collines, ou les sables de la partie méridionale des steppes.

Nous avons dit plus haut que leurs campements, tant d'hiver que d'été, ne peuvent être exactement déterminés, et ne sont pas toujours occupés par les mêmes habitants. Cependant ils sont assez constants dans le choix des premiers, parce que tous les lieux ne présentent pas également les conditions nécessaires pour un campement d'hiver, et que la profondeur de la neige ne permet pas de changer de place.

---

[1] Là où le bois manque, on emploie pour chauffage la fiente des bestiaux.

Quelques Kirghiz, surtout ceux qui sont le plus près des frontières russes, font d'ailleurs, en automne, des provisions de foin, creusent des trous en terre pour y retirer leur bétail, et construisent, quand les localités le permettent, des haies en clayonnage pour se garantir du vent, surtout de celui du nord.

Les souffrances que leur causent les gelées et les tempêtes leur font célébrer avec transport le retour du printemps. Ils passent la plus grande partie des jours d'été à dormir et à boire du koumys; ils mangent fort peu de viande. La nuit ils se réunissent pour jouir ensemble des plaisirs de la table, et se raconter des histoires, ou entendre des musiciens qui jouent de la tchibyzga ou de la balalaïka.

Mais l'automne est pour eux le meilleur temps de l'année; c'est à cette époque qu'ils entreprennent leurs plus longs voyages[1]; ils ont, pendant cette saison, leurs principales fêtes; c'est aussi celle qu'ils choisissent pour exercer les barantas[2], que favorisent à cette époque l'obscurité des nuits et la vigueur des chevaux qui, s'étant refaits dans de bons pâturages pendant une saison entière, n'en sont que mieux disposés pour des courses longues et rapides.

Rarement les Kirghiz campent en grand nombre dans un même endroit; car leurs troupeaux seraient trop à l'étroit; mais ils forment des sociétés de quelques familles, unies par les liens du sang, ou par des avantages réciproques. Ces sociétés passent en corps d'un lieu à l'autre, et ne se séparent pas sans de graves raisons. Ces villages mobiles se nomment aouls; le nombre des tentes qui les composent dépend des circonstances.

Quelques Kirghiz habitent Khiva, la Boukharie, les possessions chinoises, Tachkent, Kokan, et ils ont, dans ces lieux, des maisons, des terres et des jardins [1], mais le nombre en est fort restreint.

---

[1] Nous ferons remarquer en passant que la superstition empêche les Kirghiz d'entreprendre de longs voyages au déclin de la lune.

[2] Voyez, sur les barantas, la note 1 du chapitre II, page 302.

CHAPITRE V.

DE LA POSSIBILITÉ DE FAIRE ADOPTER DES HABITUDES STABLES AUX KIRGHIZ-KAZAKS.

La division du territoire dont nous avons parlé, au sujet du campement de chaque tribu, en rappelant jusqu'à un certain point l'idée de la propriété territoriale, pourrait faire croire à la possibilité d'établir à poste fixe chaque tribu ou chaque race sur la terre qu'elle occupe; mais cette idée s'évanouit quand on vient à considérer la nature du pays et les dispositions morales de ses habitants.

Le soin des troupeaux et leur propagation sont, comme nous l'avons dit, l'occupation favorite et chérie des Kirghiz-Kazaks, en même temps que la source de toutes leurs richesses. Pour soutenir cette branche d'industrie dans l'état florissant où elle est actuellement, de vastes pâturages sont indispensables, et, vu l'inclination des peuples nomades pour le brigandage, ces pâturages ne peuvent avoir de limites constantes, et en outre ils se divisent en deux classes, en pâturages d'été et pâturages d'hiver. Une plaine découverte, unie et abondante en pâture, est excellente pour le bétail pendant l'été; mais pendant l'hiver, il faut, surtout pour les brebis, des collines resserrées qui puissent les mettre à l'abri des vents et des tempêtes; des sables qui absorbent l'eau, et sur lesquels par conséquent, la neige dure moins longtemps; des roseaux et des bruyères, qui fournissent une nourriture abondante aux chameaux et un bon chauffage aux bergers.

---

[1] On dit que dans les dernières années du XVIII^e siècle, Karaboulat, riche Kirghiz de la tribu de Durt-Kara, de la Petite-Horde, bâtit, sur le bord du Syr, un petit fort en terre glaise. Il construisit dans l'intérieur une petite mosquée, aussi en glaise, et habitait tout auprès sous sa tente, au milieu d'un grand nombre de ses parents et de ses affidés qui campaient avec lui. Ce fort, qui s'écroula bientôt, fut nommé Kara-Boulat-Tame, c'est à dire mur de Karaboulat. Les caravanes visitaient cet endroit pour y acheter des vivres, et payaient un léger droit au seigneur pour avoir le passage libre à travers ses pâturages. Il y avait aussi dans le voisinage du fort quelques terres labourées.

Voilà pourquoi chaque tribu a ses pâturages d'hiver et d'été; les premiers sont la plupart au sud. Ainsi, le Baganaly et le Naïmane, qui passent l'été sur l'Ichim ou la Tourgaï, se retirent en hiver sur le Kouvan-Daria, et le Djappas quitte, au mois de novembre, le marché d'échange de Troïtsk pour se rendre vers les bords du Syr; on peut en dire autant de beaucoup d'autres. On voit donc par là que les Kirghiz doivent, ou avoir deux campements différents selon les saisons ou diminuer le nombre de leurs bestiaux. Dans ce dernier cas ils feront du tort, non-seulement à eux-mêmes, mais encore à leurs voisins, dont les relations commerciales avec eux n'ont pour but que l'échange du bétail.

On ne peut, d'un autre côté, supposer que tous les Kirghiz puissent s'adonner à l'agriculture; car, indépendamment de leur aversion pour ce genre de vie, ils ont trop peu de terres labourables, comme on a pu le voir par la partie géographique de cet ouvrage. Au reste, en supposant même que ces nomades s'adonnent à la culture des terres, les produits qu'ils en tireront compenseront-ils la diminution des troupeaux? Tous les peuples qui avoisinent les steppes des Kirghiz ont besoin de bétail, et ils produisent assez de grain pour qu'il soit toujours à meilleur marché chez eux que celui qu'on pourrait amener de loin. Si donc ni les Russes, ni les Chinois, ni les habitants du Kokan, ni les Boukhares, ni les Khiviens, ne payent au Kirghiz le prix de ses peines, comme agriculteur, qu'auront-ils à lui donner en échange pour ceux des produits de leurs manufactures, dont il ne peut se passer, et qu'il paye aujourd'hui en bétail.

Joignons à ce tableau celui des révolutions physiques auxquelles est sujette la surface de la steppe des Kirghiz. Le Dimas et le Bascatis qui, selon Ptolémée, arrosaient ces contrées, n'existent plus; on ne trouve plus le Kenderlik, marqué dans le Grand-Tracé; le Kizil-Daria, dont il est si souvent question dans Aboulghazi-Baïadour-Khan, et qu'on voit encore sur les anciennes cartes, a entièrement disparu; le Iany-Daria, né pour ainsi dire de nos jours, a déjà cessé de couler; les lacs Aksakal-Barby ont beaucoup diminué; les hauteurs de Sari-Boulak et de Kouk-Tirnak qui, selon les vieillards kirghiz, étaient baignées par la mer d'Aral, en sont aujourd'hui à huit heures de marche; beaucoup de petits lacs et de puits se sont entièrement desséchés. Enfin l'on voit, dans des endroits entièrement dépourvus d'eau, de vastes ruines qui annoncent l'existence antérieure d'une population nombreuse. Ces phénomènes ne sont rien pour un peuple nomade, parce qu'il change de place à chaque instant; mais ils sont destructeurs pour un peuple sédentaire.

Rappelons maintenant le préjugé enraciné, mais malheureusement bien fondé, répandu chez les Kirghiz, qu'ils perdront leur liberté[1] aussitôt qu'ils quitteront leurs tentes pour habiter des maisons. Examinons ensuite les rapports moraux des tribus et des races. Une vengeance exercée par un particulier contre un autre, la part qu'y prennent leurs familles, leurs aouls, leurs sections et quelquefois leurs tribus, les représailles perpétuelles qui en résultent, obligent quelquefois des centaines de familles de s'éloigner de leurs habitations, et de se retirer à jamais beaucoup plus loin, pour éviter les persécutions de leurs ennemis.

C'est ainsi que la nation entière des Karakalpaks, qui, sous les ordres de ses propres khans, vivait indépendante sur les bords du Syr, perdit son existence civile dans les dernières années du xviiie siècle, et fut forcée de se disperser par suite des attaques fréquentes des Kirghiz, et des vengeances qu'ils exerçaient pour laver d'anciennes injures.

---

[1] Le gouvernement russe construisit souvent à ses frais des maisons pour les sultans kirghiz (comme pour Ablaï et d'autres), et employa tous les moyens de persuasion pour engager quelqu'un d'eux à s'y fixer, au moins pour donner l'exemple. Tous ces soins furent inutiles.

En 1740 une grande partie de la Horde-Moyenne occupait, avec son khan, Aboul-Mahmet, les rives orientales de la Khobda; Aboulkhaïr habitait plus souvent les bords du Syr ou du Kouvan; c'est pourquoi il écrivait, en 1742, à Néplouief, à Orenbourg : « Je suis avec la Petite-Horde sur le Syr, et la Moyenne est près de vous, général. » Aujourd'hui c'est le contraire; aucune des tribus de la Moyenne-Horde ne s'approche d'Orenbourg. De même plusieurs aouls de la race d'Alimouly, par suite de dissensions intestines, pendant lesquelles leurs ennemis furent soutenus par le khan de Khiva, vinrent, en 1821, prendre leurs campements d'hiver sur l'Ilek, tandis qu'auparavant ils les avaient toujours sur le Syr. A la même époque quelques aouls, qui campaient habituellement près des frontières russes, se retirèrent vers le pays de Khiva. Tout ceci nous porte à conclure que le genre de vie actuel des Kirghiz, et la nature du pays qu'ils occupent, ne leur permettent pas de former d'établissements permanents; que, pour leur propre avantage, ainsi que pour celui des états voisins, et surtout de la Russie, il est à désirer qu'ils ne changent pas leur condition de riches pasteurs contre celle de pauvres agriculteurs, puisque leurs steppes semblent pour ainsi dire formées pour des peuples nomades. Ce n'est point en établissant des villages qu'on peut faire régner dans leurs tribus le bon ordre et la tranquillité; on ne parviendra à leur faire apprécier les heureuses conséquences de la paix, qu'en les formant à l'obéissance, et surtout en observant à leur égard les règles d'une sévère équité.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Avant-propos.. Page 1
Chapitre I. Situation et limites.................................... 1
——— II. Climat.................................... 3
——— III. Surface.................................... 8
——— IV. Aspect extérieur de la terre et montagnes qui la couvrent.................................... 34
——— V. Eaux.................................... 42
——— VI. Productions naturelles.................................... 70
——— VII. Des principales routes qui traversent les steppes des Kirghiz-Kazaks.................................... 98
——— VIII. Ruines.................................... 107

DEUXIÈME PARTIE.

Chapitre I. Du nom des Kirghiz-Kaïssaks, et de la distinction à faire entre eux et les vrais Kirghiz ou Kirghiz-Sauvages.................................... 117

On donne aux Kirghiz-Kaïssaks un nom qui ne leur appartient pas. — On les confond avec les vrais Kirghiz ou Kirghiz-Sauvages. — Origine de ceux-ci. — Recherches faites sur eux par Fischer et Klaproth. — Leurs incursions en Sibérie. — Migrations. — Extraits des livres chinois concernant les Kirghiz-Sauvages ou Bouroutes. — Diverses dénominations qui leur sont données. — Causes de la dénomination donnée aux hordes actuelles des Kirghiz-Kazaks. — Leur vrai nom est Kazak ou Kaïssak.

Chapitre II. Des sources où l'on peut puiser l'histoire des Kirghiz-Kazaks.................................... 137

Sept traditions sur l'origine des Kirghiz-Kazaks. — Écrits de Firdoussi, Baber et Aboulghazi-Baïadour. — Notions des historiens arabes et turcs. — Quelques mots sur les auteurs chinois. — Description traduite par Klaproth d'une géographie chinoise.

[p. 511]
[pp 316-510 not processed

CHAPITRE III. De l'origine des Kirghiz-Kazaks et de leur état jusqu'à leur soumission à la Russie, en 1740... Page 135

Notions sur les plus anciens Kazaks en général. — Antiquité des Kirghiz-Kazaks actuels. — Leur puissance sous Arslan-khan. — Auteurs du XVIe siècle qui font mention de ce peuple. — Leurs liaisons avec les Strogonof. — Les Russes se trouvent rapprochés d'eux par la conquête de la Sibérie. — Extrait du livre intitulé *Bolchoï-Tchertej* (Grand Tracé), concernant les terres appartenant à la horde des Kazaks. — Accroissement des hordes au XVIIIe siècle. — Notions sur le khan Ichim. — Généalogie des dominateurs kazaks. — Le khan Tiavka, législateur des Kazaks. — Tradition sur la division des hordes. — Oppression de la part des Zungars. — Déplacements des nomades de la Horde-Moyenne et de la Petite-Horde.

CHAPITRE IV. Histoire de la Grande-Horde depuis 1750 jusqu'à nos jours.......................... 155

Proposition de recevoir les nomades de cette horde comme sujets russes. — Ils tombent sous la domination des Zungars. — Attaques des Kirghiz sur Tachkent et Turkestan. — Participation des Kirghiz à l'affaiblissement et à l'extermination définitive des Zungars. — Accroissement de la Grande-Horde, dont une partie reconnaît la domination chinoise. — Coup porté par cette horde aux Kalmouks fugitifs de Russie. — Rapports avec les habitants de Tachkent. — Conclusion générale sur cette horde.

CHAPITRE V. Histoire de la Horde-Moyenne et de la Petite-Horde des Kirghiz-Kazaks depuis 1730 jusqu'à nos jours.......................... 165

Ambassade du khan Aboulkhaïr, demandant à être reconnu avec tous les siens comme sujets russes. — Mission de Tevkélef, envoyé de Pétersbourg à la steppe. — Résistance du peuple kirghiz. — Dangers que court Tevkélef à la horde. — Sa prudence dompte l'émeute. — Serment. — Révolte de la Horde-Moyenne. — Nouveaux périls de Tevkélef. — Heureuse issue des choses. — Présentation de l'ambassade à l'impératrice. — Engagements que contracte Aboulkhaïr. — Instructions données au conseiller d'état Kirilof. — Instructions diplomatiques. — Deux lettres à Aboulkhaïr et à Chemiaka. — Fondation d'Orenbourg. — Insurrection en Bachkirie. — Mort de Kirilof. — Tatistchef désigné pour le remplacer. — Renouvellement du serment. — Nomination du prince Ouroucof. — Serment du khan Aboul-Mahmet et du sultan Ablaï. — Affaires des Kirghiz avec les Zungars et avec le shah Nadir. — Ruse d'Aboulkhaïr. — Serment du sultan Barak. — Brigandages des Kirghiz. —

Révoltes à la horde des Kalmouks.—Nouvelles incursions.—Mort d'Aboulkhaïr. — Le khan Nourali. — Négociations avec lui. — Communications du sultan Batyr avec Orenbourg. — Baranta. — Incursions de Zungars. — Haine d'Aboulkhaïr et de Kaïp devenue héréditaire.—Projet de conquérir Khiva. —Extrémité de la Horde-Moyenne. — Ruine de l'empire des Zungars. — Le sultan Ablaï prince chinois. — Situation des Bachkirs. — État critique de la ligne d'Orenbourg.—Mesure terrible contre les Bachkirs. — Extermination mutuelle des Bachkirs et des Kirghiz. — Leur haine irréconciliable. — Courses et conduite équivoque des Kirghiz. — Nouvelles attaques sur les frontières russes. — Alliances contre les Chinois.—Projet d'établir des colonies dans les hordes et de rendre sûr le commerce par caravanes. — Fuite des Kalmouks du Volga en 1771. — Série de leurs défaites. — Brigandages des Kirghiz à l'époque de la révolte de Pougatchef. — Leur châtiment. — Le sultan Ablaï acquiert des forces. — Nouveau pardon de la baranta. — Confirmation en faveur du sultan Vali de sa qualité de khan de la Horde-Moyenne. — Guerres des Kirghiz-Kazaks contre les Kirghiz-Sauvages. — Férocité des uns et des autres. — Efforts tentés vainement pour introduire quelque ordre parmi le peuple kirghiz.— Syrym-Batyr se distingue par sa rapacité. — Tribunal de la frontière. — Projets pour introduire dans la Petite-Horde une forme nouvelle de gouvernement. — Syrym-Batyr chef de l'assemblée nationale. — Heureux commencements. — Le khan Nourali appelé en Russie. — Établissement de tribunaux ou raspravy. — Appel séditieux fait aux Kirghiz. — Lois en faveur des hordes. — Syrym-Batyr se déclare ennemi de la Russie. — Syrym tâche par tous les moyens de nuire à la Russie. — Ichim nommé khan. — Il est indignement assassiné par Syrym. — Nouvelles barantas. — Migrations de Kirghiz en Russie. — Établissement d'un conseil d'administration dans la Petite-Horde. — Aïtchouvak nommé khan. — Discorde, insurrection générale. — Causes de la tranquillité de la Horde-Moyenne. — Plaintes contre le khan Vali. — Établissement du tribunal de la frontière dans Pétropavlovsk. — Histoire succincte de ce qui s'est passé de remarquable à la steppe depuis 1800 jusqu'à nos jours.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I. Population.........................Page 299
——— II. Division du peuple.......................... 300
——— III. Principaux lieux qu'habitent les Kirghiz-Kazaks. 305
——— IV. Manière de vivre.......................... 309
——— V. De la possibilité pour les Kirghiz-Kazaks de s'établir à demeures fixes.................... 313

CHAPITRE VI. Particularités physiques.................Page 317
——— VII. Aliments et boissons......................... 320
——— VIII. Vêtements.. 324
——— IX. Armes 328
——— X. Croyances et superstitions.................. 330
——— XI. Mœurs.. 339
——— XII. Usages et coutumes.......................... 355
——— XIII. État de civilisation.......................... 378
——— XIV. Forme de gouvernement et lois........... 390
——— XV. Économie rurale................................ 406
——— XVI. Arts, métiers, industrie...................... 418
——— XVII. Commerce.. 422

APPENDICE.

Dissertation géographique et historique sur le fleuve Iaxarte ou Syr-Daria.. 439
Règlement concernant les Kirghiz en Sibérie.................. 467

FIN DE LA TABLE.

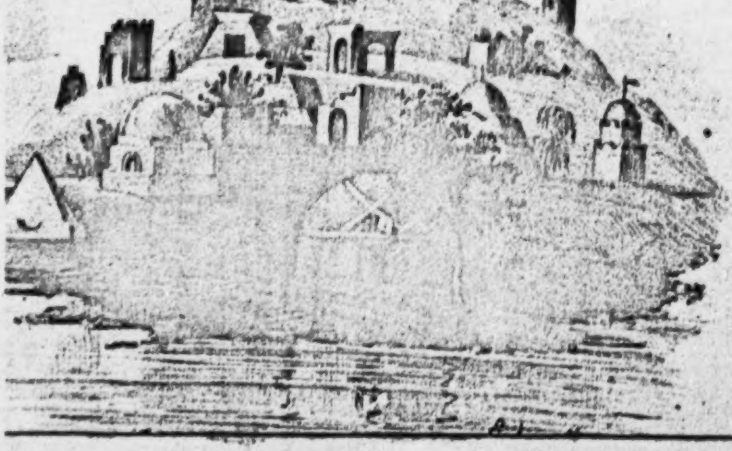
DESCRIPTION

Des Hordes & des Steppes

des Kirghiz-Kazaks.

Atlas.

[p. 515]



[p. 517]
[p. 516 is blank]

TABLE DES PLANCHES

contenues dans cet atlas.

Titre *Cimetière situé dans une île du fleuve Syr* .... *Page* 367

Planche 1 *Profil de l'Oust-Ourt* 46

— 2 *Première table généalogique des Khans Kirghiz-Kazaks* 148

— 3 *Deuxième et troisième tables* 148

— 4 *Postérité du Khan Aboulkhair* 298

— 5 *Kirghiz-Kazak* 324

— 6 *Femme Kirghize-Kazak* 326

— 7 *Jeune fille Kirghize-Kazak* 326

— 8 *Tamghas ou cachets des Kirghiz-Kazaks* 379

— 9 *Mélodies Kirghizes-Kazaks* 388

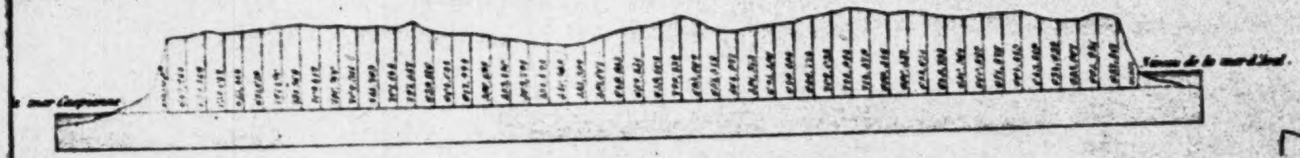
— 10 *Plan d'un champ cultivé* 415

— 11 *Carte topographique du pays occupé par les Kirghiz-Kazaks et du Turkestan.*

[End plate I]

Profil de l'Oust-Ourt

Depuis le golfe Mertvi-Koultouk du côté de la mer Caspienne
jusqu'au golfe Doumanay-Koulama du côté de la mer d'Aral.

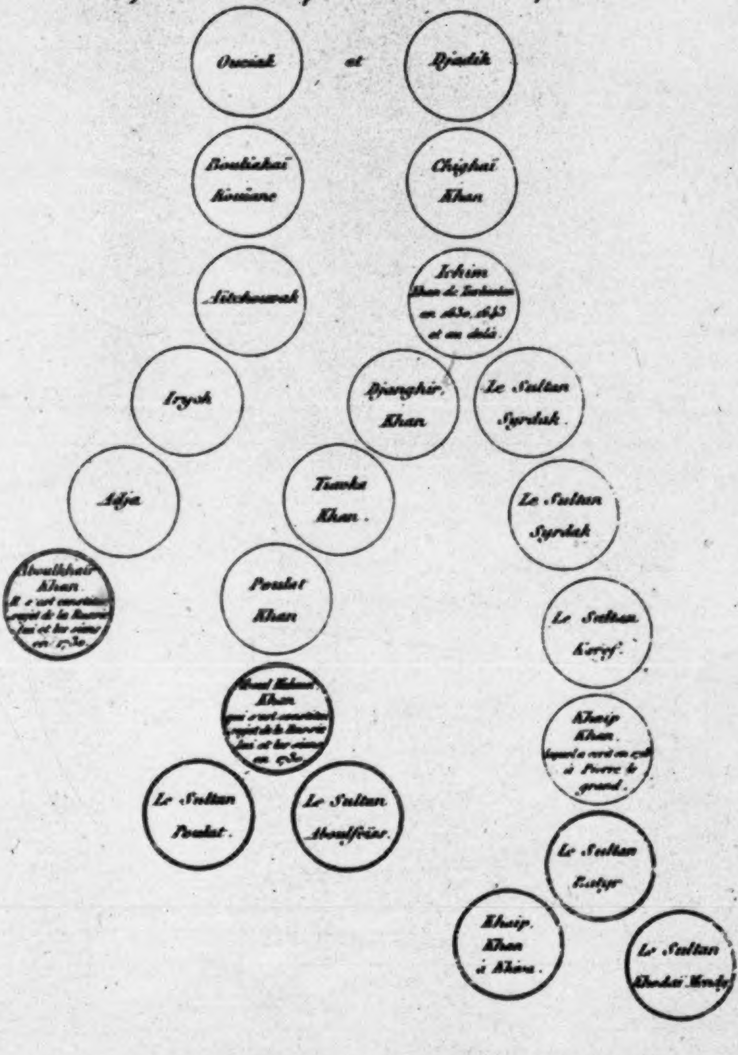

la mer Caspienne
Niveau de la mer d'Aral.

Pl. 2.

TABLE PREMIERE

GÉNÉALOGIE DE LA PREMIÈRE ET PRINCIPALE BRANCHE DES KHANS KIRGHIZ-KAZAKS.

Les plus anciens chefs de races sont deux frères


Ouciak
et
Djadik
Bouliakaï Kouïane
Chighaï Khan
Aïtchouvak
Ichim Khan de Tachkent en 1630, 1643 et au delà.
Iryck
Djanghir, Khan
Le Sultan Syrdak.
Adja
Tiavka Khan.
Le Sultan Syrdak
Aboulkhaïr Khan. Il s'est constitué sujet de la Russie lui et les siens en 1730.
Poulat Khan
Le Sultan Keriyf.
[illegible] Khan qui s'est constitué sujet de la Russie lui et les siens en 1730.
Khaip Khan. lequel a écrit en [illegible] à Pierre le grand.
Le Sultan Poulat.
Le Sultan Aboulfeïas.
Le Sultan Batyr
Khaip. Khan à Khiva.
Le Sultan Khodaï Mendy

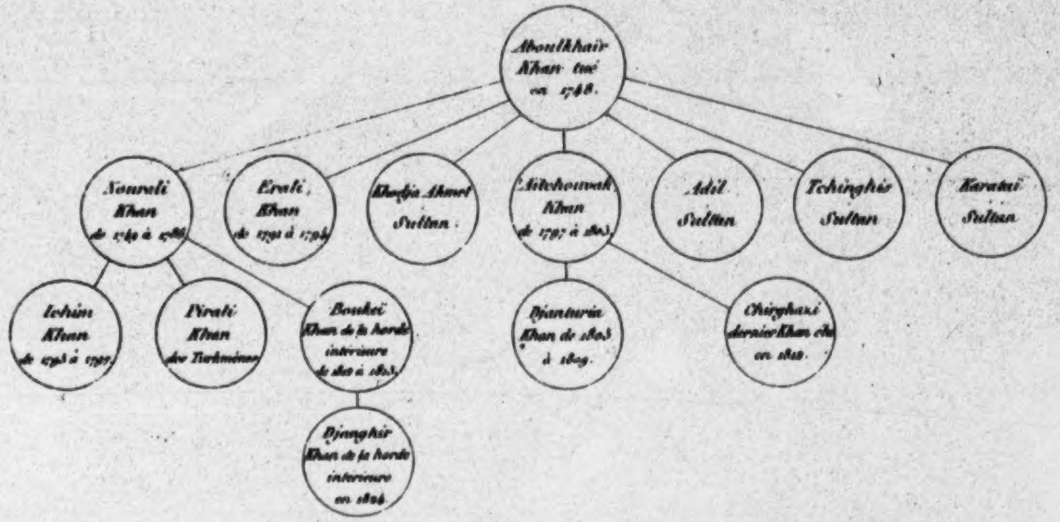
Nota: Les médaillons à double bord sont pour les Khans et Sultans qui vivaient encore en 1748, époque à laquelle ces tables ont été dressées.

[End plate II]

[End plate III]

Complément à la première Table dressée en 1824.

POSTÉRITÉ DU KHAN ABOULKHAIR.

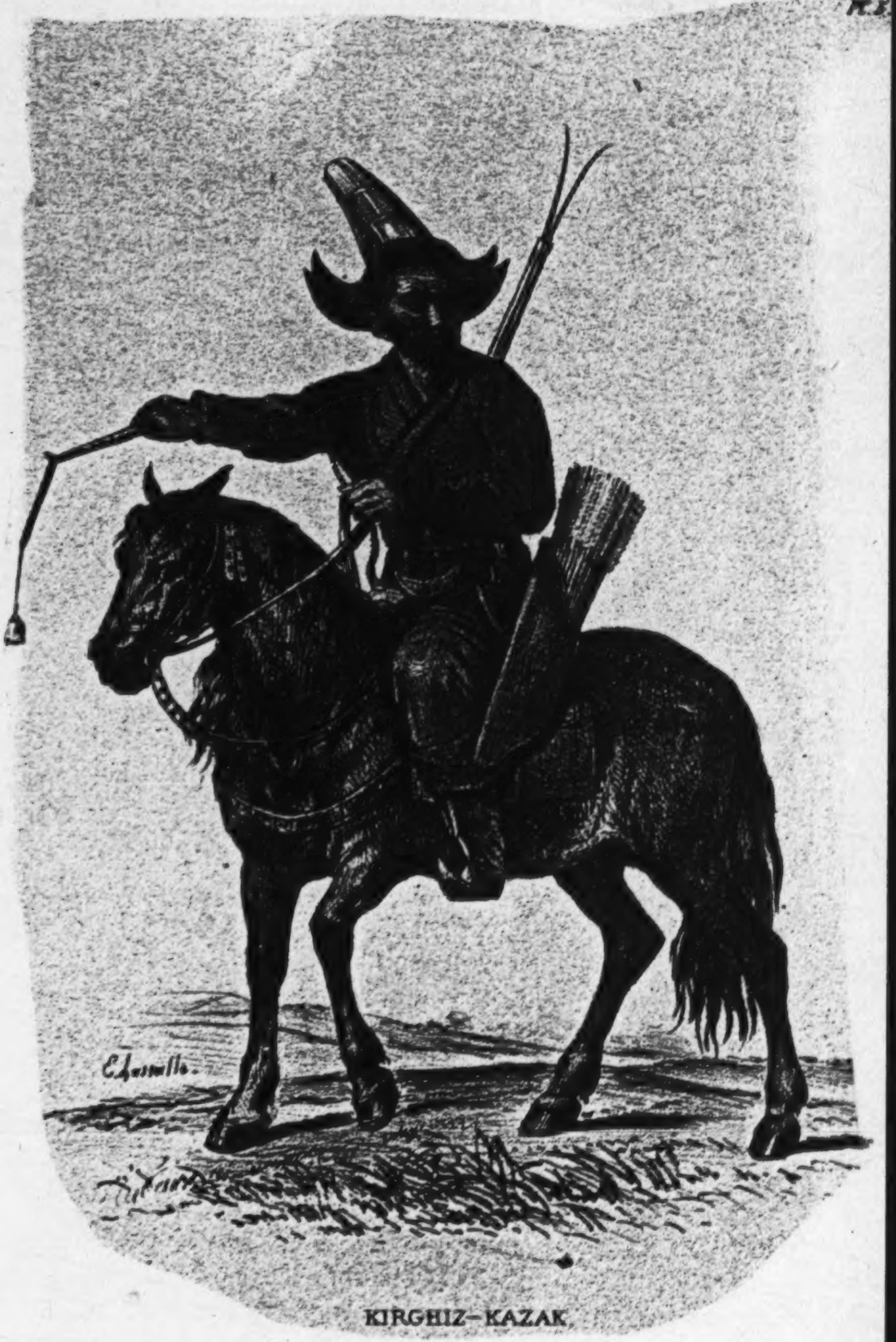

Aboulkhair Khan tué en 1748.
Nourali Khan de 1749 à 1786.
Erali, Khan de 1791 à 1794.
Khodja Ahmet Sultan.
Aitchouvak Khan de 1797 à 1805.
Adil Sultan
Tchinghiz Sultan
Karataï Sultan
Ichim Khan de 1795 à 1797.
Pirali Khan des Turkmènes
Boukeï Khan de la horde intérieure de 1812 à 1815.
Djanghir Khan de la horde intérieure en 1824.
Djantourin Khan de 1805 à 1809.
Chirghazi dernier Khan élu en 1812.

Nota: *Tous ces Khans ont gouverné la Moyenne Horde. Il n'a été fait ici mention en fait de Sultans que des Sultans fils d'Aboulkhair; quant à ses petits-fils, ils sont tellement nombreux que la liste de leurs noms fatiguerait inutilement l'attention du lecteur.*

5: Levchine

RQ2 Kazak

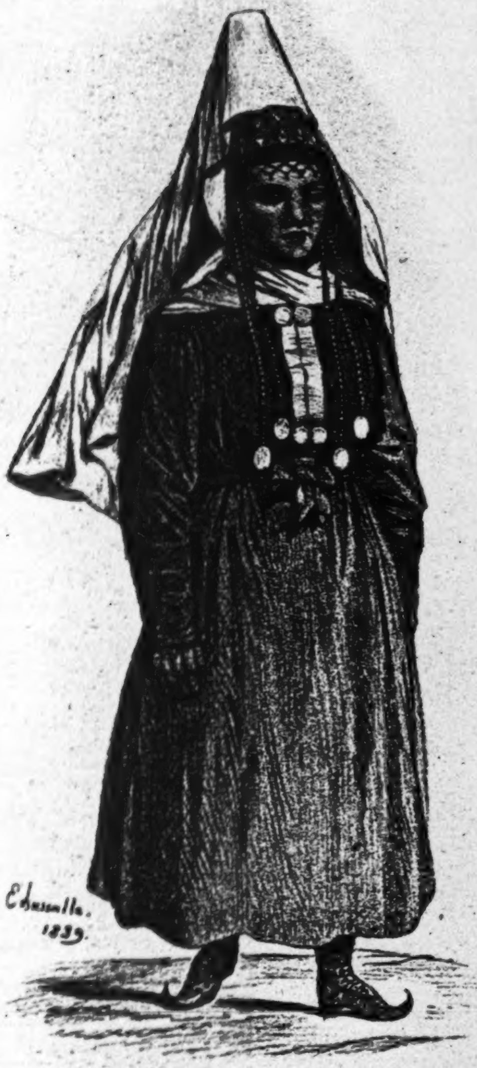
5: Levchine **RQ2 Kazak**


Pl. 5
Chasselle.

KIRGHIZ-KAZAK.

[End plate IV]

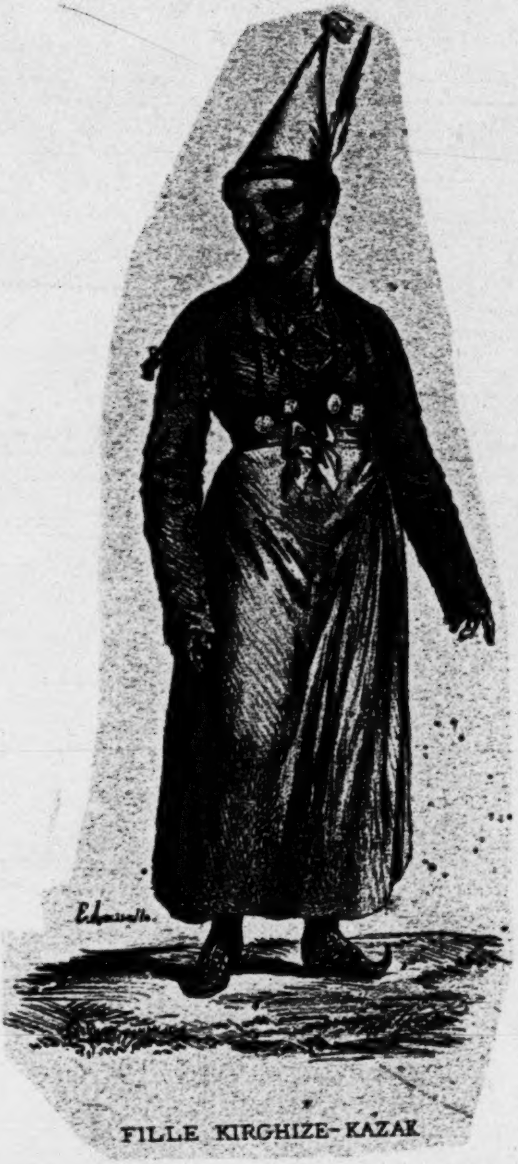
Pl. 6


E. Dussalle.
1839.

FEMME KIRGHIZE-KAZAK

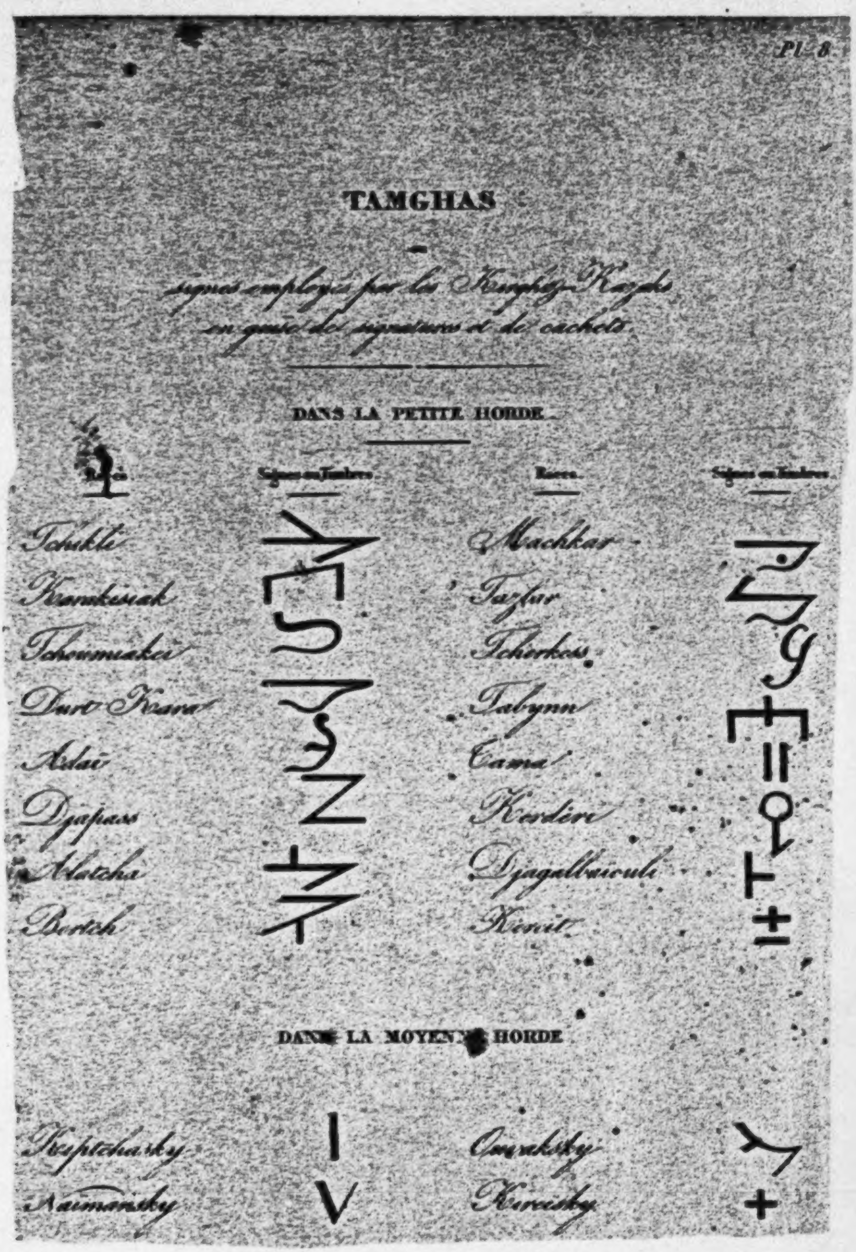
[End plate V]

Pl. 1.



FILLE KIRGHIZE-KAZAK

[End plate VI]



Pl. 8.

TAMGHAS

signes employés par les Kirghiz-Kazaks en guise de signatures et de cachets.

DANS LA PETITE HORDE.

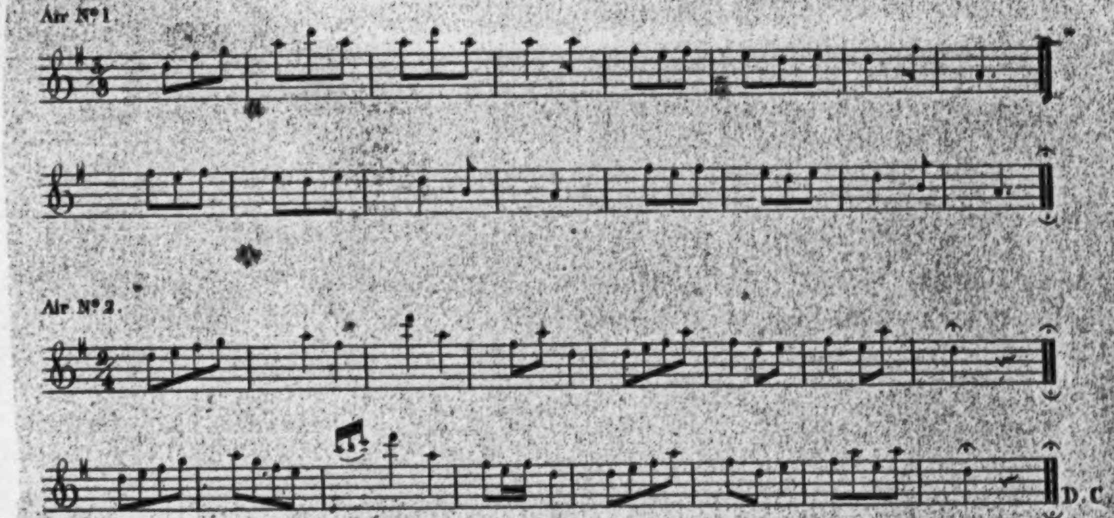
Races.	Signes ou Timbres.	Races.	Signes ou Timbres.
Tchiklé		Machkar	
Karakesiak		Tazlar	
Tchoumiakeï		Tcherkess	
Durt-Kara		Tabynn	
Adaï		Tama	
Djapass		Kerderi	
Alatcha		Djagalbaïouli	
Bertch		Kereït	

DANS LA MOYENNE HORDE.

Races.	Signes ou Timbres.	Races.	Signes ou Timbres.
Kiptchaksky		Ouvakisky	
Naïmansky		Kireïsky	

[End plate VII]

Deux Mélodies des Kirghiz-Kazaks.

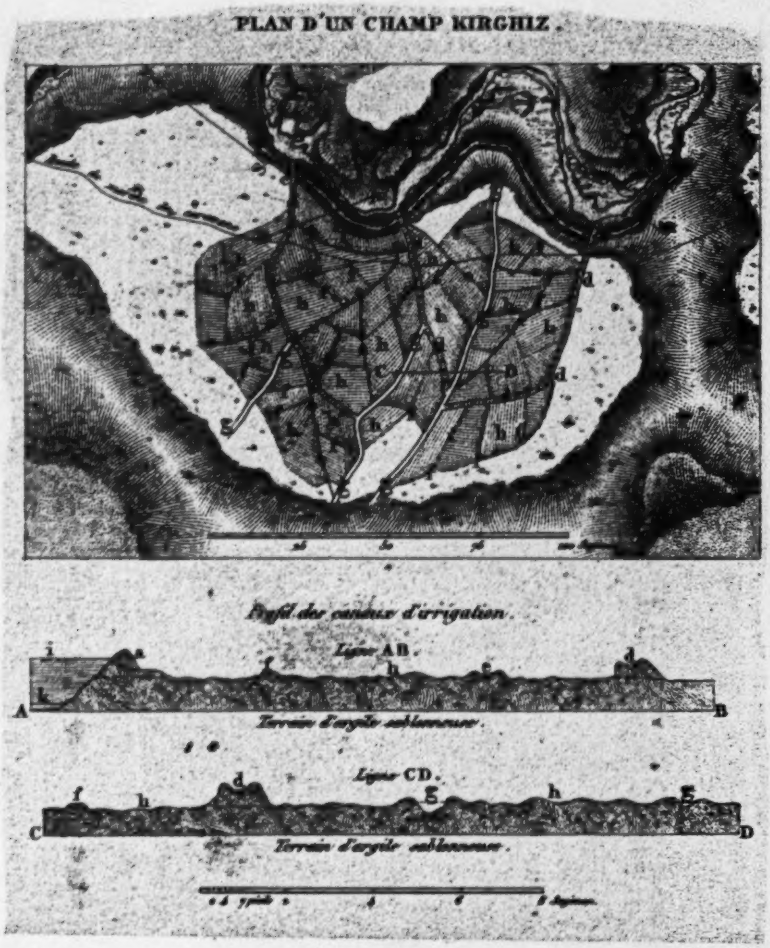

Air N° 1.
Air N° 2.
D.C.

[End plate VIII]

5: Levchine
RQ2 Kazak

Pl. 10

PLAN D'UN CHAMP KIRGHIZ.

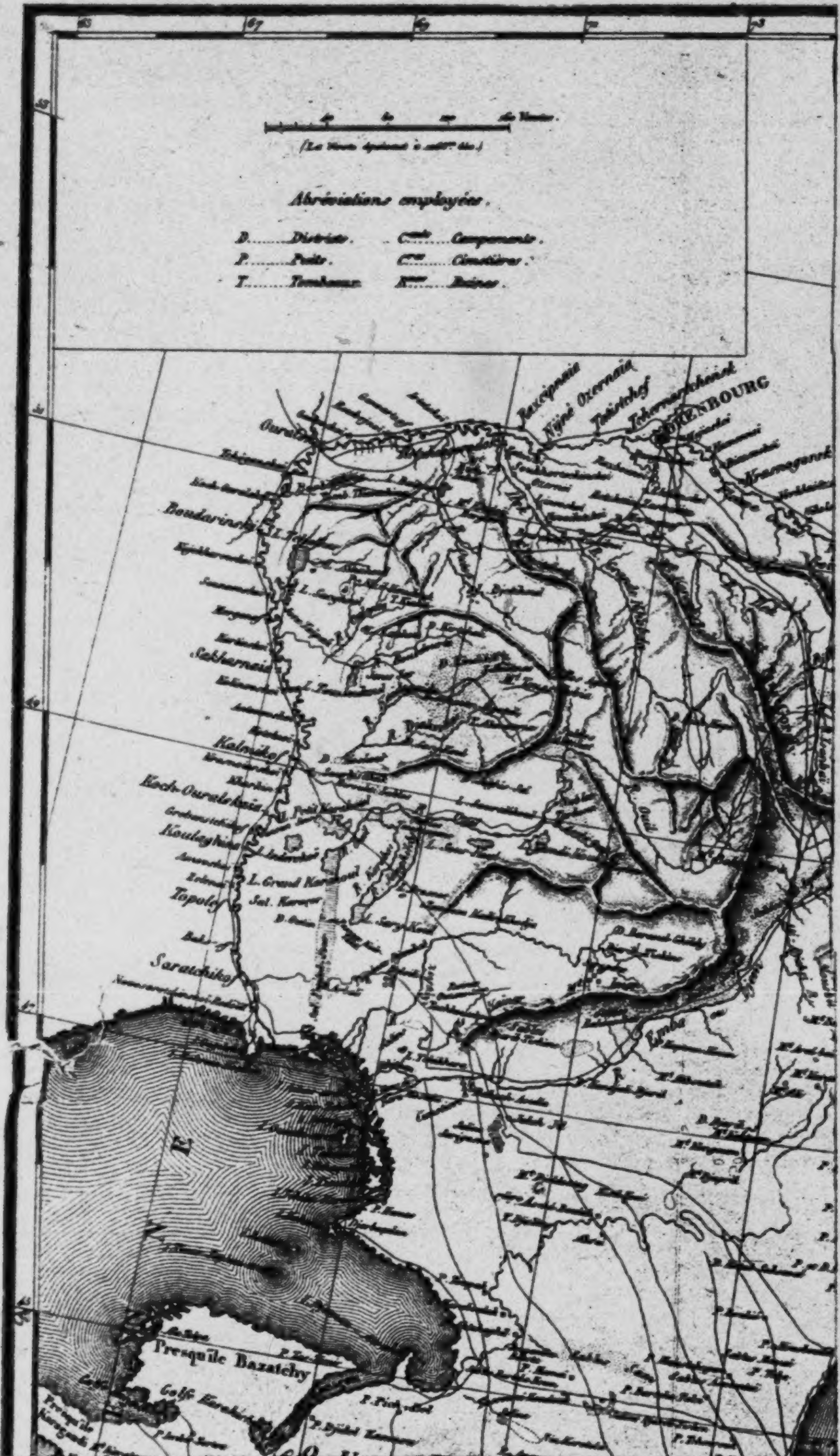

Profil des canaux d'irrigation.
Ligne AB.
Terrain d'argile sablonneuse.
Ligne CD.
Terrain d'argile sablonneuse.
A
B
C
D

[End plate IX]

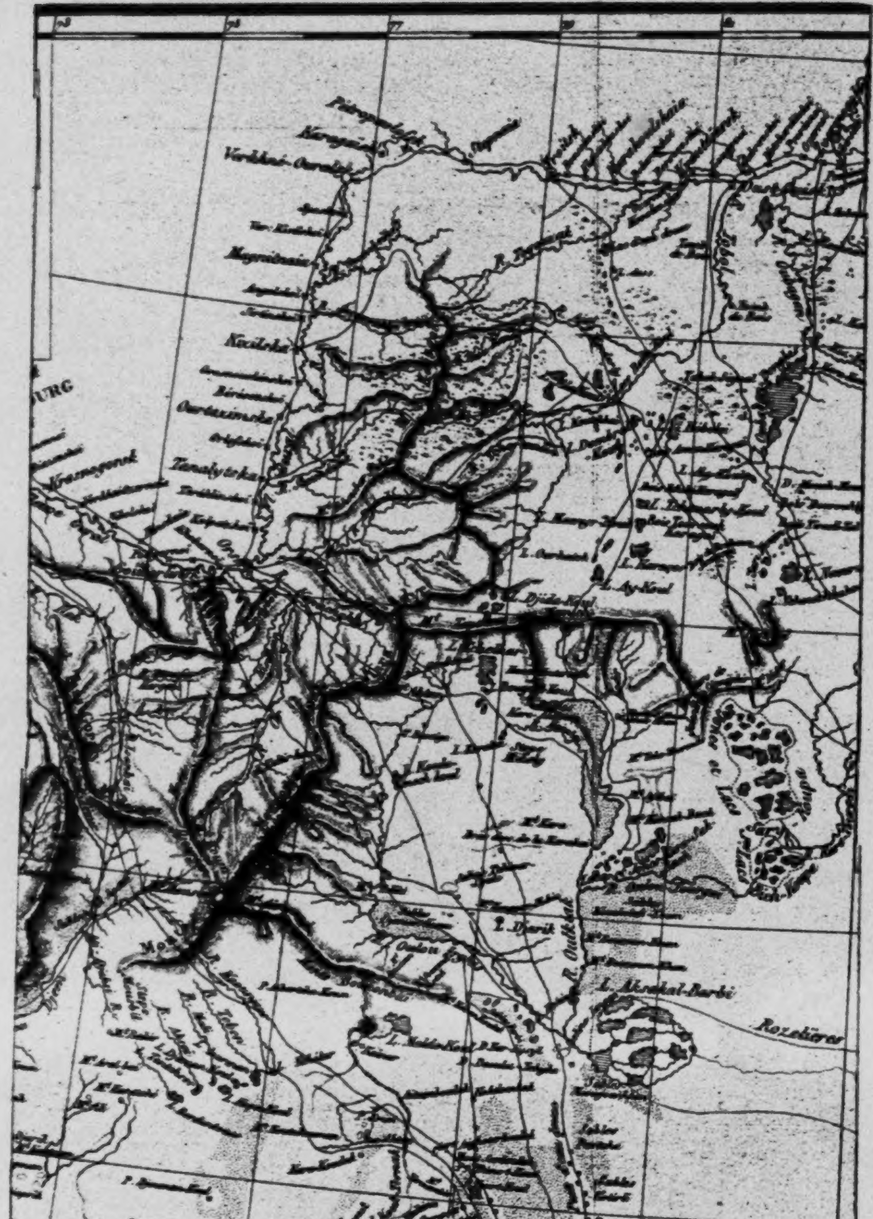
5: Levchine G-4, 5 (ca. 1821) 1840 (Foreign text) RQ2 Kazak RQ2

A	B	C	D	E
F	G	H	I	J

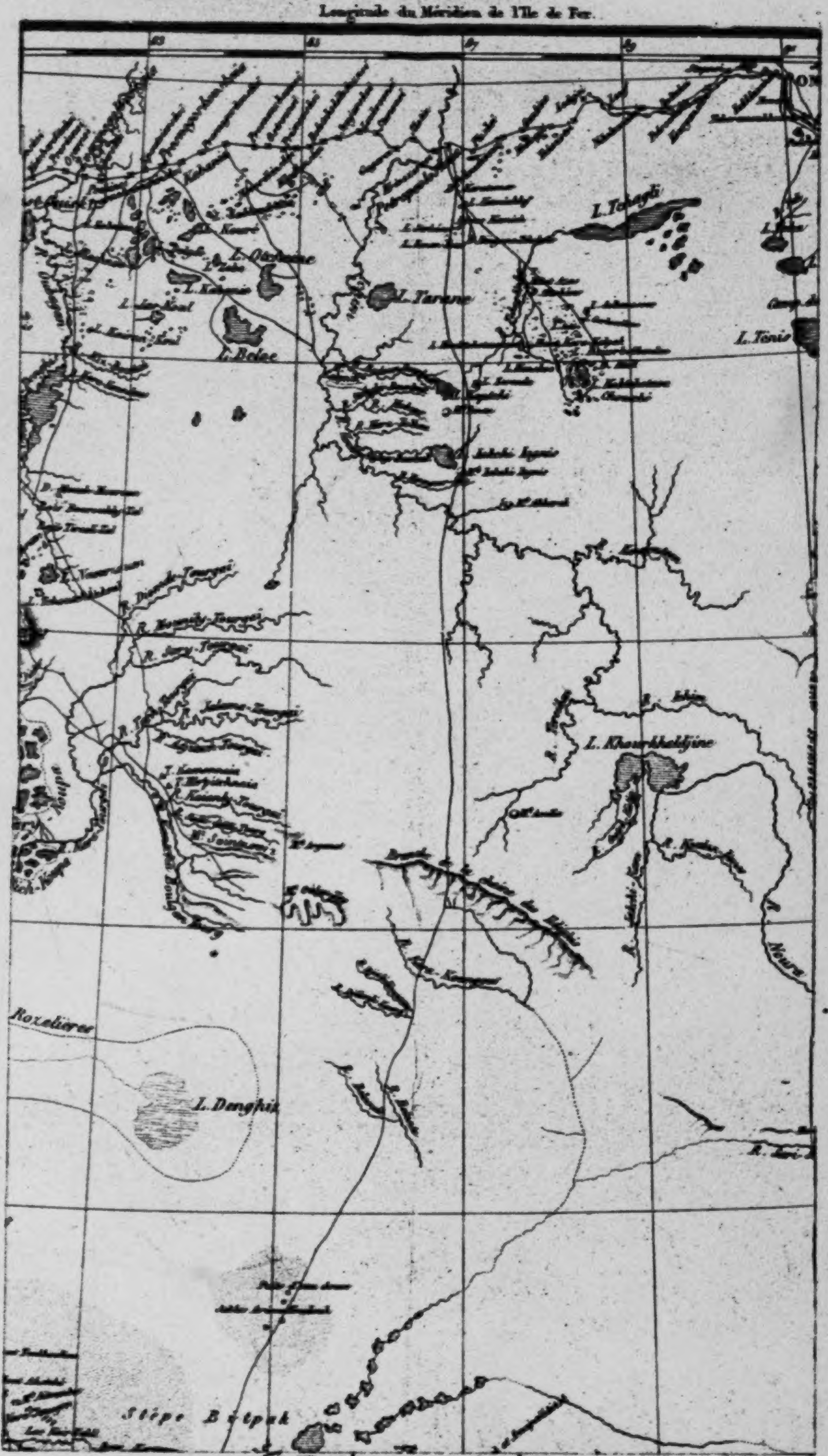
Chart showing the position of the pages of the "Carte du Pays Occupe par les Kirghiz-Kazaks ou Kirghiz-Kaissaks et du Turkestan."
(End map of foreign text)


Abréviations employées.
D.......Districts.
P.......Puits.
T.......Tombeaux.
C.......Campements.
C.......Cimetières.
R.......Ruines.
ORENBOURG
Ouralsk
Boudarinsky
Sakharnaia
Kalmikof
Koch-Ouralskaia
Koulaghina
Topolof
Saratchikof
L. Grand Karakoul
Emba
Presquile Bazatchy
Golfe

[End plate Map (a)]

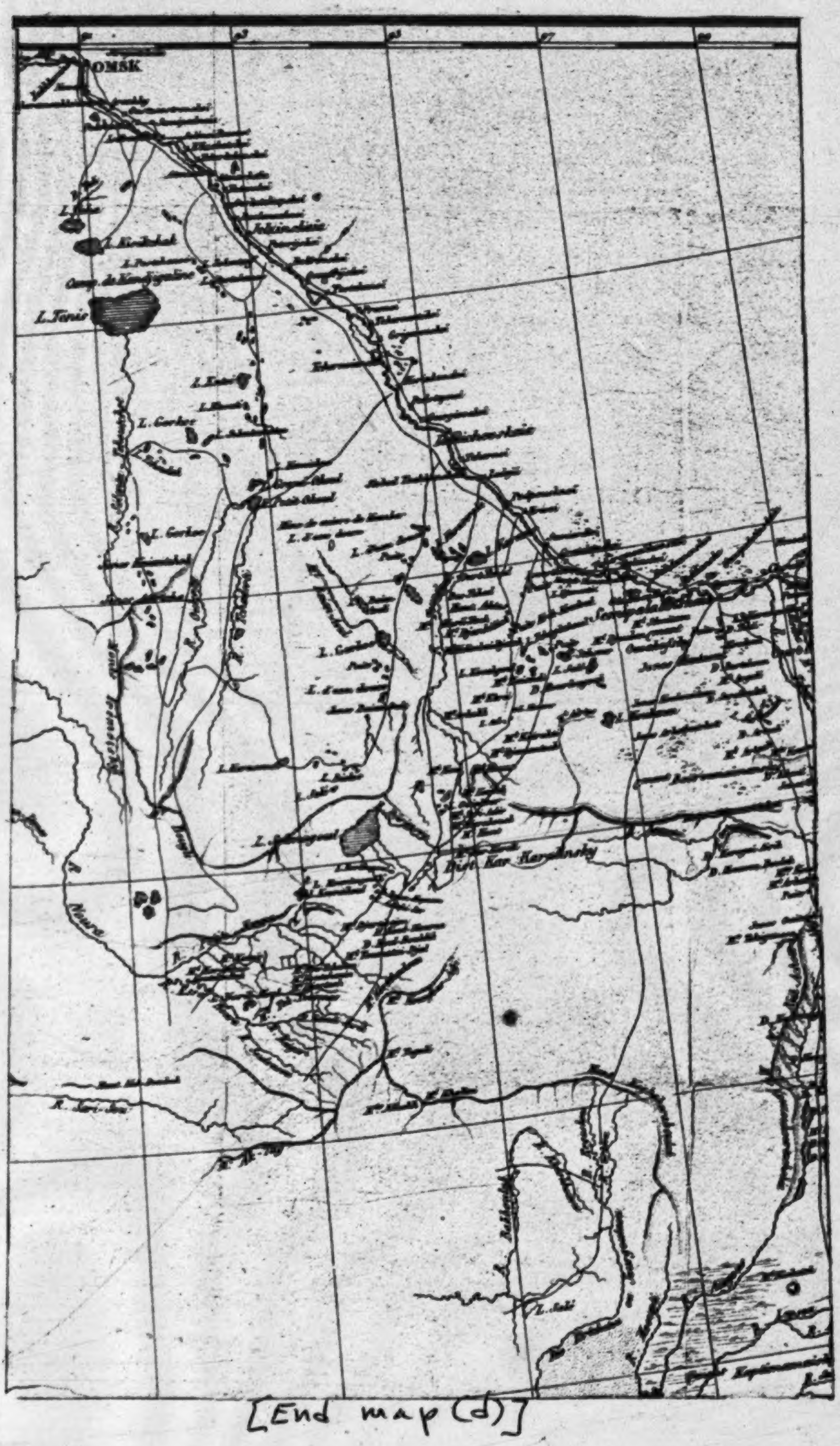

Verkhnei-Ouralsk
Magnitnaia
Kizilskoi
URG
Ourtazimska
Krasnogorsk
Tanalytska
L. Ay-Koul
L. Djarit
L. Aksakal-Barbi
Rozeltrov
Sables
MER

[End map (b)]

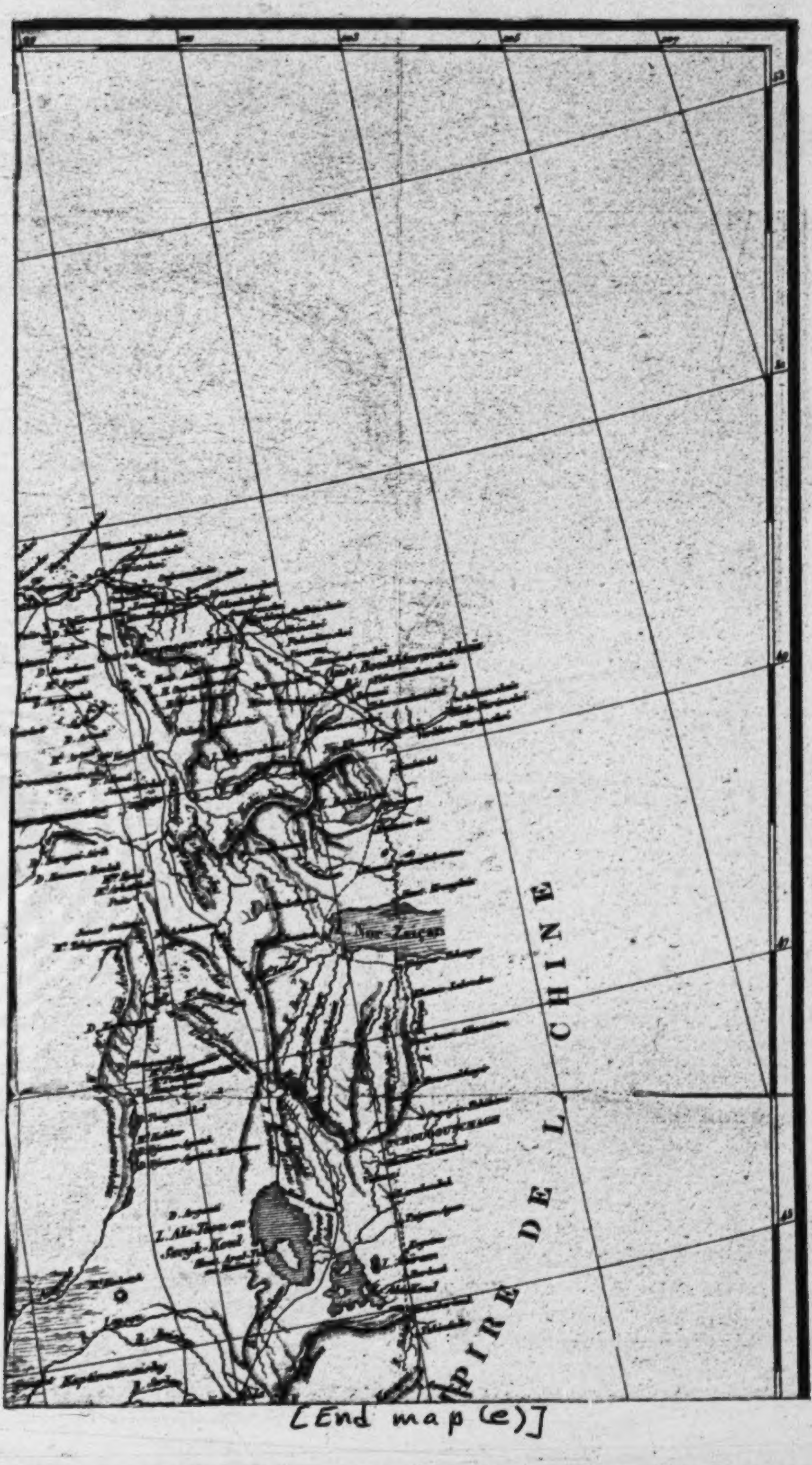


Longitude du Méridien de l'Ile de Fer.
83
85
87
89
L. Tchagli
L. Tarane
L. Bolee
L. Ténis
R. Sary-Tourgai
R. Ichim
L. Khourkheldjine
R. Noura
Roxelieres
L. Danghis
Stèpe Betpak

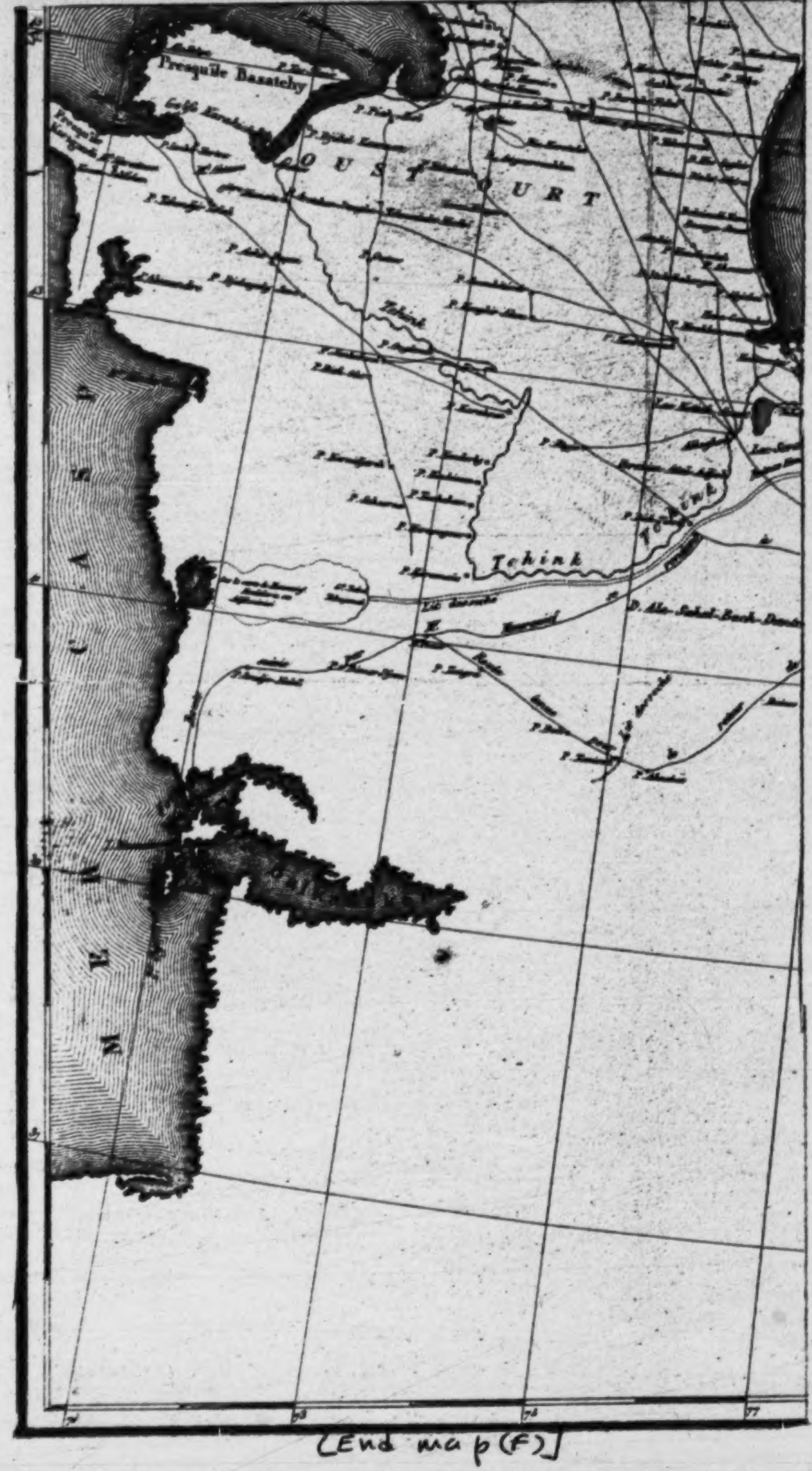
[End map (c)]


OMSK
L. Tenis
Noura
R. Sari-Sou

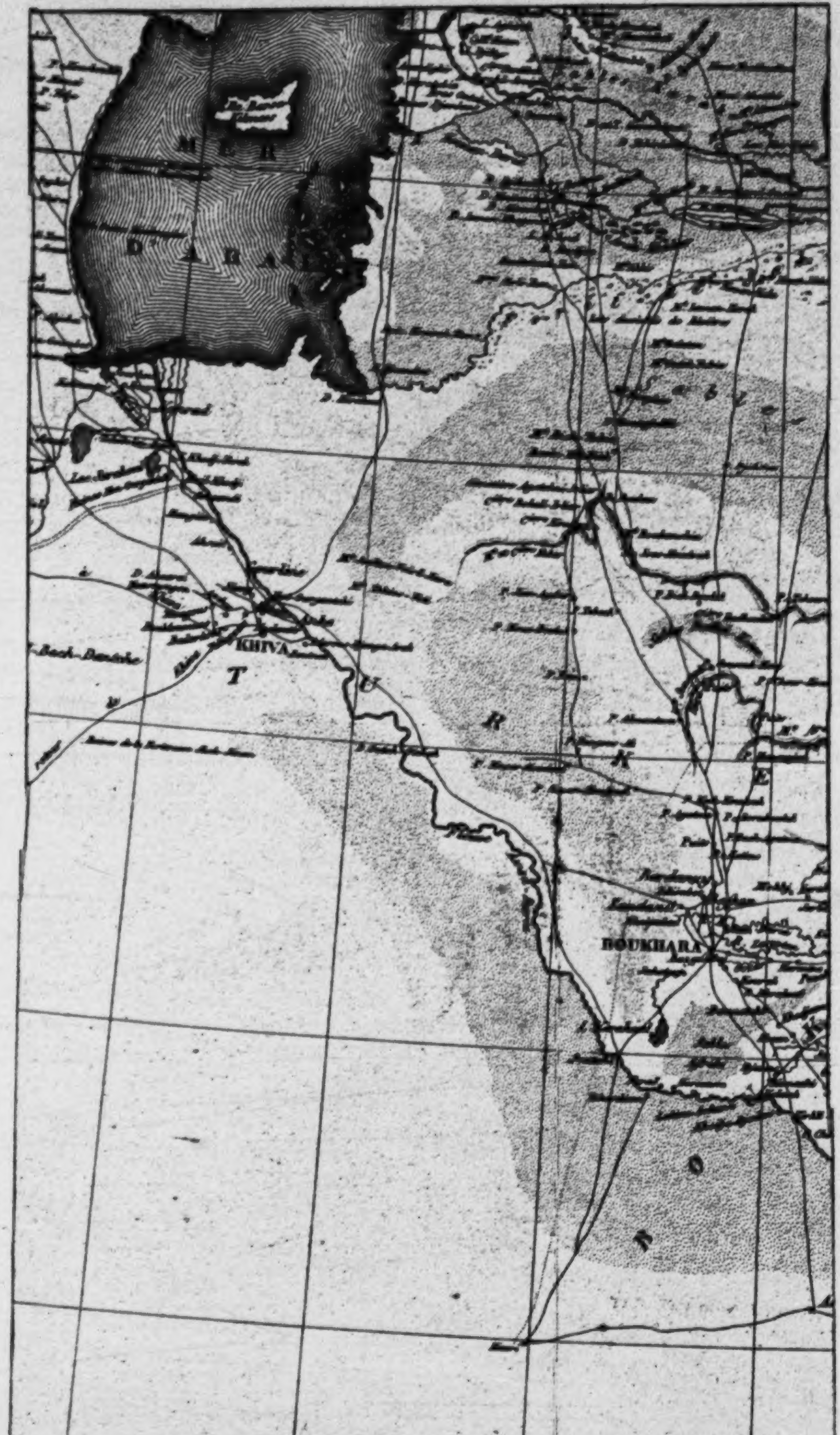
[End map (d)]


Nor-Zaïçan
L. Ala-Tam ou Sasyk-Koul
PIRE DE L CHINE

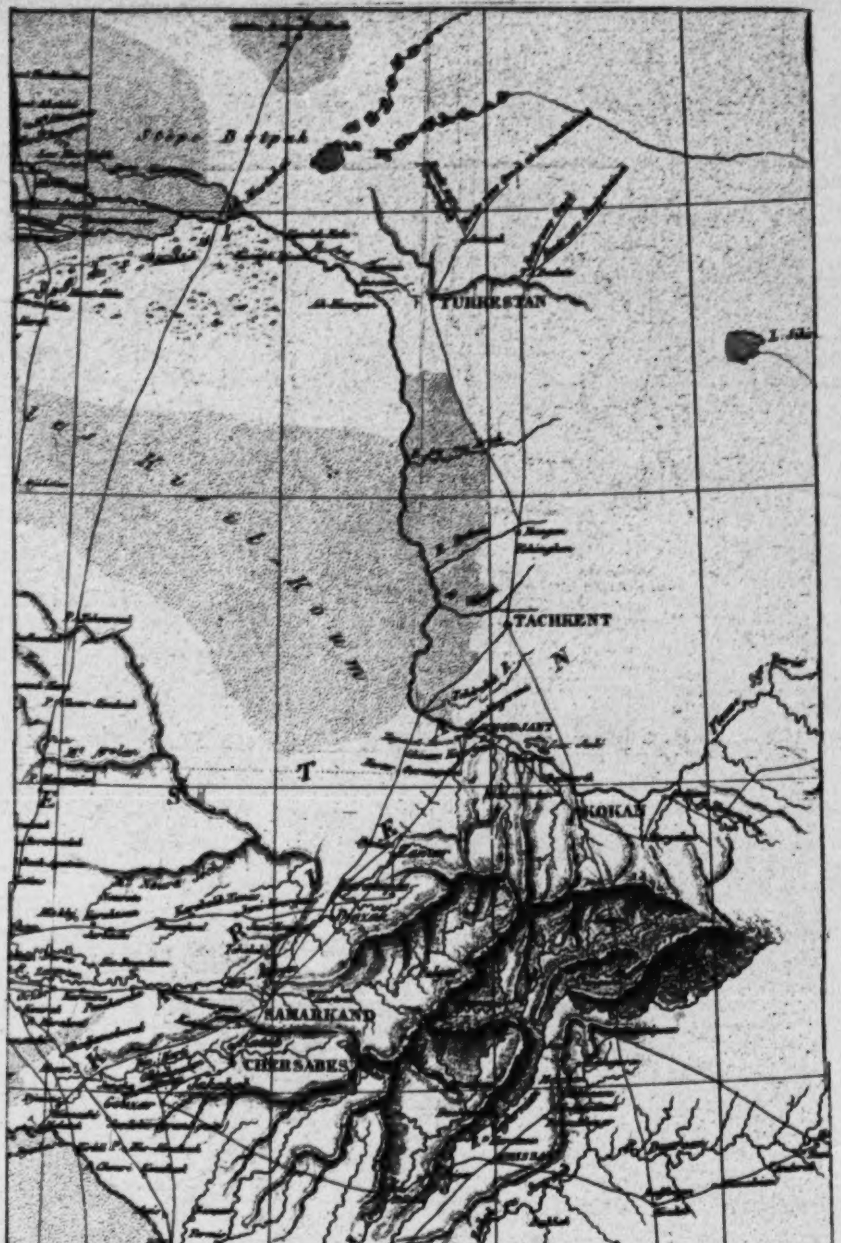
[End map (e)]


Presquile Basatchy
O U S T O U R T
Tchink
Tchink
D. Ala-Sahal-Bash-Dunda
M E R C A S P

[End map (F)]


MER
D'ARAL
KHIVA
T
U
R
K
E
BOUKHARA
O
R
77
79
83

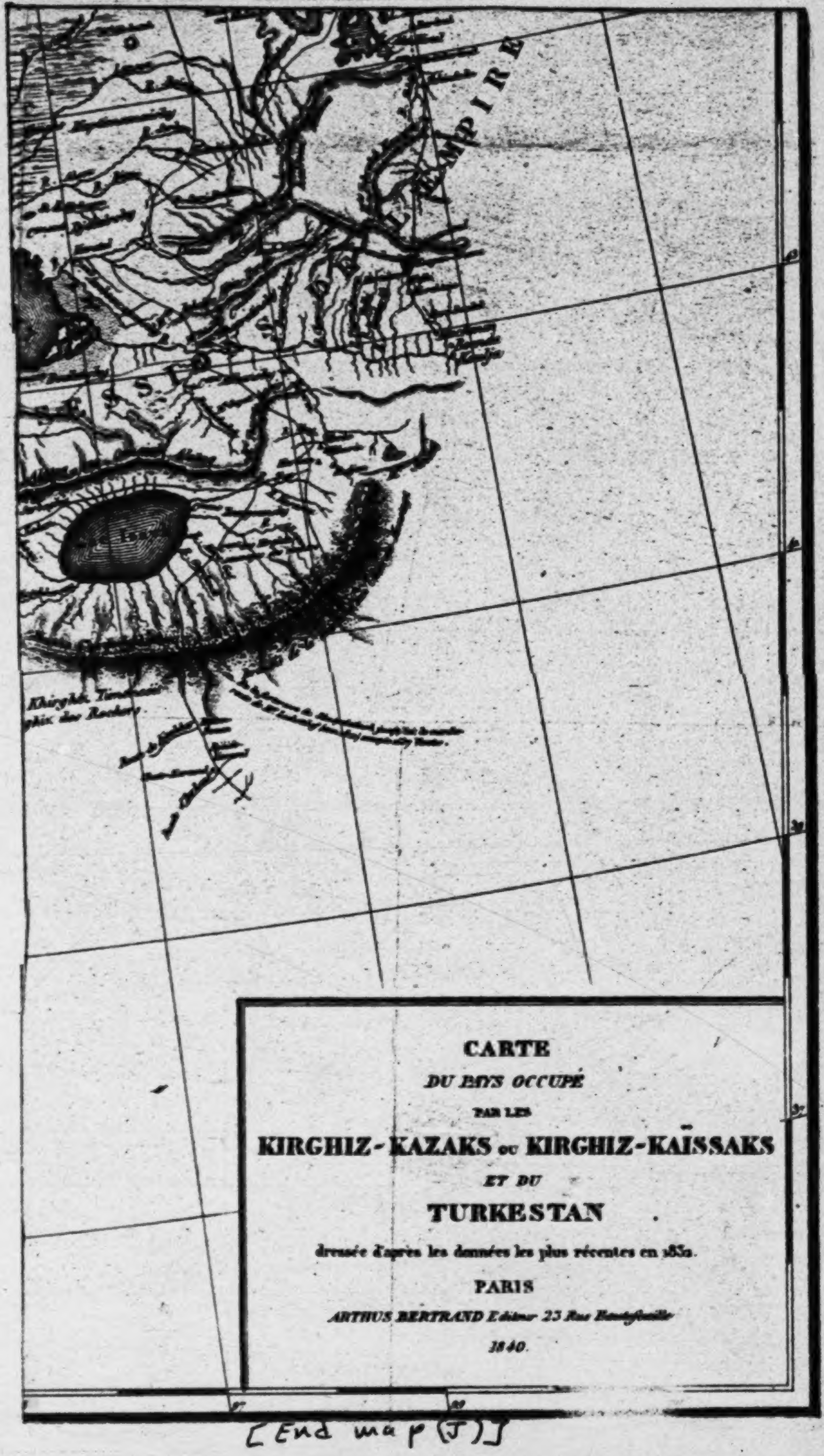
[End map(g)]


Stèpe Betpak
TURKESTAN
TACHKENT
KOKAN
SAMARKAND
CHEHRSABES
BADACHKHAN
Ankoï
BALK

[End map(h)]

L. Sihik
R. Tchak
POSSE
Cent des Khirghis
des Khirghis des R
ACHKHAN ou FAZABATT
61
63
65

[End map(i)]


EMPIRE
Khirghiz Turcomans
...ghiz des Roches

CARTE
DU PAYS OCCUPÉ
PAR LES
KIRGHIZ-KAZAKS ou **KIRGHIZ-KAÏSSAKS**
ET DU
TURKESTAN
dressée d'après les données les plus récentes en 1832.
PARIS
ARTHUS BERTRAND Éditeur 23 Rue Hautefeuille
1840.

[End map (J)]

116

116 **TEXTS**--a full set of pages from each processed source, arranged in page order, as a means of establishing the context for any particular slip. Sets are arranged in the numerical order of the sources. See also:

Literary texts 539

000

The Kirghiz Krai
/Kirgizskii Krai/

by A. N. Sedel'nikov et al.

St. Petersburg: 1903
Rossiia. Polnoe Geograficheskoe Opisanie Nashego Otechestva
/Russia, a Complete Geographical Description of Our Fatherland/
V. P. Semenov, Editor.
Vol. 18, Chs. 4 and 5, pp. 138-222

Translated from the Russian by Barbara and Laurence Krader

Human Relations Area Files
1963

/Title page/

RQ2 Kazak
Kazakhstan RQ1
Prehistoric Turkestan RL3

/138/

Part II . Population

000 Ch. IV. The Historical Fate of the Kirghiz Krai and Its Cultural Highpoints

By A. N. Sedel'nikov, A. N. Bukeikhanov, and S. D. Chadov

> The peoples inhabiting the Kirghiz krai in ancient times. -- "Chud'." -- The Tatars. -- The Bashkir. -- The Kalmyk. -- The Dzungarians. -- The Kirghiz /Kazak/. -- The conquest and two types of colonization of the krai -- voluntary and state. -- The peasant colonization of the 1880's and 1890's. - "Belovod'e." -- The development of education in the krai. -- Elementary and intermediate school education. -- Books and publishing activity in the krai.

P.T
172
Ka
[642]

Traces of the sojourn of primitive man in the Kirghiz krai /which in 1920 became the Kirghiz Autonomous SSR, and in 1936 the Kazakh Soviet Socialist Republic/have been found in a few places. They consist of various stone implements -- axes, hammers, arrowheads, and spearheads -- and a small number of crude metal articles. A few dwelling sites and burial sites have also been discovered at the foot of the Altai Mountains and on the banks of the Irtysh River. These monuments indicate that the people who left them were still in their infancy and had only started on the path toward culture. Some scholars regard this people as a Finnish tribe.

Monuments indicating the presence of a more powerful tribe on a higher cultural level in the Kirghiz krai have a far wider range of distribution here. These are monuments which the contemporary population ascribes to the legendary "Chud'" people. It seems that scholars have been unable to agree up until the most recent times as to what kind of people left such a

/138 cont./

172 multitude of monuments over an enormous area, not only in the Kirghiz krai, but throughout all of southern Siberia. These same monuments even spread over into southern Russia and farther west into the borders of Austria and Germany.

Some scholars support Herodotus, who in his description of Scythia (5th century B. C.), mentions that the Argippaei lived at the foot of mountains (Urals), the Issedones east of them, the Arimaspi and Grippi (Griffins) above them, guarding gold. According to Herodotus, the Greeks obtained gold from the latter, through the mediation of the Issedones. Herodotus himself, however, had little faith in the existence of the peoples mentioned above and cited them from the words of others. Later historians, too, have not acknowledged them, although /139/ they have not denied the existence in these places of a people who became the ancestors of the present Kalmyk. Many archeologists and ethnographers, however, cannot agree with this last, since the written records that have come down to us (from the 14th and 16th centuries A. D.) speak of the "Chud'" graves as completely strange and unknown to the Kalmyk of that time, and because the objects found in the Chud' burial sites and other monuments that have come down to us indicate the high culture of the "Chud'" in comparison not only with the Kalmyk and other indigenous Mongol tribes whom the Russians found in the Kirghiz krai in the 16th and 17th centuries, but also in comparison with the modern ones. It is difficult to accept the idea that the Kalmyk (or another Mongol tribe), having reached a rather high cultural level so long ago, would not only have failed to advance a step further over more than ten centuries, but would have even regressed considerably. Some archeologists see in the "Chud'" monuments traces of the residence of Aryan tribes here, basing this on the similarity of objects found in the south Russian and Siberian kurgans, and also in the closeness of the skull forms. /Illustration appears here./

From everything we know up to now of the kurgan tribe

/139 cont./

172 /"Chud'/, it is possible to be certain only that this people lived here over an extended period of time, passing through several cultural stages -- the Bronze and Copper Ages --reaching the Iron age. They lived in fortified towns, had a quite highly developed industry and art, worked out written signs with which they recorded their historical events, and, finally, had their own religion with definite customs.

Kamennaya baba
/"stone figure of an old woman"/
(From a photograph by Ryzhkov, from the album of the Western Siberian Section of the Russian Geographical Society.)

Let us pause to go somewhat more deeply into the monuments of this ancient people. Remains of the cities of the kurgan tribe have come down to us, as we stated above. These were small structures of clay, wood (framework), and stone. Such "gorodishche" /sites of ancient towns/ with their ruins have been discovered in many places -- on the banks of the Irtysh River near Pavlodar and Ust-Kamenogorsk, in the suburbs of Karkaralinsk, on the upper courses of the Ishim, Tobol, and Or rivers, and on the banks of the Ilek and Ural rivers. Copper and bronze weapons have been found in them, and various clay and bronze vessels (cups and urns), the latter vessels always being adorned with various designs. Some of the ruined town sites were in the form of fortresses and were located on inaccessible spots (for example, in the neighborhood of Karkaralinsk). Others were located on the banks of rivers and lakes and contained wooden and earthen structures. Pieces of harness were found in the

7: Sedel'nikov et al. -4 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Prehistoric Turkestan RL3

Kazakhstan RQ1

P.T. 192 /139 cont./

ruined town sites (bits and stirrups with bronze and copper incisions, etc.), and tools for working the fields. The metallurgy was particularly well developed, however. "Chud' mines" are scattered in masses along the southern mountainous strip of the region. It can be said without exaggeration that the modern mining industry developed from the Chud' mines. The first mining industrialists /140/ began to mine copper and silver in these mines, and only in recent times have they engaged in mining deposits which had never been touched before. The "Chud' Mines" have been found primarily in the Karkaralinsk uyezd, where even at present the mining industry is most highly developed. Many such mines are also known in the northwestern Altai. Thus, not far from the confluence of the Shul'ba with the Irtysh river, five ancient hearths have been found with copper ore and slag preserved in them. The well-known Zyryanov mine in the Altai is also based on the "Chud' mines." Traces of ancient mines have been found in the Mugodzhar Hills and on the upper course of the Ural River. Copper ore was found primarily in these mines, and only rarely silver (although iron ore was also discovered in many mines, evidently the smelting of metal was still unknown to this people).

Ka P.T. [316]

Many monuments of the religious cult have also survived. The kurgans and burial sites provide rich material in this respect. Both indicate that the people here no longer had a crude fetishism, but pantheism and a concept of life beyond the grave. The people took pains in the burial of the dead and adorned the interior and exterior of the graves, covering them with stone or wood. They dressed the dead in their best garments and added gold and silver objects for adornment -- necklaces, rings, bracelets -- and also placed the favorite possessions of the dead with them -- cups, plates, pots, etc. The graves (kurgans) were made for one or a few individuals, and the majority are such, or else for many bodies (the so-called mogil'nik /burying ground/). Meanwhile one may suppose, judging by the adornment of the graves and the objects found therein, that the rich ones served as resting places for eminent and honored persons.

7: Sedel'nikov et al. --5 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Prehistoric Turkestan RL3
Historical Turkestan RL2

P.T. 172 /140 cont./

Quite often the kurgans and burying grounds were adorned by stone statues ("baby" /old women/) and stone slabs with inscriptions. Copper altars were found in some graves, and vessels containing ashes. Evidently the dead were once cremated. Temples served as places of religious worship, and here images of gods were found in the forms of men and women, bulls, geese, snakes, and other animals. Letters were known to these people, and they recorded the events of their lives by means of them, at first having recourse to hieroglyphics and later using letters. These "pisyantsi" /writings/ were made most often on stones, chiseled out or painted. The form of the signs recalls ancient Greek and Indic (Zend) letters. The writing was done horizontally.

The people who lived here at the time of the Russian conquest of the krai had no clear ideas about the "Chud'." To them the "Chud'" were a mysterious people, just as they are to us at the present time. The population was acquainted with the monuments, however. It was from the indigenous population here that the Russians found out that the graves were "Chud'" graves, and that various valuable objects were buried in them. Both the indigenous people and the Russians in the early times were particularly active in examining such graves, and they stole everything valuable from them.

H.T. 175 According to Chinese sources, a certain Usun' or Uysyun people, whose physical type distinguished them from other Asiatic peoples (light-colored hair, blue eyes), appeared within the borders of the region 200 years before the birth of Christ. Like all the subsequent peoples, the Usun' moved across the valley of the Ili River and the Ala-Kul, which are rightfully called the /141/ "historical gates" of peoples, and went to /illustration appears here/ Balkhash. They lived here almost up to the beginning of our era, at which time, split by internecine wars and under pressure from new peoples to the south, they moved farther north and northwest into the steppe, where they mixed with the wandering Turkic tribes. Their name

[Text continues on p. 7]

RQ2 Kazak

Prehistoric Turkestan RL3

/141/

172

Kamennaya baba /"stone figure of an old woman"/. (From a photograph by Ryzhkov, from the album of the Western Siberian Section of the Imperial Russian Geographical Society.)

Kamennaya baba /"stone figure of an old woman"/. (From a photograph by Ryzhkov, from the album of the Western Siberian Section of the Imperial Russian Geographical Society.)

7: Sedel'nikov et al. --T U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2

Historical Turkestan RL2

H.T. /141 cont./

175 completely disappeared from the scene of history after 119 A.D. In 177 A.D. the tribes living in the Kirghiz krai were forced westward by Huns entering from the Chinese dominions. The Huns moved across the southern steppes to the west and completely destroyed the Yuechi tribe, related to the Usun', who were in their path. In the 5th century A.D. the Huns who remained in the region under discussion (most of them had already gone into the southern Russian and Hungarian steppes) fell under the domination of the Mongols moving in from the southeast. Most of them were soon scattered and destroyed by the nearest Mongol hordes from the Uigur tribe, descending from the Altai (in the 7th century). During this period (5th to 7th centuries), after the powerful and conquering Hunnian wave, there came an almost unbroken movement of various [illegible] Turkic tribes from the east, especially from the Altai. At this time the Pecheneg came to the southern steppes, but were soon forced out by the Turks into the modern Ural oblast and beyond to the Volga. In the 9th century they were already well-known to the Russian princes as a wild steppe (nomadic) people /illustration appears here/ and a troublesome neighbor. In the 11th century another Turkic tribe, the Polovtsi, appeared along the same path. They pressed the Pecheneg and the Turks and also moved westward. They, like the others, had a nomadic economy, and when they reached the Russian boundaries they also engaged in raids on the nearest Russian towns and villages.

K
H.T.
175 New Turkic tribes appeared on the historical scene at approximately the same time, known by the general name of Kirghz-Kazak (Kaisak). In view of the fact that this people played and is now playing a great role in the history of our region, we will give a more detailed description here both of their history and of their way of life and their mores (in the following chapters).

H.T.
[631]
K
[101] Our outline concerns a brief history of the Kirghiz /Kazak/ living on the borders of our krai, i.e., the four steppe oblasts: Akmolinsk, Semipalatinsk, Turgai, and Ural. According to the

000

162 /141 cont./ According to the
data of the governor's reports for the 1890's. /142/ there are
[101] 1,875,000 of them, of both sexes, constituting 58% of all the
Kirghiz-Kazak, including those living in China, in the Bukhara
000 and Khiva dominions (1). The Kirghiz /Kazak/ of the Semipalatinsk and

> 1. The population of the steppe oblasts calls it itself "Kazak." Many fantastic explanations exist for this word. The colonel Kolchi-Kadyr was ill, dying of thirst, and left to the mercy of fate, and he prayed to heaven to send him a speedy death. But the heavens took pity upon him, and one of the good spirits, a peri, descended in the form of a white goose kaz-ak. The goose flew away for water, gave the sufferer a drink, and remained to live with him. The offspring of this marriage received the name Kazak. The word "Kirgliz" which has come into use also signifying "Kazak" was originally completely unknown to the latter, and they first began to hear the word primarily from Russians. In the older horde of the Kaisak there is a "Kyrgyz" clan. This is one of the most ancient Turkic tribes. The Kyrgyz were known of old for their attacks on cities, villages, and caravans, and their name became hated by their neighbors. The later "Kazak" began to be called Kirghiz as a consequence of their raids on their neighbors. This word has come into general use, gradually forcing out the real name used by the people--Kazak.

101 The Kirghiz/Kazak/ of the Semipalatinsk and
Akmolinsk oblasts consist chiefly of certain Turkic tribes: the
Kerei /or Kerey/. Naiman /or Nayman/. Alchin. /or Kipchak/.
Alchin, and Argyn.

/142 cont./

101 Alchin, and Argyn. According to the scanty historical evi-
175 dence about them, these Turkic tribes have long been wandering in the various corners of the continent of Asia. The Kerei lived intermittently with the Mongols on the Kerulen and Onon rivers in the homeland of Genghis Khan and fell prey to his first conquests. In the 12th century the Naiman were wandering southwest of the Kerei between the Orkhon and Irtysh rivers. The Kypchak and the Alchin wandered in the northwestern half of the present steppe oblasts. The Mongols of Genghis Khan, going from eastern Siberia into Central Asia, and then the hordes of Batu, also departing from eastern Siberia, beginning at the upper course of the Irtysh river (where Batu designated the point of assembly) and moving thence through the present Steppe krai to the mouth of the Volga, produced an intermingling of all the nomadic tribes they encountered on their way. Because of the common way of life of the Mongols and the Turkic tribes, the latter mixed with the former. After this mixture, produced by the hordes of Genghis Khan and Batu, it appeared that the Naiman and Argyn, about whom there had been no earlier information, entered the ulus /subtribe/ of Chagatay /Dzhagatai/, the second son of Genghis Khan, and in the 14th century were wandering from the Imil' River southwest to Kara-Tal and west to the Nura River. The Kerei appeared on the Black Irtysh, while the Kypchak and Alchin entered the ulus of Djuchi /Dzhuchi/, the elder son of Genghis Khan, and constituted the nucleus of the Golden or Kypchak Horde of Batu. After the period of Batu the historical fate of the tribes mentioned was closely linked with the uluses of Chagatay and Djuchi. Although nominally under the power of the Genghisides, the nomadic tribes retained their tribal way of life and their nomadism. A biy acted as judge in civil and criminal cases, a man who stood out among the people for his eloquence, his knowledge of the juridical folk customs, his impartiality, and the justice of his decisions. Clashes between clans over pasture land took place very often

/142 cont./

101 on the steppe because of the particular mobility which is in-
175 evitable in a livestock-herding economy. The struggle between between the clans gave rise to resourceful and daring leaders, who bore the title of batyr? Frequently the biy and the batyr' were combined in one and the same person. The skillful magistrate and wise judge in peacetime was transformed into a scout when he departed for war in defense of the clan. /143/ into a leader of troops, a soldier, and, after the war, into a diplomat. The nomads with their superb horsemen and unusual mobility represented an immense military power in their time, in the 13th and 14th centuries. Every clan, governed by its biy and commanded by its batyr', entered alliances and broke off from them freely, acknowledging over themselves only that superior power which corresponded to the interests of the clan or its leader. The customary struggle for power and appanages among the Genghisides was settled with the constant interference of the most powerful Turkic tribes, which played an active role in the breaking up of the uluses of Chagatay and Djuchi.

In the middle of the 15th century, Turkic tribes which later entered the steppe oblasts under the name of Kirghiz / /Kazak/ entered the historical scene in the form of an independent political power on the ruins of those uluses mentioned above. /Illustration appears here./

Taking advantage of the weakness of power of the Uzbek khan Abulkhair (1), the Djuchide-sultans Girei /or Girey/ and Djany-Bek /Dzhany-Bek/ broke off from him with their adherents and found refuge in the western part of his ulus on the river Chu, thanks to the hatred for Abulkhair of the Chagatayde khan of Mogolistan, Isa-Bug. Here they founded an alliance of nomads which later received the name of "Kirghiz-Kazak (Kaisak)."

---

1. From the time of their khan Uzbek, who died in 1342, the Golden Horde began to bear his name.

/143 cont./

101 After the death of Abulkhair in the third quarter of the
175 15th century, the customary struggle for power aomong the
Genghisides grew stronger in his ulus. The nomads, who had
always felt the animosity of their rulers, found it impossible
to remain in the Uzbek Horde. Most of the Kypchak joined
619 the alliance of the Kirghiz-Kazak, increasing its number to
175 200,000. Under Kasym-khan (who died in the first quarter
643 of the 16th century), the son of Djanybek, the alliance of the
648 Kirghiz-Kazak, which added to itself /144/ the nomadic

764
614

A Kirghiz /Kazak/ cemetery of the Adoev /or Aday/ clan
in Kara-Chungul.

175 peoples of the eastern half of the Chagatay ulus, numbered over
643 a million persons. Kasym-khan, who united all the Kirghiz
648 /Kazak/ people, had enormous military power at his disposal.
619 Fortunately for his subjects, this last of the mighty khans was not
numbered among the usual conquerors of Asia, and he acquired the
love of his people by a policy of peace. When averting a proposal
to make war, Kasym-khan said that "the Kazak, as a nomadic
175 people, should think about winter camps and not about war." Kasym-
kahn enjoyed unusual popularity among the people for his love of
643 peace. After the death of Kasym-khan, the Kirghiz-Kazak alliance

175 /144 cont./ After the death
643 of Kasym-Khan, the Kirghiz-Kazak alliance
631 broke up into smaller units. Each of its sultans tried to seize
power, and the dissensions among them led to the ruin of the
Kirghiz-Kazak alliance. Later, 200 years after the death of
175 Kasym-khan, the unifier of the Kirghiz-Kazak, his people again
619 appeared on the scene of history in the form of three political
631 unions, known by the names of Elder, Middle, and Younger
Hordes. (1).

[101] 1. We consider it necessary to note that that the current names of the hordes as Great and Little characterize the hordes wholly incorrectly and also render the sense of the Kirghiz /Kazak/ words unfaithfully. Uly means elder, ancient, and not great in the sense of quantity (especially as this horde is smaller in number than the others). Kshi does not *mean little (in sense of quantity), but* younger.

648
175 In the first quarter of the 18th century "there arose the
619 designations of: the southeastern Kazak clans of the Dulat and
631 Kangly as the Elder (uly) Horde, being the most ancient Turkic
614 tribes occupying the lands of the Kazak alliance; the Kypchak,
[101] Argyn, Naiman, and Kerei as the Middle (orta) Horde, being
the later comers; and the tribe of the Alchin and the clans separated from the tribes of the horde as the Younger (kshi) Horde" (Aristov). At this time all three hordes, who had been pushed from their southeastern lands by the Kalmyk, were wandering in the basins of the Ishim, Nura, and Sary-Su rivers. In 1723 the Dzungarian ruler, Galdan-Tsyren, conquered the clans of the Elder and Middle Hordes. The invasion by the Dzungarians and the Kalmyk forced the Kirghiz /Kazak/ hordes to move west to the Aral and Caspian seas and north to the upper courses of the Ishim, Ural and Tobol rivers. The Younger and Middle

175 /144 cont./ the Younger and Middle
648 Hordes. pushed by their enemies from the south to the so-
619 called Gor'kaya line. were obliged to recognize Russian sov-
631 ereignty. The relations of the Kirghiz /Kazak/ to their sultans and
khans were free. They recognized their authority as long as
their interests coincided with the views of the autonomously
175 ruling clans. In 1730. Sultan Abulkhair of the Younger Horde
643 asked the Russian government to accept his people as subjects.
648 He did this partly because he feared an invasion of his lands
619 by Galdan-Tsyren. and partly with the intention of strengthen-
614 ing his power. which was tottering because of the enmity be-
631 tween the sultans. In the 18th century the sultans Ablai /or
Ablay/. AbulMambet and Barak of the Elder and Middle hordes
became the rulers of the people by utilizing their good will.
Ablai. the most populat of the khans named by the Kirghiz
/Kazak/. carefully avoided subjecting the Kirghiz /Kazak/
to a foreign power. Some of the clans of the Middle Horde
accepted Russian sovereignty under the son of khan Ablai in
1782. and under Bukei /or Bukey/ Khan. the sonsof Barak. at
the end of the 18th century. Certain clans of the Elder Horde
accepted Russian sovereignty in the 19th century in the person
of their sultan Syuk-Ablaikhanov. Later. by the third quarter
of this century all the Kirghiz /Kazak/ clans had gradually
recognized Russian rule except the Naiman and Kerei. /145/
These. after the annihilation of the Dzunguarian kingdom by
the Chinese in the third quarter of the 18th century left the present
Akmolinsk oblast to go to their old lands on the Tarbagatai
and Black Irtysh. and from there into China.

175 The Kirghiz /Kazak/. who had never known a sovereign
648 power. which would have been unfeasible in the free steppe.
where from time immemorial the traditional form of power had
been concentrated in the hands of an autonomously ruling clan
and its leaders. became part of the population of the steppe
oblasts in the 19th century. Although they had acknowledged
their dependence on the Russian government. the Kirghiz
/Kazak/ did not reconcile themselves to this position at once.
and even attempted to reestablish their independence later.

K
175 /145 cont./
648 but these attempts were unsuccessful.

K In the 1840's the Kirghiz /Kazak/ steppe recalled the
175 past for the last time. Kenesary-Kasimov, grandson of Ablai
648 Khan, eclipsing the glory of his highly popular grandfather in
669 the folk legends, assembled several thousand horsemen from
the ranks of the malcontents, /illustration appears here/ proclaimed himself the restorer of the former greatness of the
Kirghiz /Kazak/ people, and attempted to arouse all the
Kirghiz /Kazak/ people under his banner. An enormous block
of the nomadic population remained indifferent to the appeal
of Kenesary, however. Yet the bravery and audacity shown
by his brother Naurzbai /or Naurzbay/ and the latter's comrades won the sympathy of the population, who constantly protected the people of Kenesary and saved them from the pursuing Russian detachments, even though they did not express
their sympathies actively. Thanks to this, Kenesary held sway
over the Kirghiz steppe for seven years, and his followers traversed all the area from Orenburg to Karkaraly /Karkaralinsk/
and from Petropavlovsk to Turkestan, destroying Kirghiz /Kazak/
K nomad villages and Russian settlements and taking the people
[533] prisoner. In 1847 Kenesary and Naurzbai were killed by the
Kirghiz /Kazak/, and now all that remains of their unusual
K audacity and bravery is a song in the memory of the people.

175 With this we will end the description of the Kirghiz
/Kazak/ for the time being and return to the chronological
order of historical events in the life of the region.

K.K. /146/ In the 16th century, as we have seen, a people
175 who were known to the Russians under the name of Kalmyk
101 appeared in the southern sector of the region, and they drove
648 the Kirghiz/Kazak/ to the northwest. The Kalmyk represented
619 an alliance, called Oirot, composed of several tribes (the
Torgout, Khonz, Khoshout, and Dzungarians). In the beginning
KK of the 17th century internal rivalries and the struggle with the
175 eastern Mongols split up the alliance and it fell apart. In 1628
619 the Torgout went west to the upper courses of the Tobol and Ural
648

KK /146 cont./

175 rivers and beyond to the Volga (1630). War broke out among the
619 other tribes for priority, which was won by the Dzungarians, and
648 indeed the former alliance began to be called Dzungaria after them. United by valiant commanders, Dzungaria became a dangerous neighbor, not only for the eastern Mongol, Altai, and Baraba tribes, but also for China. The latter suffered much from the attacks of the Dzungarians in its western provinces, until after several campaigns the many soldiers of the Chinese army inflicted a decisive defeat (in 1696) upon the armies of the Dzungarian kontayshi

K
361
133

Kirghiz /Kazak/ winter camp in the steppe.

KK
175 (prince), the famous Galdan-Tsyren.

619 This somewhat weakened the power of Dzungaria, but the
648 return of the Torgout, who wandered back from the Volga, again strengthened its influence on the surrounding tribes. This influence was so strong that the Baraba Tatars, who were nominally subject to the Russians, nevertheless acknowledged the power of the Dzungarians and paid duty to them and not to the Russians. Finally the Russians,
KK too, were obliged to clash with them, and at first to give way. In
175 1714 the Russian government sent Buchholz to set up a series of fortresses
648 along the Irtysh river (by which it was proposed to link the gold deposits
K-K of Yarkand with Siberia). The latter established a fortress near the
[439] settlement of Yamyshev (where the main trading between the Russians, Dzungarians, Bukhariotes, and Tashkentians was concentrated). The

7: Sedel'nikov et al.--16 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2

Kalmyk AH5

K.K. /146 cont./

175 Dzungarians however, would not permit the Russians to establish
648 themselves there. In spite of the fact that Buchholz was accompanied by a considerable detachment (3,000 men), they besieged him and forced him to retreat with great losses to the mouth of the Om and to renounce his aim. Only five years later, with the consent of the Dzungarians, the Russians did succeed in founding several fortresses along the Irtysh (Omsk, Staro-Semipalatinsk, and Ust-Kamenogorsk).

K As we have seen, in 1723 the Dzungarians defeated a
175 part of the Elder and Middle Hordes of the Kirghiz /Kazak/
648 (wandering west of them). The Younger Horde and the part of
167 the Middle Horde that remained independent moved northwest
KK 175 to the Siberian border of the Russians and to the Bashkir. Mean-
648 while the khans Abulkhair and Semeke swore allegiance to the Russians in order to protect themselves better from the Dzungarians.
KK It was during this period that the kingdom of Dzungaria reached its
175 greatest power and might, extending from the Altai across the
631 southern part of the present Semipalatinsk, Akmolinsk, and
648 Turgai oblasts to the Aral Sea, and southward to the foothills of the Tien Shan. In 1739 the Dzungarians attacked the Kirghiz /Kazak/ and drove them to the Ural (Yaik) River, in the course of which many Bashkir who were subject to the Russians were killed. The Russian government, however, decided not to punish the Dzungarians for the attack, for it still recognized them as a powerful enemy. These Dzungarian kontayshi considered themselves so powerful that they paid no heed to good relations with their strong neighbors -- China and Russia. Only after /147/ clan dissensions once again arose in Dzungaria did its power fall, this time finally, and the Chinese and Russians did not fail to take advantage of it. In 1751 the kontaysha Amursana was seeking to rule Dzungaria. Since he had no hope of achieving his aim by his own power, he turned to the Chinese government for help. The latter, expecting to gain an advantage from the war which was beginning, sent an army to Amursana, which did indeed help him to gain rule. Instead of acknowledging

7: Sedel'nikov et al.--17 U-4,5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2
Kalmyk AHS
Prehistoric Turkestan RL3

KK· /147 cont./

175 631 648 himself as dependent upon China after that, however, Amursana took advantage of the trust of the Chinese and attacked them suddenly and laid waste the nearest provinces (Hami). The indignant emperor declared war without quarter against the Dzungarians. Chinese armies entered Dzungaria several times, only to be met with defeat. In fact Amursana was finally beaten only in 1756, when he fled to Siberia to the Russians. The Chinese went through all of Dzungaria "with fire and sword" destroying almost the entire population without quarter (up to one million persons), paying no attention to sex or age. This was no conquest, but the extermination of a nation, individual by individual. And in truth, from this time on the Dzungarian KK [167] kingdom completely disappeared from the scene of history. Only a few thousand people of the western Oliut /or Olyut/ tribes escaped, managing to flee to the Kalmyk hordes on the Volga.

K 175 648 [619] [167] With the destruction of the Dzungarian empire, in the southern strip of the present Kirghiz krai, there remained the Kirghiz-Kazak (the Elder, Middle, and Younger hordes), some of whom recognized Russian authority and some of whom went over to the Chinese. By the beginning of the 19th century, as we have seen, most of the Kirghiz /Kazak/ recognized the authority of the Russians and remained to wander in the southern part of our region (where they are still wandering to this day).

Such, in brief, is the political history of the nomadic peoples of the Kirghiz krai.

P.T. 172 Clearly the Kirghiz krai has not ceased to be the arena of important historic events from the most ancient times to the end of the 19th century. Primitive tribes appeared here and passed through the first stages of their cultural development (the stone and copper stages). Dozens of peoples of Central, Inner, and Eastern Asia moved through here, for which reason the southern plains of the region are even known as the "historical gates of peoples." The various monuments found here in the region are mute evidence of the events which have taken place here in various epochs. We have already seen the

7: Sedel'nikov et al.--18 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak
Prehistoric Turkestan RL3
Historical Turkestan RL2

/147 cont./

P.T. 172 monuments of the most ancient inhabitants of the region--the legendary "Chud'." Several memorials were also left behind by the Mongols, Kirghiz /Kazak/, Kalmyk, Dzungarians, Chinese, and other peoples who lived in or passed through the region. Such are the various graves (among which the grave of Alacha-khan, on the upper course of the Sary-Su River, deserves mention), the stone sculptured figures ("old women"), the figures and inscriptions cut in the stones and cliffs, the traces of fortresses and canals in the mountain valleys, the ruins of monasteries (the illustrious Ablaiki Buddhist monastery near Ust-Kamenogorsk), and many other small memorials, such as weapons, vessels, and household appurtenances. Written history and the memorials tell us that most of these peoples led a nomadic type of life, for which reason the exchange of one people for another and one culture for another took place rapidly and easily.

H.T. 175 167 648 From the second half of the 16th century, a new people began to push their way in here from the north---the Slavs. Their culture was higher than that of /148/ the masters of the Kirghiz krai of that time, and the latter were obliged to yield the rule in their own region to the newcomers. We will now turn to an examination of the movement of the Russians here and their colonization of the region.

Two stages can be distinguished in the Russian colonization of the region: the appearance of free /vol'nye/ colonizers here, and the movement of government troops which followed in their tracks. The free colonization came about through the appearance of peasants, criminals, adherents of religious sects, and various rabble, who fled here from the difficult conditions of the life of that time or in order to make an easy living from the defenseless indigenous people. The southern Urals and the northeastern part of our region were particularly favored places in this regard. Thousands of such nameless people collected here in the 16th, 17th, and 18th centuries. This is where the idea developed of "looking over the land sectors," which was accompanied by

/148 cont./

175 moving forward into the interior of the unknown countries.
167 One can derive some idea of the strength and power of this
648 movement from the fact that over a period of some 100-150 years (1560-1750) a wave of nameless fugitives /vol'nitsa/ traversed all of Siberia from the Urals to Kamchatka and from Berezov to the Altai. One of the lateral waves went into the Kirghiz krai from the north, along the Irtysh river and the Baraba Steppe, and another went from the southern Urals along the Ural river and its tributaries. The latter movement began earlier, but the colonization along the Irtysh was accomplished more quickly because it was stronger. The Irtysh krai and the Altai had greater value in the eyes of the colonizers because of their natural wealth, and more people came here. The Russian government recognized this also and afterwards sent its chief military forces here. We shall see below how the government colonization (and conquest) followed the footsteps of the free movement and legalized it, so to speak. In some cases the government had only to recognize a certain sector of land as theirs because it had already been seized by the fugitives.

In the following account we shall describe the conquest and colonization of the eastern part of the region (the present Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts) and that of the western part (the Ural and Turgai oblasts) separately.

It is difficult to say exactly in what year Russians appeared in the Ishim-Irtysh region. There is no doubt that both in northern Siberia and here the conquest of the region was preceded by partial penetration by various kinds of hunters for fur-bearing animals, and also simply to plunder the indigenous people. These isolated preliminary skirmishers of the Russian colonization were a kind of mob of fugitives, who were not united by any sort of definite aim (except plunder) and could not serve as a firm bulwark of colonization, in spite of the fact that at first they probably did not encounter united resistance from the natives of the area. When the rule of Kuchum spread over the Ishim-Irtysh steppes in the second half of the 16th century, these fugitives were obliged to

7: Sedel'nikov et al. --20 U-4,5 (no date) 1903
RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL 2

/148 cont./

175
167
648

shift their scene of action for a time to northern Siberia. Nevertheless the road to the wealthy region was indicated and was used by the Siberian military commanders.

In the beginning of the 1580's the first bands of service people appeared on the Irtysh, following Yermak, and they already had a definite goal -- to continue the work begun by Yermak, namely, to place the indigenous peoples "under the hand of the great emperor" and to conquer the region. /149/ The Russian forces who came here were again obliged to meet with Kuchum, who, after a whole series of defeats from Yermak, "fled into the Kalmyk border of Ishim, Nor-Ishim, Om, and Kamyshlov," as expressed by the Siberian chronicler Remezov, i.e., into the modern Ishim-Irtysh steppe. He was no longer the former terrible Siberian emperor, however, and the Russians were not obliged to wage a serious open battle with him. Evidently the previous defeats had considerably shaken the prestige of his rule and killed the hope of the natives under his rule for a successful outcome of the battle. For this reason they were probably unwilling to answer his calls to open battle with the Russians. Perhaps it was also because they were few and had been taught by bitter experience, and since they were without firearms, they did not wish to try their luck in open warfare. One way or another, during the six years Kuchum spent here, the Russians waged a small war and could not move ahead, although they did not have a single serious contest with the followers of Kuchum. The latter "lived in hiding and did much damage to the Russians and the tribute gatherers." /Illustration appears here./ In the following years Kuchum appeared on the right bank of the Irtysh above the place where Omsk is now. Here Kuchum gave the Russian forces no peace, sometimes attacking the native tribute gatherers of the Russians, sometimes raiding the caravans of Bukhariote merchants on their way to the Russians.

The Russian military commanders also had difficulties because they had no points of support. The necessity for these

7: Sedel'nikov et al.--21 U-4.5 (no date) 1903

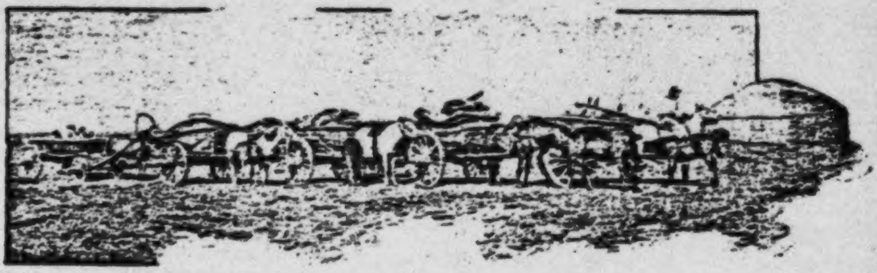
RQ2 Kazak RQ2

Historical Turkestan RL2

H.T. /149 cont./

175 was soon recognized by the Russian government, and in 1594
167 they commanded the building of the town of Tara (Tobolsk
648 guberniya) on the border of the Kuchum kingdom of that time. The town served its purpose. The Russians finally forced the Tartars out and administered several serious defeats to Kuchum. The latter fled south to the Kalmyk (according to some reports, to the Nogai), where he perished. By the beginning of the 17th century only memories remained of the former Siberian tsar and his empire.

K
492
493



Migration of the Kirghiz /Kazak/.

H.T.
175 It is difficult to believe that the conquest of the area was
631 due exclusively to the daring and strength of the Kazak /Cossacks/
648 and service men. There is no doubt that disintegration had already begun in the Tatar empire itself. This empire, which consisted of a whole series of volosts subordinated because of yassak /tribute in furs/ to the clans of Kuchum, was not in itself any kind of whole and solid thing, since it had no deep internal bond. This was /150/ particularly noticeable after the first defeats of Kuchum by Yermak, when the Yassak natives almost all failed to move voluntarily after the retreating followers of Kuchum. Here, too, we saw the same thing. Even the Tatars themselves did not stand fast around Kuchum in order to make a concerted attack on the Muscovite commanders. They either agreed to pay the yassak to the Russians, or else fled from

RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2
Nogai RF6
Kalmyk AH5

H.T. /150 cont./

175 631 648 them and from Kuchum. The more pressure the Tsarist commanders put on Kuchum, the more difficult it was for him to hold the Tatars under his subjection and to gather trustworthy soldiers around him. At Ormen, for example, Kuchum had only about 500 men, and after the defeat there in 1598 he could not gather together half the number. Only recognition of the rule of the Russians, submission, or flight from his dominions remained. He chose the latter and died a violent death.

Thus 1598 may be considered the year of submission for the last dominions of the Kuchum empire (the modern Ishim-Irtysh steppes or the northern half of the Akmolinsk oblast).

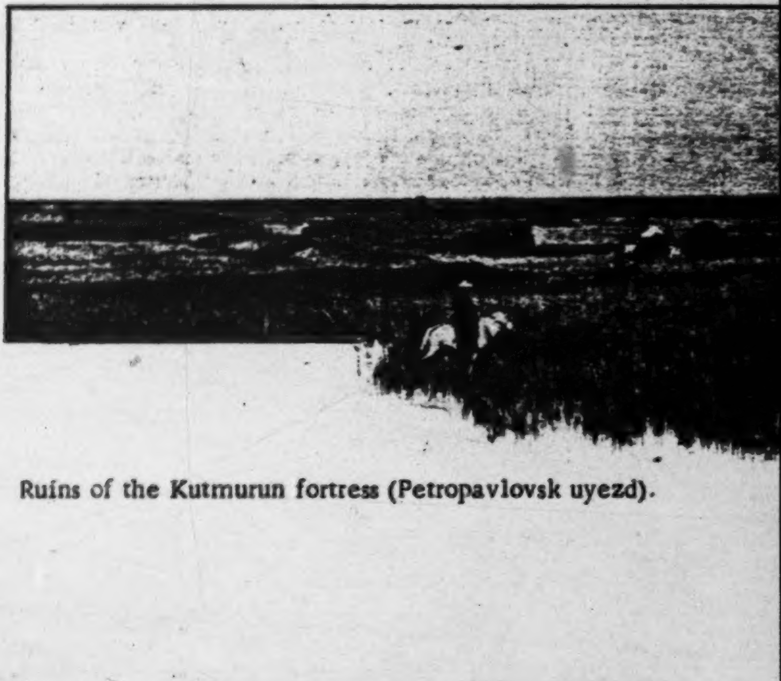
H.T. N 175 648 The Russians did not succeed in profiting from their victories, however. In place of the followers of Kuchum, they had to defend the conquered land against the Nogai, to whom the sons of Kuchum, Alei /or Aley/ and Kanai /or Kanay/, had fled and whom they aroused against the Russians. The Nogai lacked the necessary forces for open battle and engaged in raiding the nearest Russian outposts and the yassak Tatars. It was difficult to punish them or to do battle with them, for when the Russian troops appeared they quickly disappeared into the steppes on the upper course of the Tobol, Ishim, and Turgai. At this

H.T. KK 175 648 same time a more dangerous enemy appeared in the south -- the Kalmyk (Dzungarians) -- who forced the Tatars and Nogai out of the southern steppes along the Irtysh to the east and west and came as far north as the Om, where they also met the Russians. In spite of protests from the Russian commanders, places along the Om, Kamyshlov, and Irtysh were captured by the Kalmyk. The Russians managed to equip their commands and to build temporary outposts to defend the border strip, but this was of no great help. The hordes /illustration appears here/ /151/ of Kalmyk were too strong to be held back by a small handful of Russians. Only the internal squabbles among the Kalmyk which began soon after that helped the Russians to hold the places they had occupied. There was still another reason that forced the Russians to hold fast to these places. The entire Irtysh

RQ2 Kazak
Kalmyk AHS
Historical Turkestan RL2

H.T.
KK
175 /151 cont. /the entire Irtysh
648 population obtained salt from the Yamyshev and other salt lakes,
317 which lay in the region not yet conquered, and it was necessary
for the Russians to strive to conquer them at any cost, or at least
to ensure access to them. Consequently the frequent trips of the
Russians created something in the nature of a court of exchange
here, to which men of Bukhara, the Tatars and the Kalmyk began
to journey. This also increased the importance of these places
for the Russians. With the appearance of the Kalmyk, the trips
for salt were no longer always uneventful. Sometimes the Kalmyk
would not let the Russians pass and did not give them salt. It became necessary to take it by force or to depart empty-handed.
H.T. With the opening of the alabaster deposits here in 1624 (it was
K.K taken for mica at first), /map appears here/ the Russians began to
175 strive still harder to hold the valley of the Irtysh in their hands.
648 They were unable to carry this out for a long time, however.
[316] In 1713 the Siberian Governor General, Prince Gagarin, reported
H.T. to Peter I on the importance of building a series of fortresses along
[912] the Irtysh. In 1715 Brigadier Buchholz was sent with 3,000 men to

H.T.
712
133
492



Ruins of the Kutmurun fortress (Petropavlovsk uyezd).

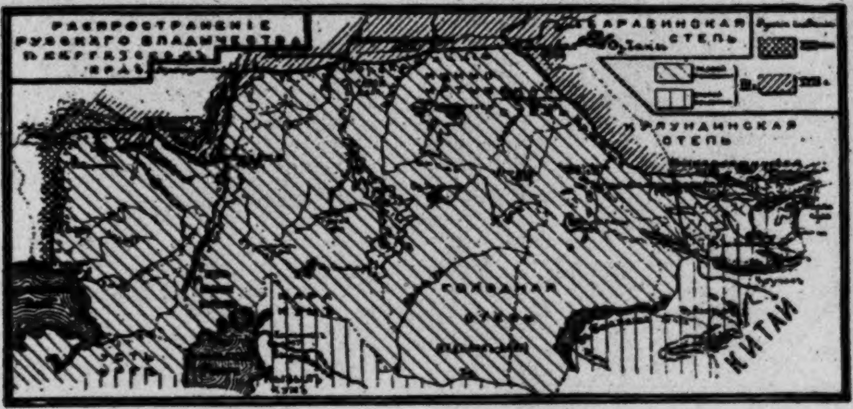
7: Sedel'nikov et al. --24 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2
Kalmyk AHS

H.T. /151 cont./

175 carry out this project. He had already established a fortress
648 on Lake Yamyshev when he was besieged by Dzungarians and
712 obliged to retreat with great losses to the mouth of the Om, where,
KK on the high left bank of the river, the Omsk fortress was established.
175 In the subsequent years the efforts of the Russians to take possession
648 of the Irtysh were successful. The Dzungarians permitted the building of a fortress at Lake Yamyshev and the fortress of Semipalatinsk (1718) -- now Staro-Semipalatinsk. In 1720 Likharev, with 440

H.T.
102
133
175



Spread of Russian rule in the Kirghiz krai /note boxes labeled 17th, 18th, and 19th (centuries) in the upper righthand corner/.

H.T.

175 men and artillery, sailed to Lake Zaisan and beyond it on the Black
648 Irtysh. On the return trip he founded the Ust-Kamenogorsk fortress.
712 From this time on, the entire length of the Irtysh became more ac-
KK cessible, although the caravans from Bukhara and other places still
175 traveled with a guard. In order to strengthen Russian rule. /152/
648 it was ordered that exiles be assigned to the Yamyshev fortress as permanent residents and that trade relations be carried on with Dzungaria, Tibet, and China. The strengthening of Dzungaria in the 1730's and 1740's prevented a firm consolidation of the Russians here, forcing them to abandon their aggressive movement temporarily

7: Sedel'nikov et al. --25 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2
Kalmyk AHS

H-T. 175 648 712 KM 175 648 /152 cont./

and to give their primary attention to fortifying the boundaries. In 1745 the government sent in five regiments of infantry and cavalry for the defense of the frontiers, and it was ordered that a series of new fortresses be built. From this time on an intensive colonization of the region with military people began, and a gradual expansion of the Russian frontiers started to the south and into the interior of the steppes.

In 1752 General Kinderman built the fortress of Petropavlovsk and a line of redoubts from the Omsk fortress to the Orenburg fortified line. (There were two hexagonal fortresses, nine quadrangular fortresses, 33 redoubts, and 42 signal towers, manned by 3,642 men). men). The sites for the fortresses were chosen unfortunately (but at the shortest intervals) -- near a chain of salt lakes -- as a result of which the entire line began to be called Gor'kaya /bitter/. After the Chinese victories over the Dzungarians, the Russians wanted to occupy the entire Irtysh to the Zaisan, but the latter lake had already been captured by the Chinese, so the Russians brought their fortresses only to Bukhtarma (in 1760). The

H-T. 175 648

Chinese built a series of their own fortresses along the Narym River to the southern spurs of the Kalba mountain range, in order to bar the movement of the Russians to the south. Having clashed with the Chinese, the Russian government began to devote attention to the interior Kirghiz steppes, the population of which had in part submitted to Russian domination and in part had gone over to the Chinese.

At the end of the 18th century (as we saw earlier) a considerable part of the nomads of the Kirghiz krai had recognized Russian rule and were wandering within Russian boundaries. At the beginning of the 19th century the government was anxious to fortify the conquered region. In the towns (Omsk, Petropavlovsk, Semipalatinsk) it tried to form a local sedentary population. For this same purpose a local Kazak /Cossack/ army of the line was formed in 1808 and was alloted land, wages, and provisions. In the 1820's the Kazak /Cossack/ army seized the best (mountainous) section of the modern Kokchetav uyezd and came to the site of

7: Sedel'nikov et al. -26 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2
Historical Turkestan RL2

H·T /152 cont./

175 modern Akmolinsk, Bayan-Aul, Kokchetav, and Karkaralinsk.
648 In addition to the Kazak /Cossacks/, Russian industrial people
[167] came to the steppe and opened gold, silver, and copper mines
H·T there. In 1837 patrols were established between Kokchetav and
K Akmolinsk, and in the same year the government raised the
175 question of transferring the southern boundaries to the river Chu,
648 but were restrained from this step by the danger of increasing the fermentation among the Kirghiz /Kazak/, which had been evoked by the rebellion of Kenesary (1). When peace had been established, the Russian government at last held in its power the Kirghiz /Kazak/ hordes who wandered on the boundaries of the modern Akmolinsk oblast and the western part of the
H.T. Semipalatinsk oblast. Meanwhile further Russian conquests had
175 been going on in Semirechye. Finally in 1860 the Peking peace
648 treaty was made with China, according to which the Russian
439 /153/ border ran south from the Narym valley to Lake Zaisan (the Chakil'mes mountain) and across Tarbagatai to the Tien Shan. This increase in territory was already called for by trade considerations. By this time the Russian merchants had made millions of exchanges with the Chinese and the Mongols, buying tea and raw materials from them and selling manufactured goods.

The commercial dealings took place through the Zaisan

H.T.
[167] 1. From 1847 to 1856, Little Russian /Ukrainian/ Kazak /Cossacks/ and peasants of the Orenburg and Samara guberniyas were resettled in the Kokchetav and Petropavlovsk uyezds, constituting over 8,000 persons. Meanwhile all the peasant villages along the Gor'kaya line and along the Irtysh (up to 14,000 persons) were made Kazak /Cossacks/ and attached to the lan land.

7: Sedel'nikov et al. --27 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2

/153 cont./

175 648 [439] [167] krai. where the two main trade routes -- the Chuguchak and the Zaisan routes -- were located. It was necessary to have them under one's own rule in order to trade without risk. In addition (as we will see below). many voluntary peasant migrants who did not recognize Chinese rule had settled here. It was also more advantageous for the Russian government to keep a guard here against raids from the Dungan and other border peoples whose internecine wars brought trouble and discord to the southern peoples under the rule of the Russians. The troubles in western China at the end of the 1870's compelled Russia to take part in pacifying them and then to demand for herself. as compensation for the expenditures. an expansion of her boundaries into China. A treaty was concluded in Petersburg in 1881. according to which Russia received a strip of land from the Kiytyn Mountains (in the southern Altai) along the Ak-Kaba river and the Alkabek to the Black Irtysh. This border is still our national frontier with China.

175 167 648 From this time on the question of peasant colonization of the region arose. There was no longer a need for an exclusively military population. It was necessary to see about creating a peaceful cultural element in the region. which would have a salutary influence on the vanquished nomads. Before discussing the question of the peasant colonization of the eastern part of the Kirghiz krai. however. we will say a few words about the conquest of its western part. i.e., the territory of the Ural and Turgai oblasts.

In all probability the movement of unknown Russians into this territory had already begun by the end of the 15th century. During the reign of Ivan the Terrible. the "thievish people" from the Don were already well known here. They had come by the Volga to the Caspian Sea and then traveled along the shore to the mouth of the Yaik (Ural). where they stopped and erected a small fortified village on one of the forks of the river. The region could not have corresponded better to the desires of the fugitives. It was richly endowed by nature (fish. salt. and wild animals) and almost uninhabited. Hence it was easy to go out into the sea.

7: Sedel'nikov et al. --28 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2

/153 cont./

175 167 648 when necessary, and to rob the trade caravans of Persian and other merchants. There was no need to fear the attacks of enemies or punishments from the Muscovite Tsar, for the place was too far away both from Persia and from Moscow. At first the fugitives organized their activity in such a way that in the summer they were engaged in plundering, and in winter they lived at the mouth of the Ural. Rumors about the free life were soon carried up the Volga and the Don, bringing a greater stream of new fugitives. It became crowded, however, for all of them to live at the river mouth; it was necessary to move up the river. In the middle and upper course of the Yaik the fugitives were obliged to clash with Tatars, Bashkir, and Kalmyk. The frequent conflicts with them inspired the group to attempt to legalize their position in order to act further in the name of the Tsar of Moscow and to receive support from him. Those who were sent with a petition received from Mikhail Fedorovich recognition of the group as persons in service, and they were officially /154/ granted the entire course of the Yaik from the upper course to the mouth. From this time on the movement of various kinds of fugitives increased still more. People came here as though to a new homeland, fleeing from feudal oppression, from religious persecution, from punishment for crimes. Also regular fishermen came here, although rarely. One of the first of such businessmen, Guryev, even founded (in 1640) a special small town in the mouth of the Yaik, and it bears his name up to this very day.

175 648 The accumulation of fugitives and various kinds of restless people in this far away territory, while it contributed to the strengthening of Russian sovereignty here, nevertheless created many worries for the government. The fugitives provided favorable ground for every kind of agitation, and this was also taken advantage of by the enemies of the Muscovite government. In the interregnum period the "Yaik" Kazak /Cossacks/ gave poor service to their Muscovite commanders and later gave refuge to Zarutskiy and Marina Mniszek. The

RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2
Bashkir RF3

H.T.
175
648

/154 cont./

fermentation did not cease in subsequent years. The fugitives did not wish to recognize the full power of Moscow over them, and elements which were embittered for some reason against Moscow used this to reach their goals and agitated the population. It was here among this group that Pugachev had the idea of "jolting" Moscow, and it was carried out, finding considerable sympathy among the Yaik Kazak /Cossacks/ and the Bashkir. When the government realized the extent of the danger this represented for the state, it did not hesitate to use severe measures in order to render it harmless, if not to subdue it.

After the punishment of the followers of Pugachev, limitations on the autonomy of the Yaik Kazak /Cossacks/ were introduced. Namely, strict regulations of the service were introduced, and even the very name of the group was changed. Instead of the "Yaik" Kazak /Cossacks/, they began to be called the Ural Kazak /Cossacks/ (from the year 1775), and the river Yaik was called the Ural River. The severe measures showed their effect, although the internal fermentation did not cease until the 19th century. From the middle of this century the Ural Kazak /Cossacks/ have rendered great service in the conquest of the Kirghiz steppes across the Urals and in the campaigns in Central Asia. They acted as the same sort of advanced posts of the Russian movement into the interior of the Kirghiz krai as the Irtysh service people and the local fugitives had been in the east.

B
H.T.
175
648
B
[131]

The conquest of the modern Turgai oblast had the same character. Its small northwestern sector was populated by Bashkir and the southeastern part by Kirghiz /Kazak/ of the Younger and Middle hordes. The former, i.e., the Bashkir, became a troublesome neighbor for the Russians when the fanatic Moslems appeared in their midst (after the defeat of the realm of Kazan), so much so that, with the agitations of the Yaik fugitives, they could not fail to be dangerous to the government. Without meeting open resistance, the Russians began to occupy locations on the courses of the right tributaries of the Ural and the Tobol, and fortresses were also constructed there. The building of the latter aroused excitement among the Bashkir, which later turned into an uprising.

7: Sedel'nikov et al. -- 30 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2
Historical Turkestan RL2
Bashkir RF3

K /154 cont./
B All the uprisings, however, ended in the defeat of the Bashkir
H.T. and the strengthening of Russian rule. In 1731-32, the Middle
175 and Younger Kirghiz /Kazak/ hordes wandered to the border of
648 Bashkiria and submitted to Russian sovereignty. This made it
necessary to strengthen the position of Russian rule on the border,
in part to defend the Kirghiz /Kazak/ from the Dzungarians,
in part to support peaceful relations between the Bashkir and the
Kirghiz /Kazak/. The latter, however, was not successful.
/155/ There was frequent commotion, contributed to on the
one hand by Moslem propaganda, pretenders, and fugitives confusing
the population, and, on the other hand, by the provocative
form of activity of agents of the Russian government. When
the Russian administration gave away the Bashkir land along the
Ilek to the nomad Kirghiz /Kazak/, a great uprising resulted
(1735-40), which ended in a terrible massacre of the Bashkir.
H.T. Neplyuyev, one of the first commanders of this border, rendered
175 great service to his government in stabilizing the rule. He
648 founded modern Orenburg and extended out from it three lines
712 of fortifications which cut across the region and had a restraining
167 effect on the population. One of these lines, the Nizhne-Yaitskaya
Distantsiya /Lower Yaik Range/, extended along the right bank
of the Ural (Yaik) to the Caspian Sea. Here nine fortresses were
set up, and 19 outposts, whose defense was the responsibility of
the Yaik Kazak /Cossacks/. In order to increase the Russian
population, Neplyuyev arranged that the nameless fugitives
might be permitted to settle freely around the advance posts
and other parts of the region. The importance of this group of
fugitives became especially marked after the administrative
colonization (with Russians and Tatars) failed to lead to positive
results. In order to attach the Kazak /Cossacks/ (fugitives) to
these places, wages were established for all the service men and
the right to exclusive use of the abundance of fish in the Ural
River. As a consequence service people joined them from the
Kama settlements, as well as part of the garrison population
from the Orenburg army. These people constituted the first
legal Russian population on the Ural border.

7: Sedel'nikov et al.--31 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2

Historical Turkestan RL2

/155 cont./

000 legal Russian population on the Ural border.

H.T. We shall now proceed to the peasant colonization of the Kirghiz
175 krai.

648 For a long time the Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts
167 were officially closed to immigration. Life had already had its
241 own way, however, several years before the question of the possi-
427 bility of colonizing the steppe with an agricultural element, and
K the determination to do so, arose. Thus, in 1866 peasant settle-
[427] ments took form in the Akmolinsk oblast, and part of the immi-
[648] grants, who either appeared accidentally in the region or at the
[175] invitation of Kazak /Cossack/ relatives, settled around Kazak
/Cossack/ stations from the end of the 1870's and established
themselves arbitrarily up to the middle of the 1880's, renting land
from the Kirghiz /Kazak/.

The members of this arbitrary colonization of the region were mostly either urban people from various Siberian towns or peasants especially from the Tobol guberniya, from the Kurgan and Ishim uyezds, which were contiguous to the Akmolinsk oblast. These uyezds were already so densely populated that a certain amount, to be sure very relative, of crowding began to be felt, with the overly extensive (semi-rapacious) use of land which had come into practice. This migration took place systematically
K and, to a certain extent, rationally. Usually those who wished
[427] to move to the Akmolinsk oblast sent ahead scouts who looked
[648] over the suitable places, rented small sectors from the Kirghiz
[175] /Kazak/ (for half price or a small payment), cleared land, and
planted, and, when they were convinced of the good quality (or
rather of the untouchedness, the virginity) of the soil and the
woods, they contracted for the land with legal papers for certain
periods of time. The new settlers, when they were convinced of the
high quality of their sectors of land, began to send their countrymen
energetic invitations to come out to them, or else to accept /156/
H.T. wandering Russian immigrants. Thus Russian settlements with
[361] several dozen houses and all the necessary village installations
arose in the midst of the Kirghiz steppes. In the course of time

Historical Turkestan RL2

H.T /156 cont./ In the course of time
167 and with the increase in population, misunderstandings arose
175 between the Kirghiz /Kazak/ landlords and the immigrant
648 renters (who sometimes went too far in exploiting their ignorant
241 landlords), and this ended with the interference of the administra-
427 tion. When this happened the peasants usually petitioned for the
K 429 formation of a Russian settlement on the land occupied by them.
648 There were 317 of these families in the oblast when the first offi-
175 cial decision was made (in 1879) for the organization of the
Russian population in the region.

The first colonization of other localities on the Kirghiz Steppe -- in the Turgai oblast and the Pavlodar uyezd of the Semipalatinsk oblast -- also was possible and later took place on the basis of rental agreements. The natural and necessary transition from the rental use of the Kirghiz sectors to the use of their own landed property, however, always took place with difficulty, providing the Russian settlers of the steppe with every possible kind of trial and privation (in the Pavlodar uyezd it has not yet ceased).

H.T. The condition of the Russian colonization of the Kirghiz
175 krai in the 1870's was described thus in the most devoted report
167 for 1875 by General Kaznakov, one of the most outstanding
648 Governor Generals of Western Siberia.

241 "The situation in the steppe oblasts," we read in this report,
K "demands special attention. Since the time the Kirghiz /Kazak/
175 accepted Russian sovereignty, their progress in becoming civilized
648 has been nil. The attempts to change to agriculture have been
177 virtually only those introduced by the Chinese government. Mean-
[241] while, as long as the Kirghiz /Kazak/ follow the huge orbits of
their nomadic rounds alone in the desert expanses of the steppes
far from the Russian population, they will remain loyal subjects
only in name and will count themselves as Russians only in the
H.T. census. The Kazak /Cossacks/ who are adjacent to them along
175 the line do not help the situation, being few in number, and they
648 have even, one by one, learned the Kirghiz /Kazak/ dialect and
177 adopted some of the customs, harmless ones, by the way, of the
nomadic people."

7: Sedel'nikov et al.--33 U-4.5 (no date) 1903

RQ8 Kazak

Historical Turkestan RL2

/156 cont./

175
167
648
241

In raising the question of the need of settling the Kirghiz krai with a purely agricultural element -- peasants -- Governor General Kaznakov set forth broad tasks for the new colonization and noted their basic principles quite specifically. "The only means," he said, "which can soften the manners and raise the level of prosperity of the semi-primitive people is the careful installation of a sedentary population in the interior of the steppes, without crowding the nomad population, also frequent communication between the Kirghiz /Kazak/ and the Russian population, and the visible example of a more comfortable life."

This view of the colonization of the Kirghiz krai was supported by the central government. It was therefore decided to organize Russian settlements in the Kirghiz /Kazak/ lands, which were to be located primarily around post and commercial roads, since this would provide certain conveniences for the transfer of commercial shipments. Meanwhile the development of grain cultivation at the points of the new /157/ settlements was expected to make bread cheaper and to ensure the subsistence of the nomads. A special commission was formed under the main administration of Western Siberia to carry out all these preliminary plans, and it was required to work out a statute on the procedure for colonization of the steppe.

After this it turned to work on the organization of sectors for the migrants. First, preliminary surveys were made to find suitable places to which sedentary settlements might be brought into the steppe, and then the necessary mapping work was begun. Although all this preparatory work lasted four years (with the participation of uyezd chiefs in specially designated commissions, where they had to appear as defenders of the Kirghiz /Kazak/ interests, it failed to a great extent to justify the hopes placed in it, because there was no solid basis for the choice of sites suitable for the sectors. The requisite detailed natural history and statistical data were lacking, and as a result the calculations required often had to be made too roughly and approximately.

000 The element needed to populate the sectors laid out was

/157 cont./ The element needed to populate the sectors laid out was
175 already in the oblast. These were the immigrants who had
167 settled in the steppe one way or another. Therefore settlements
311 were already founded in 1879 in two sectors in the Kokchetav
648 uyezd, including up to 164 census persons (with 30 dessiatine
[162] /one dessiatine = 2.7 acres/ set aside for each person). Nine more sectors were settled in 1880-1881 (435 persons of male sex), also in the Kokchetav uyezd. From 1882 on it was decided to reduce the norm of the allotment to 15 dessiatine, since this amount of land, according to the calculations of the central agents, was considered adequate for the needs of a peasant family. In 1882-1884,
[162] seven marked-out sectors were settled in the Atbasar uyezd (with 210 male persons of male sex). Thus, of the 30 sectors which were prepared, 12 sectors remained unsettled, i.e., 40%. These sectors have apparently remained empty to the present day because they cannot be used for farming.

Those who moved into the sectors were given the following privileges at the time of settlement: 1) the right to choose their sector; 2) exemption from the payment of taxes and natural obligations, except for military duty, for ten years, if the immigrants would provide themselves with buildings and clear their allotment in the course of two years; 3) on the initial acquisition, a) 100 roots free and 20 rubles apiece, not returnable, for each household, and b) 20 rubles apiece for agricultural tools and the acquisition of livestock -- also not returnable.

In spite of all these privileges, the new settlers had many difficult experiences. On most of the sectors occupied by the immigrants, the soil turned out to be very poor in quality and nothing would grow, and the woods and meadows were always allotted in too small an amount, while some sectors lacked drinking water. The new settlers also suffered from lack of knowledge of the local climatic conditions. Their grain either perished from being too dry or from frost, or else from the scourge of the steppes -- the kobylka (grasshopper). To complete the misfortune the new settlers
[464] had to live through three /158/ years in a row without a harvest, and when they reached the end of their means, they began to go out in whole families to the mines and factories of the neighboring uyezds to seek work.

Historical Turkestan RL2

/158 cont./

175
167
648
uyezds to seek work. At the same time the immigrants requested subsidies every year, not only for seeding the fields, but also for provisions, so that in four years -- from 1880 to 1884 -- they were issued up to 26,000 rubles, or approximately 30 rubles apiece to each census person. And about the middle of 1884 it came out that the settlers in ten villages, i.e., about 55.5% of all those settled by peasants, found themselves in such a hopeless situation after three years of vain attempts to organize themselves that the administration was obliged to transfer them to new sectors, and even with this some of the families returned home. Even the best of the peasant settlements had a desolate look, as Liventsov, the Governor of Akmolinsk, learned for himself on a survey. In all the settlements he saw many tightly boarded up houses and almost no domestic animals or stores of grain anywhere.

The arbitrary colonization was going along with greater success during this same period, but it was encountering difficulty with its so-called "legalization."

The failures of the government colonization at the beginning of the 1880's forced the local government to take measures to stop the influx of immigrants during the second half of the decade. In practice, however, it turned out to be impossible to stop the elemental movement of immigrants into the Kirghiz steppes -- "to Ishim" -- a region which had long been glorified for its farming lands, the best in the entire Akmolinsk oblast, its excellent ploughland, the meadows overflowing with water, an adequate quantity of woods, and more than enough fish and game in the staritsa (former river beds) and the lakes. The number of immigrants increased progressively every year, as can be seen in the table below, based on materials collected by officials of the immigrant *division of Western Siberia during the territorial organization* for the new peasant settlers in the Kokchetav and Petropavlovsk uyezds in 1891.

/158 cont./

175
167
162

Years	Number of Families	Number of Persons (approximately)
1860-1875	30	150
1876-1878	287	1.700
1879-1881	304	1.800
1882-1884	373	2.200
1885-1887	418	2.500
1888-1890	2.140	12.000 (1)

1. This figure is probably an underestimation.

This table does not include the immigrants of the entire Akmolinsk oblast, and the new settlers in the Atbasar and Akmolinsk uyezds are omitted (during this period -- 1860 to 1890 -- 10 settlements were formed in the Atbasar uyezd and one in the Akmolinsk uyezd).

175 167 361 At the end of the 1880's immigrant villages appeared and were firmly established in the Semipalatinsk oblast. The colonization here, however, was completed far more slowly, and this, too, was not without /159/ complications. There were only five peasant settlements in the Semipalatinsk uyezd before 1887 (the Aleksandrov volost), which were formed in 1871 from the abandoned Kazak /Cossack/ station of Kanonirskaya and four Kazak /Cossack/ colonist settlements, keeping the former territorial allotment (i.e., 30 dessiatine per person). In 1887 Governor General G.A. Kolpakovskiy, who attached great importance to the sedentary populating of the borderlands contiguous with China, sent a special commission into the eastern part of the Semipalatinsk oblast, located in the Altai Mountains, to look over the land in the valley of Lake Marka-Kul and the Kara-Kaba River, which had been ceded to Russia by China in 1881, and to choose places for the construction of Russian settlements. After the commission, independent immigrants immediately appeared in the oblast from the Tomsk

175 167 [361] /159 cont./
guberniya, where a false rumor was quickly circulated among the peasant population about the free distribution of land along the frontier.

In the 1890's a more intensive influx of immigrants into the Akmolinsk oblast began, so much so that at first the administration did not know what to do with them and where to put them. Thus in the summer of 1890, over 17,000 immigrants who were not attached to any place gathered in the oblast (over 14,000 in the Kokchetav uyezd, 1,728 in the Atbasar uyezd, and 1,200 persons of both sexes in the Petropavlovsk uyezd). The immigrants literally flooded all the Kazak /Cossack/ and peasant settlements, but since everything was already crowded everywhere, they wandered aimlessly in large groups from settlement to settlement, vainly seeking shelter. The uyezd authorities, seeing no way of establishing all these unfortunates and fearing mass discontent and the outbreak of various epidemics, used every means to drive the immigrants out of the oblast, especially since it was difficult to convince the ignorant backward peasants that it was impossible to settle wherever they wished, in spite of the abundance of land. The exaggerated rumors and letters of their countrymen who had moved here, telling about the plentiful life in the new location, and, on the other hand, the bad harvests and in general the bad economic situation in the homeland especially aroused the peasantry to move to the Kirghiz krai in spite of every kind of preventive measure. /Illustration appears here./

[361] [162] In 1890, 11 new settlements were already formed in the Kokchetav and Petropavlovsk uyezds, in which up to 8,500 males had settled (about 17,000 persons of both sexes).

175 167 425 In the settling of 11,000 immigrants, /160/ an extremely difficult task fell to the official in charge. In the course of two or three months he had to establish thousands of peasant families from 30 different guberniyas, most of them already bankrupt. The work was hasty. There was no time to pay any attention to where it would be more advantageous to put this or

7: Sedel'nikov et al. --38 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2

/160 cont./

175 that family. It was demanded only that huge crowds of people
167 who were longing to find some sort of shelter be distributed as
423 soon as possible. The distribution was made in a simplified manner. Various sectors of land were given to the entire mass of immigrants present, gathered in this or that place, sectors which the immigrants had not known before.

As a result of the hastiness of the distribution of immigrants among the sectors of land, the settlements turned out to be composed of immigrants from the most varied localities (in some places there were representatives from more than 20 guberniyas). [578] Sometimes even related families were unable to register for the same sector, which later gave rise to long disputes, causing the new settlers many losses. In the settlements themselves the accidental character of their establishment soon made itself felt, and the diversity among the new settlers hindered a peaceful course of life.

In 1891, by petition of the Governor General of the steppe, part of the Western Siberian immigrant division was commandeered for the territorial arrangement of the immigrants in the Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts. This part allotted 33,000 dessiatine of land under 24 settlements, which were not yet built, in the Kokchetav and Petropavlovsk uyezds (for 10,940 persons of male sex), and 89,100 acres of land under four sectors in the

342
493
Adobe hut in a newly formed settlement on the land of Kayran-Kul, Petropavlovsk uyezd. /From a photograph by E. A. Yarzhenovskiy.)

7: Sedel'nikov et al. --39 U-4.5 (no date) 1903
RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2

/160 cont./

175 167 423 Semipalatinsk oblast occupied by independent immigrants (Tyus-Kain, Balakty-Bulak, and Chanagaty settlements in the Altai, and one other, apparently occupied later).

175 167 731 Although entrance to the Kirghiz Steppe was officially closed from the spring of 1891, the influx of immigrants into the Akmolinsk oblast nevertheless continued without a break under the influence of the year of bad crops which was then seizing Russia. An extremely bad harvest year also struck the Akmolinsk oblast. In the winter those immigrants who had not succeeded in establishing themselves and being enrolled in the immigrant sectors in the oblast left the peasant and Kazak /Cossack/ settlements, where they had temporarily settled because of hunger, and went to the towns. There were up to 6,000 immigrants in Omsk, up to 800 persons gathered in Petropavlovsk, and about 600 in Akmolinsk and Atbasar. With the coming of spring they all dispersed again in various directions. Part of them went into the Altai okrug and beyond into Siberia, a part returned to Russia, but the majority again split up in various settlements and stations in the oblast.

175 167 [162] After the huge influx of immigrants into Siberia because of hunger, the movement did not weaken at all in 1891, but, on the contrary, even increased from 82,000 in 1891 to 84,000 in 1892. A very small part of this enormous contingent of migrants came to the Akmolinsk oblast, however, because of the bad [657] harvest in the Kirghiz Steppe, as was shown above. The Imperial orders of March 26 and April 23, legalizing the position of the masses of Siberian immigrants, were also extended in the steppe krai, and /161/ 4,390 persons of both sexes (915 families) were moved into the Akmolinsk oblast, while at the same time the immigrants were given loans and subsidies from immigration credit.

175 167 496 With the laying of the Great Siberian main railway line and the establishment of the Committee of the Siberian Railway, whose duties included among other things "cooperation in the populating and industrial development of the localities contiguous to the railway" (at first in a 100 verst strip, and later farther

7: Sedel'nikov et al. --40 U-4.5 (no date) 1903
RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2

175 /161 cont. //
496 south), the populating of Siberia was placed on a more rational basis. Thus the colonization of the Kirghiz Steppe in
167 particular began from this time on to have a more orderly
[423] character than before, when the immigrants had usually not been allotted sectors of land until after they had settled on them.

175 Nevertheless, in the first days after the laying of the
167 Siberian railway, the immigration still had to cope with un-
497 favorable conditions. The immigrants were transported in unadapted and overcrowded railway cars. Tens of thousands of people gathered in the junction stations (Petropavlovsk, Omsk) during the summer, and, since they had no quarters, the immigrants lived under the open sky even in bad weather (1).

1. Immigrants are transported for 0.3 kopeks a verst, and children under 10 travel free.

175
167 The lack of necessary provisions and medical aid caused a
731 great outbreak of illnesses and death. However "immigrant centers" were soon built in Omsk and Petropavlovsk -- hospital
758 barracks with medical personnel -- and a feldsher was sent with the immigrant trains.

175 In order to put the allotment of land sectors to the immi-
167 grants in better order, two boundary offices were formed in the
423 Akmolinsk oblast and one in the Semipalatinsk oblast, while
647 a special expedition made a statistical and natural-history survey of Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts so that the division of the sectors might be made without violating the interests of the Kirghiz /Kazak/. The boundary
[167] ("zemleustroitel'nye" /land organizational/) offices allotted 193 sectors to 77,837 persons of male sex in the Akmolinsk oblast from 1893 to 1900, but, as it turned out, these sectors could not accommodate all those who wished a place. For the
167 last five years (1896-1900) the number of settlements organized
423 and the number of new settlers (for the Akmolinsk oblast) are
161
361

Historical Turkestan RL2

/161 cont./

167 161 423 361 shown in the following figures:

In 1896 there were 132 settlements with 99, 399 residents.

In 1897 there were 134 settlements with 113, 249 residents.

In 1898 there were 138 settlements with 122, 311 residents.

In 1899 there were 150 settlements with 134, 424 residents.

In 1900 there were 200 settlements with 160, 090 residents.

167 161 [931] The diagram on page 41 shows the movement of immigrants into the Akmolinsk oblast from the 1860's. From it one can see how the movement grew gradually at first (until 1889), and how sharply it changed in the following years. This fluctuation is explained in part by the bad harvests in European Russia, which intensified the migration, and by bad harvests in Siberia, which brought about a migration in the opposite direction. Most of the immigrants come from the guberniyas neighboring the region -- Perm and Tobolsk (up to 50% of those in the northern part of the Akmolinsk oblast) -- after which they come from the Samara, Saratov, Voronezh Kursk, Kiev, Orenburg, Orel, Tambov, /162/ Poltava, and Chernigov guberniyas, the Don oblast, and others. From this it can be concluded how 167 423 162 [361] relevant the concept of land shortage is to this matter. At the same time one notes that the peasants of the steppe guberniyas (Samara, Kharkov, the Don oblast) go to the southern steppe uyezds, being more accustomed to their nature, while those from the forest guberniyas (Perm, Tobolsk) choose sectors in the northern part of the region. As we have already said, 193 sectors were formed in 1893 in the Akmolinsk oblast for 77, 837 persons of male sex. Most of the sectors were formed in the Petropavlovsk uyezd (49 settlements with a population of 21, 610), followed by the Kokchetav uyezd (42 settlements with a population of 19, 200), Akmolinsk (46 settlements with a population of 19, 122), the Omsk uyezd (37 settlements with a population of 8, 141) /graph appears here/ and the Atbasar uyezd

7: Sedel'nikov et al. --42 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

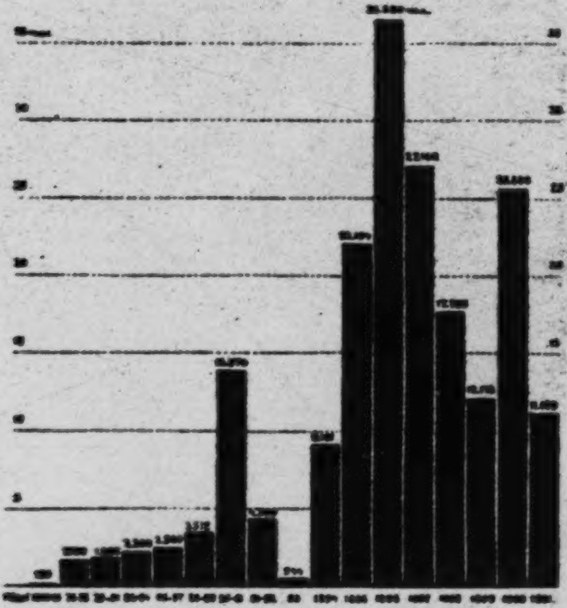
Historical Turkestan RL2

/162 cont./

167 (10 settlements with a population of 6,205). In addition, sectors
423 for the nobility have recently been formed. In the Kokchetav
162 uyezd seven of these have been formed with 2,342 persons, and
one with 62 persons in the Akmolinsk uyezd.

The situation is often quite difficult for the immigrants in
167 these sectors. Most of them are poor, without any chance of
433 firmly establishing themselves economically at the outset. The
effect of this is particularly strong if there is a bad harvest the
first year. Then the entire economy is ruined, and the immigrants

[162]



The immigration movement into the Akmolinsk oblast.

must go hungry. The situation becomes still worse when the
[464] region is sparsely populated and it is almost impossible to get
[20] jobs on the side. Among other things, the lack of convenient
means of communication interferes with this. It would also be
167 impossible to say that the selection of sectors was always fortunate.
311 Many sectors (in the Akmolinsk uyezd) were without water or with

7: Sedel'nikov et al. --43 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2

/162 cont./

167 bad water, while others had poor soil and lacked hay fields, and
311 the immigrants, bankrupt, were obliged to abandon them and
go to other sectors. Statistical studies have shown that persons
in the middle economic range have immigrated here with the
most profit. It is often unprofitable for the rich, and difficult
for the poor and unindustrious. It is difficult for the latter because
large /163/ outlays of money and labor must be made
from the first year to carry on the economy because of the local
soil, climate, and other conditions. It is not profitable for
the rich to take the risk, because a bad harvest the first year can
[657] place them in a difficult situation. Although the immigrants
have also been given subsidies of wood and seeds and financial
loans (405,124 rubles were given out on loan in the entire
Akmolinsk oblast in 1900), it would be impossible to call them
adequately secure in their new location. This has also been
shown in the last three years, when hundreds of thousands of
rubles have been demanded for provisions for the immigrants in
the Akmolinsk oblast.

167 At present this oblast has been almost completely closed to immigration. It is permitted only in the Akmolinsk uyezd. In the Semipalatinsk oblast, however, immigration is only beginning (not counting the independent migrants).

The immigration of the most recent years is no longer of an accidental character. Most of the families have been going to sectors selected by trusted persons or "scouts," and not to any place that catches their eye. On the other hand the local administration -- the provincial and peasant leaders in the homeland -- see to it that people who are not registered for a certain land sector are not permitted to go to Siberia. They have also taken measures to hold back well-to-do families. Finally, instructions were officially given to the scouts about selecting sectors. All this has helped considerably in bringing order to the immigration movement.

The peasant colonization of the western part of the region (the Turgai and Ural oblasts) began comparatively recently and in modest numbers. This is partly because the oblasts themselves

/163 cont./

167 were only recently established in their present form, and partly
because there are few places suitable for agriculture in them.
Indeed the Ural oblast is completely closed to immigration.
At present it contains small peasant colonies only in Temir, Uil
(the Shipovskiy settlement), and Zhilaya Kosa (on the shore of
the Caspian Sea), but these could never be called agricultural.
175 The colonization of the Turgai oblast began with the founding
167 of the first fortress, Ak-Tyube, in 1869, around which several
712 free peasant families settled. At the end of the 1870's there
361 were already several dozen houses here, which even began to
petition for incorporation. The registration was granted and it
167 was permissible to settle in other places (on lands rented from
162 the Kirghiz /Kazak/). There were 177 households in 1886 in
648 the Aktyubinsk uyezd, and in the census of 1897 -- 28,400
429 persons of both sexes. The Kustanai uyezd, being the most
fertile section in the entire western part of the region, was
settled more quickly. The first colonists appeared, at the invitation of the administration, in 1881, when the town of
Kustanai was founded. In that same year 1,200 peasant agricultural households appeared in the new town (some of whom
had formerly been living on sectors rented from Kirghiz /Kazak/).
The town already had 18,000 residents in 1889, but then the
population began to diminish because of bad harvests and
transfers to other sectors. According to the 1897 census, there
were 14,065 residents in Kustanai. This did not prevent new
167 immigrants from settling in the uyezd, however. In order to
648 regulate this movement, measures were taken to divide off
429 certain sectors for the immigrants. But since the question of
how much this interfered with the Kirghiz /Kazak/ interests
had not been clarified, the settlements received land only on
lease. Only after a statistical survey in /164/ 1899 (the expedition of Shcherbina) could it be shown that large sectors could
be allotted to the immigrants without any damage to the
Kirghiz /Kazak/. About 500,00 dessiatine were allotted in
the Kustanai uyezd, and 11 settlements were formed on these
grants. From this time on immigration matters here operated
under the same conditions as in the other steppe oblasts of
Siberia.

7: Sedel'nikov et al. --45   U-4.5 (no date) 1903

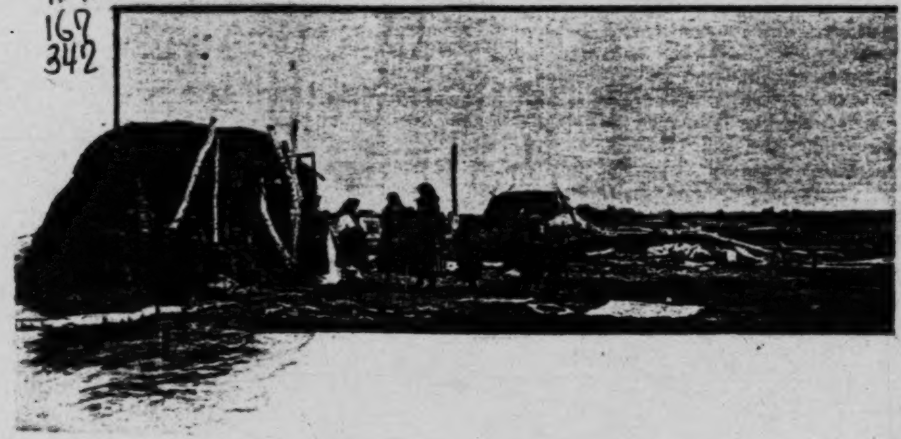
RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2
Historical Siberia RR2
Altai

/164 cont. /

H.S. 175 167 The colonization of the Altai had a somewhat special character within the region being discussed. It retained until very recently the mark of the features that characterized the free colonization of Siberia in the 16th and 17th centuries. The colonizing element did not consist of Kazak /Cossacks/ or service people. These were nameless people, but hardy and resolute, whose life had been difficult in the homeland, and they moved "wherever the eye fell" in search of a new homeland. It was natural that this movement should be to the south into the

H.T. 167 342



A temporary dwelling of immigrants in the Akmolinsk uyezd.

H.S. 175 167 mountains, where nature was more bountiful and one could easily hide from all enemies and /illustration appears here/ pursuit. We shall pause here only for the history of the populating of the southwestern Altai valleys which are part of the Semipalatinsk oblast.

H.T. In 1761, when the Bukhtarminsk fortress was founded, it was discovered that in the neighboring mountains there were already Russian settlements made up of Russian wild-game hunters, fugitive peasants, and every other kind of fugitive. Thus the Russian government had to hunt out its own Russians and

/164 cont./

175 167 impose the yassak on them or else completely banish them to their place of registration. In spite of this, with the formation of the southern frontier line, which it was strictly forbidden to cross, by 1761 there were already 17 Russian settlements (along the Bukhtarma River) in Dzungarian land. It was obvious that neither strict prohibitions nor punishments could stop the Russian fugitives. The striving for freedom and liberty took precedence over the fear of punishment for disobedience. It is hard to say exactly who made up these advanced posts of Russian colonization. Some of them /165/ usually abandoned their settlements and moved farther into the mountains when they heard of the approach of the Russian forces. As we shall see below, however, mostly peasants fled here, especially those from factories, escaping from their hard living conditions. There were also criminals here, hiding from punishment, sectarians hiding from persecution for their customs, and finally there were also hunters of wild game.

[13] The nature of the Altai could not have been more suitable for the strivings of these people. On the one hand there are flowering and fertile valleys and an abundance of game and fish, and on the other there are high, inaccessible mountain ranges and a very sparse native population. It is not surprising that these places had a particularly strong power of attraction in the eyes of the fugitives. Nevertheless it is impossible to deny that it took much courage and even heroism among these people to resolve to go and settle in a strange and unknown country (the examples below demonstrate this). One cannot regard this movement as simple wandering. As we shall see below, the free colonists established themselves and were sedentary from the very beginning. This migration somewhat recalls the populating of the Don or the Sech' /Zaporozhe/ in European Russia or the taperstvo and squatting in the first years of the conquest of America. Here as well as there people went out to seek a new home for themselves or a safe refuge, and they found it. The unusual conditions of life, as one would expect, developed a number of unusual individuals here, who are surrounded in the

7: Sedel'nikov et al. --47 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Historical Siberia RR2
Altai

/165 cont./

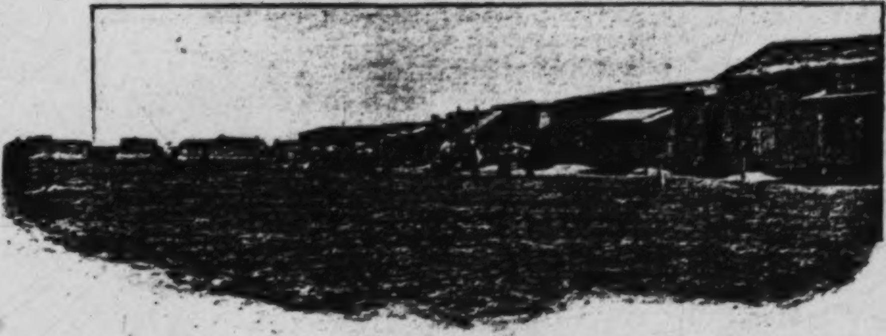
175 167 folk mind with a halo of special heroism and whose names are linked with a whole series of legends. No small number of streams and places in the mountains are named after them. Here is one of these epics.

175 159 167 In the 1750's a certain Afanasiy Seleznev was confined in the Kuznetsk prison for a whole series of "exploits" (thefts, escapes, etc.). He had been in prison many times, both alone and with his comrades, but usually as soon as spring came he would escape. "It is time for the drake /selezen'/ to spread his wings," he used to say, and it was difficult to keep him confined. But in winter, having no shelter, he would give himself up to the police again. He went out into the forests and mountains and hunted game, and on occasion he was not averse to driving away the livestock of others. One last time Seleznev fled from confinement with his brother and a comrade, but on the way he stopped in a village with friends and was captured there. Again he had to sit in prison for two whole years. His nine-year-old son and his old father stayed with him. During this time Seleznev managed to teach his son to read and write (by the prayerbook /chasoslov/), and he made a new plan of escape. And actually in the second year all three of them and two other prisoners did escape from the prison. At first they hid in the Kasmala pine forest with the two comrades who escaped with Seleznev. Here they held a conference and decided to take their wives and what they could from their households with them and to move toward the Bukhtarma. Since their own horses were too few, they stole some from the neighboring villages, loaded four wagons with flour, seized a few other things for housekeeping, and started "to the Bukhtarma," but actually to whatever place struck their fancy. There were seven men altogether, one woman, and a boy. On the road they underwent no small number of frightening experiences and privations. [7110] They had to cross the frontier without being seen and without [648] encountering the wandering bands of Uriankhai /Soyot/. In fact, they managed to avoid meeting the latter, but were unable to escape the notice of the military frontier command.

RQ2 Kazak
Historical Siberia RR2
Altai
Historical Turkestan RL2

H.S. /166/
175 At the Krasnoyarsk guard post they met such a command and
159 had to save themselves by taking to the mountains and
167 abandoning all their supplies. After a long period of wandering
the daredevils finally reached the Bukhtarma, where they built
themselves two wooden huts. Seleznev, as a man of experience
and foresight, built himself a hut apart and fortified it so that it
H.S. looked like a blockhouse. The group engaged in hunting and
[648] fishing, but from the very beginning they had to defend them-
selves against the Uriankhai.

H.T.
342
361



The Russian settlement of Dzhuma-Bazar in the sands of Taysuygan.

H.S.
175 Soon after their arrival the Uriankhai stole all their horses.
159 Another time they raided the settlement, but Seleznev's men saved
648 themselves by staying in their huts, although two of them were
167 wounded. Then the Seleznev group decided to go on the offensive
and relieve themselves of the unfriendly people in their vicinity by
force. In the winter, armed as best they could, they went out to seek
the enemy, attacked a band of sleeping Uriankhai, and killed all of
them. The Kalmyk also joined their side, but evidently the Seleznev
group could not live in harmony with them. /Illustration appears here./

For example, one group of Kalmyk who had settled with them began to violate the law of hospitality -- they took bread away from the

RQ2 Kazak

Historical Siberia RR2
Altai

/166 cont./

175 159 648 167 others when the Seleznev group went hunting. This angered the latter and they killed the Kalmyk. Living in a strange country, the Seleznev people had to be on their guard every minute to avoid sudden attacks by the Uriankhai, Kalmyk, and other indigenous peoples who were engaged in wild-game hunting in this area or simply in robbing (driving away livestock, etc.). Once a band of Kirghiz-Kaisak (up to 500 men) who were engaged in plundering the surrounding population passed by them. The Seleznev group remained within their fortified houses and determined to defend themselves to the end, but the Kirghiz /Kazak/ decided not to attack, evidently recognizing their strength. On another occasion this same group proposed to engage in barter with the Seleznev people, not having decided to take the needed articles away from them by force. Being left without horses, the Seleznev group had to capture them somehow, whether they wanted to or not, from the Russians. In the spring Seleznev and /167/ three comrades sailed down the Irtysh on rafts to the village of Praporshchikovaya, and here they stole six horses. The theft was noticed, however, and the Kazak /Cossacks/ captured Seleznev with one of his comrades, while the others escaped. History says nothing of the later fate of this undoubtedly uncommon man with his great will and cleverness. From the subsequent testimony of Seleznev it is evident that after the capture ten red deer and elk skins, ten martens, five red foxes, two wolves, a hundred squirrels, ten sheepskin coats, four copper kettles, three of cast iron and one of iron, one copper pot /medennik/, and one and a half pounds of silver remained behind him in his house on the Bukhtarma. It is obvious that Seleznev was an enterprising man and was engaged not only in hunting but also in working the ancient mines and perhaps also digging in the kurgans. On the basis of information from Seleznev a troop of Kazak /Cossacks/ were sent to the Bukhtarma [illegible] they captured all of his followers except one, who esc[illegible]. All the goods accumulated by the Seleznev group were seized by the Kazak /Cossacks/ and their commander.

7: Sedel'nikov et al. --50 U-4.5 (no date) 1903
RQ2 Kazak
Historical Siberia RR2
Altai

/167 cont./

175
167 This episode gives an idea of how the landless fugitives settled these regions. The Old Believers, or "dvoyedane" /payers of double taxes/ as they were called here, were of great importance in the colonization. We find this movement here only in part, since most of the "dvoyedane" went to the southern part of the present Tomsk guberniya. They will be discussed in greater detail in that section. They appeared on the lower Bukhtarma for the first time in the 1740's. At first there was a small family, which had evidently suffered most from persecution because of their customs and had fled from the border villages. The inaccessibility of the locality protected them from all pursuit. For one family to find it habitable here was enough for a more decisive influx to follow them in subsequent years. Soon a number of settlements were formed along the Bukhtarma and its tributaries. The abundance of nature and the freedom made it possible for the hard-working inhabitants to prosper quickly, and enticing stories began to circulate about the life there. This brought about a new intensive influx of immigrants, some of whom went to settle near their predecessors, while others went farther to new places. The mass flight of the border population could not help but lead to restrictions on the part of the administration, but this did not help, nor did pursuit by the troops have any positive results. Access to the Bukhtarma valley from the north is possible even now by one path alone (from Ust-Kamenogorsk), and that has its difficulties, while earlier there were even more difficulties. [648] The government of the Empress Catherine II decided to make concessions, in order not to lose so many working peasants. It promised amnesty to all those who had fled (the "stonemasons" /kamenshchik/, as the administration called them, because they fled to and hid in the rocky mountains and gorges), if they would present themselves to be registered and agree to pay taxes. The "stonemasons" agreed. Their number then came to 62] 318 officially, but of course there were actually more, some of whom did not wish to register, while others could not because of a past that was not beyond reproach. These last

Historical Siberia RR2
Altai

/167 cont./

175 167 preferred to remain free and moved farther into the interior of the mountains.

The annexation of the "stonemasons" in 1792 did not and could not stop the movement that was beginning. The reasons causing it (the difficult conditions of life in the homeland, especially for the factory peasants, and the highly colored stories of the easy life of the "stonemasons") /168/ continued to exist, and they attracted many people here. The granting of legal rights to the "stonemasons" to live on foreign land made this movement more intensive, since it gave courage to the less resolute elements in the population to come here. For the more daring it provided the assurance that in the new place they would not be punished for independent departure. Actually a kind of elemental southward movement of Russians has been going on here from the beginning of the 18th century, even to the present day, as we shall see below, a striving to find a place where one can live freely, without restrictions. This yearning, transmitted from generation to generation, was inculcated in the minds of the border population. The folk imagination added stories of the existence of happy lands where the people were never affronted by anyone, and where nature generously dispensed her gifts. And this is how a vague idea of the reality of such fabulous lands or "Belovod'e" came into the minds of the local inhabitants. "Throughout the entire 18th century an endless search went on for this fantastic Eldorado, where honey flowed in the rivers, where no taxes were collected, and where, finally, especially for the heretics, the church of Nikon did not exist," says Professor Shmurlo. It is evident that the population had no clear and exact notion of where such a country was, inasmuch as in the 18th century they sought "Belovod'e" in the northwestern Altai, and perhaps the first pioneers of the colonization found it, but when the Russian frontier moved here Belovod'e moved into the mysterious Bukhtarma mountains, where the "Belovodians" soon moved after it. With the appearance there of Russian rule and a more numerous population, the folk imagination transferred "Belovod'e" farther south into the inaccessible southern mountain ranges of the Altai, and later still farther south into China. And

Historical Siberia RR2
Altai

/168 cont./

175 167 this was natural: "The Russian colonizer ascribed ideal qualities to a certain region, and then each time when he found it, he was inevitably persuaded that here, too, life had its negative side, that here, too, the social conditions often manifested themselves all their cruelty and implacable force. His original idea that he had found Belovod'e changed to the thought that this Belovod'e was in another place. In this way a certain disappointment set in, weaker if the new living conditions, with all their imperfections, still were essentially better than the old, and stronger if there was little difference between the abandoned nest and the newly established one. In the first case the man was easily reconciled to the idea that Belovod'e had not fallen into his hands all the same, while in the second case he rose from his place at the first opportunity and went to seek it" (Shmurlo). In order to illustrate this movement we shall mention several cases of the quest for Belovod'e in the 1820's to 1860's.

In 1826, a group of 38 persons (men, women, and children) fled to Lake Kanas (within the borders of China), where they expected to live at liberty. A detachment was sent in pursuit of them, but failed to bring them back, and only the promise of a manifesto of amnesty made them return. The quest for Belovod'e in 1828 within the Tomsk guberniya assumed great proportions. In 1832, 42 peasants ran away to China, but they were returned. In 1861, peasants appeared in the Narym valley (the villages of Talovka and Medvedka), excited by /169/ the experienced Bobrovs' fantastic stories of the existence of Belovod'e somewhere nearby. In the same year 55 persons, men and women, from the border villages crossed the frontier (the Narym River), went over the Narym mountain range, and headed "for Belovod'e," but their leaders, the Bobrovs, lost their way and led the party to the desert around Zaisan and into the lower course of the Alkabek (in the sand). The party wandered in China for two years, but did not find the promised land, and indeed the Chinese would not always allow them to settle. There was nothing left to do but go home. The Bobrovs and several others

7: Sedel'nikov et al.--53 U-4.5 (no date) 1903
RQ2 Kazak
Historical Siberia RR2
Altai

175 /169 cont./

167 did not wish to return and disappeared, no one knows where. The administration regarded those who returned indulgently and even granted them a favor -- it returned the houses and part of the property that had been put on sale after the peasants had tried to find Belovod'e. This did not stop the movement, however. Russian settlements soon appeared in the mountains along the Kaba River and near Lake Marka-Kul. Grain cultivation, [433] apiculture, fishing, and hunting were all successful here, and in spite of the protests of the Kirghiz /Kazak/, the peasants founded their villages here. In the treaty with the Chinese in [648] 1881, the Russian government was obliged to reserve for itself the entire strip of land between the Narym and the Kaldzhir rivers, which was actually already occupied by Russians. In 1885 the Department of Agriculture included these localities among the places to be allotted to immigrants, after which the populating of them progressed still more rapidly. The first colonists of the Kaba valleys soon rose again, however, and went on to new places. The villages already formed were deserted, but then filled again by the incoming population. The latter, who came in with a yearning for "Belovod'e," only added to the groups seeking new places and thus strengthened the free colonization of the region. In 1896, there were three official [162] villages (over 500 persons of both sexes) in the Kaba valleys -- Tyus-Kain, Chanagaty, and Balyk-Bulak. And perhaps some 100 or more people, who were seeking "Belovod'e" and had gone into China, were living in the mountains.

167 Thus the free colonization continues to exist even now, in spite of obstacles, and will continue as long as there are reasons which create it. The power of this longing to find places of freedom can be seen by the fact that peasants are going into the most deserted places, overcoming all obstacles. It is known that Przhevalski discovered a colony of Russian peasant Old Believers in Central China (near Lob-Nor).

At present it is still impossible to make a reckoning of the populating of the region by the peasants, because it is still going on and not enough time has elapsed. In any case the region has gained a great deal from the immigration. The varied natural

HT
167
648

7: Sedel'nikov et al. --54 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak
Historical Siberia RR2
Altai
Historical Turkestan RL2

H.S. 311 /169 cont./ The varied natural wealth of the area, as we saw in the first chapter /untranslated/, had remained untouched, unused capital. The region itself was wild, an almost unpopulated area, through which Kirghiz H.S [162] /Kazak/ only rarely wandered. The basic sedentary population, the Kazak /Cossacks/, showed themselves to be incapable of colonizing activity, which was recognized (as we saw above) also by the local administration (1).

HS [361] 1. It is not without interest to note that from the 1850's on not a single settlement of the Siberian Kazak /Cossacks/ developed.

HS 167 311 /170/ Under such unfavorable conditions, the colonization of the area and its cultural development would have taken place very slowly, and its natural wealth would have long remained H.S 167 311 433 [360] [491] [438] [496] inaccessible. When the peasants appeared, the region obtained a considerable agricultural population (over 200, 000 persons) and was intersected in several directions by chains of peasant villages and by country roads, which were even quite frequent in the northern part. Grain production grew to such proportions in the region that the Kustanai uyezd alone was exporting millions of poods of grain. When the Siberian railway was led through, the colonization of the steppes along it acquired still greater importance for the cultural development of the region.

H.S. 167 212 433 Literacy and the dissemination of knowledge determine the growth and cultural development of a country. By studying the history of the development of education in the region, we can form an idea of its civilization in its present state.

H.T. 167 212 433 The Kirghiz krai was in very unfavorable circumstances in this regard. When the Russians had conquered the region, they could not turn to cultural work, because the original conquest was made solely with the aim of enrichment and the first conquerors were entirely unsuited to a cultural role. These were rough, ignorant people with primitive morals and a doubtful past. True, with all this they were more developed than the indigenous population, but not so much so that, after

7: Sedel'nikov et al. --55 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2
Historical Siberia RR2

H.T. /170 cont./
167 conquering them, they could deliberately proceed with peaceful
648 work. They did not even apply their efforts to utilize the rich
H.T. gifts of nature in a rational manner or to support themselves by
[311] their own labor. On the contrary, they chose another, easier
means of livelihood -- the plundering of the conquered indigenous
population and the rapacious use of the natural wealth.

H.T. Only the clergy could have played a role of enlightenment
[797] during the conquest of the eastern part of the Kirghiz krai,
but there were too few of them, and their center was too far from the region (Tobolsk) for them to have any noticeable influence on the life of the area. It is true that the Moscow government tried to send into Siberia commanders and other representatives who were literate, but these people were no wellsprings of enlightenment, and attention to this matter was not made a part of their duties. Their literacy served them only for reports and orders. The Moscow government which appointed them primarily had to see that they did not oppress the people and that they sent in the taxes promptly. The literate Poles and Zaporozhians /Dnieper Cossacks/ who were sent in at that time also apparently had no influence in this respect. They soon forgot their former knowledge and schooling in reading and writing.

H.S. After the Russian population had increased enough and was
175 more or less settled in place (from the end of the 17th century),
871 a striving for literacy began, but this striving was called forth
by the purely egotistical motives of a small class. Military commanders, clerks, secretaries, and other service people tried to teach their children (or kinsmen) reading and writing so as to maintain a privileged position for their families. Only in the 18th century did the central government (the Governor Generals) raise the question of opening schools, although this, too, was not /171/ for the entire population, but only for the military class. It can be seen from the service lists of 1761 that of 78 sergeants and corporals on the Siberian line (from the Tobol to the Irtysh), 47 were already literate, and all of the 18 officers were literate. In 1765 Shiringer, the chief of the Siberian

175 /171 cont./ In 1965 Shiringer, The chief of the Siberian
871 armies, opened "garrison schools" in Omsk, Petropavlovsk, and
[874] Yamyshev, and in the very first year these schools had an attendance of 240 pupils. An "Asiatic school" was opened in Omsk in 1789 to prepare translators (interpreters) /tolmach/. Here, in addition to elementary reading, writing, and arithmetic, the Tatar, Turkish, Arabic, and Persian languages were taught. Later, classes in land surveying and topography were added. In 1813 in Omsk the first general educational institution was opened with military subjects, a "military institute," something in the nature of a military gymnasium. No one thought seriously of public education accessible to everyone at that time.

[874] Although the clergy had their church schools from the beginning of the 19th century, they were few in number and the
[875] results of their schooling were unsatisfactory because of the poor teachers available (barely literate clerks, retired soldiers, etc.). The Kazak /Cossack/ schools (in the Siberian army), although they, too, were opened long ago (there were 60 of them at the beginning of the 1850's), did not include as one of their goals the dissemination of reading and writing among all the Kazak /Cossack/ population, but served more to satisfy the needs of the literate persons in the service (to train copyists,
[875] lower officers, etc.). The teachers in these schools, too, were barely literate Kazak /Cossacks/. One was admitted to such a school for two rubles and 40 kopeks a month.

The matter of public education progressed markedly during the reign of Tsar Alexander II, at which time there was also a noticeable striving for education in general in the Siberian population. Thanks to the efforts of one of the most outstanding local Governor Generals, General Kaznakov, there were already tens of lower schools (in addition to the Kazak /Cossack/ ones) in the Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts in the 1860's, and
175 several progymnasiums were opened. The institutes for soldiers'
87 sons /kantonist/ (in Omsk) were reorganized and replaced by military elementary schools (1). The Kazak /Cossacks/ began

---

(1) Until 1856, all soldiers' sons were obliged at the age of 14 to enter

175
87

/171 cont./

kantonist schools, where they were trained and then went at once into the service. When these schools were closed, the soldiers' children were permitted to leave school and go home to their parents. "This Imperial favor," says the manifesto, "returned up to 378,000 minor children to the bosom of their families (in all of Russia, and up to 600 in Omsk), and these children, who received civil rights, ceased to consider themselves orphans while their parents were still living."

to disburse funds for scholarships to special educational institutions and increased the number of lower schools. Private schools appeared (the Sokolov school in Omsk, for example), and Sunday schools, and the libraries of uyezd and urban institutes became accessible to outsiders. The opening of secondary and special schools continued, parallel to this, especially in Omsk, the administrative center. A cadet corps was founded in Omsk in 1836, a feldsher school in 1852, an uyezd institute in 1858, and the Omsk girls' gymnasium in 1863. In 1871, progymnasiums were opened for girls in Petropavlovsk and Semipalatinsk. In 1872 /172/ a seminary for teachers was opened in Omsk, and in 1876 a boy's gymnasium was opened in the same city. The public began to take a more zealous interest in education, and the cities set aside considerable sums for the support of the elementary schools and girls' progymnasiums (1).

175
872

1. In Omsk, for example, up to 1856, there was one parochial school, supported by two merchants, to which the city gave only 30 rubles. In the 1870's, however, the city contained four schools, spending up to 4,000 rubles for them.

7: Sedel'nikov et al. --58 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2

Historical Siberia RR2

H.S. /172 cont./

175 87 At the beginning of the 1880's the first private society for cultural enlightenment was opened in the region "for the care of elementary education" (in Omsk). In general, education began to make considerable strides in the region beginning from the 1860's. In recent times attention has been turned to agricultural education and the spreading of skills and crafts through the region. Lower agricultural schools were opened in the uyezds in 1885 for this purpose. Finally it would be impossible not to mention the opening (in 1877) in Omsk of the Western Siberian Section of the Imperial Russian Geographical Society, which occupies an eminent place in the history of enlightenment in the region, both in the study of the region and as an educational society, and which is rallying the best local cultural forces around it.

K 175 871 191 The dissemination of reading and writing among the Kirghiz /Kazak/ population was founded long ago. Their first elementary schools were opened even considerably earlier than those for the Russian population, but there is very little literacy in Russian among them.

This lack of literacy in Russian among the indigenous population is explained, perhaps, by the fact that at the beginning in these schools there was not as much effort made to teach the children to read and write Russian as there was to give them a definite ideological direction.

K 175 871 Thus the first schools were opened by the administration in 1782 in many mosques, and Tobolsk Tatars were hired as teachers in order to block the influence of the Central Asian mullahs on the Kirghiz /Kazak/ population subject to the Russians. At the same time the Kirghiz /Kazak/ were given full access to Russian schools. In the 1870's boarding schools were opened in all the uyezd towns in the Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts exclusively for Kirghiz /Kazak/ children (later transformed into lower agricultural schools). At present nomad village schools are being opened here.

7: Sedel'nikov et al. --59 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2

Historical Turkestan RL2

/172 cont./

H.T. 175 87 In the Turgai oblast the beginning of public education coincided in time with the founding of the oblast (1869), and 800 rubles were set aside for it. The first school, however, a K [871] [175] Russian-Kirghiz /Kazak/ one with two classes, was not actually opened until 1879. After this the development of schools continued with considerable success. In 1883 a teachers' school was opened in Orsk in the Orenburg guberniya (next to the Turgai oblast), and a craft school in Turgai. In 1887, Russian schools K [175] [871] appeared; in 1891, girls' elementary schools were opened in Turgai, Aktyubinsk, Kustanai, and Kara-Butak, and in 1892 mobile nomad village schools were established especially for the Kirghiz /Kazak/, with a program equal to the first two divisions of the one-class schools of the Ministry of Education. There are also about 20 church parochial schools. The largest number of schools (up to 54) are in the most populated uyezd, that of Kustanai, while there are fewer (up to 12) in the Turgai uyezd. /173/ There are no intermediate schools in the Turgai oblast. In the Ural oblast elementary education has been established quite satisfactorily. In addition to the Kazak /Cossack/ military schools here, there are schools of the Ministry of Education (Russian and Kirghiz /Kazak/) and church parochial schools. Statistical data for 1900 give a picture of the situation with regard to elementary education in the region as follows (see the table on this page /on the next page in the translation/).

H.T. 871 The Ural oblast is first in number of schools, and the Semipalatinsk oblast is last. There is one school for every 3,065 persons in the region. The number of effective schools, as we see, is still very inadequate, and the idea of universal education in the region is an almost inaccessible dream.

The position of the region with regard to intermediate and special education is no better. Such important and, comparatively speaking, fairly rich cities as Semipalatinsk and Petropavlovsk do not have to this day a single intermediate school (not counting the progymnasium for boys recently opened in the former). Meanwhile the need for them is strongly felt, since the intermediate schools which exist in Omsk are overfilled. In Uralsk there is a (military) professional school and

[Text Continues on P. 61]

162
161
87

/173/

7: Sedel'nikov et al. --60 U-4,5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2

Oblasts	Population in 1900	Area in sq. versts	Schools of Ministry of Education			Schools under Clerical Direction			Schools under Kazak /Cossack/ Direction		
			Schools	Boys	Girls	Schools	Boys	Girls	Schools	Boys	Girls
Akmolinsk	803,994	479,200	129	6,028	2,354(1)	--	--	--	90	2,765	1,082
Semipalatinsk	686,053	442,245	25	1,276	727	13	522	149	56	1,420	457
Ural	691,687	284,412	42	1,835	60	57	1,017	969	107	2,955	977
Turgai	461,516	400,830	117	2,466	475	45	1,094	497	--	--	--
Total Region	2,443,250	1,606,687	323	11,605	3,616	115	2,633	1,615	253	7,140	1,613

(Table cont.) Oblasts	Schools under other Direction and Private Schools			Totals				One School for every	
	Schools	Boys	Girls	Schools	Boys	Girls	Sum Total	Inhabitants	Square versts
Akmolinsk	22	746	272	241	9,539	3,708	13,247	3,336	1,980
Semipalatinsk	19	897	--	114	4,115	1,357	5,472	6,018	3,879
Ural	74	1,665	174	280(2)	7,472	2,180	9,652	2,470	1,015
Turgai	--	--	--	162	3,560	962	4,522	2,848	2,474
Total Region	115	3,308	446	797	24,686	8,207	32,893	3,065	2,016

1. Including church parochial schools
2. In addition, 183 schools of technical specialists /master, masteritsa/, with 1,214 men and 915 women

7: Sedel'nikov et al. --61 U-4.5 (no date) 1903
RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2

871 /173 cont./ In Uralsk, There is a (military) Professional school and
874 a gymnasium for girls, which are the only intermediate schools
in the Ural and Turgai oblasts, and in addition, the first in the
entire Kirghiz krai. The city of Omsk has the best situation,
where there is a gymnasium for boys and one for girls, a cadet
corps, a teachers' seminary, a technical school in mechanics, a
railroad technical school, and a feldscher school. In the village
of Borovoye (about 60 versts from Kokchetav) there is a forestry
school.

213 /174/ Omsk is also first in the development of books, print-
214 ing and publishing. There are three private printing presses in
Omsk (two of which have lithography), and two government ones
(with lithography), a cartographic and a lithographic department
204 (of the Military Topographical Department). Four periodicals
are published (Stepnoi Krai /The Steppe Region/,
Sel'skokhoziaistvennyi Listok /The Agricultural Leaf/, published
in Russian and Kirghiz /Kazak/, Eparkhial'nye Vedomosti /The
News of the Diocese/, and Oblastnye Vedomosti /The Oblast
News/), as well as separate "Trudy" /Transactions/ of scholarly
societies (the Geographical, Medical, and Agricultural Societies).
368 There are two bookstores and four small bookshops, two public
443 libraries and two public reading rooms. In the other cities in
217 the eastern oblasts of the region, Semipalatinsk has a printing
213 press, one bookshop, a library, and publishes one periodical
204 (Oblastnye Vedomosti), while Petropavlovsk has a small book-
shop and a library. In other towns (Akmolinsk, Kokchetav,
Karkaralinsk, Pavlodar, Ust-Kamenogorsk and Zaisan) there are
small public libraries. In the western part of the region (the
Ural and Turgai oblasts), Uralsk has a printing press, a bookstore,
a community library, a public reading room and three periodical
publications (Oblastnye Vedomosti, Voiskovye Vedomosti /The
Army News/, and the newspaper Uralets). In the Turgai oblast,
there are public libraries in Kustanai, Irgiz, and Aktyubinsk, and
Kustanai also has a people's reading room. There are no printing
presses or bookstores in the oblast. The Turgaiskie Vedomosti
/The Turgai News/, with a supplement of the Turgaiskaia
Gazeta /The Turgai Gazette/ (in Russian and Kirghiz /Kazak/),
are published in Orenburg.

/174 cont./

21 Everything that has been said about the development of
815 books, printing, publishing, and libraries in the region is illustrated in the following table, which also shows the number of scholarly and cultural societies which play an important role in the cultural development of the region: (table on following page)

[184] From this table and also from the foregoing, it is evident that the Akmolinsk oblast (especially the city of Omsk) occupies first place in the region from the cultural point of view, while the Turgai /175/ oblast is the most backward, held back in cultural growth in part by the lack of large populated places.
873 Higher education in the region is taken care of by the establishment of scholarships to the nearest institutions of higher education -- the Tomsk university and technological institute, the Kazan university and veterinary institute, Moscow university, the agricultural institute, and several others. But there are few
000 scholarships of this sort. The region needs to open an advanced agricultural and veterinary institute, since agriculture and livestock-raising are the cornerstone of its economic well-being. This absence of scholars and practical specialists in these fields has a very unfavorable influence on both the present situation and further development.

Ch. V. The Distribution of the Population of the Kirghiz Krai within the Territory, Its Ethnographic Make-up Way of Life, and Culture

By A. N. Sedel'nikov

The area and administrative divisions of the region. -- The Siberian and Ural Kazak /Cossack/ armies. -- The figures for the population and its distribution in the region. -- The comparative density of the population. -- The increase and movement of the population in recent years. -- The comparative figures for the urban, rural, and nomadic

Oblasts	Printing and Lithographic Presses	Bookstores and Bookshops	Periodical and Scholarly Publications	Scholarly and Cultural Societies	Libraries		Museums
					Com-munity	Reading Rooms	
Akmolinsk	10	6	7	7	6	3	1
Semipalatinsk	2	1	2	2	5	2	1
Turgai	--	--	2	1	3	1	--
Ural	2	2	3	3	1	2	1
Total in Region	14	9	14	13	15	8	3

21
815
368
443
204
184

7: Sedel'nikov et al. -- 63 U-4.5 (no date) 1903
RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2

7: Sedel'nikov et al. --64 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2

Historical Turkestan RL2

/175 cont./

000 populations. -- The size and growth of the cities. -- The density and large numbers of people in the Russian and Kirghiz /Kazak/ settlements. -- The distribution of the population by sex, class, and religion. -- The ethnographic make-up of the population. -- General remarks on the "Sibiriak," Belorussians, Little Russians /Ukrainians/, and other nationalities in the region. -- The Siberian Kazak /Cossacks/. -- The Ural Kazak /Cossacks/. -- The peasants. -- The Kirghiz /Kazak/.

H.T.
131

The Kirghiz krai occupies a total area of 1,606,687 versts, which is equal to one-third of all of European Russia (including Finland, Poland, and the Caucasus), or one-third of all of Western Europe, while the area of each of its oblasts is equal to the area of the principal states of Europe.

K
H.T.
631
423
648

Administratively, the Kirghiz krai comprises four military oblasts: the Akmolinsk, Semipalatinsk, Ural, and Turgai oblasts. These oblasts were established in 1868 from the lands of the Siberian and Orenburg Kirghiz /Kazak/ and the lands of the Siberian and Ural Kazak /Cossack/ armies for greater convenience in administering the Kirghiz /Kazak and the Kazak /Cossack/ armies, and at the same time great changes were made. The "Statute on the Siberian Kirghiz /Ustav o Sibirskikh Kirgizakh/," which had determined the life of this borderland until then, was abolished, and a new "Temporary Code for the Administration of the Steppe Oblasts /Vremennoe Polozhenie ob Upravlenii v Stepnykh Oblastiakh/" was introduced (now somewhat changed). By this code the Kirghiz /Kazak/ lands were recognized as state property and put at the disposal of the Kirghiz /Kazak/ only for communal use, while considerable changes were introduced in the administration. The power of the sultan was abolished, as well as the orders from the districts. The Kirghiz /Kazak/ were allowed an administration of their nationality (elected from

K
H.T.
631
648

K
H.T.
631
648

/175 cont./
their midst). The yassak tribute /per capita fur tribute/ was changed to a collection from each kibitka and various other reforms were introduced.

/176/ The military and civil administration was entrusted to the military governors of the oblasts from this time on. In addition to this, the Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts, together with neighboring Semirechye, formed (in 1882) the Steppe Governor-Generalcy. The small administrative divisions for both the Kirghiz /Kazak/ and the Russian population are the uyezds.

The Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts are divided into five uyezds each, and the Ural and Turgai oblasts have four uyezds each, so there are 18 uyezds in the entire region. In addition, the Kirghiz /Kazak/ and the Russian population are broken up into volosts. There are 55 volosts in the Akmolinsk oblast, 84 in the Semipalatinsk oblast, 60 in the Ural oblast, and 54 (?) in the Turgai oblast. The volosts are subdivided in turn into nomad villages /aul/, and these are divided into kibitkas (yurts). Elected Kirghiz /Kazak/ -- the volost elders -- head the volosts, and they are directly subordinate to the uyezd chief. In addition, the Siberian Kazak /Cossack/ army is an independent administrative establishment within the Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts, as is the Ural Kazak /Cossack/ army in the Ural oblast.

H.T
701
[631]

The Siberian Kazak /Cossack/ army was founded by the first military colonists of the region -- the "serf Kazak /Cossack/," including various kinds of military men -- policemen, Don Kazak /Cossacks/, Ural Kazak /Cossacks/, Bashkir, Tatars, Little Russians /Ukrainians/, etc. The well-known Kasak /Cossack/ writer Usov has characterized the Siberian army in these words; "It was not the independent product of the land colonization of the borderlands, like the Don and Yaik Kazak /Cossack/ armies, but came forth fully armed from the hands of the administration and was completely indebted to the government for its existence. This feature has made an impression on all its later history. Throughout its existence, the government, without the

H.T.
701
631

/176 cont./

701 63| intervention of the people themselves, made the necessary reforms among them and enlarged their organization by enforced colonization. It also opened up ways for internal natural increase for them, obtaining wives from among the exiles, women criminals, and the convicts freed from the prisons. It forged them from varied elements into a homogeneous organism, brought culture to the ignorant uncultivated masses, provided public institutions and local self government, and brought to the surface a privileged class of personal nobles /lichnye dvoryane/ and officers from the general ultra-plebeian level of the masses by means of scientific training and official service. It encouraged economic life and agricultural, industrial, commercial, and handicraft activities and established this activity within definite restrained limits as military requirements from the Kazak /Cossacks/." In these few words the character of the Siberian Kazak /Cossack/ army is fully defined.

701 In 1808, the position of the Kazak /Cossack/ army of the Siberian line was established as a separate estate with special rights, privileges, and duties. In 1846 a new code was instituted, which was somewhat changed in 1861, 1869, and 1871. In 1880 a new code was established concerning the service of the Kazak /Cossack/, which is still in force at the present time. The army is divided into three military divisions (1st, 2nd and 3rd), of which the first two are part of the Akmolinsk oblast, and the last is part of the Semipalatinsk oblast and part is in the Tomsk guberniya. The military, economic, and /two maps, both in contrasting colors, appear here on an unnumbered page/ /177/ administrative organization of the settlements is under the direction of the atamans of the division. Their actions are subject to the supervision and direction of the military authorities and the ataman of the interim (the steppe Governor-General). The administration of the settlements is concentrated in the settlement and station offices, whose atamans are elected from among the Kazak /Cossacks/. (At present there are 173 settlements and 35 stations in the army). In the Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts, over five million dessiatine belong to the army (including

701 47|

[Text continues on p. 68]

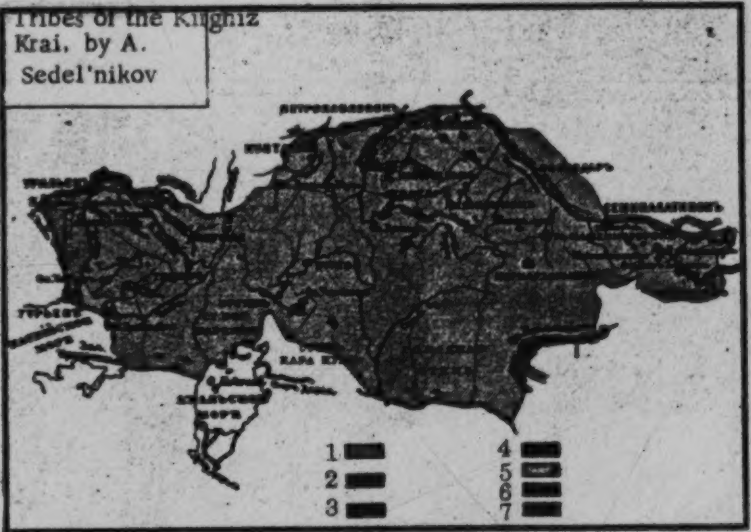
7: Sedel'nikov et al. --67 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2

Historical Turkestan RL2

/Between pp. 176 and 177/

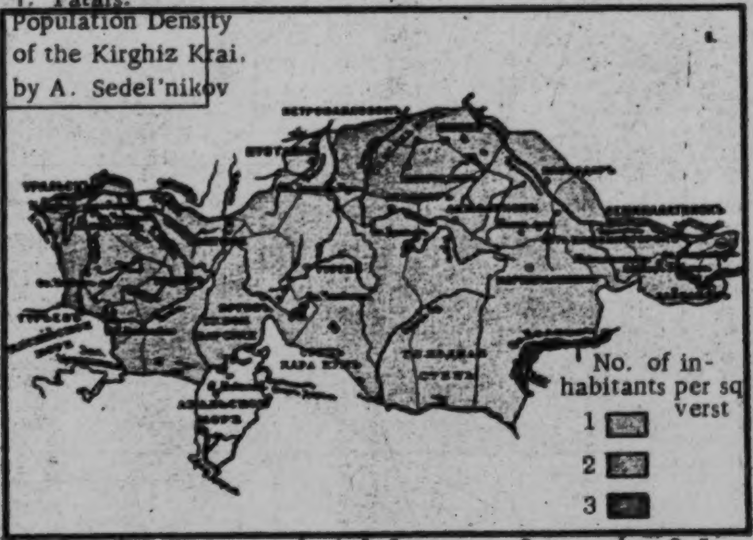
K
102
H.T.
102
563



Tribes of the Kirghiz Krai, by A. Sedel'nikov

1. Kirghiz /Kazak/; 2. Great Russians; 3. Little Russians; 4. Belorussians; 5. Latvians and Estonians; 6. Mordvinians; 7. Tatars.

K
H.T.
102
161



Population Density of the Kirghiz Krai, by A. Sedel'nikov

1. less than 1 person; 2. 1-2.5 persons; 3 more than 2.5 persons.

7: Sedel'nikov et al. --68 U-4,5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2

/177cont. /

701 a "ten verst strip" -- about one million dessiatine -- provided
471 for temporary use). The lands of the army are divided into
three types: the tent allotments (the lands of the stations and
settlements, from which every male is allotted 25 dessiatine of
convenient land), the hereditary lands of the officers and officials,
and the reserve lands (500,000 dessiatine). The army
has its own capital. (1,008,536 rubles, to 1895. This sum has
been considerably reduced in recent years because of bad harvests
[801] and for other reasons.) The army directs the economy itself,
[758] organizes schools and medical services, etc. In peacetime it is
obliged to furnish up to 3,150 members, and in wartime, up to
9,120 members fully equipped for battle.

701 The Ural Kazak /Cossack/ army was formed from the
[175] Yaik (in 1775, after their participation in the Pugachev rebellion),
but 1591 is considered the year of the founding of the army as
an organized military power. At present the army is divided
into three military divisions (the first, Ural, the second,
Lbishchensk, and the third, Guryev) commanded by atamans, who
are subordinate, as in the Siberian army, to military command.
This last command has the governing role, but a meeting of
elected representatives from the stations also participates in its
affairs. Local matters are superintended by atamans of the
settlements and stations (there 135 settlements and 31 stations
701 altogether). The army carries on a varied economy (the fishing
471 industry deserves special attention here). In 1899 it had an
army capital of 1,874,303 rubles (of which 601,000 rubles represented
money paid in substitution for service /netchikovye/
and was used in particular for the equipping of the Kazak
/Cossacks/). The army possesses about six million dessiatine
of land which is in communal use. The commune regulates the
use of lands, the hay fields and other appurtenances, the fishing
industry, the livestock raising, the gathering of berries, etc.,
and in one way or another it touches every aspect of the economic
701 life of the Kazak /Cossack/. In peacetime the army is

7: Sedel'nikov et al. --69 U-4.5 (no date) 1903
RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2

/177 cont./

701 required to furnish up to 2,500 men of the lower ranks, and in wartime up to 8,670 men. The military obligation in both armies is one of the principal burdens holding back the peaceful cultural development of the Kazak /Cossack/ population, since the Kazak /Cossack/ is considered to be in the service up to 33 years and cannot engage freely in the economy.

631 The peasant population of the region is still not organized in final form at the present time. At first the peasant settlements and volosts were subordinate to the uyezd chiefs, just like the Kirghiz /Kazak/. Later special officials for peasant affairs were established for the Akmolinsk oblast. Their offices were held (from 1897) by peasant officials, and from 1902 by peasant leaders.

161
162 Let us turn now to a more detailed description of the population of the region.

In comparison with European Russia and above all with Western Europe, which are enlivened by thousands of rich cities and settlements with tens of millions in population, the huge expanses of the Kirghiz krai are unpopulated. Here twelve cities, several hundred settlements, and the quarters of the Kirghiz /Kazak/ are completely lost, with a total population /178/ of 2,643,250, or about 1.6 inhabitants per square verst. According to the figures for 1900, the population of the area was distributed in the following manner:(see following page)

7: Sedel'nikov et al. --70   U-4, 5   (no date) 1903

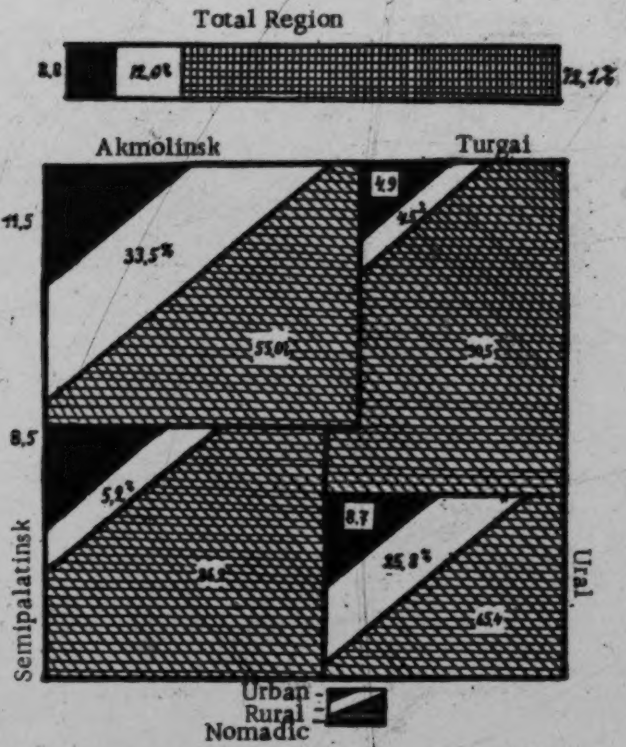
RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2

/178/

161
162

Oblasts	Area in square versts	Population			Inhabitants per sq. verst
		Sedentary	Nomadic	Total	
Akmolinsk	479,200	361,770	442,224	803,994	1.6
Semipalatinsk	442,245	94,352	591,701	686,053	1.4
Turgai	400,830	41,224	420,292	461,516	1.1
Ural	284,412	238,713	452,974	691,687	2.4
Total Region	1,606,687	736,059	1,907,191	2,643,250	1.6



The comparative size of the oblasts and the urban, rural, and nomadic population.

/178 cont./

161 As we can see, the Akmolinsk oblast has the largest population and the Turgai oblast has the least. The Ural oblast has the greatest density of population, and the Turgai has the lowest density. Because of natural and historical conditions, the population of the region has distributed itself unevenly. The northern uyezds are the most densely populated, or, more precisely, the uyezds contiguous with the Tomsk and Tobolsk guberniyas in Siberia, and the Astrakhan, Samara, and Orenburg guberniyas in European Russia. This is explained by the fact that /179/ the localities with the greatest natural wealth are here (as we saw in the first chapter /untranslated/), and this attracted both the aborigines of the region and peasant immigrants, especially in recent times. It was also significant that the neighboring guberniyas were densely populated, and this surplus naturally came across the borders of our region (for example, at the beginning of the 1880's they came from the Tobolsk guberniya into the neighboring Petropavlovsk and Kustanai uyezds). Finally one should point out the fact that the conquerors of the area, the service people and the fugitives who later made up the Siberian and Ural Kazak /Cossack/ armies, began their invasions from just these places, but when they had conquered the region, they did not spread through it, but settled in its northern, eastern, and western borderlands. This is why the Ural, Petropavlovsk, Kustanai, and Semipalatinsk uyezds are more densely populated, while the uyezds in the interior, such as Atbasar, Irgiz, and Turgai, are more thinly populated, being of little use because of the natural poverty and providing unfavorable conditions for existence not only for the sedentary population, but also for the nomad. From the diagram given above, it is evident how unevenly the population of the region is distributed. The average density of the population is very small (1.6 persons), so that in this respect the Kirghiz krai is one of the last in Russia.

161
162 If we compare the present figures for the population with those of twenty years ago, we see that it has increased considerably:

7: Sedel'nikov et al. --72 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2

/179 cont./

161
162

Oblasts	1880	1890 (by census)	1897	1900
Akmolinsk	454,205	519,929	682,429	803,994
Semipalatinsk	525,979	595,254	686,909	686,053
Ural	?	?	645,590	691,687
Turgai	320,070	?	453,691	461,516

The most significant increase in population is seen in the Akmolinsk oblast. This is explained not so much by the natural increase of the population as by the colonization of this part of the region. Historical inquiries give us this kind of a picture of the population growth of this oblast. In 1869 (the year the oblast was formed), its population was made up of 101,910 Russians and 274,750 nomads. In 1900 the increase of the sedentary population equaled 259,860, i.e., 255%, while that of the nomads was equal to 167,474, or 61%. An intensified increase of population was noted from 1879, when the population of the towns of the oblast increased from 50,394 to 92,127, and the number of peasants increased from 1,749 to 167,952. The increase in the nomadic population was considerably lower. It increased 66,000 from 1870 to 1880, but only 9,520 from 1880 to 1890 (because of bad years). From 1890 to 1900, there was again an increase of 83,859 persons.

16 The natural movement of the population of the region for 1900 is expressed in the following figures:

Oblasts	Marriages	Births	Deaths	Growth
Akmolinsk	5,227	30,761	20,984	9,777
Semipalatinsk	2,733	15,160	11,529	4,631
Turgai	3,175	16,441	10,009	6,432
Ural (for 1895)	1,842	9,110	5,369	3,741

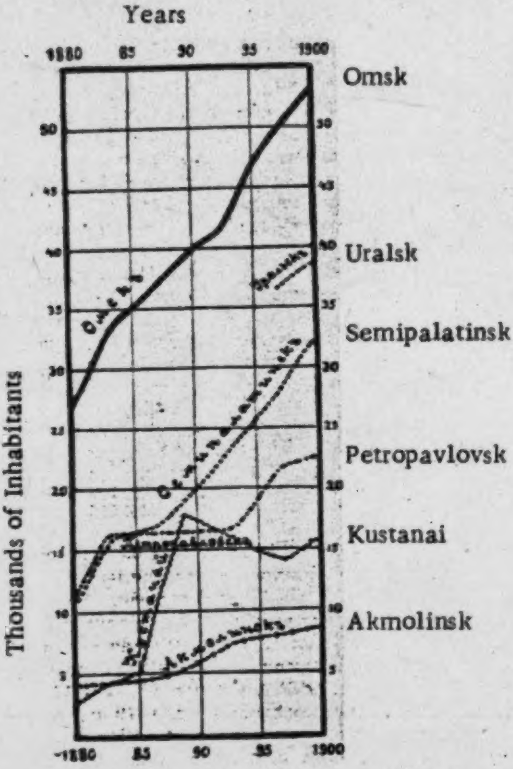
7: Sedel'nikov et al. --73 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2

/180/

16 It can be seen from these figures that the region is low in marriages (although the predominance of Moslems, one would think, should put the region in first place in this respect). There are



The growth of the towns of the Kirghiz krai.

0.6 marriages for every 100 residents in the Akmolinsk oblast, 0.4 in the Semipalatinsk oblast, 0.7 in the Turgai oblast, and 0.3 in the Ural oblast. The birthrate is also low. There are 3.8 births for every 100 residents in the Akmolinsk oblast, 2.2 in the Semipalatinsk oblast, 2.3 in the Turgai oblast, /graph appears here/ and 1.6 in the Ural oblast. The mortality in the region is quite high, especially in the Akmolinsk oblast, where there are

/180 cont./

16 2.6 deaths for every 100 persons, while in the Semipalatinsk oblast the rate is 1.6 for every 100, 1.4 in the Turgai oblast, and 1.1 in the Ural oblast. The Akmolinsk oblast has the highest natural increase per year -- 1.2 -- while in the Semipalatinsk oblast it is 0.6, in the Turgai oblast 0.9, and in the Ural oblast 0.6.

361
162 Most of the sedentary population of the region lives in villages. There are few towns in the region, and the urban dwellers constitute only a small percentage. In the Akmolinsk oblast, there are only four (uyezd) towns, in addition to the oblast town (Omsk), and their total population is 92,000. In the Semipalatinsk oblast there are also only four uyezd towns and one town without a district, in addition to the oblast town, and the total population of all of these is 58,000. In the Turgai oblast there is no oblast town and only four uyezd towns with a population of 23,000. In the Ural oblast there is an oblast town, four uyezd towns, and one town without a district, all of which have a population of about 60,000. Thus in the Kirghiz krai there is a total of three oblast towns, 16 uyezd towns, and two towns without a district, with a population total of about 234,000. The relation of the urban, rural, and nomadic population (in percentages) was shown in the diagram on page 70. As we see, the urban population constitutes only 8% of the total population. Such a weak development of towns is explained by the history of the region. The towns of today are either former fortresses or have developed from military settlements where the armies and the military and administrative institutions were concentrated earlier. But when the armies withdrew and the military establishments were closed, the towns were emptied. Towns created by the economic life [438] of the region (as centers of industry or trade) are almost nonexistent, if one does not count Petropavlovsk and Kustanai, where there has been trade and industry since they were founded. For these reasons, the growth of the towns was /181/ extremely slight.

H.T. 175 361 162 [167] [496]

/181 cont./
Only in the 1890's when immigration into the region was intensified and especially after the Siberian railway had been laid, the towns along it began to grow and develop markedly. In the diagram on page 73 the growth of several Siberian towns is shown. The following diagram on page 76 shows the size of the towns in thousands of inhabitants, and the number of males and females, from data for 1900.

H.T. 162 The non-urban population of the region can be divided into rural and nomadic groups. According to the data of the general census of 1897, it is distributed among villages, nomadic villages /aul/, and campsites in the following manner:

K [162]

Oblasts	Populated Places	Residents
Akmolinsk	6,552 (1)	608,316
Semipalatinsk	8,913(1)	634,345
Turgai	499	430,096
Ural	849	582,703
	16,813	2,255,460

1. Including small Kirghiz /Kazak/ camps of 25, 10, and fewer persons.

H.T. 361 162 In 1900 there were the following number of Russian villages:
In Akmolinsk oblast ... 198 with 77,057 people in them
" Semipalatinsk " ... 160 " 47,047 " " "
" Turgai " ... 30 (?) " 21,781 " " "
" Ural " ... 158 " 172,415 " " "

H.T. 361 The number of these villages is very small in comparison with the area of the region over which they are scattered. In the Akmolinsk oblast, there is one Russian /diagram appears here/ village per 2,420 square versts, in the Semipalatinsk oblast there is one per 2,514 square versts, in the Turgai oblast one per —

[Text continues on p. 77]

7: Sedel'nikov et al. --76   U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2

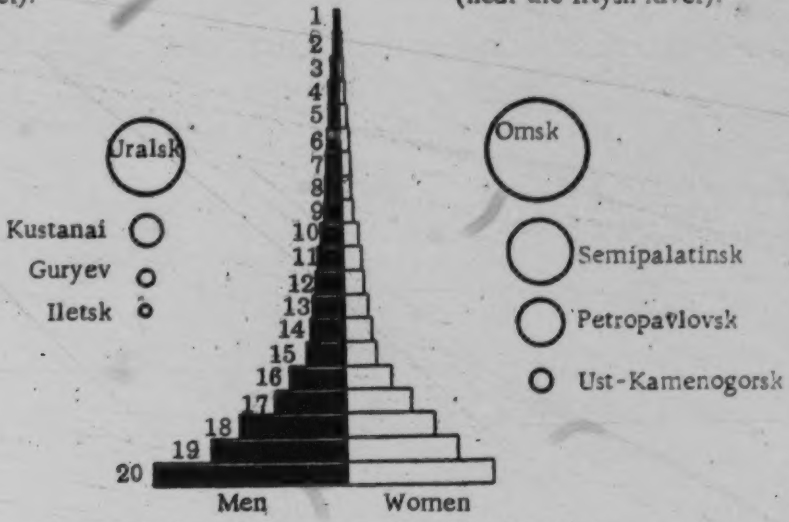
/181/

162 Key to numbers in figure below:

361 1. Temir 736
[103] 2. Turgai 999
3. Irgiz 1, 738
4. Atbasar 2, 625
5. Kokpekty 2, 833
6. Lbishchensk 3, 324
7. Karkaraly 3, 377
8. Zaisan 3, 734
9. Aktyubinsk 4, 311
10. Kokchetav 5, 944
11. Pavlodar 7, 516
12. Iletsk 7, 813
13. Akmolinsk 8, 758
14. Guryev 9, 576
15. Ust-Kamenogorsk 10, 053
16. Kustanai 16, 175
17. Petropavlovsk 21, 749
18. Semipalatinsk 31, 233
19. Uralsk 38, 919
20. Omsk 53, 050

The largest towns of the western part of the region (near the Ural River).

The largest towns of the eastern part of the region (near the Irtysh River).



The population of the towns of the Kirghiz Krai.

7: Sedel'nikov et al. --77 U-4.5 (no date) 1903
RQ2 Kazak RQ2
Historical Turkestan RL2

H.T. /181 cont./
361 13, 361 square versts, and in the Ural oblast one Russian village
per 1, 800 square versts. Thus if one takes the total number of
settlements (and towns), one settlement is found for every 95
K square versts. For those who do not know what a Kirghiz /Kazak/
361 settlement is like, this last figure may be misleading in relation
162 to the actual density of population. In the Akmolinsk and
Semipalatinsk oblasts together, for example, there are about
13, 000 such Kirghiz /Kazak/ settlements (camps and aul) in
H.T. which the population is not greater than 50 persons. For the
361 Russian villages the average can be taken as /182/ a village of
162 500-800 persons. Villages with a population of 1, 000 or more
are very few in number and these are only old settlements.

H.T. The distribution of the population by sex (the number of
162 males and females) is shown on page 78 indicating that the
males predominate in the region by a considerable margin (53%)
This difference is particularly noticeable in the Semipalatinsk
oblast, where there are 31 women for every 37 men. The population
of the Turgai oblast has a more equal distribution (22
women for every 24 men).

The distribution of the sedentary population by estate is
represented in the next diagram on page 79. It shows that the
peasants are the most numerous, in spite of the fact that they
began to settle in the region only recently. The Akmolinsk
oblast has the largest proportion of peasants, 54.2%, and the
Ural oblast has the smallest (16. 5%). After them come the
Kazak /Cossacks/. /Diagram appears here./ They are most
numerous (in proportion to the other estates in the Ural oblast
(75%), and least in the Akmolinsk oblast (25%), while in the
Turgai oblast there are none at all. The petty bourgeois, the
aristocracy, and the raznochinetz /intellectual not belonging to
the gentry/ are most numerous in the Turgai oblast (48%) and
K the Semipalatinsk oblast (41.6%), and fewest in the Ural oblast
[162] (8. 5%). If one considers the Kirghiz /Kazak/ as an estate, they
are the largest group in number (72. 1%), as is clearly evident
from the diagram. The other estates, constituting, when combined,
27. 9% of the population of the entire region, are
distributed as follows: 37. 5% are peasants, 34. 5% are Kazak
/Cossacks/, and 28% are aristocrats, clergy, merchants, petty

7: Sedel'nikov et al. --78 U-4,5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

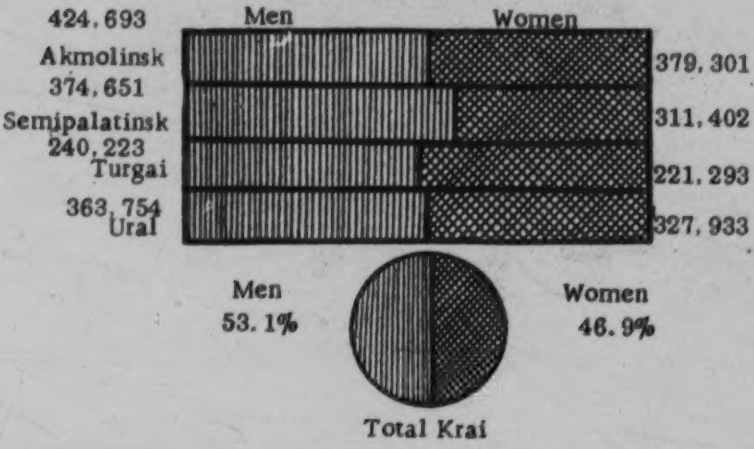
Historical Turkestan RL2.

/182 cont./

162. bourgeois, and raznochinetz.

162 795 The population of the region can be split into two main groups with regard to religious faith: the Moslems and the Christians. Jews and pagans constitute an insignificant percentage. The Moslems (Kirghiz /Kazak/, Tatars, Sarta, and Bukhariotes) make up 73.5% of the region, while the Christians are 26.4%, the Jews 0.09%, and the pagans (Kalmyk) 0.04%. The majority of the Christians are of the Eastern Orthodox faith. Other Christian groups are represented by small assemblages. The Protestants make up 0.2% and the Catholics 0.1%.

162 Relative Number of Men and Women in the Krai

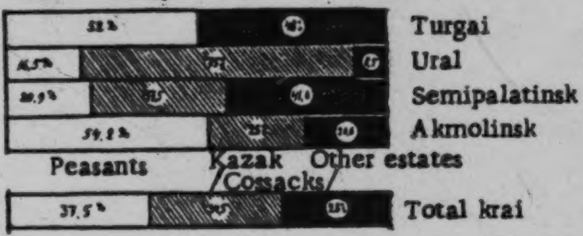


162 795 Sectarians and heretics /raskol'nik/ are quite numerous in comparison with the total number of those of the Eastern Orthodox faith. Most of them live in the Ural oblast (65,630). Of these, 30,360 accept the priesthood. One part of these, the "Austrian" sect, recognizes the supremacy of the /183/ Bishop of Belo Krinits /in Bukovina/, while the other "Moscow" sect recognizes the authority of the Moscow bishops. There are up to 35,000 of those without priests /Bezpopovets/ (not accepting the priesthood). Most of them recognize marriage, but some of them do not. There are also a few sectarians in the oblast, in addition to the groups

/183 cont./

162 795 mentioned. In the Semipalatinsk oblast there are up to 1,500 "non-prayers" /nemolyak/ and other sectarians, most of whom live in villages in the Ust-Kamenogorsk uyezd. There are up to 4,000 sectarians and heretics in the Akmolinsk oblast, concentrated in the Akmolinsk, Omsk, and Kokchetav uyezds. Among them, there is the well-known sect of the "new spiritual Christians" /novye dukhovnye khristiane/ or of "new Israel," by whose teachings the people are now living in the Second Coming of Christ. They do not recognize the priesthood, icons, or the sign of the cross. The number of heretics and sectarians

162



Relative Number of Peasants, Kazak /Cossacks/, and Other Estates in Percentages

162 795 in the Akmolinsk oblast increased with the immigration of the peasants there. There is a total of 120 sectarians and heretics in the Turgai oblast. Thus there are up to 70,700 heretics and sectarians living in the entire region.

175 167 In the ethnographic sense the Kirghiz krai does not represent great diversity. /Diagram appears here./ From the historical survey we saw that although it served from ancient times as the "gates of peoples" moving from the east (from Inner Asia) to the west, all these peoples only passed through here without settling, and if some peoples did stay for a longer period, the unceasing waves of movements of new peoples

/183 cont./

175 wiped them "from the face of the earth" without reflecting any
167 features whatsoever of their life. Only the Turkic tribes that
175 appeared in the 13th century definitely settled within the
167 boundaries of our region, forming the basic population -- the
563 Kirghiz /Kazak/. Their influence has affected all the later
peoples who have appeared in the region. The Mongols and the Dzungarians (Kalmyk) came after the Kirghiz /Kazak/, but their sojourn, too, was not a long one, and they left the historical arena without succeeding in making a noticeable impression on the Kirghiz /Kazak/. Finally, people of the Slavic race began to move into the region from the beginning of the 16th century. These were Great Russians of various shades in the north, and Great Russians and Little Russians /Ukrainians/ in the northwest. This movement is not only still going on, but has even increased in our day. Also Latvians and Estonians have been added to their number.

121 In the following account we will allot most of the space to
563 a description of the basic population of the region -- the Kirghiz
/Kazak/ -- who are the principal people in the region and represent a fully defined group in the ethnographic sense. The Russian old-inhabitants of the region can be regarded only as a special regional variety of the Great Russians from the ethnographic point of view. /184/ We shall limit ourselves to only general remarks concerning the Great Russians, Little Russians /Ukrainians/, Latvians, and Estonians who have recently settled in the region, since they have thus far failed to diverge from their original native type in physical type or in way of life (and they are described in detail in their homeland). In addition the studies of these regional varieties are far from adequate. We shall not describe the Jews, Poles, Bukhariotes, or Sart at all, both because there are too few of them, and because most of them in the region have to a considerable extent lost their national traits and way of life. /Diagram appears here./

The distribution of the races living in the region is presented in an appended diagram.

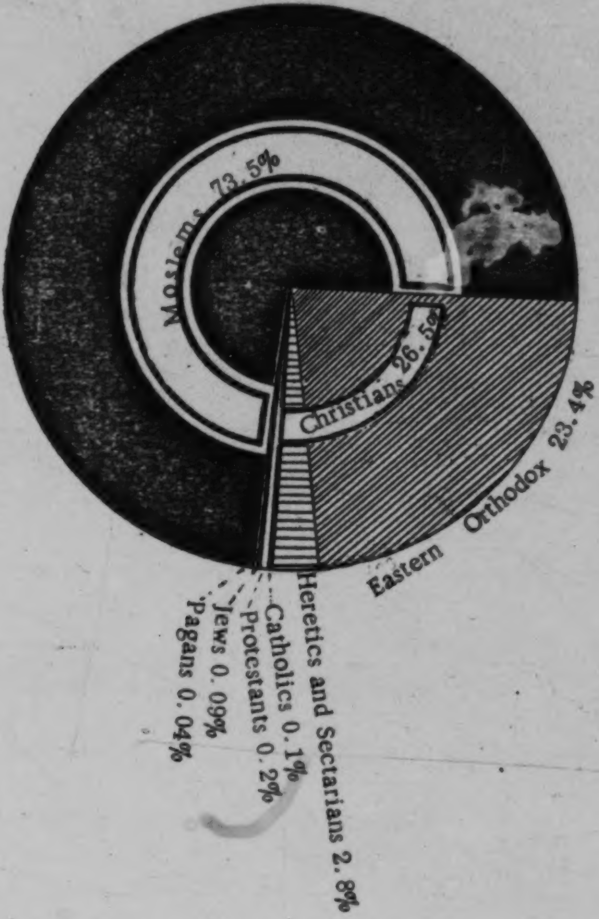
It shows that most of the region is populated by Kirghiz /Kazak/, after which there are Great Russians, Little Russians, Tatars,

7: Sedel'nikov et al. --81 U-4,5 (no date) 1903

RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2

/184 cont./
563 Estonians and Latvians, Poles, Jews, Kalmyk, and others. The
121 quantitative relationship of these peoples is represented in the
563 diagram. The Kirghiz /Kazak/ constitute 73.6% of the total
162 population, the Russians 25.8%, the Tatars 1.4%, the Estonians
and Latvians 0.2%, the Poles 0.16%, the Jews 0.09%, the

162
795



563 Kalmyk 0.04%, the Sart, Bukhariotes, and other Central Asians
162 0.09%.

The oblasts containing the largest numbers of the indigenous population are the Turgai and Semipalatinsk oblasts (as is

7: Sedel'nikov et al. --82 U-4,5 (no date) 1903

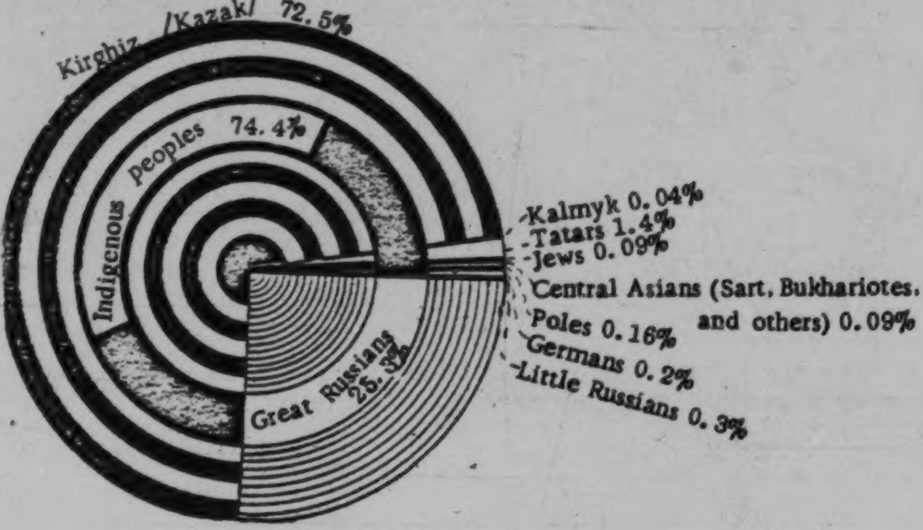
RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2
Sibiriak RR4

/184 cont./

H.T.
162
563

evident from the diagram of the distribution of the urban, rural, and nomadic population), and those with the least are the Ural and the Akmolinsk oblasts. In view of the present situation with regard to statistics for the oblasts of the region, it is impossible to determine the exact number of Kirghiz /Kazak/, Russians, and others (which is also recognized by the Governors' reports), and thus the diagram



shows only the approximate relationships of these nationalities.

Let us turn now to the description of the representatives of the Russian nationality in the region -- the Sibiriak peasant and the Sibiriak Kazak /Cossack/.

H.T.
563
S
101

The type of the Sibiriak (within our region) has been developing /185/ for more than 300 years, and this is enough for the local life to have given him individual traits by which he can be distinguished as a special regional ethnographic type.

7: Sedel'nikov et al.--83 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak
Sibiriak RR4
Historical Turkestan RL2

H.T. /185 cont./

563 It is difficult to establish who his ancestors were, since
S the first Russian colonists were a mob of fugitives. There is no
101 doubt that there were Great Russians, Little Russians /Ukrainians/,
174 and Poles among them. From the very first years of their ap-
[648] pearance in the region they entered into close contact with the
[177] indigenous peoples -- the Tatars, Kirghiz /Kazak/, and Kalmyk
-- the inevitable result of which was crossbreeding, changes in the
form of life, customs, and morals, etc. All this, of course, left
a marked trace both on the physical appearance and in the whole
way of life of the Russian colonist-conquerors. /Diagram ap-
H.T. pears here./ This was due to the lack of culture of the colonizers
563 themselves and to several other historical factors. Thus the
S crossbreeding was forced to a great extent by the fact that the first
175 colonizers, being military people, did not have wives with them.
701 The administration, which wished to consolidate their families
582 along the border line, was obliged to provide wives for them,
and these were recruited in groups from among loose women
and all other kinds of women. Even these were not enough,
however, and some took Kirghiz /Kazak/ women and lived
H.T. with them. It is unnecessary to mention that the morals and
[595] conditions of the time permitted the Kazak /Cossacks/ to have
several wives and to change them frequently.

H.T. One can obtain some idea of the great mixture of the
563 border Russian population with the indigenous population (chiefly
175 with the Kirghiz /Kazak/) from the fact that the Tobolsk
Metropolitan sent reports to Moscow more than once about the
extreme dissoluteness of the border population and asked that
the most decisive measures be taken to destroy this "sin."

Such attempts, however, did not stop crossbreeding, and
it continued to exist. Of course, the natural conditions of the
country also played an important role in the development of
the physical type and character, as did the historical conditions
under which the life of the first colonists took shape. Living
S in a wild steppe country, with a cold winter and a hot dry
[101] summer, living in special social and economic conditions, far
/186/ from the direct governmental regime, and living as a

7: Sedel'nikov et al. --84 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2
Sibiriak RR4

H.T. /186 cont./
563 privileged (Kazak /Cossack/) class, etc. could not have helped
175 but influence the development of a special regional type -- the
S 101 Sibiriak-Stepniak -- from the Great Russian or the Little Russian.
The characterization of the Sibiriak made by ethnographers
S [171] (Shchapov and Yadrintsev, for example) is applicable in many
ways to the peasants and Kazak /Cossacks/ in our region.

S In the physical sense, this type cannot be called handsome.
142 They are thickset, of average height, swarthy, with gross,
rounded facial features, and black eyes and hair, and their
movements are slow or jerky, so that at first glance they do not
make a favorable impression. On closer contact, however, one
forgets this first impression. The women are also swarthy with
irregular facial features, but one finds many among them who
are attractive.

S Their conversation is lazy and apathetic, but not super-
19 ficial, and is abrupt and of few words. Their speech is marked
521 by its harshness of pronunciation and monotony of tone. The
sounds are not pronounced clearly (but gutturally), probably due
to the influence of the Kirghiz /Kazak/ pronunciation. Several
vowel sounds have no special distinction. The influence of the
Kirghiz /Kazak/ language is felt directly. Most of the Kazak
S /Cossacks/ and many peasants speak Kirghiz /Kazak/ freely
153 from childhood and even use it in daily speech. Their intellectual
capacities correspond to their physical features. Thinking
operates peacefully and slowly, and judgments are given with
S difficulty and are brief and fragmentary. The Sibiriak is rarely
157 visited by an idealistic mood; his mind is more inclined to the
material. Utilitarian stimuli have greater weight than idealistic
H.T. ones. Religiousness and mysticism is absent in the population
S of most of the region, especially among the Kazak /Cossacks/.
181 Schism and sectarianism are spreading slowly in the region in
771 spite of the favorable conditions for them (the increase is produced
chiefly by the natural increase in the families or by new arrivals).
Apparently religious questions do not interest or touch the present
Kazak /Cossack/ and peasant very much.

7: Sedel'nikov et al. --85 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Sibiriak RR4

/186 cont./

157 155 The Sibiriak has not been affected so much by history as by the primordial nature surrounding him and the life of the indigenous people. They opened up the broad spaciousness of his nature, permitting the development of individuality, whether it was directed to the utilization of the wealth of the region by his own labor, or the extraction of profit from his own position by oppressing and robbing the indigenous people. This was a new life to the colonizers, unknown in their homeland. The peasants and Kazak /Cossacks/ here have never been beaten down or oppressed, as have many of the peasants of European Russia. The absence of serfdom, freedom, the absence of constraints and limitations in the way of life, and other conditions have developed an independent and sometimes even a restless character in them. A clear illustration of this can be seen in their free colonization of the Altai (see the preceding chapter). If these colonizers had been more cultured, the life of the region would have been set in more modern forms, close to those which were created under the same conditions in the colonization of North America. The conditions of Russian life, however, were not propitious for this. Russian life of that time brought about the inculcation of only /187/ predatory instincts in the population. The beginnings of a community spirit and peaceful cultural work were stifled by them.

157 184 The peasants and Kazak /Cossacks/ here are less conservative than the peasants in the gubemiyas of European Russia. They readily accept innovations in farming and domestic customs, and from this point of view there is less difference between them and the urban petty bourgeois than there is in European Russia.

There is no sharp difference between the peasant old-inhabitants and the Kazak /Cossacks/ physically or in their way of life (for example, in the Kokchetav uyezd), since a part of the Kazak /Cossacks/ was formed by the annexation of several peasant villages. /Illustration appears here./ The difference between them becomes more noticeable only where the peasants and Kazak /Cossacks/ have less contact with each other (for

/187 cont./

157 example, in the Petropavlovsk and Ust-Kamenogorsk uyezds). One
184 can regard only certain traits as characteristic of the Kazak
/Cossack/, for example, less receptivity to innovations in farming
157 and less devotion to labor. This is not because they cling to
461 the old way of life, however, but only because they are less attracted
[701] to labor by character and by all their semimilitary life.
[241] A prejudice against "black" labor -- agriculture -- has not been

342
291
142
516

Siberian Kazak /Cossacks/ of Tatar descent from the Kokchetav uyezd.

157 eradicated from the Siberian Kazak /Cossack/ to this day, for he
461 does not like to engage in it and at the first opportunity resorts to
[241] the use of hired labor. The Kazak's /Cossack's/ dislike of other
types of labor is also apparent. In the family of the Siberian Kazak
/Cossack/ the management of the farming rests mostly upon the
157 women and on hired workers. This /188/ dislike of farming must be
461 explained by historical conditions, under which the Kazak /Cossack/
701 had to lead a semisedentary life, being in military service. Even
at present the military service demands the universal service of the

7: Sedel'nikov et al. --87 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Sibiriak RR4

/188 cont./

157
461
701 men, both active and in the reserve, up to 33 years, taking the chief workers away from the family and causing them to lose the habit of farming. This has become so ingrained in the flesh and blood of the Kazak /Cossacks/ that many of them even now regard themselves first of all as "a servant of the Tsar," whose first duty is not farming, but the service, who is anxious to know how to use a Circassian saber, but not to plough a field as well as possible. These conditions have had

186
157 an effect on the Kazak /Cossack/, of course. For example, he holds himself aloof from the peasants, whom he considers beneath him simply because they are "muzhiks" and are attached to the land. He regards the Kirghiz /Kazak/ with contempt, calling him a "dog" and considering it superfluous to treat him as an equal. Deception and abuse for no reason are ordinary occurrences. The Kazak /Cossack/ "civilizes himself" most of all in service ("in the detachment"). This "civilization," however, is purely external and, if one may say so, a special Kazak /Cossack/ brand. A Kazak /Cossack/ knows how to hold himself without constraint with his superior officers, to hold a special conversation, even to criticize the orders of his superiors, etc., but there is little in him of a thoughtful relation to life, a striving for education, or a love of knowledge in general, while a spirit of enterprise is less developed in him than in the peasants.

157
184
461 Under the same conditions, the peasants have managed to organize themselves better than the Kazak /Cossacks/. This advantage comes primarily from that capacity for perserverance and hard work which has been developed in the peasant through time and is completely absent in the Kazak /Cossack/. This is why, in the Ust-Kamenogorsk uyezd, for example, the peasants living next to the Kazak /Cossack/ settlements are considerably richer than the Kazak /Cossacks/, although the latter have better and more extensive sectors of land.

In general, however, the natural and historical conditions for the Russian colonists were a rich soil on which energetic and enterprising characters were cultivated.

Sibiriak RRY

/188 cont./

128 Now we shall discuss the form of life of the Kazak
/Cossacks/ and peasants in somewhat greater detail.

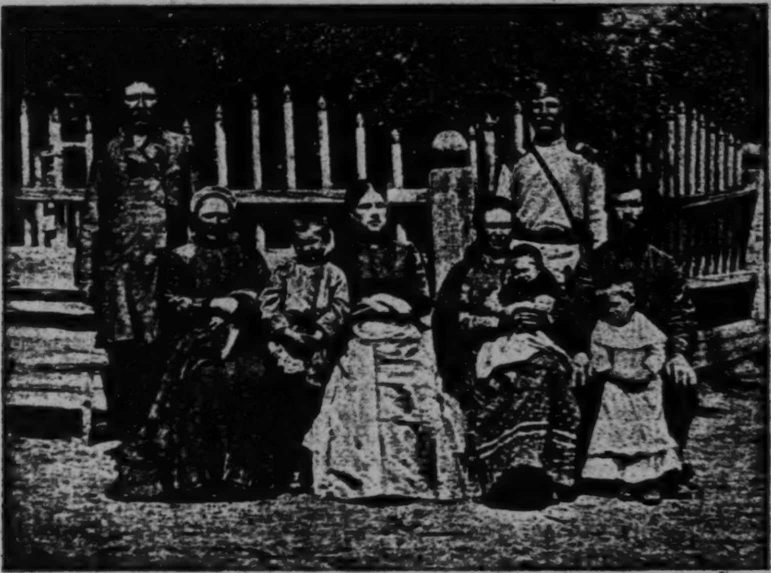
361 The settlements of Siberian Kazak /Cossacks/ (of the
Kirghiz krai) represent three or four rows of houses with
irregular streets and wards. The general appearance of the
settlement is ugly. The lack of thriftiness of the Kazak
/Cossack/ is obvious at every step. The carelessness about
342 building is evident, as is the absence of attention to external
35 order, etc. The ordinary type of building is a five-walled
[574] house, one half of which ("gornitsa" /the chamber/) is clean
for the reception of guests. Houses with a few small windows
and a wooden roof are very rare. The yard by the house is
large, surrounded by a rose-willow wattling (planks in wooded
localities), and is divided into two halves. The one by the
house is clean, and the other is where the livestock is driven.
[343] Here they make wattled stands or sheds to protect the livestock
from the frost. The inside of the clean room is kept in order.
The walls are either whitewashed or covered with hangings.
The appurtenances of such a room, in addition to the furniture,
are: a mirror with an embroidered towel hanging on it, ragged
carpets, a chest containing clothing, and popular prints of
military or sentimental scenes. The rich Kazak /Cossacks/
[556] set themselves up in urban style, with Viennese and /189/ soft
furniture, pier glass, Tashkent rugs, door curtains, comparatively nice pictures, and musical instruments not uncommon.

291 The clothing of the Kazak /Cossacks/ is of three types.
The everyday costume can be considered the quilted jacket /beshmet/ or long coat /khalat/ of Kirghiz cut, but with shorter sleeves, usually belted with a broad band of colored material or a sash of woven fabric. The color of the long coat is usually brown or is in Kirghiz /Kazak/ style with designs and flowers. On holidays many wear homemade jackets /pidzhak/ and only a few put on the Kazak /Cossack/ uniform -- a long-skirted single-breasted overcoat with epaulets of red material. The young men go about in colored shirts embroidered with thread or yarn. /Illustration appears here./ The headgear

/189 cont. /

291 is always a visored cap or the usual Kazak /Cossack/ forage cap. The winter costume consists of the same quilted jacket, but more thickly quilted, of wool or else of tanned sheepskin. Felt boots /pimy/ are worn on the feet, and a fur hat of Tatar style on the head, also sometimes the Kirghiz /Kazak/ fur hat with earlaps /malakhay/. A long, wide linen shirt, usually of calico, and short wide trousers are worn underneath. The woman's costume differs little from that of the urban woman. The usual costume consists of a jacket, tight-fitting or loose, and a wide skirt. Their heads are bound up in a kerchief or a shawl. On holidays the women put on headdresses or neckerchiefs. The Russian sarafan /long dress with armholes and a belt/ and the headband /kokoshnik/ are unknown to the original Kazak /Cossack/ women. [301] Beads, /190/ earrings, rings, and bracelets are common. Most of them wear men's boots. The more prosperous Kazak /Cossack/ women (not to speak of the Kazak /Cossack/ men dress [556] in urban style. In summer the outer clothing is a short jacket made at home, and in winter they wear straight fur coats. The

142
291
302
516
417



Siberian Kazak /Cossacks/ of Mordvinian descent.

291

7: Sedel'nikov et al. --90 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak RQ2

Sibiriak RR4

S /190 cont./

291 Altai Kazak /Cossack/ women often wear a man's costume in
the summer because it is more convenient to work in (to ride
horseback) in the mountains.

S The food and drink of the Kazak /Cossack/ are simple.
262 His dinner consists of one dish -- meat soup (usually mutton)
272 and milk. Those living along the Irtysh eat a great deal of fish
273 (in various forms). Groats /kasha/ are rare, while potatoes and
vegetables are quite common. Brick tea plays an important
role in the diet of the Kazak /Cossack/, and no family celebration
passes without it or without vodka. They drink their tea
strong, taking a bite of sugar with it. Their bread is mostly of
wheat (rye bread is very rare). Vodka is widely used. In the
Altai they make an intoxicating beer of honey, which takes
the place of wine.

S We have already spoken of the occupations of the Kazak
241 /Cossack/. Service duties do not leave much time for the
461 development of the productive forces of the Kazak /Cossack/
464 population. Since agriculture demands a great expenditure of
438 labor, it does not enjoy his favor, and if it is carried on, it is
439 almost always with hired workers -- Kirghiz /Kazak/. Trade
K in livestock and goods, or even in bread which has been bought,
[464] is preferred as an easier and more profitable occupation, thanks
[439] to such undemanding and compliant buyers as the Kirghiz
/Kazak/. The Kazak /Cossacks/ of the Kokchetav uyezd
(former peasants) are considered the best grain farmers.

S There are many livestock raisers along the Irtysh and in
233 the steppe uyezds (Akmolinsk and Atbasar), where the natural
S conditions are also propitious. Some of them have tens and
[471] even hundreds of thousands in capital from this occupation. The
S Irtysh (and a few of the Kokchetav) Kazak /Cossacks/ engage
226 in fishing, but they do this in a quite primitive fashion and it
does not constitute a substantive business, but only an auxiliary
one. Fishing with nets, as an industry, exists only on Lake
S Zaisan, where small fishing families are gathering. Beekeeping
231 is carried on by the Kazak /Cossacks/ in the Altai, but it is
poorly set up and does not yield such good results as among the
peasants living next to them.

7: Sedel'nikov et al. --91 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Sibiriak RR4

/190 cont./

000 241 462 peasants living next to them. The Kazak /Cossack/ women have a role equal to that of the men in carrying on the farming, and such branches as gardening, raising melons, growing tobacco, and going after the livestock are taken care of exclusively by them.

795 781 The great majority of the Siberian Kazak /Cossacks/ (96%) are of the Eastern Orthodox religion. A small number are Old Believers, those who accept the priesthood and those who do not, and also sectarians. Among the Kazak /Cossacks/ 3% are Moslems (living in the Kokchetav uyezd). The devoutness of the Kazak /Cossack/ is not outstanding, perhaps because the church parishes consist of several settlements scattered over a wide distance, so that the Kazak /Cossacks/ rarely see the priest and the church service (over half the settlements have no church). The rites are strictly carried out, and the fasts are observed, especially by the women. At times of local disasters (droughts, fires, etc.) the Kazak /Cossacks/ have little recourse to public prayers, and at the same time the prayers are not particularly fervent. In general the Kazak /Cossacks/ endure
[731] [184] community disasters quite apathetically, without grumbling at their fate /191/ and without seeking comfort from praying as the peasants do. Apparently they do not lose their confidence in a good outcome.

771 184 Superstitions are less widespread among the Kazak /Cossacks/ than among the peasants.

58 Among the rituals, the most complex is the wedding. A lawful wedding, i.e., not by elopement but with the consent of the parents, is made up of the following stages: matchmaking, betrothal (handshaking), evening party at the bride's house on the eve of the wedding, the marriage /bran'ya/, the great feast, the continued feast, and others. Along with the groom, his father, mother, and close relatives participate in the
584 matchmaking. The affair is carried on by an expert matchmaker. /Illustration appears here./ The father of the bride usually does not give an answer for himself, but asks them to wait for

RQ2 Kazak
Sibiriak RR4
Kalmyk AH5

S
584
/191 cont./
the decision of a family council. This decision is communicated to the bride, and, with her consent, the parents of the groom are notified. After this the matchmakers, men and women, appear at the bride's house and give gifts to her parents. In the evening, relatives gather at the bride's house, and the matchmakers, the groom, and his parents are invited. They all regale the relatives of the bride with wine, and the groom presents a gift to the bride (printed calico for a dress). After this they usually sing wedding songs, such as:

KK
142
302
291

Kalmyk Kazak /Cossacks/ of the Ural oblast.

S
584
[533]
[539]

The lovely girl is engaged,
Our beloved girl companion (name).
Your own father betrothed you
To the brave good youth (name).

/192/ The details of the wedding are decided here (how long a time to celebrate, where, etc.). After this the parents of the groom sometimes obtain a written promise from the bride's

Sibiriak RR4

/192 cont./

584 parents that they will not renounce the wedding. From this time on, gatherings of young people of both sexes begin at the bride's house for merrymaking, while the bride weeps for her maidenhood and parts with her own family, "with the braided tress -- with the maiden's beauty." Then the devichnik /bride's party/ begins, at which time the bride and the girls go to the baths, and the groom, the matchmakers, and other relatives of the groom come to the home of the bride and regale the parents and relatives of the bride. When the bride comes, the groom is obliged to give a present to her (earrings, headdress), and his relatives are obliged to do the same for the parents, sisters, and brothers of the bride. Then they all ride to the groom's house, where there is also a generous feast. All this time the girls are singing songs to the groom, the bride, the best man, the matchmaker, and others, for which the latter are obligated to pay them money.

585 On the eve of the marriage ceremony the ablution of the groom and of all those who will participate with him in the wedding procession takes place. Several ceremonies are observed in connection with this. On the next day the groom receives a blessing from his parents (at which time guns are usually shot off). The best man leads him and his escort into the yard where the farewell and blessing of those who are departing take place. When they enter the bride's house, "Christ's prayer" [588] is read three times, after which the bride's father permits the party to enter the room. The bride sits at the table, surrounded by her family (brother and sister) and girls, who do not allow the new arrivals to approach the bride. The best man, in jest, begins to threaten them with a whip, but they reply that he will receive the bride only after he rewards them. The best man then gives them gifts and regales them, after which they leave the table, and the groom and everyone else there take their places. Again the regalement of the family of the bride and the giving of gifts to them begin. The girls sing farewell [533] songs such as:

[539]
They are parting (name)
With all her family, all her tribe,

7: Sedel'nikov et al. --94 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Sibiriak RR4

/192 cont./

585
[533]
[539]

With her father, and mother,
With her little brother, the bright falcon...
Do not lay (name)
Do not lay your reproaches
On your father or your mother...
Like a strange country,
She is saddled with sorrow, etc.

Then the parents bless the bridal couple, and the best man leads them out and seats them in a carriage. After this, [788] he walks around the carriage three times, reading the "Sunday prayer" in order to drive away the unclean power. Following this they drive to the church. On arrival at the house of the groom the newlyweds are again blessed by the parents, after which the matchmakers unbraid the bride's hair, give both of them a mirror, and force them to kiss each other. When this is finished, the young couple go into the bedroom. They do not stay there long, and after this the full celebration begins. [583] While the bride is regaling the father, the latter "sets" her dowry -- a horse, a cow, etc. The same is done by the mother, and the parents of the groom, and in this way their dowry is made up. On the second day, and also on succeeding days there are usually "hangover feasts" /pokhmelnyk stol/ and other small feasts. Because of these ceremonies and the custom of [435] being obliged to give gifts on certain /193/ /illustration appears here/ /194/ occasions, a wedding costs the average Kazak 000 /Cossack/ 100 and more rubles (1). Marriages very often take

[171]

1. It is interesting that the weddings of the considerably poorer peasants of the central agricultural belt of European Russia come to almost the same sum. Editor.

582 Marriages very often Take
place at a young age, and economic considerations play an
000 important role in this. A divorce is permitted in very rare

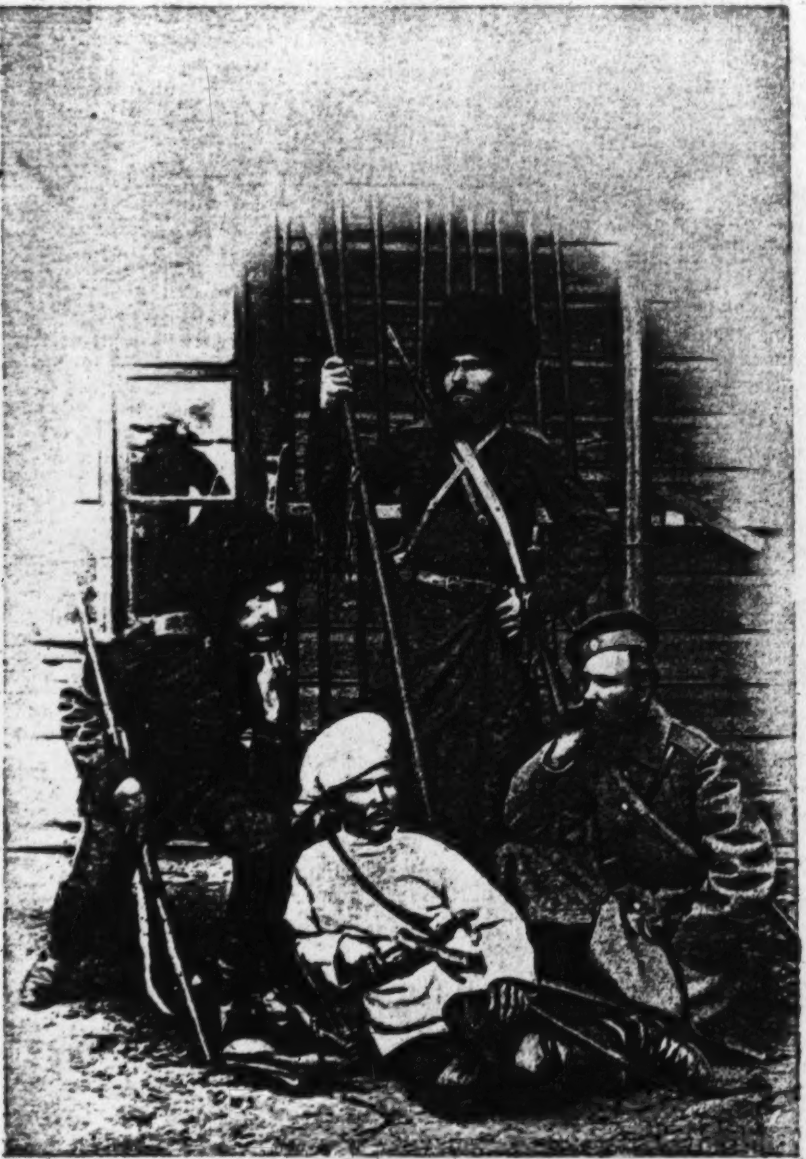
7: Sedel'nikov et al. --95 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Historical Turkestan RL2

/193/

142
291
411
516



Ural Kazak /Cossacks/.

7: Sedel'nikov et al.--96 U-4.5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Sibiriak RR4

586 /194 cont./ A divorce is permitted in very rare
cases, but cases of wives leaving their husbands and the co-
habitation of men are quite ordinary occurrences. The position
592 of the woman in the family is quite bearable, because of her
593 management of several branches of the farming independently
(gardening, churning, etc.).

Divisions in the family are made quite often. Large
592 families are rare among the Kazak /Cossacks/; the "elders"
425 /stariki/ or an assembly do not interfere with the division and
the entire matter is decided by the father and mother. In case
of disputes over the allotments to the brothers, they have re-
course to casting lots.

As we mentioned above, hard labor does not occupy the
701 position in the life of the Kazak /Cossack/ that it does in that
[461] of the Russian peasant. The "burden" is the military duty,
[435] which requires full equipment from the Kazak /Cossack/ (at a
sum of 150-200 rubles). If there are several men in the family,
their equipment sometimes places the family in a hopeless posi-
701 tion. This is why the theme of the "land burden" is absent in
533 the songs about the way of life among the Kazak /Cossacks/,
although this is a characteristic feature of the peasant songs,
and the principal part is devoted to events of military service,
in which the Kazak /Cossack/ formerly spent his whole life.
Even now such events put a notable stamp upon their songs.
533 Some of the songs sing of the bravery and unconcern of the
539 Kazak /Cossack/, for example:

We have long lived in the steppes
And long ago we grew used to them.
Before the wild hordes
We stand not for the first time, etc.

Or:

Brothers, let us recall the past,
How in those days we
Fought bravely, how we took in battle
The banners of the Kokandians...
Our glory rings like a trumpet,
We fought for the Darya;
Along thy hills, Chinaz,
Our glory has been spread, etc.

/194 cont./

533
539
Of the old military songs, the one called "The Old Gunner" is very popular:

Early one morning in the spring
On the fortress redoubt
The grey-haired gunner once rose,
Rattled his saber by the ring,
Pulled on his grey moustache,
And blew upon his burned-out wick, etc.

In other later songs, dissatisfaction is felt with the present service, the negative sides of which are made apparent, especially in relation to family and poverty. Such, for example, is the song of the Kazak /Cossack/ woman left alone after the departure of her husband for his detachment:
/195/

The sun has disappeared behind the mountain,
The Kazak /Cossack/ woman sits at the door,
She sits and weeps bitterly,
And the tears flow from her eyes, etc.

Or:

Let us gather, Kazak /Cossack/ women,
In a single circle.
Let us sing, Kazak /Cossack/ women,
A new song for ourselves.
Life is good for the Kazak /Cossack/ women,
Only the service is hard.
We shall eat while walking, sleep standing up, etc.

Among the historical songs, "The Song of Yermak" is very popular (words by Ryleev) and is sung with special fervor by the Kazak /Cossacks/:

The storm howled, the rain roared,
In the darkness the lightning flashed,
The thunder crashed unceasingly
And the winds blustered in the thick forested dales...
Toward glory with passion breathing,
In a raw and surly land,

7: Sedel'nikov et al. --98 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

Sibiriak RR4

Historical Turkestan RL2

/195 cont./

S
533
539

On the wild shore of the Irtysh
Sat Yermak, wrapped in thought.
The comrades of his labors,
His victories and thundering glory
Among their scattered tents
Slept without care near the forest...
He who has risked his life
And won gold by brigandage,
Will such a one think of him,
Perishing for holy Russia, etc.

S
701
181
[533]

The uniformity of the songs, telling chiefly of the bravery of the Kazak /Cossacks/, shows better than anything else the characteristic feature of Kazak /Cossack/ life and at the same time the absence of deeper content in their lives. "The military burden" is not only felt directly with regard to the equipment, but also weighs upon the entire life of the Kazak /Cossack/. The economic life of the Kazak /Cossacks/ is unenviable in spite of the richess of the best land sectors.

S
563

In addition to the preponderance of Great Russians among the Kazak /Cossacks/, there are also Little Russians /Ukrainians/ (about 6%), Mordvinians (5%), Belorussians (3%), Kirghiz /Kazak/ (1%), Tatars (1%), and an insignificant number of Cheremis, Chuvash, Permians, Votyak, Zyryans, etc. These tribes, however, have lost their national characteristics to a considerable degree, and the last (the Cheremis and others) have become completely assimilated with the basic people -- the Great Russians.

H.T.
175
171

It is also possible to view the Ural Kazak /Cossacks/ as an ethnographic variety.

The historical conditions of their life correspond in many ways to those of the Siberian Kazak /Cossacks/, for which reason there are many similarities with the latter in the character and way of life.

H.T.
167
181

The original stock of the Ural Kazak /Cossacks/ were fugitives -- runaway peasants (Great Russians and Little Russians, heretics, Don and Volga Kazak

7: Sedel'nikov et al. --99 U-4, 5 (no date) 1903

RQ2 Kazak

[Ural Cossacks] Historical Turkestan RL2

/195 cont. /

167 181 /Cossacks/. Poles, and later even Tatars and Kalmyk. These fugitives were filled with the urge to create an independent life for themselves, far away from the government, and to retain their customs, organization, and freedom. This burning stubborn urge for freedom and /196/ independence and on the other hand the unceasing clashes with their neighbors over the course of nearly 300 years made a noticeable imprint on the Ural Kazak /Cossack/, determining to a large extent his present character and form of life. Although there is a general similarity in the character of the life of the Ural and Sibiriak-Kazak /Cossacks/, the life of the former was passed in a more complex setting. 226 From the earliest years the Ural men engaged in peaceful industry -- fishing -- which left a deep mark on their life, as it constituted the chief source of their well-being, like agriculture 226 for the peasants. The songs about their everyday life devote 533 much space to praise of the principal fishing place -- the Ural [103] River -- called "Yaikushka, son Gorynovich." One of these songs, the favorite of the Kazak /Cossacks/, begins thus:

[539]

Our Yaik, Yaikushka,
Yaik, son Gorynovich!
For you, for Yaikushka
There is good repute
For you, for Gorynych
There is a good word:
Of Yaikushka gilded
Was its bottom,
Of Yaikushka silvered
Were its edges,
Of Gorynych pearled
Were the steep banks, etc.

/Illustration appears here. /

175 669 The Ural men did not remain without a role in the great events of Russian political life, however, even though living in the borderland, almost completely independent of the central authority, and far from the general Russian life. It is enough to mention their dual role during the interregnum and their great part in the Pugachev rebellion.

Historical Turkestan RL2
Sibiriak RR4

/196 cont./ [Ural Cossacks]

H.T. 175 669 538 great part in the Pugachev rebellion. Legends of Pugachev, songs and narratives connected with this event, these "crumbs left over from an ancient banquet," to use the expression of /197/ Zheleznov, historian of the Urals, are still widespread among the people, and this shows that this event found fertile soil in the character and way of life of the Kazak /Cossacks/. Nothing like this has been noted among the Siberian Kazak /Cossacks/.

H.T. 538 [171] The folk epos is also richer among the Ural Kazak /Cossack/ than among the Siberian ones (at least judging by the literary data available). To be sure, the boldness and courage of the Kazak /Cossacks/ occupy the central role here, too, but considerable space is given also to purely everyday events (some of the traditions, legends, and songs of this kind have been collected by Zheleznov). H.T. 538

H.T. 226 291 516

The autumn fishing expedition /plavnya/ of the Ural Kazak /Cossacks/: the fishing ataman, the physician, and military deputies.

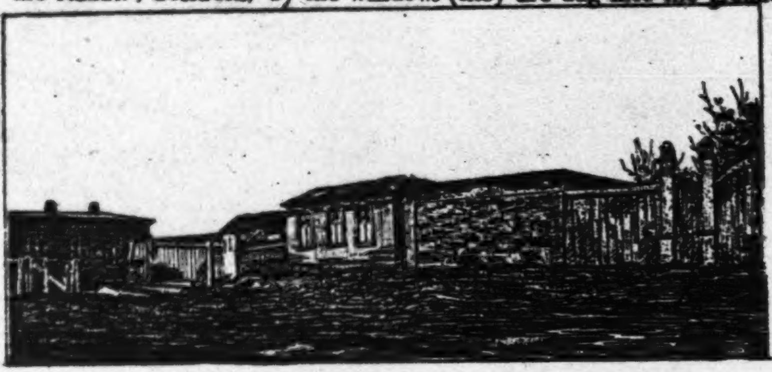
S H.T. 142 [144] Physically speaking, the Ural man in part resembles the Sibiriak (especially when he has an admixture of Kirghiz /Kazak/ blood) and in part differs from him considerably. One can observe

RQ2 Kazak
Historical Turkestan RL2
Sibiriak RR4

[Ural Cossack]

S /197 cont./
HT two characteristic types among the Ural men. /Illustration appears here.
142 One is thickset, short, round-faced, light blond, with rather coarse and
indeterminate features and with thick, but short facial hair. The
S other is tall, with delicate facial features and thick long facial hair,
HT handsome and brunette, with excellent proportions. The clothing of
291 the Ural Kazak /Cossack/ is little different from that of the
S Siberian Kazak /Cossacks/. One does notice a predilection among
HT the former for checked shirts under their jackets. The settlements
361 (stations and villages) of the Ural men are richer in buildings. The tall
778 wooden crosses (in the form of the grave crosses) often erected by
the Kazak /Cossacks/ by the windows (they are dug into the ground)

HT [342]



Types of buildings in southern stations of the Ural Kazak /Cossacks/
(From a photograph by V. P. Semenov.)

according to a vow, similar to the way the Great Russian peasants
HT put up candles before images, are characteristic of the village streets.
342 In the southern stations of the Ural army, unwhitewashed adobe and
earth huts with a flat earth roof predominate, as is evident in the
HT accompanying sketch. The Ural Kazak /Cossack/ include in addi-
563 tion to Great Russians, as we have said above, Tatars, Bashkir (up
[177] to 6,000), and Kalmyk (about 1,000). /198/ Their way of life has
[226] changed under the influence of the Russians, and most of them are
[241] engaged in agriculture and fishing. For detailed descriptions of
these nationalities, see Volume VI of Russia.

/198 cont./

184 We shall not devote much space to the peasant old-inhabitants of the region (almost all of them residents of the Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts exclusively), since some of them became part of the Siberian Kazak /Cossacks/ and gave them much of their own way, so that much of what has already been said of the former can also be applied to the peasants.

175 167 The peasant old-inhabitants, as we have seen from the preceding chapter, are descendants of the free colonizers of the region, descendants of those resolute, hardy, and freedom-loving people who came to this wild region of their own will, overcame all obstacles, and laid a firm foundation for the Russian colonization here. There is no doubt that such colonizers could only have been the most resolute and energetic elements of the Russian peasantry. The conditions of life in the new region contributed to the development and reinforcement of these qualities, by which they are also distinguished from the recent immigrants from European Russia.

184 241 157 The chief difference between the peasant here and the Kazak /Cossack/ must be considered not so much in physical terms and in features of everyday life as in the general form of character determined by the historical conditions of life for each group. The basis for the populating of the region by the peasants was primarily a striving to find space on the land here, with which their most sacred hopes were bound. The desire was fulfilled, and the peasant had the opportunity to engross himself with farming and in general to build his life as he wanted it. The peasant put everything into agricultural activity, investing his whole life in it. In fact, his farming can be considered a model in comparison with that of the Kazak /Cossacks/. This attraction to the land puts its stamp (as in European Russia also) on all aspects of his life. 157 184 The general characterization of the Sibiriak made above applies more precisely to this peasant old-inhabitant than to the Kazak /Cossack/, for among the latter such features as ease of manner, unconcern, and self-confidence can be considered characteristic, while they are

Sibiriak RR4
Historical Turkestan RL2

S /198 cont./
157 rare among the peasants. The peasant is undoubtedly a more
184 positive type and, as an economic force, is both a stronger
and more desirable element in a pacified region than the
Kazak /Cossack/. The latter acknowledges the superiority
of the peasant in farming and in experience and knowledge of
life and correctly attributes his backwardness to the conditions
of his life.

S
184 Physically the peasant old-inhabitants have much in
291 common with the Kazak /Cossacks/. The peasant is most
quickly distinguished at sight by his dress. He wears the
same Russian homespun peasant coat, fur cap, felt hat, linen
and wool shirts, coarse sleeveless overcoats, colored belts,
great boots ("butyly" /bottles/), and in the winter sheepskin
coats, etc. The women wear long, sleeveless, red sarafan,
linen stanushki (blouses), headdresses, and ribbons, and they
make almost everything themselves. The Kirghiz long coat
which is worn by the majority of the Kazak /Cossacks/ is
only very rarely seen on the peasant.

S
184 In general the peasant villages have a more pleasant
361 and thrifty look than the Kazak /Cossack/ settlements. Even
342 in the buildings one sees the sober, positive character of the
peasant. They are built more /199/ solidly than the Kazak
/Cossack/ ones. The wattled buildings to which the Kazak
S /Cossacks/ eagerly turn, even in wooded locations, are rare
628 among the peasants. Relations between the Kazak /Cossacks/
and peasants are not close. Cases of intermarriage are quite
rare. This is particularly applicable to the Altai peasants.
The villages of heretics live in their own world, completely
isolated.

H.T.
563 The Little Russians /Ukrainians/ (from the Kharkov,
361 Poltava, Kiev, and other guberniyas) have settled in recent
years primarily in the southern steppe uyezds of the Akmolinsk
H.T. oblast and in the Atbasar uyezd. Their villages are
[342] recognizable at once by their white adobe (unbaked brick)
cottages with thatched roofs. In general the "Khokhly"
/pejorative term for Ukrainians/ organize themselves in the

H.T. /199 cont./
563 new homeland in the same way as they lived before. A
361 new village can always be distinguished at once from an old
H.T. one on which local influences have already had an effect.
[628] They settle with Great Russians only in extreme cases, pre-
ferring separate settlements.

H.T. German colonists (Mennonites, Baptists, and others)
563 and also Estonians and Latvians appeared in the Akmolinsk
241 oblast only in the 1890's. Some of them live on rented
[795] plots near Omsk and some in the Akmolinsk uyezd on allotted
land (the settlements of Preobrazhenskoye, Romanovskoye,
Kankrinskoye /Kankrynka/), like the peasants. They are
H.T. engaged in agriculture. They do not have close relations
[628] with the Russian population. In the village of Romanovskoye
the relations were so hostile that there were clashes of arms,
and the administration consequently completely separated the
Russians on a new sector. As farmers they equal the peasants
H.T. in their skill in tilling the ground. They have set themselves
[346] up in their sectors even better than the peasants, and they
H.T. have their own schools and houses of prayer. The general
[342] appearance of the German village is similar to that of the
H.T. Little Russians; the buildings that are common, for example,
[291] in the Livonian guberniya do not exist here. The clothing
(hats, jackets), however, and the carriages (carts drawn by
[493] two animals, cabriolets) are still retained.

H.T. Poles, Jews, Bukhariotes, and Sarta live only in the
563 towns. The latter engage in trade and other commercial
361 undertakings. Bashkir and Kalmyk sometimes live in villages
463 in the Ural and Turgai oblasts, where they farm.

K We shall now turn to the examination of the principal
101 people of the region -- Kirghiz-Kazak. This people is first
among all the Turkic peoples on the continent of Asia, both
in number and in the expanse of territory they occupy (and
second in the world, after the Osmanli Turks). For the
ethnographer the Kirghiz-Kazak are of great interest since
they have retained until now their nomadic way of life
and their clan custom, similar to the primitive custom.
Ethnically they are also the most interesting of all the
Asiatic Turks, since they include representatives of all the
most important and oldest Turkic tribes.

/199 cont. /

000 most important and oldest Turkic tribes. Along with the
142 typical features of the Turks, one can also observe in certain
144 tribes among the Kirghiz /Kazak/ a great deal of crossbreeding with the ancient inhabitants of the region (non-Turks) and with the Mongols.

101 First we shall examine the ethnic composition of the
619 Kirghiz-Kazak constituting the Middle and Little (Younger)
614 Hordes in our region.

/200/ The great mass belongs to the Middle Horde. Within it there are several tribes, of which the most important (counting from the east) are the Kirei /or Kirey, Kerei, Kerey/, Naiman, Argyn, and Kipchak. They occupy the Semipalatinsk and Akmolinsk oblasts and part of the Semirechye, Syr-Darya, and Turgai oblasts. The Kirei are in the region of the Black Irtysh river. They are made up of many clans (the Sarybas, Djadyk /Dzhadyk/, Chireuchi, Djanastaban /Dzhastaban/, Djantykey /Dzhantykei/, Iteli, Karakas, Mulku, Chubar-Aigyr /or Chubar-Aygyr/, Itengem, Chimoin, Merkiz, Kursaty, and others). The origin of the Kirei, like that of other Turkic tribes, has not been definitely established. There is no doubt that they stem from a mixture of Turkic peoples with the ancient inhabitants of the region (Usun'?). The Naiman wander along the Tarbagatai near Lake Balkhash and Ulu-Tau. Their clans include the Bura-Naiman, Semiz-Naiman, Ak-Naiman, Sary-Djumart /Sary-Dzhumart/, Kokdjarly /Kokdzharly/, Bagonaly, Kozhembet, Murun, and others. In the opinion of several ethnologists (Aristov), the Naiman are composed of the ancient Naiman clans. The Argyn tribe has been formed from an alliance of many clans: the Basentein, Atagai /Atagay/, Kandjigly /Kandzhigly/, Tobukly, Chakchan, Altai, Karpyk, Kalkaman, Aidobyl' /or Aydobyl'/ (Suyunotyk), Kozgan, Tuki, and others, and a special tribe of the Kara-Kisiak /or Kara-Kisyak/. They wander along the middle course of the Irtysh, on the Ishim, the upper course of the Tobol River, and along the Ural River. The alliance of clans existed before the appearance

/200 cont. /

101 of the Genghisides in the region. The Kipchak tribe includes
619 the Tanabuga, Karabalyk, Turaigyr /or Turaygyr/, Uzun',
614 Kundelen, Bultuk, Kökbörȫn, Tuyuchka, Kytabak, and other
clans. These clans live within the Turgai oblast and in part in the Orenburg guberniya. At one time the Kipchak constituted a large and powerful tribe; but from the 12th century a large number of those in the west split off and became part of the Kazan, Volga and Crimean Tatars, the Bashkir, and the Nogai, while some went to the southeast and constituted the main body of the Uzbeks of Fergana, Khiva, and the Zeravshan region. Also belonging to the Middle Horde is the small tribe of the Baydjigit /or Baidzhigit/ and the Uvan-Girei /or Uvan-Girey/ tribe, remainders of former alliances, who live in the Zaisan oblast.

The Little Horde was formed from the Alchin tribe, which included the Korasakal, Durtkara /or Dyurtkara, Djutkara/, Chikli, Kizia /or Kizya/, Karakisian /or Karakisyan/, Chumekei /or Chumekey/ clans, and two alliances: the Baiuly /or Bayuly/ and the Djityru /or Dzhityru/. The former was formed from the Adai /or Aday/, Djaynas /Dzhainas/, Alacha, Baibakty /Baybakty/, Maskar, Berch, Tazlar, Isentemir, Cherkes, Taka, Kizyl-Kurt, Sheikhlar /Sheykhlar/, Altyn, and Isyk clans. The second was made up of the Tabyk, Tama, Kerderi, Djagalbayly /Dzhagalbaily/, Kireiz, Tleu, and Ramodan clans. These clans wander within the Ural oblast, and in part in the Turgai and Syr-Darya oblasts and the Orenburg and Astrakhan guberniyas. In the opinion of ethnologists, the basic Alchin tribe was a mixture of Turks with ancient Dinlin and Finno-Ugric tribes. In general the entire Little (Younger) Horde constitutes a more colorful ethnic group than the Middle or the Elder Hordes.

The Bukey /Bukeev/ or Inner Horde split off from the Little Horde in 1801 beyond the Ural River (within the present Astrakhan guverniya) after the Torgout fled from there. This horde is made up of almost the same clans as the Little Horde.

/200 cont./

101 619 Thus in the Kirghiz-Kazak (Kaisak) people as a whole one can distinguish the following main and fundamental Turkic tribes: the Kangly and the Dulat (the river Chu) in the Great (Elder) Horde; the Kipchak, Argyn, Naiman, and Kirei in the Middle Horde, and the Alchin in the Little Horde.

/201/ The physical type of these tribes can be con- 101 619 142 144 sidered characteristic of the Turks of our region, but it would be impossible to bring all the Kirghiz-Kazak tribes in the region together under this type. It is evident from the clans and tribes listed above (among whom some are descended from Mongols or the Usun' and other ancient peoples) what a complex and colorful conglomeration the Kirghiz-Kazak are, and consequently it is unthinkable to speak of them as a whole in the ethnological and physical anthropological senses. The unity here is more political, based on the relatedness of language, customs, and beliefs, and is involuntarily created by the steppe -- that arena of life of all the nomadic peoples. The steppe has not only united all the Kirghiz-Kazak tribes, but has also had a leveling influence, giving all the varied tribes a more or less uniform character. /Illustration appears here./

128 141 In the description below of the physical type of the Kirghiz-Kazak, the statistics given for the specific tribes simply cannot be generalized for all the Kirghiz-Kazak in the region.

141 The stature of the native Turks is considered to be higher than average. The figures for the individual nationalities are as follows (from Kharuzin). For the Kirghiz /Kazak/ of the Bukey Horde it is 1,629 millimeters, and for the Little Horde 1,669 millimeters. For the Kirghiz /Kazak/ of the Middle Horde it is 1,647 millimeters, within which the clan of the Murun has a height of 1,611 millimeters, the Naiman 1,626 millimeters, the Baydjigit 1,643 millimeters, and the Kirei 1,685 millimeters. Thus, along with heights above average (1,650-1,700 mm.) there are tribes with heights below average (1,600-1,650 mm.). The average height of the Kirghiz-Kazak is deduced to be 1,646.5 millimeters. The head measurement of the Kirghiz /Kazak/

/201 cont. /

141 of the Middle Horde is 192 millimeters, of the Murun clan 192 millimeters, of the Naiman 181 millimeters, of the Baydjigit 192 millimeters, and of the Kirei 197 millimeters, and in the Bukey Horde it is 238 millimeters. The size of the face is small (119 mm. and smaller). Thus among the Kirghiz /Kazak/ of the Bukey Horde it is 117 millimeters, in the Middle Horde 116 millimeters, in the Murun clan 116 millimeters, among the Naiman 114, among the Baydjigit 117 millimeters, and for the Kirei 115 millimeters. Among the Kirghiz /Kazak/ of the Little Horde the face of average size reaches 121 millimeters. The cranial index (the proportion of the length of the skull to its width) [142] [291] → shows the following figures for the different tribes. In the Bukey Horde it is 86. 5, in the Little Horde 87. 5, in the Middle Horde 89. 5, in the Murun clan 89. 5, among the Naiman 89. 5, for the Baydjigit 89. 5, and the Kirei 89. 0. These last figures provide a basis for calling the Kirghiz /Kazak/ (all the tribes listed above) brachycephalic (short-headed).

Kirghiz /Kazak/.

142 /202/ It is evident from all the data presented above how much the statistics vary for the different tribes. This shows, as was stated above, that from the physical anthropological point of view the Turks in our region do not constitute a whole. Externally the Kirghiz /Kazak/ may be characterized in this way. His body is quite well-proportioned, with a well-developed chest and a neck that is neither thick nor short. His legs are slightly bowed (from frequent horseback riding), with short lower legs, and the hands and feet are small. The color

/202 cont. /

142 of his skin is pale yellow, somewhat darker on the face. The hair on his head is black, straight, and thick. His nose is broad at the base and sometimes hooked, his cheekbones protrude slightly, his mouth is small, and his eyes hazel with thick black brows. His muscular strength is quite considerable (but less than
147 that of the Russian peasant). The Kirghiz /Kazak/ is hardened from youth on the steppe, living under the open sky, and this gives him great endurance and little sensitivity to external in-
[151] fluences (change of temperature, bruises, wounds, etc.). For this reason the Kirghiz /Kazak/ have developed little sense of taste and smell and a blunted sense of touch, but have highly developed eyesight and hearing. The body temperature of the Kirghiz /Kazak/ is higher on the average (0.73° C.) than that
145 of the Russian. Sexual maturity begins at approximately the same time as for the Russian, although somewhat earlier in the
165 women. With all their comparative organic strength, the Kirghiz /Kazak/ are not distinguished for their longevity. Octogenarians among them are rare. /Illustration appears here./

142 In general the female type is similar to the male, but somewhat weaker and finer. Quite often the head is larger in relation to the body than it is among the men (which is evidence of mental development). The facial features are more regular and expressive than among the men. Beautiful Kirghiz /Kazak/ women are not especially uncommon.

153 Among the intellectual abilities of the Kirghiz /Kazak/, one should mention first his memory for the setting surrounding his life (nature, people, events). In this sense the Kirghiz /Kazak/ is considerably superior to the peasant. Memory of a higher order, especially for the mastery of abstract concepts, is weak. The Kirghiz /Kazak/ has less love of knowledge than curiosity. Study (especially of mathematics) is not difficult for
871 him, and many of the students have good capabilities. The Kirghiz /Kazak/ do not receive schooling, and almost all of
802 them are illiterate. The people can count only up to 10,000 -- "tmen'" (Russian "t'ma") -- the Kirghiz /Kazak/ know no numbers higher than that. (In the ordinary routine of their life, by the way, they very rarely have to count to 10,000.)

/202 cont. /

000 life, by the way, they very rarely have to count to 10,000.)

805 Time is reckoned as it was among the ancient Mongols (from whom the system was taken). The year begins in March, and there are /203/ 28 days in a month. Time is reckoned in periods consisting of 12 years, each of which has the name of a special animal. The first year is "tshkan" (species of mice), the second is "siir" (cow), the third is "bars" /panther/, the fourth is "koyan" (hare), the fifth is "lu" (naukoobraznoye /dragon/), the sixth is "dzhilan" (snake), the seventh is "dzhilny" (horse), the eighth is "koy" (sheep), the ninth is "meshn" (centipede), the tenth is "tauk" (chicken), the eleventh is "it"(dog), and the twelfth is "dongz" (pig). For example, 1902 is the year of the hare (from March on); 1903 is "lu," etc.

157 The way of life of the Kirghiz /Kazak/ has influenced the development of his lively sociable character, in which one finds good humor, hospitality, compassion, and honesty. Laziness, carelessness, and an inclination for gossip and feasting should be mentioned among the weak sides of his character. These features created and maintain the entire modern way of life of the Kirghiz /Kazak/. In the summer the Kirghiz /Kazak leads a completely animal life, eating, drinking, riding, and entertaining guests. Work related to the economy and care of the family rests on the wife. Only in winter does the Kirghiz /Kazak/ have to trouble himself with the economy

[142]
[291]
[342]
←

221
574

[462]

Kirghiz /Kazak/ woman.

/203 cont./

221 (primarily with the well-being of the livestock), but even here
574 he finds time "to see his friends" /tamyrnichat'/, i.e., to ride
from kstau to kstau (winter camp) to visit, eat a great deal,
bring and listen to news.

181 The Kirghiz-Kazak are the most cultured people among the Turks wandering in Asia, and there is no doubt that a better future lies before them. Their number is increasing and they are showing themselves to be receptive to cultural advancements.

One may judge the comparative level of culture of the Kirghiz-Kazak in part by the character of their language, by the means and forms they have for expressing their thoughts, by the richness of the folk literature, and finally by the state of development of the arts.

114 Some Russian ethnologists (Patkanov, for example) relate
197 the Kirghiz-Kazak dialect to the eastern group of the Turkic
language, while others (Radlov) relate it to the western group,
and more precisely to a special form of it -- the Kirghiz (which
212 is spoken by all the Turks in our region). The Kirghiz /Kazak/
195 use the Arabic alphabet, which began to be spread among the
191 Turks of Central Asia in the 8th century along with Islam.
Before this (from the 4th century) they had the Syrian alphabet
(brought in by Christians of the Nestorian sect). The enigmatic
runic writing discovered by archeologists in Eastern Siberia
has also been shown to belong to the Turks and not to the
ancient Slavs, Finns, Jews, or other peoples, as many thought.
A variety of the Syrian alphabet is retained now only among the
Mongols and Manchu, while the remaining Turks use the
Arabic alphabet.

193 The Turkic language is one of the uninflected languages (having little development of grammatical relations between words). Its structure is based on the building of words, i.e., the grammatical relationship between words is expressed not by changing the original form of the word, but by adding suffixes (affixes) and insertions (infixes) to it. In this the link between the roots and these additions is so weak that all the

/203 cont./

193 constituent parts of the word are easily separated. Such languages are known among some scholars as agglutinative, and among others as uninflected, formless, etc. Since Ural-Altaic peoples speak them, they are most often called Ural-Altaic
192 languages. Under the influence of Islam and of their neighbors (Russians, Mongols, and others), one notices /204/ an admixture of foreign words in the Kirghiz /Kazak/ language from Arabic, Mongol, Russian, and especially Tatar, and several other languages.

538 The folklore is quite rich, although it is also monotonous. It is expressed primarily in works of lyric and epic content. The former come down to a description of love and the experiencing of various feelings and situations by the lovers. Much space is given to comparisons of the internal and external qualities of the hero and heroine. The epic works contain descriptions of the former life of the Kirghiz /Kazak/ and the deeds and great feasts "across the whole steppe" of eminent heroes and rich khans -- Ablai, Naurzbai, and others. Of these, the poem "Kurpech (Kuzu) and Bayan (Solu)" deserves the greatest attention. This is an ancient work, evidently not by one author but by a group. Although it has an uncomplicated plot (Kurpech loves Bayan and on the advice of his father thinks of marrying her, but another suitor, Tologoi, appears and kills Kurpech, and Bayan then kills Tologoi and herself), this work is of great interest for its artistic description of nature and especially of the everyday life and manners of its time. From this point of view it has no equal among other Kirghiz /Kazak/ works. Its popularity among the Kirghiz /Kazak/ is great. Many place names are associated with the names of its heroes -- mountains, rivers, landmarks, and others (where the events described took place). The grave of Kurpech has been preserved until now (not far from Sergiopol).

538 In addition there is a whole series of songs of everyday
533 life associated with various rituals and events of life -- weddings, funerals, etc. The works of the well-known folk poet Nogoibai and his followers should be named as compositions of the most

/204 cont./
538 recent period. These are singers of the national grief, the
533 spokesmen of the needs and situations of the poorest segment of
the Kirghiz /Kazak/ -- the dzhetak /or djetak/. At the same
time their songs also have an accusing tone (concerning the
persecutions and injustices resulting from the power of the rich).
One can point to "Zarzaman" (The Lament of Time) of
Chortanbai as a satiric work of the most recent period, revealing
rather successfully the failings of the Kirghiz /Kazak/ as they
538 have been created under the influence of Russian rule. Finally,
one should mention Knombai (in the Semipalatinsk uyezd) as a
representative of a new tendency in Kirghiz /Kazak/ poetry.
He is the author of many poems that are elegant in form and
poetic in content (especially in descriptions of nature). This
538 same man has made good translations of "Eugene Onegin" and of
177 many poems by Lermontov (which have shown themselves to be
most understandable to the Kirghiz /Kazak/. Thus one can
[533] hear among the "olengchi" (singers) of Semipalatinsk the
"letter of Tatiana" /from "Eugene Onegin"/, for example, sung,
of course, to their own melody.

538 Lyric works, however, are most characteristic of Kirghiz
/Kazak/ poetry. They, too, are simple and uningenious, like
the nomadic life.

[212] In the absence of literacy all the works are transmitted
orally, and this role is played by special persons -- the "akyny"
and "olengchi" (like the psaltery and kobza players of old Rus').
The former not only transmit old songs, but also compose new
ones. The "olengchi," however, usually engage in "rhyming,"
paying less attention to the content than to keeping the rhyme
and the successful comparison.

538 All the above-mentioned types of folklore are not told
533 /205/ but sung. Singing plays an eminent role among the
Kirghiz /Kazak/ (primarily monophonic), and the most important moments in life cannot pass without it.

533 On first impression the Kirghiz /Kazak/ song seems
musically unpleasant. If one listens carefully, however, the
originality, simplicity, and inner sense of the melody produce

/205 cont. /
533 the opposite impression. In general, it is predominantly drawn-
out and mournful. The Kirghiz /Kazak/ value the ability to
[594] sing and the "olengchi" (singers) live well, being invited as
honored guests to every family and community festival and given
534 generous gifts for the pleasure they provide. Usually the per-
formance of a song is accompanied by the playing of an instru-
ment. Instruments that are widespread are the domra -- a kind
of triangular balalaika with three strings (of sheep gut) -- and the

492
291
293
516

At the fair in Temir. (From a photograph by A. N. Chagin.)

534 kobza /illustration appears here/ -- an oval balalaika with a prop at the bottom (like a violoncello), which is played with a bow. Of the wind instruments one can mention the zurna, which is a long wooden horn.

531
286 Pictorial art also exists among the Kirghiz /Kazak/, being expressed in the coloring of figures and designs on the doors of yurts, vessels, saddles, etc., as well as in the weaving of various patterned woolen articles. This art is still on a low level of development.

128 We shall turn now to a more detailed description, first of the interior and then of the exterior everyday life of the Kirghiz /Kazak/.

/205 cont./

342 [192] As a dwelling, the Kirghiz /Kazak/ in summer use the yurt (more precisely -- the uy, i.e., dwelling, for yurt is a Mongol word), and in winter, the kstau, i.e., winter camp. In rare cases (among the poor) the yurt serves as the summer and winter dwelling. In the southern part of the region, where the winters are not so severe, average families also live in yurts.

We shall give somewhat more detail in describing the yurt, since the whole life of the nomad is concentrated within it. /206/ His world view is formed here and all the most important moments of his domestic and public life take place here. The winter camp is a sad necessity called for by local climatic peculiarities.

The yurt is a wooden, cone-like form, a lattice-work framework, with felt stretched over it. Because of its lightness and simple structure it is quickly taken apart and also quickly assembled, which is very important in connection with the frequent migrations of the Kirghiz /Kazak/. The framework of the yurt consists of the "kerege" -- a wooden lattice serving the basis of the tent (a section of it, made of 12-17 pairs of sticks, is called a kanat) -- and the "chengarak," which is a wooden circle with arched transverse shafts called "kul'dereush." The kerege and chengarak are fastened together by wooden arches -- "uka" -- which are inserted at one end into the opening of the chengarak and the other is tied to the kerege. The number of uka in a tent varies. In small ones there are up to 100, and in large ones there are 150-200. The height of the kerege, the length of the uka, and the dimensions of the chengarak differ in different yurts. The height of a yurt is four to six arshins. The yurt door consists of a rectangular frame one and a half arshins high. The side parts of the frame are called "bosaga" or "tayanysh," the lower side "tabyldvryk," and the upper side "mandaiga." The door or "yesyk" is made out of thick felt cloth or wood. All this is fastened to the "kerege." The "chengarak" is fastened to the center of the tent with a lasso, called "dzhil'-bau," so that the wind will not blow it [286] away, or it is supported with a special pole called "bakan." From the outside the kerege is covered with a woven network of chiy

/206 cont./
342 grass (Lasiagrostis splendens), often beautifully woven with
[286] colored threads across it. This woven belt is also used in the
yurt itself as a screen. When putting up the yurt, many differ-
[283] ent cords are used -- "arkan" /lassos/ -- among which the chief
role is played by the "baskur," a woven woolen belt (up to two
chetverts in width), which covers the upper circumference of
the kerege, thereby giving stability and beauty to the yurt. The
framework, which is completely made of the parts mentioned
above, is covered with felt. Four rectangular pieces of felt
are prepared -- "tuurlyk" -- which cover the kerege and lie
on the lower part of the uka. Two trapezoidal parts, called
"uzyuk," cover the "uka" up to the chengarak and cover the
upper part of the tuurlyk. Six arkan, called "bau," are fastened
to the uzyuk, by means of which it is drawn quite tight. Finally
a rhomboid piece called "tyunduk" covers the chengarak. When
this is opened, it takes the place of a window in the yurt and a
chimney for the escape of smoke (the campfire is always laid
under it). The door of the yurt faces northeast, in view of the
predominance of southern and southwestern winds, and also is
placed in the opposite "holy" direction (Mecca and Medina are
[287] located to the southwest). The best (white) felt is used on the
[531] yurt. Among the rich it is embroidered with colored threads and
[286] even with silk and lace trimming. The baskur is woven in
beautiful designs, while the yesyk is also woven of chiy matting.
[531] All the wooden parts are painted, most frequently in yellow,
brown, and blue.

[322] Special artisans, who are called uyge, prepare the wooden
[412] parts, and they do everything by means of a small hatchet
(chapagot) and a small gimlet (uske). The felt is prepared by
[287] the women (usually of the whole village). They also usually
[462] put up the yurt. A good yurt costs up to 150 rubles, an ordinary
[435] one 80-100 rubles (in the Akmolinsk oblast).

/207/ The yurt described is not the only type, however.
Besides it there are others that are used in special cases. Of
these we shall mention the kosh, the dzholum-uy and the
ablaycha. All of these are simplified versions of the yurt

/207 cont. /

342 described, which are more convenient in certain cases. The kosh consists of three "kanat" (sections) of kerege. It has no chengarak, and the uka are consolidated at the upper ends. The kosh is used for traveling guests during the frequent journeys, and by shepherds with the herd. The dzholum-uy is a yurt for traveling and is distinguished by its smaller dimensions. It is [177] covered by only a tuurlyk and a tyunduk. These yurts have begun to come into use in the Russian armies which move about in the southern strip of the region, and they are known as "dzholomeyka."

The ablaycha consists only of uka driven into the ground, with a chengarak made firm at the upper end, and it is covered with one piece of felt. It is used mostly on long migrations and [175] journeys. The ablaycha originated in the time of the khan Ablai (18th century), whose army used such yurts. /Illustration appears here./ Among the ordinary yurts there are two types, the conical or Torgout type and the Kirghiz /Kazak/ cupola-shaped one. The former is rarely seen and is used in special cases.

342
554
352
353
[574]
[262]

Just as the peasant hut has a "beautiful corner" or honored place, the Kirghiz /Kazak/ yurt has a place, opposite the door, that is considered honorific and is arranged with chests and covered with rugs. The honored guest is seated here on a rug, syrmak (embroidered felt) or blanket. The master's half of the tent is the part on the right, nearest the door, and is partitioned off with a screen made of chiy grass or a curtain. Food products, the kazan (a kettle on a tripod), a "saba" (sack made of smoked leather, "baursaki," cold meat, etc. are kept here. The bed, called "tyusek-oruk" (a low bed with pillows) stands along the wall. This is the master's place. Next to it is the chest, "kebezhe," with the best plates and dishes, tea, and sugar. The left side of the tent (near the entrance) is considered the back; a place is made here for the dog, the young ram, and the golden eagle. The poor beggars also sit here in the tents of the rich Kirghiz /Kazak/. A place is made on the left side also for the adult or married children. There is no furniture, except a low round table (in one corner) for eating.

/207 cont. /

354 The hearth, around which the Kirghiz /Kazak/ love to sit, not
only when eating, but also when conversing, is called "otbosy."
There is a concept of happiness connected with it, and for this
reason a sacrifice is given to it on certain occasions (see wedding).

342 The yurt plays an important role in the life of the Kirghiz
778 /Kazak/. The paternal yurt ("ul'kun chengarak") is considered
sacred. Judgments of important /208/ questions affecting the whole
clan take place in it. The wife of a son who has received his
[606] allotment is obliged to come to his father's yurt after the birth of
a child, to bow there three times, and to put fat in the hearth.
[782] The Kirghiz /Kazak/ often
swear by the yurt
("kottukadam uyumde aiz
etemen, ar' kimnei uz'
de uzike meshet'" -- "I
swear by the sacred yurt,
my yurt is a temple of
God").

342 Any person in a yurt
672 is considered to be under
the protection of the
[291] master of the yurt, and
[492]
[516]
to offend the former is to insult the master. It is the custom, for
example, to hitch gift animals to the door of the yurt, and if any
sort of misfortune results from this (for example, if a horse kicks
someone who is passing) the master of the yurt does not answer for it.
And if something bad is caused by the horse of a newcomer, the
latter answers for this before the court of the biy, since he is required
to hitch the horse at the back of the yurt.

Kirghiz /Kazak/ children by a yurt (from a photograph by Bebenin).

342 In general the yurt plays an outstanding role in the life of the
Kirghiz /Kazak/, since it is the place where he passes his entire
life and where his family relationships and those of his everyday
life take their form.

/208 cont./

342 Permanent dwellings are not as necessary as the yurt for the
361 Kirghiz /Kazak/. Only climatic conditions force him to change
from yurt life to a winter camp. The life of the Kirghiz /Kazak/
in the winter quarters is not even life, but more a kind of vegetation since it is usually linked with great constraint, discomfort, shortages, and unpleasantness. The Kirghiz /Kazak/ himself regards his life in the winter quarters as a temporary and sadly necessary interval in his life.

On the other hand, these dwellings deserve attention as one of the links establishing the transition of the nomad to sedentary life. The winter quarters are the kernel of modern Kirghiz /Kazak/ land ownership and land use.

In these "kstau," the winter dwellings of the Kirghiz /Kazak/,
one can see the most varied structures, depending on the climatic,
natural, and historical conditions of the region, and also on the
184 economic status of the owner. In the mountains of the southern
342 Altai and Tarbagatai, the winter camps of the Kirghiz /Kazak/
are constructed of stone and wood and are located in the valleys
and hollows of the mountains. In the southern steppe strip (without forest), the winter quarters are built of turf, and in the northern wooded strip they are more often of wood and less frequently of turf.

We shall describe the winter camps of the last two types, as they are the most widespread.

361 Just as sedentary peoples choose for their settlements places
231 that offer the greatest comforts and conveniences for their life,
so the Kirghiz /Kazak/ winter quarters are situated primarily in
places favorable for the maintenance of livestock, the main
source of the people's life. With this in view the winter quarters
are located at the foot of mountains, on the banks of rivers and
lakes, or on the edges of forests, i.e., in places where the
livestock can obtain fodder most easily in winter. Such places
are therefore not grazed in summer, so that the grass can be
[342] saved for the winter. In the kstau one is struck first of all by the
close connection of the human dwelling with the livestock
quarters, and the absence of a regular arrangement of buildings.
342 The walls of the living quarters are made of layers of sod up one

/208 cont./
342 arshin and more in thickness. Above these walls there is a row of
wooden beams, on which several crossbeams are fastened to support
the ceiling. The latter is made of /209/ brushwood, reeds,
and grass, and layers of sod are put on it. The kstau have no
roofs. A small door is made in the wall facing the yard. On
the opposite side one or two insignificant windows are fashioned --
or more precisely holes with only glass or a bladder stretched
[354] over them (1). The building is divided into two halves; the
front one is the dirtier one in which the stove is placed (usually
an unbaked brick one, consisting of two enclosures, in one of
which the kettle /kazan/ is set, while the other is used for baking
baursaki, melting tallow, etc.). The young rams and calves,
342 the harness of the horses, and piles of other farm equipment are
353 also kept in this half. The back half (two to three sagenes long),
352 two sagenes wide, and 1 sagene high) is almost filled with bunks
[231] on which the Kirghiz /Kazak/ eat and sleep. Stakes are driven
into the walls, and clothing, the best harness, felt, etc. are
342 hung on them. At night the mud hut is lighted by a tallow candle
[354] /sal'nik/ (a wick with sheep tallow in a cup). From all that has
been said of the winter quarters, /illustration appears here/ one
can imagine the kind of crowdedness, dirt, and suffocating heat
[184] the Kirghiz /Kazak/ have to endure in winter. In general the
[556] winter quarters of the richer Kirghiz /Kazak/ in localities without
forests differ little from the one described, except that they
are cleaner.

343 Close to his own quarters the Kirghiz /Kazak/ builds stalls
for the sheep, which have the same structure as the dwelling,
except that they lack windows and an oven. In addition two
other sod structures are built, one on the order of a storehouse,
000 and the other for the dzhetak laborers. Then there are lighter

---

1. In summer the window frames with the glass or the bladders are usually taken out and stored somewhere to avoid loss or breakage.

351 /209 cont./ Then there are lighter structures, which constitute the actual yard of the Kirghiz /Kazak/ house. The yard is enclosed by a bulwark of earth, dung, reeds, etc. Poles, whose one end is propped against it, are fastened at the other end either to special supports or also to the bulwark. On top of these poles a reed roof is arranged over the entire yard. A roof is necessary in the winter quarters on the steppe because of the frequent winds and snowstorms. Inside, the yard is broken up into several parts, [231] of which /210/ the warmest are given to the small animals and cattle and those less warm to the horses.

361 The general impression made by the steppe winter-quarters is negative. In appearance it is a cluster of closely joined mud huts [132] surrounded by dung. In view of the frequent snowstorms, however, the proximity of the buildings is very convenient for the steppe population.

[342]
[346]

Steppe winter-quarters and mosque of the Kirghiz /Kazak/ clan of the Tuz on the Emba River.

184 342 35 The winter camps of the Kirghiz /Kazak/ in forested localities have more comforts. The living quarters consist of a small hut with a small window and door, a floor, and a ceiling, although it, too, often lacks a roof. Most of the living space is taken up with bunks, covered with felt, mats, rugs, and cushions. Under the bunks, chests and other practical articles are placed. The oven, too, is of a more modern type, more beautiful than convenient. 184 343 The average middle-class Kirghiz /Kazak/ has separate quarters in the courtyard, called

/210 cont./
184 "chuchela," for the cooking of meat and for the laborers. This is a
343 cupola-shaped, half-sod and half-felt structure, dirty and cold.
184 The yard of the forest winter-quarters is not as cramped as on the
251 steppe. Here only a shelter of sod for the sheep is made beside
231 the house, while the other animals are wintered in reed or wattled
361 shelters /prigon/ built somewhere deep in the woods. Thus the
appearance of the forest kstau reminds one somewhat of a Russian
village.

184 Among the southern (Chu and other) Kirghiz /Kazak/, along
with the mud-hut winter quarters, yurts are put up in the midst
342 of reeds, with sod and snow laid around them. Simple fences of
231 reeds and saxaul /saksaul/ are made for the livestock. Among the
Kirghiz /Kazak/ of the southern Altai and the Tarbagatai mountains, the winter quarters are built of stone and wood. Sod buildings are rarer. No buildings are made for the livestock at all, and they are kept in valleys and hollows sheltered from the wind.

291 The clothing of the Kirghiz /Kazak/ is quite varied. Among the men the underclothing consists of one long wide shirt ("kuylyuk") of calico or, more rarely, of linen, and short wide trousers ("dambaly") of grey or colored material. Over this they wear a long wool coat, or among the rich a silk one, always with designs or embroidery, and wide trousers or "shelbary" of cotton material, sometimes of tanned leather. Above this they wear a beshmet -- a broad coat of colored material or embroidered, sometimes of camel's hair, made at home. The Kirghiz /Kazak/ wears an "arakchin" on his head, and above this a round cap called "bork." He wears wide leather boots with high wooden heels, called "santama," on his feet. His light footgear, called "ichigi" (boots of soft leather, without heels), is always worn with overshoes. He uses a wide calico band as a belt or else a leather "kse." The latter consists of a narrow strap, ornamented on the outside with metal plates, or with silver plates among the rich. From this strap there usually hangs a small bag, in which they used to keep tinder and flint and now put cheese, "kurt," for the road, also a sheath for a knife (which is now used in eating meat) and a powder horn (empty). These supplementary pieces are also adorned with metal plates on the outside. In the winter the

/210 cont./
291 Kirghiz /Kazak/ wear over the beshmet a fur coat, "kupa," of felting, joined naturally, i. e., on the skin of a sheep or a camel. This is light, but very warm clothing. In addition they wear tanned fur coats and quilted beshmet. The sleeves in all the clothing of the men and women are long, taking the place of gloves and mittens for the Kirghiz /Kazak/.

/211/ Their legs are covered by quilted or sheepskin trousers, "shelbary," and thick (ox-hide) boots and felt socks. A conical form of fur hat, called "malakhay," is worn on the head, with long wide earflaps closing behind the neck. The material chosen for the clothing is always multicolored with bright colors and designs.

The costume of the women is quite similar to that of the men. They wear the same long, wide shirts as the men, and wide dambaly, with a loose-fitting dress over it. On their feet they wear the same boots or ichigi, with light lacquered overshoes. The long coats and beshmet are fitted at the waist. The girls wear round caps with fur trimming on their heads. The women wear a "kimeshek," a white hood that covers the head and goes down to the shoulders, with a slit in front for the face. /Illustration appears here./ The upper part of the head is covered by a white kerchief, called "dzhaulyk" (the Kirghiz /Kazak/ women do not cover their faces).

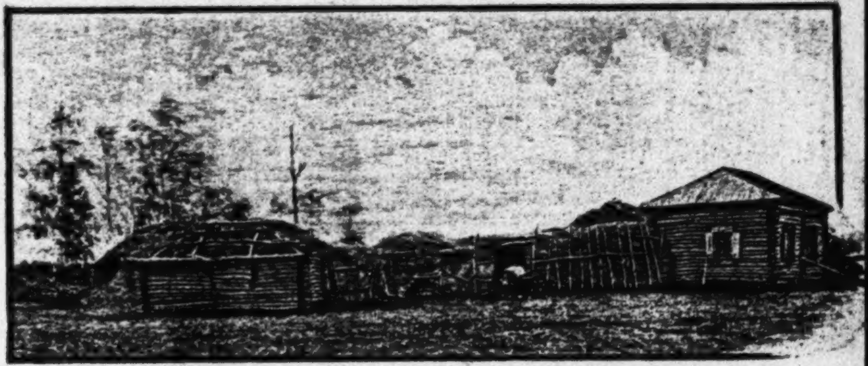
292 The bride wears a "saukele" on her head, a tall, pointed, cone-shaped hat with braid, silver plates, and other adornments sewed on it. The top of it consists of a bunch of feathers. Among the other features of the wedding costume of the bride, the colored shawl, "dzhilek," which covers the back of the bride entirely (the dzhilek is attached to the saukele), might be mentioned. The rest of her clothing is the ordinary type, only richer. The attire of the groom differs still less from the usual men's attire, having only the addition of feathers on his cap. Even this, however, could not be considered an invariable difference or appurtenance of the groom's attire.

291 The clothing of boys and little girls is alike in general, except for the arakchin /cap/ which the boys wear even as children.

/211 cont./

262 Kumiss -- mare's milk fermented with spirits -- should be
272 acknowledged as the chief food of the Kirghiz /Kazak/. A special
[252] bag of smoked leather, called "tursuk," is used for the preparation
and storing of kumiss. A wooden /212/ /illustration appears here/
[415] stirrer is used to stir the kumiss while it is being prepared, and each
time before it is used. The best kumiss is found among the Kirghiz
/Kazak/ of the southern Altai and the Kokchetav uyezd, as they

342
343
493
556
351



Winter quarters (kstau) of a well-to-do Kirghiz /Kazak/ in a wooded locality (yard, the buildings around it, and the house).

262 have the best pasture facilities for their livestock. In summer most
[272] of the Kirghiz /Kazak/ live primarily on kumiss, drinking great
quantities of it. Other milk products consumed include "airan" -- sour
cow's milk -- and various kinds of cheese, including "kurt," a roasted
sheep's-milk cheese with small curds, "yeremchik," a sour cow's-milk
cheese, and others. Meat is eaten primarily in winter, and most often
mutton and lamb, because it is cheaper. Horsemeat appears only in
[252] exceptional cases, as a delicacy. Meat is almost always boiled (in
the kazan) and only rarely roasted. First the meat is eaten (with the
[264] hands) and then the fat, "surpa," is drunk from large wooden cups.
Smoked meat is also eaten. Wild game and fish are rarely eaten,
and vegetables are likewise uncommon.

/212 cont./

291
234
854

Omsk Kirghiz /Kazak/. A Kirghiz /Kazak/ woman milking a mare. (From a photograph by Bebenin.)

262
252 Millet is the most widespread of the grain foods and is eaten either somewhat browned (and then eaten directly) or in the form of kasha. "Baursaki," an unleavened dough, is made with flour, cut into small pieces, and fried in sheep fat (it tastes like the Mardi-Gras nuts of the Russians). "Balamyk" is a watery dish made of flour, millet fried in fat and water, and cooked in the kazan. "Kaurdak" is pieces of roasted meat from various parts of an animal, of which the kidneys are considered especially tasty. [574] As a sign of special attention and graciousness to a guest, the host himself puts pieces of kaurdak into the guest's mouth (1). This is called eating "bish'-barman"

1. Apparently the Russian word "kavardak" /mishmash/ comes from this.

262 (five fingers). Kumiss, baursaki, and kaurdak make up the main food of the Kirghiz /Kazak/ and their favorite food, especially kumiss, which is at the same time considered just as sacred as bread is among the peasants. One can judge how much the Kirghiz /Kazak/ love kumiss by the fact that there is retail selling of kumiss, as of vodka among Russians (the so-called

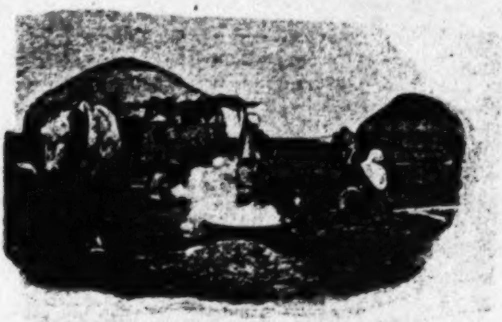
262
272
275
443

443 /212 cont./
262 "kumiss pubs" /kumysnye kabachki/). In Akmolinsk, Uralsk,
272 and other steppe towns populated in part by Kirghiz /Kazak/,
[275] there are several such kumiss vending places, where it is possible
[435] to obtain a large cup (3-4 times the size of a teacup) of good
kumiss for 2-3 kopeks.

The nourishing and stimulating qualities of kumiss are well-
[958] known /213/ also to the local Russian population, not to speak
of the patients visiting the healing places (Borovoye, Shchuch'e,
Bayan-Aul, Ul'binskoye, and others) and summer houses, who
drink kumiss on the advice of their doctors. The Russian popu-
[439] lation of the surrounding towns drink a great quantity of it in
[435] summer, for example, in Omsk, where in this season incoming
Kirghiz /Kazak/ open a trade in kumiss (30-50 kopeks per
[273] chetvert). The Kirghiz /Kazak/ make an intoxicating beverage
called "araka" from kumiss (by distillation), but it does not yet
272 have a wide distribution. The Kirghiz /Kazak/ also like to
[273] drink tea with sugar, especially brick tea. They do not drink
vodka and wine. Russian baked bread is customary among the
262 Kirghiz /Kazak/ near towns.

439 It was said above that the main occupation of the Kirghiz
231 /Kazak/, being a nomadic people, is livestock raising, but in
241 recent times agriculture has also begun to spread. Here we
shall only discuss the domestic occupations of the Kirghiz /Kazak/.

361
342
231



A Kirghiz /Kazak/ nomad village near
Omsk. (From a photograph by Bebenin.)

/213 cont./

28 First among these[1] is the making of articles of wool (sheep's
wool and camel's hair), including felt, camel's-hair cloth,
286 woven tape, and cord. The camel's-hair cloth ("shekpek") is
made of fine threads of sheep and camel wool. The weaving is
[462] done exclusively by women (with the participation of two or three
children). The loom, warp, etc. are prepared each time by a
woman specialist. The camel's-hair cloth is used for clothing
and in the economy (for bags, etc.). Decorative tapes of various
widths ("bas-kur" and "uy-bau") are also woven from camel's wool.
This work, when done by expert women, is not only neat and
287 clean, but also beautiful in design. Much felt is also made
(from sheep wool) and finds a wide sale among the Kirghiz
/Kazak/, as do all the above articles. Sometimes colored patterns
are rolled out on the felt. The making of felt is most primitive.
The wool is laid in layers on top of matting, rolled up in a tube,
283 hot water is poured on it, and it is beaten on the ground. Ropes
are also twisted out of hair and wool. The Kirghiz /Kazak/, how-
286 ever, still do not know finer weaving. All the processes men-
462 tioned above are done only by women. Only occasionally do the
men shear the wool from the animals.

463 The men work with leather, making shoes from it, and en-
282 gage in carpentry and metalworking. /Illustration appears here./
327 The chief products of the latter are the framework (the kerege and
326 other parts) of the yurt and vessels, saddles, and vehicles -- the
[462] arba /a two-wheeled wagon/ and the telega /four-wheeled wagon/,
[294] the latter being produced only recently. The metalworkers en-
gage in the finishing of saddles, stirrups, and other parts of the
326 harness. There are skilled appliers of silver and fine mosaic work
(incrustation) on metal articles, in the fashioning of vessels and
other objects of horn and ivory.

226 There is fishing among the /214/ Kirghiz /Kazak/ in the
Zaisan and Chu regions and in part among the Ural Kirghiz
224 /Kazak/, but it is not of great importance for them. All Kirghiz
223 /Kazak/ have a passion for hunting, especially with a falcon or
golden eagle, but less as a practical occupation than as an
interesting sport and recreation. Hunting has a practical
character for only a small part of the population.

[1] [i.e. The domestic occupations of the Kazak --Analyst]

/214 cont. /

000 character for only a small part of the population.

461 464 The Kirghiz /Kazak/ do not hire themselves out for work that requires considerable effort in physical labor. Impoverished Kirghiz /Kazak/ (dzhetak /or djetak/), however, make up the main contingent of laborers in the metallurgical and agricultural undertakings of the region and are preferred to Russians, being cheaper and stronger workers.

574 The social life of the Kirghiz /Kazak/ is well developed, but it amounts to feasts, journeys, and entertainment. The various family events and celebrations are always accompanied by a feast for the entire village and even for the nearest villages, endless recounting of news, games among the young people, and songs of the "olengchi."

565 571 [614] The social organization of the Kirghiz /Kazak/ can be called democratic, since the ancient sultan clans (Valikhan, Ablai /or Ablay/, Bukey,and others) and the hadjis (the descendants of Mohammed) enjoy no special privileges, even though they are considered the secular and spiritual aristocracy. Their
567 influence on the people is considered insignificant. Slavery (a slave is called "kul") existed among the Kirghiz /Kazak/ in earlier times (to the middle of the 19th century), being created by the political life of that time (the frequent internecine wars between tribes and wars with neighboring peoples -- the Bashkir, Kalmyk, etc.). Also, at the end of the 18th century slavery
[175] was legalized by the Russian government. In the fortresses of Yamyshev and Semipalatinsk slave trading existed for a long time from among the Kirghiz / Kazak/, and the Russians also acquired them as a labor force. The first attempt to limit slavery was made in 1822, with the formation of Kirghiz /Kazak/ okrugs. According to the law of that year all the slaves from among the Kirghiz /Kazak/ were to remain with their owners, but the acquisition of more was strictly forbidden. The situation of the slaves was hard, as it was for the peasants of Russian landowners. The owners disposed of their life and death, without bearing responsibility for it. A whole group of people, called Tiulengut /Tyulengut/ (usually impoverished Kirghiz /Kazak/),

/214 cont./

567 who were the servants or the suite with which eminent sultans and entire rich clans surrounded themselves, constituted a special kind of voluntary slavery. These people considered themselves independent of their patrons, but their long residence with the latter gave the patrons cause to declare their rights over them, as over slaves. The misunderstandings with the Tiulengut and [175] the hard position of the kul continued until 1859, when, on the proposal of the Governor General of Western Siberia, the sultans, biy, and elders of all the okrugs decided to free their slaves. From this time on the latter became free Kirghiz /Kazak/. According to the official figures, 400 persons were freed in the Akmolinsk and Semipalatinsk oblasts, but this number is far below the actual number of former slaves.

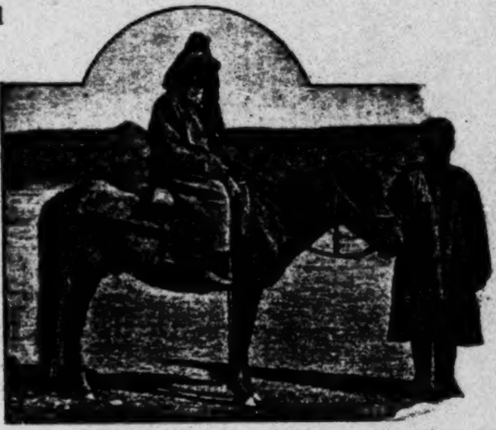
566 But if official slavery has disappeared among the Kirghiz /Kazak/, it continues to exist in fact in a no less onerous form of economic slavery -- bondedness. In many nomadic villages one may meet poor Kirghiz /Kazak/ -- dzhetak (lying down, i.e., without livestock /215/ for a nomadic life) -- who live in the / position of a worker without hours or pay for rich Kirghiz /Kazak/. Their position is extremely hard. They do every kind of work for a piece of bread and pitiful old clothes. They have no hopes of somehow working it out and saving in order to begin an independent life, since the master always considers the dzhetak a debtor, although the debts are usually fictitious. This system is [184] especially noticeable among the Irtysh Kirghiz /Kazak/. In every Kazak /Cossack/ settlement one can find dzhetak seeking shelter among the mud huts and stalls in the Kazak /Cossack/ yards and leading a pitiful life. For this the dzhetak usually does all the farm work for the Kazak /Cossack/ and often binds him- [434] self and his family. In the best cases he receives five to ten rubles for the winter.

423 Economic inequality has long existed among the Kirghiz /Kazak/, being conditioned to a considerable degree by the abnormality of the forms of land ownership. The Kirghiz /Kazak/ own lands by the right of seizure established by customary law. /Illustration appears here./ A great inequality

/215 cont./

423 in the use of land exists because of this. Thus, one clan has a thousand dessiatine of land to a yurt, while another has a few score, a
423 great deal if as high as a hundred dessiatine. The intensified colonization
177 of the steppes has accentuated this abnormality. Finally the
178 general path of development of the economic life of the Kirghiz
565 /Kazak/ cannot help but promote it, namely, the appearance of
agriculture, the transition in some places from a natural (livestock) economy to a monetary one, and in connection with this the disintegration of the patriarchal system. The contemporary nomadic village no longer represents families of equal rights. In each one it is possible to distinguish several well-to-do families on whom all the rest of the population of the village is economically dependent. This sort of situa-
[566] tion (and the dzhetak system) is getting stronger every year,
291 and especially in the years of
492 "dzhuta" (hunger).

→ The former patriarchal relations have been retained (in part) in the customary law in the family.



At the fair in Uil. (From a photograph by A. N. Chagin.)

692 The court among the modern Kirghiz /Kazak/ consists of "biy"
614 (elders in the clan who formerly inherited this duty in the clan from generation to generation). Now the biy is elected by 100-200 yurts (but he can only be a person no younger than 25, who has not been tried and punished). The court of the biy has jurisdiction over all cases concerning alien property and lawsuits in general up to 500 rubles (but not criminal cases). In addition, final judgments can be made on lawsuits involving sums no higher than 30 rubles. In cases above this norm the persons being judged can appeal to an assembly of volost biy (under the /216/ chairmanship of the uyezd chief, and now of the

/216 cont./

692 peasant chief). The latter settle cases for all sums, but a final decision can be made in cases involving a sum no higher than 500 rubles.

[648] [175] Attempts by the Russian government (in 1830 and the 1850's) to reform the people's court ended in failure and made its position so much worse that the reform of 1868, which returned to the old electoral basis of the courts, could not restore the necessary respect to the court. The present biy is a candidate of a certain party, acting in its interests. The court of the biy is held publicly, and a great role is played by the oath of the witnesses or guarantors of the litigants. In addition to the court of the biy there is a domestic court (a survival of the patriarchate) of chosen kinsmen or of one "aksakal." These men conduct the affairs of the clan and are not subject to the control of the biy. Finally there is a court of arbitration which is usually turned to before the people's court.

628 Here one should mention the baranta -- the restoration of violated rights by force or by "one's own judgment." It consists of driving away the livestock of an offender. The best riders of a village take part in a baranta, and much courage and cleverness are necessary to seize horses from the village of the offender. The village that suffers in turn undertakes an attack by way of revenge on the village of the attackers. It can happen that whole volosts take part in a baranta (1).

[648] 1. The immigrants to the Akmolinsk oblast had to cope with baranta in the very first days of their life in the new land. The Kirghiz /Kazak/ not only took the horses from the fields, but also pulled the stables down. In this way the Kirghiz /Kazak/ avenged the restriction of their land which was taking place.

614 622 The patriarchal relationships within the clan and the family are also maintained. The aksakal (the chief of the clan)

614 /216 cont./
622 is the most honored and respected person, whose decision is equal
in power to the judgment of a biy. The father occupies the central
59 position in the family. He is the full and absolute master,
while the woman and children are in the position of servants. The
conditions of life place the woman considerably higher, however,
than she would have to be juridically. In fact she is the main
head of the house, since on her shoulders lies the raising of the
children, the preparation of food and clothing, going out for the
livestock near the village, the making of articles for domestic
use, the setting up of the dwelling (yurt) and keeping it in order,
etc. In general she takes a large part and even the major part in
all the household affairs of the family, and by this very fact she
emerges from the unenviable position in which she is placed by
law. According to the law, she is the simple property of her
[968] husband, and after his death she comes into the possession of the
[178] brother or family of her husband (this last, however, has already
begun to go out of usage).

000 We shall say a few words about the principal rituals of the
Kirghiz /Kazak/.

581 Among the Kirghiz /Kazak/ marriage can never be considered
a sacrament or sacred ritual as it is, for example, among
us. Among them it is a civil arrangement. Modern marriages are
arranged primarily on the basis of such considerations as becoming
allied with a clan that is rich in land, or with a clan that
is influential in elections, or, finally, to improve the household
by means of the bride-money /kalym/. On these bases the personal
participation of the groom and bride becomes superfluous,
and an agreement is possible while they, the groom and bride,
583 are still in the cradle. In former times the bride-money was of
two types -- the sultan type and the Kirghiz /Kazak/ type.
The former /217/ consisted of 47 head of various kinds of livestock
(camels, horses, cows, and smaller animals), and the
latter of 37 head of the same livestock. The entire clan of the
bride took part in raising the bride-money, and the entire clan
[178] of the groom shared in receiving it. Now only the father of the
bride takes part in providing the bride-money, for which reason
its size has begun to vary greatly. /The author's further remarks

/217 cont./

583 about the bride-money indicate that the groom's side pays it and [556] the bride's side receives it. /ů Among the rich it goes up to 300 head, while among the poor it can happen that they give only one cow.

585 The wedding is made up of the following elements: the agreement and the processions of the parents, the groom's visit to the bride, the journey of the bride to the groom, and the prayer of the mullah. All this is arranged with various ceremonies and especially with gifts. /Illustration appears here./

585 574 After an unofficial agreement has been reached, the father of the groom, with his rich and most illustrious kinsmen, rides to the parents of the bride. The guests are taken care of by the female relatives of the bride, who serve and look after the new arrivals. The latter must "buy themselves off" with gifts or witty conversation. If this is not forthcoming, the guests are threatened not only with mockery, but also danger. The women forcibly dress such guests in women's clothing, bathe them fully clothed in water, shave their moustaches and beards, harness them to vehicles, tie them to turning wheels, etc. All this is done 585 [262] in the sight of the whole village. The father of the bride regales those who are present with the tastiest dish -- "kuyryuk-baur" (the best parts of the horse, fat-tail sheep fat, and liver, all covered with a sauce made of sheep's cheese /kurt/, called "zuzduk"). To eat this dish means to tie the first bridal knot.

/218/ After this visit, the father and kinsmen of the bride ride to the groom's father for the receipt of the bride-money or [574] most of it. The arrival is accompanied by a small feast. When they depart the groom sends "uletry" to the village of the bride, which is horsemeat or other meat as a gift to the women of the village.

After the agreement and the payment of the bride-money, the groom receives the right to visit the bride. These visits have an essential importance, being the beginning of the marriage. [583] Thus, in case of the death of the groom or bride after

/218 cont. /

585 [583] they have had a rendezvous, all the bride-money is not returned, but only half, while before these rendezvous have taken place only a small part is withheld. If the groom thinks of marrying the sister of the bride after he has been with the bride, then he is obliged to pay a new portion of the bride-money. /Illustration appears here. / These visits must be innocent in character. If the bride is shown to be pregnant, it is considered a disgrace for

692
291
516

A meeting for the election of the volost biy on the steppe.

585 her and all her clan. The first visit of the groom is made with a quantity of gifts, and he is accompanied by his friends. A holiday is declared in the bride's father's yurt. The bride herself goes to the tent of her closest kinsman, in order to avoid the meeting. At night the comrades of the groom and the assembled women of the village appear at the kinsman's yurt, where they try to kidnap the bride during the feast. A struggle takes place between two parties -- the bride's and the groom's. The latter almost always wins, and the bride is carried on a rug to her father's yurt (this event is called "kyz kashar" -- the flight of the maiden).

/218 cont. /
585 Here she is visited by the groom. This visit is limited to con-
versation and holding hands through a grating in the yurt and is
called "kol statar" (to hold hands). The groom gives gifts to the
women who arrange the visit.

On the next day the groom pays an official visit to the bride. On this occasion he must ransom himself from various kinswomen of the bride who obstruct his approach. These gifts

291
342
493

Kirghiz /Kazak/ young people. (From a photograph by Bebenin.)

585 are known as "kemp ul'de" (the old woman lost, i. e., an old
woman must yield room for a new woman, or "it-irdar," the
dog growls, i. e., he /the groom/ must never be allowed to
enter, being a stranger), etc. When the groom enters, fat is
poured on the hearth. The groom bows to the parents of the
bride three times on /219/ one knee ("tyazhm"). The bride
usually sits behind a partition of chiy grass (on the left) where
the groom is allowed to go. This visit to the bride constitutes
the main feature of the wedding and is called "korpe kiymyl-
datar." All the visits and journeys of the groom are accom-
[431] panied by taking gifts from him. It can be said that the groom
cannot take a step without having the bride's kinsmen take a

/219 cont./

585 [431] gift from him, not to speak of the special and obligatory ones, such as "lyu," the gift to the bride's father and kinsmen, "syuzaky" to the family "for the milk of the mother," etc. The groom continues to come and visit the bride for a certain length of time (a year, sometimes more or less). He brings the remaining part of the bride-money, and livestock as a gift ("toy mal") to compensate for the expenses of the wedding. In addition pieces of felt are brought for the yurt which is put up especially for his visit. The wooden parts are given by the bride in her dowry. The bride is led to the new yurt, and the celebration begins, during which a didactic song, "Zhar, zhar," is sung (literal translation: "concerning two halves"), in which advice is given as to what sort of wife the bride must be. After this the yurt and the entire dowry of the bride are packed, and the bridal couple (the bride in her wedding attire) ride to the village of the groom, accompanied by the bride's mother. Upon their entrance into the tent, fat is poured on the hearth and there is [178] kneeling. The groom's mother reads instructions to the bride and with a short staff raises the veil from the bride's face (a new custom, not known among the simple Kirghiz /Kazak/. After this, a new celebration begins, with games and in particular racing. 585 177 Under the influence of Islam the ritual of marriage takes place after the groom enters the tent. A mullah reads a prayer in Arabic (which, consequently, no one understands) over a cup of water in which a coin is placed and then asks the bridal couple for their consent, gives them the water to drink, and then gives it to all those present, keeping the coin for himself. 585 553 After her arrival in the village, the bride does not have the right to call the men by their names, but must give them new names (a survival indicating the subservient and low position of the woman in the family).

582 Most of the marriages take place when the bride is 14-18 years of age and the groom is 18-20. There are also grooms 75 years old and grooms in the cradle. 595 Although Moslem law permits polygamy for the Kirghiz /Kazak/, it is not widespread since it requires great expenditures and is possible only for the rich. Most of the Kirghiz /Kazak/ have two wives (an old one and a young one).

/219 cont./

844 Births take place under the same conditions as among the peasants in the remote corners of our fatherland. A midwife is present, who has recourse to rough methods in difficult cases, not infrequently causing the death of the woman in labor. On
553 the fifth day the child is given a name, usually by the midwife (it is usually the name of some object -- bridle, whip, vessel, cord, etc., in general whatever comes into the head). More rarely the name is given by the aksakal, and then it is given in memory of some well-known ancestor of the clan, or the name may be given by the mullah. In this case the children receive names of persons connected in one way or another with
852 Mohammed. Circumcision takes place in the fifth year. On
304 the occasion of propitious births the Kirghiz /Kazak/ do not
844 forget to arrange a feast and to celebrate this event.

Funerals are quite simple. The deceased is placed on the
764 left side of the yurt (near the entrance) behind a partition of chiy grass, and couriers are sent through the villages with the news. All those acquainted in any degree with the deceased consider /220/ it their duty to visit the deceased without fail, since by this (according to Moslem law) the sins of the deceased and of the visitor himself are alleviated. The friends of the deceased who are his contemporaries make the ablutions, and for this they receive his clothing. The others usually weep loudly and express their condolences to his family. They wrap the dead in a white sheet (or silk) called "akhret" (i.e., "the end of the world," or the clothing of the other world) and fasten it with string at the head, waist, and feet. After this he is carried out of the village to an open place, laid on the ground in such a way that the face is toward the southwest (in the direction of Mecca), i.e., the head at the northeast, and the body not flat on its back but slightly on the side (on the
[782] shoulder). Here the prayer "dzhanata" (the liberation of the soul) is read in Arabic. The mullah usually asks: "was he (the deceased) without sin?" To which those present reply: "He was
[783] without sin." If he was sinful, the mullah proposes that the sins of the deceased be redeemed with livestock. Formerly this redemption went to the poor, but now it goes to the mullah.

/220 cont./

764 this redemption went to the poor, but now it goes to the mullah. The graves are not dug very deeply (one to two arshin) and sometimes have a side niche in which the deceased is placed (in the "akhret") slightly on his side, facing Mecca. The niche is blocked off with stones or wood and earth is sprinkled over the top. Those present throw handfuls of earth on the grave. Places that are conspicuous and frequented by people, beside great roads and always on a hill, mound, or mountain, are chosen for graves, for in this way honor is shown to the dead. Memorials of the most varied forms and various cost are raised above the graves. Most of them are of sod, but there are also whole mausoleums, for example, the tombs of Alach, Kurpech, Ablai, etc. Graves are honored by the Kirghiz /Kazak/ as sacred places.

779 The Kirghiz /Kazak/ profess Islam. Most of them adopted this faith in the first quarter of the 14th century, during the rule of the khan Uzbek (in the Golden Horde). The teachers of Islam were mullahs of Khiva, Bukhara, and Tashkent. The Kirghiz /Kazak/ consider themselves of the Sunnite sect, i.e., they recognize as holy books the life of Mohammed and others, in
779 addition to the Koran. It is known that the true Sunnites have a
795 deep hatred for the Shiites (who do not recognize these books), hating them even more than Christians. The Kirghiz /Kazak/, however, not only do not exhibit this intolerance, but are instead even indifferent to their religion. Religious strife is foreign to them, and they observe few rituals. In general the Kirghiz
793 /Kazak/ are bad Moslems. Formerly the clerical estate was made up of hadjis (descendants of the fourth generation of Mohammed Ali, who wear the green turban) and mullahs. Later the spiritual leaders (mullahs) were fugitive, barely literate Kazan Tatars who escaped recruit duty in the steppe. Among the illiterate and ignorant people it was not difficult for these people to pose as true mullahs. At present the Kirghiz /Kazak/ have mullahs from their own midst. For their training there are
[872] medreses (schools by the mosques, in Petropavlovsk and Semipalatinsk) where they receive elementary education. Later,

/220 cont./

793 to supplement their education they travel to the learned centers of Islam -- to Bukhara, Khiva, Tashkent, and Samarkand (1).

1. The volost mullah is called akhun. The chief spiritual figure (with the power of our /Eastern Orthodox/ bishop /arkhierey/) is the Mufti, who lives in European Russia.

779 177 788 Recently, with the intensification of connections with the Moslems of Central Asia, /221/ Islam has begun to take deeper root. /Illustration appears here./ This can be deduced indirectly by the increase of pilgrimages to Mecca. In 1901 up to 300 pilgrimage tickets were issued in Omsk.

796 782 Among the holidays we will mention "Kurbanayz" ("the sacrifice," symbolizing the offering of Isaac as a sacrifice). On this holiday it is necessary to slaughter (offer as a sacrifice) the best male animal (horse or bull, "so that in the other world, when the sinners are driven through hell along a thin tightrope as sharp as a saber, they will have something on which to ride"). Usually one animal is slaughtered for every seven persons. According to an old custom the rich invite all the poor of the village to eat with them. The hides of the animals go to the mullah. The 796 526 holiday is accompanied by games and amusements. Of these the races, in which girls also take part, are popular. The adults delight in the running of their best racers, while the young people amuse themselves by chasing each other. If a young man catches a girl, he is permitted to kiss her. If he fails to catch her, the girl will chase him back. This is a movable holiday.

796 785 In memory of the fasting of Mohammed, there has been established a thirty-day "uraza" (fast), and the month of this fast is called "Ramazan." During this time the Kirghiz /Kazak/ is obliged to renounce food and drink from sunrise ("as soon as only a thread is visible") until sundown. Eating is permissible only at night. The Kirghiz /Kazak/ have adapted themselves to this by eating and drinking all night and sleeping during the daytime. In winter this fast passes easily, but in summer, when

/221 cont./
796 the day lasts 18-20 hours, fasting constitutes a great feat, espe-
785 cially for the poor who
have to work all day. The
latter therefore often do not
[779] observe it. The law permits
taking food for three
days or three periods
[346 of three days only for
old people, sick people,
[493 women in labor, and
→ nursing mothers and
children.

796 After "uraza," the
holiday of "Ramazanayta
[262] (Urazayta) begins. Like
the preceding holiday
it is marked by an abundant consumption of meat (mutton and
horsemeat) and kumiss, and by the arrangement of various amuse-
769 ments (fights, races, etc.). In addition to these two holidays
the Kirghiz /Kazak/ celebrate memorial services for their most
honored dead, which are accompanied by various feasts, the usual
races, competitions in horseback riding, etc.

A type of urban Kirghiz /Kazak/ mosque.

/222/ The Kirghiz /Kazak/ have not yet emerged from
777 under the rule of nature. This dependence can be felt with
789 every step of the Kirghiz /Kazak/. All the events of his life which are in some way outstanding are linked with special signs, the carrying out of various rituals, etc. The inveterate Kirghiz /Kazak/ will not depart on a long journey, for example, on a Saturday or a Tuesday for fear of misfortune, for these days are considered "dangerous." In extremity he must carry out certain ceremonies in order to protect himself from inevitable misfortune, for example, to go out the night before, taking 40 steps from the yurt in the direction of the proposed journey, and to

/222 cont./

777 bury a handful of salt in a small bag. When he starts out on the
789 dangerous day the Kirghiz /Kazak/ disinters the small bag and takes it with him, believing that this will insure him against misfortune. Amulets are quite widespread, being hung both on favorite animals and on children (on the chest for boys and sometimes in the hair of little girls).

756 From earlier paganism the Kirghiz /Kazak/ retain a belief in the baksi /bakshi/ (shaman). He is usually an old man to whom they turn for the healing of sicknesses. Christianity is finding
797 conversion among the Kirghiz /Kazak/ very difficult. The activity of the Semipalatinsk and Turgai Kirghiz /Kazak/ missions has not produced noticeable results. The preaching has had some success only among the poor people (dzhetak or baygush), for whom purely material considerations are not least important among the incentives for adopting Christianity. Cases of reconversion to Islam are not rare.